



« Vos lèvres ont effacé
le péché des miennes... »

Bad Roméo



LEISA RAYVEN

LEISA
RAYVEN

Bad Roméo

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Amélie Sarn*



RAYVEN Leisa

Bad Roméo

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Amélie Sarn

Leisa Rayven, 2014

Pour la traduction française :

Éditions J'ai lu, 2016

Dépôt légal : mars 2016

ISBN numérique : 9782290101902

ISBN du pdf web : 9782290101919

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290105290

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Simple étudiante en théâtre, Cassie Taylor était une élève sans histoire qui rêvait d'être sur le devant la scène... jusqu'à sa rencontre avec Ethan Holt, le loup solitaire de l'école. Tout les oppose, excepté ce casting qui va tout changer et les conduire à interpréter Roméo et Juliette.

À l'instar de leurs rôles, le couple semble destiné à vivre une histoire dramatique, mais hors du commun. Malheureusement, la tragédie aura tôt fait d'entamer son travail de destruction : Cassie pensait avoir trouvé en Ethan ce qui lui avait toujours manqué, or, ce dernier n'a vraisemblablement rien à lui offrir.

Après les avoir séparés plusieurs années, le destin les réunit sur les planches de Broadway. Ensemble, seront-ils capables de réécrire le mythe ?

Couverture : © Elisa Lazo de Valdez et Ilona Wellmann / Arcangel Images

Biographie de l'auteur :

Originaire d'Australie, Leisa Rayven a tout d'abord mené une carrière de comédienne et de dramaturge. Traduit dans huit langues, Bad Roméo est son premier roman.

Titre original :

BAD ROMEO

Éditeur original :

St. Martin's Press

© Leisa Rayven, 2014

Pour la traduction française :

Éditions J'ai lu, 2016

Sommaire

[Identité](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[1 - Retrouvailles prématurées](#)

[Aujourd'hui New York Théâtre Graumann Premier jour de répétition](#)

[2 - Au commencement](#)

[Aujourd'hui New York Journal intime de Cassandra Taylor](#)

[Six ans plus tôt Westchester Auditions du Grove Institute](#)

[3 - Retour en arrière](#)

[Aujourd'hui New York Journal intime de Cassandra Taylor](#)

[Six ans plus tôt Westchester Grove Institute Première semaine de cours](#)

[4 - Le premier pas](#)

[Aujourd'hui New York Journal intime de Cassandra Taylor](#)

[Six ans plus tôt Westchester Le Grove Institute Deuxième semaine de cours](#)

[5 - Anniversaire](#)

[Westchester Journal intime de Cassandra Taylor Quatrième semaine de classe](#)

[6 - Courageux casting](#)

[Aujourd'hui New York Quatrième jour de répétition](#)

[Six ans plus tôt Westchester Grove Institute Sixième semaine de cours](#)

[7 - Point de non-retour](#)

[Aujourd'hui New York Théâtre Graumann Quatrième jour de répétition](#)

[Six ans plus tôt Westchester Journal de Cassandra Taylor](#)

[8 - Mails et zen](#)

[Aujourd'hui New York Fin de la quatrième journée de répétition](#)

[9 - Faire semblant](#)

[Six ans plus tôt Westchester Groove Institute](#)

[10 - Connexion](#)

[Aujourd'hui New York Théâtre Grossman](#)

[Six ans plus tôt, Westchester Journal intime de Cassandra Taylor](#)

[11 - Trac](#)

[Aujourd'hui New York](#)

[Six ans plus tôt Westchester Journal intime de Cassandra Taylor](#)

[12 - Nouveaux rôles](#)

[Aujourd'hui New York](#)

[Six ans plus tôt Westchester Grove Institute Première de Roméo et Juliette](#)

[13 - Carapace](#)

[Aujourd'hui New York](#)

[Six ans plus tôt Westchester Fête après la première de Roméo et Juliette](#)

[14 - Un pas en avant, deux pas en arrière](#)

[Aujourd'hui New York](#)

[Six ans plus tôt Westchester Grove Institute Journal intime de Cassandra Taylor](#)

[15 - Le monstre aux yeux verts](#)

[Deux semaines plus tard Westchester Grove Institute](#)

[Aujourd'hui New York](#)

[16 - Déni](#)

[Six ans plus tôt Westchester Grove Institute](#)

[Aujourd'hui New York](#)

[17 - Fatiguée](#)

[Six ans plus tôt Westchester Grove Institute](#)

[18 - Un pari gagné d'avance](#)

[19 - New York, New York](#)

[New York Résidence Holt](#)

[20 - Désespoir](#)

[21 - Révélation](#)

[Aujourd'hui New York Journal intime de Cassandra Taylor](#)

[Remerciements](#)

Ô nature, à quoi réservais-tu l'enfer

quand tu reléguas l'esprit

d'un démon dans le paradis mortel

d'un corps si exquis ? Jamais livre

contenant aussi vile rapsodie fut-il si bien relié ?

Juliette décrivant Roméo.

1

Roméo et Juliette , William SHAKESPEARE

1. Tous les extraits de la pièce sont issus de la traduction de François-Victor Hugo. (*N.d.T.*) 1

Retrouvailles prématurées

Aujourd'hui

New York

Théâtre Graumann

Premier jour de répétition

Je progresse rapidement sur le trottoir bondé. La nervosité me fait transpirer à des endroits très désagréables. La voix de ma mère résonne dans ma tête : *Une dame ne transpire pas, Cassie. Elle scintille.*

En ce cas, ma chère mère, je scintille comme un porc.

De toute façon, je n'ai jamais prétendu être une dame.

Si je scintille comme ça, c'est seulement parce que je suis en retard. Ça n'a rien à voir avec lui.

Tristan, mon colocataire qui est aussi mon conseiller personnel, est convaincu que je suis toujours amoureuse de lui, mais il se trompe.

Je ne ressens plus rien pour ce salaud.

Et ça fait longtemps. Je traverse la rue en zigzaguant entre le flot ininterrompu de voitures. Des chauffeurs de taxi m'insultent en différentes langues. Je leur montre vaguement mon majeur dressé, convaincue du caractère international de ce geste.

Après un dernier coup d'œil à ma montre, j'entre dans le théâtre, direction la salle de répétition.

Et merde.

Cinq minutes de retard.

Je vois d'ici son sourire narquois et j'ai déjà envie de le gifler.

Je m'arrête devant la porte.

Tu vas y arriver, Cassie. Tu peux le revoir sans t'effondrer en larmes.

Tu peux le faire.

Je soupire et presse mon front contre la cloison.

À qui j'essaie de faire croire ça ?

Mais oui, bien sûr, pas de problème. Je peux jouer une pièce où il n'est question que d'amour avec mon ex qui ne m'a pas brisé le cœur en mille morceaux une fois, mais deux.

Je me cogne la tête contre le mur.

Au pays des imbéciles, je serais sans conteste la reine.

Quand mon agent m'a appelée pour m'annoncer qu'il m'avait décroché un rôle à Broadway, j'aurais

dû me douter qu'il y aurait un piège. Elle m'a vanté les mérites du rôle masculin, l'acteur à la mode du moment, Ethan Holt. Si talentueux ! Il a gagné un prix, tu savais qu'il avait gagné un prix ?

Et il a toute une horde de fans qui l'adulent. Et puis... il est tellement beau.

Bien sûr, elle ne savait rien de notre histoire. Je ne parle jamais de lui. En fait, quand des gens mentionnent son nom devant moi, je trouve toujours un prétexte pour m'éclipser. C'était plus facile quand il habitait à l'autre bout du monde. Mais maintenant, il est là, et il gâche mes rêves les plus beaux.

Ça ne m'étonne pas de lui.

Salaud.

Retrouver un visage serein ne va pas être facile, mais je n'ai pas le choix. Je sors mon miroir de poche.

Merde ! Je scintille plus que le Chrysler Building.

Un peu de poudre, une touche de gloss... je me demande s'il va me trouver changée. J'avais les cheveux longs, à l'époque ; maintenant, je les porte au niveau du cou et un peu en bataille. Mon visage a perdu de ses rondeurs. Mes lèvres sont jolies. Mes pommettes sont hautes. Mes yeux ne sont ni marron ni verts, mais une combinaison des deux. Plus olive que noisette.

Je referme mon miroir et le remets dans mon sac. Je suis vraiment en train de vérifier s'il va me trouver jolie ? Je n'ai donc rien appris ?

Je ferme les paupières et repense à toutes les manières dont il m'a blessée. Ses explications minables, ses excuses lamentables.

Je retrouve sans mal ma vieille amertume. Tant mieux. J'ai besoin de ma colère. Je la laisse former une carapace autour de moi.

Je peux le faire.

Je pousse la porte et j'entre. Je ne l'ai pas encore repéré dans la pièce que je sens son regard sur moi. Je résiste à l'envie de tourner la tête. Je sais au moins une chose sur Ethan Holt : quand il est dans les parages, je dois rester sur mes gardes, me contrôler, ne pas me fier à mon instinct. C'est entre autres ce qui a tout gâché entre nous. J'ai cru qu'il me donnerait ce dont j'avais besoin alors qu'il n'avait rien à offrir.

Marco Fiori, le metteur en scène, est en train de discuter avec les producteurs de la pièce, Ava et Saul Weinstein. À côté de lui, une silhouette familière : notre régisseuse, Elissa, la sœur d'Ethan.

On ne peut pas avoir l'un sans l'autre. Il est écrit dans ses contrats qu'elle s'occupe de la gestion de toutes les pièces dans lesquelles il joue. Ça me sidère ! Ils s'entendent comme chien et chat.

La présence d'Elissa doit le rassurer. Bizarre, ce besoin de sécurité pour un type en béton armé qui

n'a jamais peur, ni jamais mal.

Elissa parle des décorateurs en désignant une maquette. Les producteurs l'écoutent et acquiescent. Je dois reconnaître que c'est une régisseuse géniale. Nous avons travaillé ensemble à plusieurs reprises et nous étions amies... il y a un million d'années. Quand je croyais encore que son frère était un être humain et pas un démon sorti tout droit du trou du cul de Satan.

Tout le monde lève la tête vers moi. Je pose mon sac sur une chaise.

— Je sais, je sais. Je suis désolée.

— Pas de souci, *cara*, me rassure Marco, nous sommes encore en train de régler quelques détails. Tu as le temps de te poser et de prendre un café. On commence dans deux minutes.

— Cool !

— Salut, toi, me sourit chaleureusement Elissa.

— Salut, Lissa.

Pendant un instant, ma colère est remplacée par une vague de nostalgie. Elissa m'a manqué. Elle est si différente de son frère. Il est grand, elle est petite ; elle est pulpeuse, il est anguleux ; elle a des cheveux blonds et raides alors que les siens sont bruns et toujours ébouriffés. Pourtant, je sais exactement pourquoi je ne l'ai pas contactée une seule fois durant toutes ces années. Quoi qu'il arrive, je l'associerai toujours avec lui, et il représente trop de mauvais souvenirs.

En sortant ma bouteille d'eau, je fais maladroitement tomber mon sac par terre. Tous les regards se braquent de nouveau vers moi. Un ricanement me fait grincer des dents.

Va te faire foutre, Ethan. Je ne te ferai même pas le plaisir de te regarder.

Il ricane encore et je jure que je suis sur le point de commettre un homicide. Je serais parfaitement capable de le justifier devant une cour. Je vais le tuer de mes mains.

Il est à l'autre bout de la pièce mais il pourrait être juste à côté de moi ; sa voix vibre dans chacun de mes os.

J'ai besoin d'une cigarette.

Marco, très élégant en costume cravate, décrit la pièce avec de grands gestes. Tout est sa faute.

C'est lui qui a exigé que Holt et moi jouions ensemble. Je me suis convaincue que ce serait bon, très bon pour ma carrière, mais, en fait, je crois que ce sera ma dernière pièce parce que si ce crétin hilare ne la ferme pas tout de suite, je vais le réduire en bouillie et passer le reste de ma vie en prison.

Par bonheur, il se tait, mais je sens toujours son regard me percer la peau.

Je farfouille dans mon sac à la recherche de mon briquet introuvable. J'ai tout ce qu'il faut et plus dans ce fatras : mes clopes, du chewing-gum, du maquillage, du paracétamol, des vieux tickets de

cinéma, une petite bouteille de parfum, des tampons, des clés, une figurine de catcheur unijambiste...

il va vraiment falloir que je fasse du ménage.

— Mademoiselle Taylor ?

Un jeune homme à la peau noire, plutôt joli garçon, me tend un café qui sent étrangement comme mon macchiato préféré.

— Vous avez l'air un peu stressé, me sourit-il avec juste la bonne dose d'inquiétude qui me retient de lui arracher une oreille avec mes dents. Je m'appelle Cody, producteur stagiaire. Café ?

Je toise la tasse en carton.

— Salut, Cody. Euh... y a quoi là-dedans ?

— Double macchiato avec moka et crème.

Je hoche la tête, impressionnée.

— C'est bien ce qui me semblait. C'est... exactement comme ça que j'aime mon café.

— Je sais. J'ai pris soin de me renseigner sur vos goûts, à M. Holt et vous. De cette façon, je peux anticiper vos besoins et vous permettre de vous concentrer sur vos rôles de la manière la plus agréable possible.

De la manière la plus agréable possible ? Avec Holt et moi sur la même scène ? Mon pauvre enfant, tu ne vas pas tarder à perdre tes illusions.

Je prends le café et le renifle tout en continuant à chercher dans mon sac.

— Ah oui ? Vous avez fait ça ?

Merde ! Où est ce putain de feu ?

— Oui, madame !

Il sort un briquet de sa poche et me le tend avec un sourire extrêmement charmant.

Bon sang ! Ce stagiaire est un envoyé des dieux.

J'ai envie de le serrer dans mes bras, mais je me retiens. D'après Tristan, je suis parfois un peu trop tactile. En réalité, il affirme que je ne rate jamais une occasion de peloter un garçon. Tristan est parfois exaspérant.

Je me contente de lui adresser un sourire.

— Cody, j'espère que tu ne le prendras pas mal, mais je crois que je viens de tomber amoureuse de toi.

Il rit et baisse la tête.

— Si vous voulez aller prendre l'air, je viendrai vous chercher quand ils commenceront.

S'il n'avait pas l'air d'avoir seize ans, je l'embrasserais passionnément sur la bouche. Avec la langue.

— Tu es le meilleur, Cody.

Une silhouette se trémousse sur sa chaise dans ma vision périphérique. Je redresse les épaules et traverse la pièce sans lui accorder d'attention.

Le laser de ses yeux me suit jusqu'à la porte.

Une fois dehors, j'essaie de me convaincre que la brûlure ne me manque pas.

L'escalier, raide et sombre, donne sur une allée derrière le théâtre. Avant même que le battant se referme derrière moi, j'ai une cigarette allumée entre les lèvres. Je m'adosse contre les briques fraîches et observe le mince trait de ciel visible entre les buildings. La nicotine ne me calme pas. Je pense que même les sédatifs les plus puissants n'auraient aucun effet sur mes nerfs.

Je termine ma cigarette et m'apprête à retourner à l'intérieur, mais, avant même que j'aie le temps de poser la main sur la poignée de la porte, elle s'ouvre sur le cœur de toutes mes angoisses.

Son jean le moule parfaitement là où il faut. Le pire, c'est que je ne vois que ça.

Ses prunelles sont comme dans mon souvenir. Bleu clair, hypnotiques, frangées d'épais cils noirs. Son regard est intense.

Le reste de son visage, en revanche...

J'avais oublié que j'avais tout fait pour oublier.

Oublier qu'il est le plus bel homme qu'il m'ait été donné de rencontrer. Non, c'est faux. Il est mieux que ça. Les acteurs de feuilletons à l'eau de rose sont beaux, mais d'une façon si prévisible, si fade. Holt est... captivant. Comme une panthère, rare et exotique. Puissant et beau à parts égales.

Énigmatique sans même chercher à l'être.

Je déteste l'effet qu'il me fait.

Ses sourcils épais, sa mâchoire carrée, ses lèvres pleines mais viriles.

Ses cheveux sont plus courts qu'avant. Ça lui donne un air plus mature.

Et il semble encore plus grand.

J'ai toujours été minuscule à côté de lui : 191 centimètres contre mon mètre soixante-cinq.

Il a dû faire du sport parce que ses épaules se sont élargies. Suffisamment pour que ses muscles se

dessinent sous son tee-shirt.

Le sang afflue à mes joues. Je me giflerais avec plaisir.

Évidemment, il est encore plus séduisant qu'avant.

Salaud.

— Salut.

Il balance ça comme si je n'avais pas passé les trois dernières années à avoir envie de réduire sa face de salopard à coups de poing.

— Salut, Ethan.

Il m'observe de la tête aux pieds et, comme toujours, comme avant, une vibration me fait tressaillir jusqu'à la moelle.

— Tu es jolie, Cassie.

— Tu n'es pas mal non plus.

— Tu t'es coupé les cheveux ?

— Toi aussi.

Il avance vers moi. Je déteste la façon dont il m'examine. Il jauge, il approuve. Il désire. Et malgré moi, je suis attirée par lui comme une abeille par du miel.

— Ça fait longtemps.

— Ah oui ? Vraiment ?

J'essaie d'avoir l'air de m'ennuyer. Je ne veux pas qu'il sache ce que je ressens. Il ne mérite pas de me faire de l'effet.

— Ça va, la vie ?

— Ça va.

Réponse automatique. Ça ne veut rien dire. Et puis, c'est tellement faux.

Une nouvelle fois, ses yeux se posent sur moi et je donnerais cher pour être ailleurs. Il n'a pas changé et ça me fait mal.

— Et toi ?

Politesses.

— Hum... ça va.

Il laisse traîner un sous-entendu. Juste pour attiser ma curiosité. Mais je ne veux rien savoir. Je ne lui poserai pas de question, ça lui ferait trop plaisir.

— Super, Ethan. Je suis contente pour toi.

Un soupçon d'ironie. À peine de quoi l'agacer.

Il considère le bout de ses chaussures et se passe la main dans les cheveux. Il se redresse et reprend son attitude de connard sûr de lui que je connais par cœur.

— Bon. Trois ans et c'est tout ce que tu as à me dire ? Bien sûr.

Mon estomac se noue.

Non, connard, j'ai un paquet de trucs à te cracher à la gueule, mais pourquoi je me donnerais la peine ? On s'est dit tout ce qu'on avait à se dire et j'ai bien mieux à faire que de perdre mon temps avec toi.

— C'est ça ! je lance joyeusement en passant devant lui pour atteindre la porte.

Je remonte à l'étage en essayant d'oublier la chaleur de ma peau, là où nous nous sommes effleurés.

Un « Bordel ! » étouffé retentit, suivi du grincement des gonds et du bruit de ses pieds sur les marches.

— Cassie, attends !

Il m'attrape par le bras et m'oblige à me tourner vers lui. Je ne serais pas surprise qu'il se colle contre moi, que son corps touche mon corps, que son odeur me chavire.

Mais non.

Il se tient devant moi et l'atmosphère dans l'escalier devient irrespirable. Je me sens soudain claustrophobe, mais je refuse de lui révéler mon malaise.

Pas de faiblesse.

J'ai appris avec lui à ne plus les montrer.

— Écoute, Cassie.

Je tressaille en l'entendant encore une fois prononcer mon prénom.

— Tu ne crois pas qu'on pourrait laisser toute cette merde derrière nous et repartir de zéro ?

J'en ai vraiment envie. Je pensais que c'était ce que tu voulais, toi aussi.

Il a l'air sincère, mais je connais tous ses trucs. Chaque fois que je lui ai fait confiance, j'ai fini par le regretter.

— Tu veux repartir de zéro ? Oh bien sûr, pas de problème ! Pourquoi est-ce que je n'y ai pas

pensé plus tôt ?

— On n'est pas obligés de se faire la guerre.

Il implique évidemment que c'est moi qui me comporte de façon déraisonnable. Si je n'étais pas aussi furieuse, j'éclaterais de rire.

— Ah oui ? Et tu veux que ça se passe comment, alors ? je demande d'une voix acide. Vas-y, dis-moi, je t'écoute ! Après tout, tu as toujours décidé tout seul de la tournure de notre relation. Comment veux-tu qu'on se la joue, cette fois ? Amis ? Amis et plan cul à l'occase ? Ennemis ? Ennemis et plan cul ? Oh, attends, je sais, pourquoi tu ne reprendrais pas le rôle du connard qui m'a brisé le cœur et moi, je ferais la fille qui ne veut rien avoir à faire avec toi en dehors de la salle de répétition ?

Qu'est-ce que tu en penses ?

Ses mâchoires se crispent. Il est en colère.

Tant mieux.

Je sais me défendre contre sa colère.

Il se frotte les yeux et souffle longuement. Il va crier... mais non. Au lieu de ça, il énonce d'une voix calme :

— Aucun des mails que je t'ai envoyés n'a rien changé pour toi ? J'espérais qu'on serait capables de discuter de ce qui s'est passé entre nous. Est-ce que tu les as lus, au moins ?

— Bien sûr que je les ai lus, mais je n'en ai pas cru un traître mot. Tu sais, on ne peut pas avaler de la merde tous les jours et continuer à aimer ça très longtemps ! C'est quoi, l'expression, déjà ? Tu te fais avoir une fois, tu es une victime, tu te fais avoir deux fois, tu es...

— Je n'essaie pas de t'avoir, comme tu dis. J'ai fait ce que j'ai fait pour notre bien à tous les deux.

— Tu te fous de moi ? Tu n'attends quand même pas des remerciements, j'espère !

— Non !

La frustration et l'agacement sont palpables dans sa voix.

— Bien sûr que non, je voudrais juste...

— Une autre chance de me réduire en miettes ? Tu me prends vraiment pour la dernière des connes !

Il secoue la tête.

— Je voudrais juste que tu me donnes l'occasion de me faire pardonner. Je pourrais te présenter mes excuses jusqu'à m'en briser la voix. Je veux que tu me parles. Que tu m'aides à réparer mes conneries.

— C'est trop tard.

— Cassie...

— Non, Ethan. Pas cette fois. Plus jamais.

Il se penche vers moi. Il est si près. Trop près. Il sent comme avant et je n'arrive plus à penser. Je voudrais le repousser ou le frapper pour qu'il comprenne que je n'ai plus jamais été heureuse depuis trois ans et que c'est entièrement sa faute. Pourtant, je reste là, immobile, les bras ballants, et je déteste qu'il parvienne encore à m'ôter tous mes moyens.

Sa respiration est aussi haletante que la mienne, son corps aussi tendu que le mien. Après tout ce que nous avons traversé, notre attraction mutuelle nous torture toujours autant.

Comme avant.

Par bonheur, la porte s'ouvre à l'étage. Je lève les yeux. Cody nous regarde, perplexe.

— Monsieur Holt ? Mademoiselle Taylor ? Tout va bien ?

Holt s'éloigne de moi, un peu gêné. J'arrive à articuler :

— Tout va bien, Cody. Tout va très bien.

— Super ! s'exclame-t-il. Je voulais juste vous prévenir que nous allons commencer.

Il disparaît, nous laissant de nouveau seuls, Ethan et moi. Avec nos valises pleines de colère et de tristesse. Je renifle.

— On est là pour travailler. Allons-y.

Il fronce les sourcils et, pendant une seconde, j'ai l'impression qu'il ne va pas lâcher l'affaire, mais...

— Si c'est ce que tu veux.

Je repousse un vague sentiment de déception.

— Oui, c'est exactement ce que je veux.

La tête basse, il gravit les marches et pousse la porte. Je prends quelques instants pour reprendre une contenance. Mes joues sont probablement écarlates et mon cœur cogne à tout rompre dans ma poitrine. Il a déjà réussi à me nouer l'estomac alors que nous n'avons même pas encore commencé les répétitions. C'en est presque risible.

Les quatre prochaines semaines de ma vie vont tout simplement être un enfer.

Quand j'arrive dans la salle de répétition, il ne reste qu'une chaise libre et, bien sûr, c'est celle qui est à côté de Holt. Je la tire aussi loin de lui que possible et m'installe sur le plastique inconfortable.

Marco me dévisage, les sourcils en arc de cercle.

— Tout va bien ?

Je réponds avec un sourire.

— Très bien.

C'est comme pendant mes premières années de conservatoire, l'époque où je ne disais aux autres que ce qu'ils voulaient entendre.

Je joue un rôle.

— Alors, commençons.

Tout le monde sort son script dans un bruissement de feuilles.

Excellente idée. Toutes les bonnes histoires doivent commencer à un moment ou à un autre.

Pourquoi celle-ci serait-elle différente ?

2

Au commencement

Aujourd'hui

New York

Journal intime de Cassandra Taylor

Cher journal,

Tristan a suggéré que je t'utilise pour raconter les événements de ma vie qui m'ont conduite à devenir l'adulte compliquée que je suis aujourd'hui. Il veut que j'examine certaines de mes relations amoureuses et que je prenne conscience qu'elles m'ont rendue irritable et émotionnellement instable. Je vais donc commencer par LA relation qui a tout

déterminé.

Celle avec Ethan Holt.

La première fois que je l'ai vu, je simulais une scène de sodomie avec une personne que je venais juste de rencontrer.

Waouh. Je sais, c'est moche.

Laisse-moi t'expliquer.

Je passais une audition pour le Grove Institute, une école privée qui propose des cours de danse, de musique, d'arts visuels et qui est surtout réputée pour son conservatoire de théâtre. Le plus prestigieux du pays.

Le Grove Institute est situé à Westchester, dans un ancien verger, et a accueilli dans un passé récent les comédiens de théâtre et de cinéma les plus célèbres des États-Unis.

Je rêvais d'y entrer depuis toujours. Alors que tous mes amis postulaient à l'université pour devenir médecins, avocats, ingénieurs et journalistes, j'essayais de toutes mes forces de devenir actrice.

Le Grove était mon premier choix pour de nombreuses raisons. Notamment parce qu'il se trouvait loin, très loin de chez mes parents.

Ce n'est pas que je ne les aimais pas. Loin de là. Mais Judy et Léo avaient des idées bien arrêtées sur la manière dont je devais mener ma vie. J'étais fille unique et, par voie de conséquence, habituée à faire mon possible pour atteindre tous les objectifs qu'ils me fixaient. Même les plus irréalistes.

En terminale, je n'avais encore jamais bu d'alcool, jamais fumé de cigarette, jamais rien mangé d'autre que de la nourriture végétarienne insipide. Et évidemment, je n'avais jamais couché avec un garçon. J'étais toujours à la maison quand mes parents me le demandaient même si, parfois, ils passaient leurs soirées à faire comme si je n'étais pas là, se disputant ou même sortant.

Ma mère était du genre à en vouloir toujours plus. Pour elle et pour les autres. J'étais gauche, elle m'a inscrite à un cours de danse ; j'étais boulotte, elle mesurait chacune de mes bouchées ; j'étais timide, elle m'a obligée à faire du théâtre.

Je détestais tout ce qu'elle exigeait de moi sauf le théâtre. Et j'étais plutôt douée.

Jouer à être quelqu'un d'autre ? Pas de problème. C'était les meilleurs moments de ma vie.

La contribution de Léo à mon éducation a consisté à régenter strictement mes déplacements, mes fréquentations et mes activités. Pour le reste, il faisait à peu près comme si je n'existais pas. Sauf si je faisais quelque chose de vraiment bien ou de vraiment mal. Je n'ai pas tardé à comprendre que je me faisais moins disputer et moins punir quand j'agissais selon son désir. Il était heureux quand j'avais de bonnes notes ? Très bien, j'avais donc de bonnes notes.

Je travaillais dur. Plus dur qu'une fille ne devrait pour obtenir un peu d'attention de la part de son père. Il est évident que tous les complexes qui me poussent à faire ce que les gens attendent de moi pour avoir une chance de leur plaire viennent de là.

Bien sûr, quand j'ai annoncé à mes parents que je voulais m'inscrire au conservatoire,

ils n'ont pas été très contents. Je crois que les mots exacts qu'ils ont prononcés ont été

« jamais de la vie, ma petite ». Le théâtre ne les gênait pas, à condition que ça reste un passe-temps. J'étais bonne élève et, avec mes notes, j'avais le choix entre de nombreuses professions beaucoup mieux rémunérées. Ils ne comprenaient pas pourquoi je laisserais tomber d'excellentes perspectives pour des études où 90 % des élèves ne trouvent jamais de travail.

Je les ai convaincus de me laisser passer l'audition, en leur promettant de postuler aussi pour une école de droit réputée à Washington. Ils m'ont donc acheté des billets d'avion pour New York et j'ai décollé en espérant laisser derrière moi mon besoin maladif

de leur plaire.

Je savais que j'avais peu de chances d'être reçue, mais je devais essayer. J'aurais pu me présenter à d'autres écoles, mais je voulais la meilleure, je voulais le Grove.

Six ans plus tôt

Westchester

Auditions du Grove Institute

Ma jambe tressaute sans que je puisse rien faire pour la contrôler.

J'ai un nœud à l'estomac et envie de vomir. Encore. Je suis assise par terre, le dos appuyé contre un mur. Invisible. Je n'ai rien à faire ici. Je n'ai rien en commun avec eux.

Ils rient fort, parlent fort et truffent toutes leurs phrases de gros mots. Ils fument cigarette sur cigarette et s'effleurent les parties les plus intimes de leur anatomie alors que certains viennent juste de se rencontrer. Ils se vantent des spectacles dans lesquels ils ont joué, des films dans lesquels ils sont apparus, des célébrités qu'ils connaissent. Et moi, je rapetisse de minute en minute. Je sais déjà que je ne réussirai rien d'autre ici qu'à montrer que je n'appartiens pas à leur monde.

— Alors tu comprends, quand le metteur en scène te dit : Zoé, le public veut voir tes seins, tu es partagée entre ton implication dans ton art et ta pudeur naturelle.

Une jolie blonde entourée de sa cour raconte son expérience du théâtre. Son public est captivé.

Je n'ai aucune envie de l'écouter, mais elle parle vraiment fort.

— Oh là là, Zoé, et alors, qu'est-ce que tu as fait ? glapit une mignonne rouquine en grimaçant exagérément.

— Je n'avais pas le choix, soupire la blonde en secouant la tête. Je l'ai sucé et je lui ai dit que je gardais mon tee-shirt. C'était le seul moyen de protéger mon intégrité.

Rires. Applaudissements. On n'est pas encore entrés que le spectacle a déjà commencé.

Je baisse la tête et je ferme les paupières pour essayer de me calmer.

Je répète les monologues que j'ai appris par cœur. Je les connais parfaitement. Sur le bout des doigts. J'ai disséqué chaque syllabe, analysé tous les personnages, les sous-textes et les subtilités émotionnelles. Pourtant, j'ai le sentiment de ne pas en avoir fait assez.

— Tu viens d'où ?

La voix de Zoé. Encore. J'essaie de la bloquer dans ma tête.

— Eh, toi ! La fille contre le mur.

J'ouvre les yeux. Elle me regarde. Tout le monde me regarde.

— Hein ? quoi ?

Je m'éclaircis la gorge et j'essaie de ne pas avoir l'air terrifié.

— Tu viens d'où ? répète Zoé comme si j'étais une attardée. Ça se voit que tu n'es pas de New York.

Son sourire ironique s'adresse à mon jean bleu et mon sweat-shirt gris, à mes cheveux d'un châtain morne et à mon visage sans maquillage. Les filles, ici, sont pleines de couleurs. Leurs lèvres, leurs yeux, leurs vêtements, leurs bijoux. Elles ressemblent à des oiseaux exotiques et moi, à une tache de graisse.

— Euh... je suis d'Aberdeen.

Elle grimace de dégoût.

— C'est où, ça ?

— Dans l'État de Washington. C'est une petite ville.

— Jamais entendu parler, lâche-t-elle en agitant ses ongles vernis. Vous avez des théâtres, dans ton bled ?

— Non.

— Ça veut dire que tu n'as aucune expérience professionnelle ?

— J'ai joué en amateur à Seattle.

Ses yeux brillent. La proie est trop facile.

— En amateur ? Oh, je vois !

Elle étouffe un rire.

Mon instinct de survie se réveille enfin.

— C'est sûr que je n'ai pas ton expérience ! Tu disais que tu avais fait du cinéma ? Ouah ! Ça doit être extraordinaire.

Son regard s'éteint un peu. L'odeur du sang qui lui flattait les narines se dilue dans mon admiration.

— Oui, c'était vraiment génial, répond-elle avec un sourire qui la fait ressembler à un barracuda avec du rouge à lèvres. C'est vrai, je perds sans doute mon temps en m'inscrivant à Grove, mais c'est juste en attendant de décrocher un rôle dans un film à gros budget.

J'acquiesce en souriant. Je caresse son ego dans le sens du poil.

Je suis tellement forte à ce jeu.

La discussion repart autour de moi. Je commente de temps en temps. Chaque demi-vérité qui sort de ma bouche me rapproche d'eux. M'intègre un peu plus.

Il ne me faut pas très longtemps pour braire avec les ânes. Un des garçons, manifestement gay, me tend la main et m'oblige à me lever pour danser.

Il se tient derrière moi et projette son bas-ventre dans mon arrière-train. Je suis horrifiée mais je joue le jeu en émettant des bruits vulgaires et tout le monde me trouve super drôle. J'ai honte, mais je continue. Je fais le choix d'être désinhibée et populaire. L'approbation des autres est comme une drogue. Je suis prête à tout pour l'obtenir.

Je suis donc en train de faire semblant de me faire sodomiser quand je lève la tête et que je le vois. Il se tient à quelques mètres. Grand, les épaules larges. Ses cheveux noirs et bouclés sont en bataille. Son visage est impassible, mais, dans son regard, son dédain est manifeste. Tranchant et implacable.

Mon faux rire s'étrangle dans ma gorge.

Il ressemble à un ange vengeur, intense et éthéré en même temps. Sa peau diaphane tranche sur ses vêtements sombres.

Il a ce genre de visage sur lequel on s'arrête quand on feuillette un magazine. Il n'est pas seulement beau, mais hypnotique. Comme la couverture d'un livre qui vous forcerait à l'ouvrir et à lire son contenu.

Ma fanfaronnade feinte me pèse soudain. Elle me recouvre, épaisse et gluante. Je cesse de rire.

Le garçon qui dansait avec moi me repousse et change de partenaire. J'ai perdu tout mon charme à ses yeux.

L'apparition se détourne également de moi et va s'asseoir contre le mur. Il sort un livre en piteux état de sa poche. *The Outsiders*. Un de mes romans préférés.

Je me retourne vers le groupe tapageur mais ils se sont éloignés. Je suis déchirée entre le besoin de

retrouver ma place parmi eux et l'envie de m'approcher du garçon au livre.

Je n'ai pas le temps de me décider. Une porte s'ouvre sur une femme sculpturale. Elle a des cheveux courts et très noirs, des lèvres écarlates. Son regard est un laser. On dirait une Betty Boop effrayante. Elle tient une planche à pince à la main.

— Écoutez-moi tous ! s'exclame-t-elle.

Le silence est immédiat.

— Vous entrez à l'appel de votre nom.

Elle commence à débiter la liste d'une voix claire et assurée.

Quand elle prononce « Holt Ethan », le garçon au livre se lève. Il me jette un bref regard en passant devant moi. J'ai du mal à ne pas lui emboîter le pas. Je me sens étrangement vide quand il disparaît derrière la porte.

L'énumération continue. Une soixantaine de personnes franchissent le seuil, y compris « Stevens Zoé » qui pousse un glapissement de joie. Je tressaille en entendant « Taylor Cassandra ».

Je ramasse mon sac. La femme annonce :

— C'est tout pour ce groupe. Les autres, vous attendez ici. D'autres professeurs viendront vous chercher.

Elle me suit et referme derrière nous.

Nous entrons dans une grande pièce aux murs noirs. Sur le mur du fond, des gradins pliables blancs. La plupart des élèves se sont installés dessus et discutent à voix basse.

Nous sommes quatre-vingt-huit. Soixante filles et vingt-huit garçons. Aucun d'entre eux ne paraît à moitié aussi nerveux que moi.

Je m'assieds, comme une pauvre fille de la campagne au milieu de tous ces jeunes citadins sûrs d'eux. Ma jambe se remet à trembler.

La femme aux cheveux courts se place devant nous.

— Je m'appelle Erika Eden. Je suis la directrice du conservatoire du Grove Institute. Ce matin, nous allons travailler sur la création théâtrale de personnages et faire quelques scènes d'improvisation. À la fin de chaque scène, je vous dirai qui je décide de garder. Je sais exactement ce que je cherche et si vous ne le possédez pas, vous ne m'intéressez pas. Je n'essaie pas de vous faire peur ou de vous impressionner, c'est comme ça, c'est tout. Vous savez que Grove ne prend que les trente meilleurs candidats parmi les deux mille qui vont auditionner aujourd'hui et les jours prochains. Faites de votre mieux. Les vieux trucs de théâtre éculés ne m'intéressent pas. Pas plus que les émotions feintes. Donnez-moi ce que vous avez vraiment dans les tripes ou rentrez chez vous.

Ma peur de l'échec me souffle que je devrais partir tout de suite. Mais je ne peux pas. Je dois essayer.

Nous passons la demi-heure qui suit sur des exercices de concentration. Tout le monde s'efforce de ne pas avoir l'air désespéré. Certains y arrivent mieux que d'autres.

Zoé parle fort. Elle ne doute de rien. Comme si, pour elle, les jeux étaient déjà faits. Ethan Holt est intense. Incroyablement. Il diffuse de l'énergie comme une usine nucléaire sur le point d'exploser.

Je tente de rester naturelle et je crois que j'y parviens.

Après chaque scène, des candidats sont éliminés. Certains le prennent bien, d'autres explosent en plein vol. On est au milieu d'une zone de combat.

Notre groupe s'amenuise rapidement. Erika est rapide et efficace. Chaque fois qu'elle s'approche de moi, je me prépare à l'entendre me demander de partir. Pourtant, je suis encore là.

À la pause déjeuner, nous sommes tous silencieux. Même Zoé. Nous sommes assis en cercle et nous répétons mentalement nos monologues en évitant de ressasser le fait que la plupart d'entre nous ne seront pas là demain. Deux ou trois fois, je sens mes joues s'embraser et je lève les yeux pour découvrir le regard d'Ethan Holt sur moi. Il se détourne immédiatement. Je me demande pourquoi il a l'air aussi en colère.

L'après-midi, Erika nous demande de nous mettre par deux. Je me retrouve avec un certain Jordan. Il a de l'acné et un cheveu sur la langue.

Chaque duo joue une scène devant le reste du groupe. C'est un jeu de massacre : chacun espère voir les autres se planter.

Zoé et Holt sont ensemble. Ils doivent jouer des étrangers qui se rencontrent dans une gare. Ils discutent et flirtent. Zoé rejette ses cheveux en arrière. Difficile de savoir si elle essaie d'impressionner Erika ou Ethan.

Jordan et moi jouons un frère et une sœur. En tant que fille unique, ce n'est pas évident pour moi. Nous plaisantons comme deux complices qui se connaissent depuis toujours. Je nous trouve vraiment bon. D'ailleurs, Erika nous complimente et nos concurrents nous applaudissent.

Puis Erika désigne ceux qui doivent partir. Des larmes coulent. Je soupire de soulagement. Nous ne sommes plus qu'une trentaine. Mes chances s'améliorent.

Nous changeons de partenaire. Je tombe sur Ethan Holt. Ça n'a pas l'air de le ravir. Il s'assied à côté de moi, les dents serrées. Je n'avais jamais examiné la mâchoire d'un garçon avant. La sienne est impressionnante.

Il me surprend en train de l'observer et il me jette un regard noir genre « je vais te tuer, t'écorcher vive ».

Waouh. Notre association a peu de chances de fonctionner.

— Le prochain exercice sera le même pour tout le monde, nous explique Erika. Votre scénario

est « Reflet dans le miroir ».

Ça semble facile.

— Ce n'est pas un exercice évident, reprend Erika.

Zut.

— Vous devrez faire preuve de sincérité, d'ouverture, et réussir à créer une connexion avec votre partenaire. Pas d'inhibition, pas d'artifice. Juste de l'énergie. Aucun des deux ne mène ou ne suit, vous devez sentir les mouvements de l'autre. Compris ?

Nous acquiesçons mais, en réalité, je n'ai aucune idée de ce qu'elle attend vraiment de nous. Holt se frotte les yeux en grognant. Il a l'air aussi circonspect que moi.

— Allez-y.

Le premier couple se met en place. Zoé et Jordan. Ils prennent quelques minutes pour se mettre d'accord, puis commencent à bouger. Il est évident que Zoé suit et que Jordan ne fait que l'imiter.

Seuls leurs bras sont en mouvement. Jordan se met soudain à rire. Erika griffonne sur sa feuille. Je suppose qu'il vient d'échouer. Je souris. Holt aussi.

Un autre qui mord la poussière.

Les groupes suivants passent tour à tour. Erika les observe tel un rapace, scrute leurs moindres mouvements. Elle décide qui reviendra le lendemain. La majorité craque sous la pression. Je suis ravie.

C'est enfin à nous. C'est au tour de la jambe de Holt d'être prise de tremblements. Il a les mains dans les poches et les épaules haussées. Il ne me donne pas vraiment confiance en moi. Je ne sais pas si j'ai plus envie de vomir ou de faire pipi. De toute façon, je ne peux faire ni l'un ni l'autre. Je me trémousse d'un pied sur l'autre et supplie ma vessie de se tenir tranquille.

Erika nous examine un moment. Holt et moi retenons notre souffle.

— Très bien vous deux. Votre dernière chance de m'impressionner.

Holt me regarde en coin. Je lis ma propre angoisse sur son visage. Je veux y arriver. Je le veux plus que tout. Et lui aussi.

Erika se penche vers moi.

— Il bouge, vous bougez, mademoiselle Taylor, c'est bien compris ? Respirez son air. Soyez lui.

Elle se tourne vers lui.

— Vous devez la laisser entrer dans votre bulle, Ethan. Ne réfléchissez pas, contentez-vous de faire. La troisième, c'est la dernière, d'accord ?

Sa pomme d'Adam monte et descend.

— Vous avez trois minutes pour vous préparer.

Elle s'éloigne. Holt et moi allons à l'autre bout de la salle. Il est si près de moi. Il sent bon. Je ne devrais pas me préoccuper de son odeur, mais mon cerveau cherche à se distraire.

— J'ai besoin de réussir, murmure-t-il. Ne fous pas tout en l'air.

Une vague de colère me submerge.

— Tu as autant de chance de foirer que moi. Et qu'est-ce que ça veut dire : la troisième, c'est la dernière ?

Il baisse les yeux.

— C'est la troisième année que je me présente à l'audition. Si j'échoue cette fois, je ne pourrai plus la repasser. Et alors mon père pourra se rengorger avec un : « Je te l'avais dit, maintenant va t'inscrire en médecine. » J'ai travaillé dur pour arriver là. Je ne peux pas me planter.

Je ne comprends pas. Je l'ai observé toute la journée. Les gens de cette école doivent être aveugles.

— Comment ça se fait qu'ils ne t'aient pas pris dès la première fois ? Tu es doué.

Très doué, même, d'une façon qui me fait beaucoup d'effet.

Ses traits s'adoucissent.

— C'est difficile pour moi de... m'accorder aux autres acteurs et, pour Erika, c'est une compétence indispensable.

— Ça avait l'air de bien se passer pourtant, avec Zoé.

Il hausse les épaules.

— Il n'y avait aucune connexion entre nous. Et Erika le sait.

— C'est déjà elle qui t'a auditionné les autres années ?

— Oui. Elle aimerait m'intégrer au conservatoire, mais pas à n'importe quel prix. Si je ne réussis pas cet exercice, elle ne me laissera pas d'autre chance.

— Plus qu'une minute, nous prévient Erika.

Mon cœur se met à battre plus vite.

— Écoute, fais tout ce que tu peux pour y arriver, parce que si je ne suis pas prise, je vais devoir retourner me faire étouffer par mes parents et, punaise, c'est au-dessus de mes forces. Ça va peut-être t'étonner, mais tu n'es pas le seul à avoir quelque chose à perdre !

Il fronce les sourcils.

— Tu viens de dire « punaise » ?

Je me mords la lèvre. Il se moque de moi parce que je ne débite pas des gros mots toutes les trente secondes, comme les autres.

— La ferme.

— Punaise, répète-t-il.

— Arrête ! On perd du temps, là.

Il s'arrête de rire et soupire. Il semble plus détendu, mais je pense que c'est juste parce qu'il vient de me transférer toute son angoisse.

— Écoute, Taylor...

— Je m'appelle Cassie.

— D'accord, mais détends-toi, d'accord ? On peut y arriver. Regarde-moi dans les yeux et...

bordel, je ne sais pas ! Fais en sorte que je ressente quelque chose. Reste concentrée. C'est ta concentration qui t'a permis d'arriver aussi loin. Concentre-toi sur moi et je me concentrerai sur toi.

Ça marche ?

— D'accord.

— Et ne dis surtout pas « punaise », parce que ça me donne le fou rire.

Je respire doucement et j'essaie de me concentrer, mais mes pensées sont chaotiques. Il faut absolument que je me calme.

— Eh.

Il me touche le bras. Ça ne m'aide pas.

— On va y arriver. Regarde-moi.

J'obéis. Ses cils sont ridiculement longs. Il plonge ses yeux dans les miens et c'est comme si je recevais une décharge électrique dans l'estomac. Il doit l'avoir senti aussi parce qu'il entrouvre les lèvres et inspire profondément.

— Bordel de merde.

Il cligne des yeux.

— Taylor ?

— Cassie.

— Cassie, murmure-t-il.

Sa voix est douce. Désespérée.

— Reste avec moi, je t'en supplie. Je n'y arriverai pas sans toi.

J'acquiesce. Erika nous appelle. Nous nous plaçons au milieu de la salle. Face à face. Quelques centimètres seulement nous séparent.

Il est beaucoup plus grand que moi et je suis obligée de fixer sa poitrine qui se soulève régulièrement.

— Tu es prête ?

Je voudrais crier : « *Non, punaise, non, je ne suis pas prête !* », mais je réponds :

— Oui.

Comme si je n'étais pas en train de jouer ma vie.

J'inspire profondément, moi aussi, et je lève les yeux. Son expression est moins stressée et c'est comme si je le voyais pour la première fois. Je sens son énergie, comme une vague de chaleur. Nous nous contentons de respirer ensemble pendant quelques secondes en nous regardant droit dans les yeux. L'air entre nous s'épaissit, nous relie comme deux parties d'une même unité.

Il lève une main et je le suis comme si des milliers de petits fils invisibles étaient tendus entre nous. Chaque mouvement me semble naturel. Notre rythme et notre respiration s'accordent.

Nous bougeons ensemble et nos corps sont parfaitement alignés. Aucun de mes mouvements ne m'avait jamais paru si spontané.

Nous nous rapprochons. Il se penche en avant, et je l'imité. Je me penche sur le côté, son corps reste attaché au mien. Nos mouvements sont de plus en plus rapides, mais toujours aussi précis. Nous exécutons une chorégraphie compliquée que nous n'avons jamais répétée mais dont nos muscles semblent se rappeler comme par magie.

C'est incroyable.

On est en apesanteur, dans cet état qu'atteignent les plus grands acteurs quand tous leurs sens vibrent. Notre cœur, notre esprit et notre corps sont à leur maximum. J'ai déjà expérimenté cette sensation, mais jamais avec quelqu'un.

C'est magique.

Nous sourions malgré nous. Holt est encore plus beau quand il sourit.

Nous levons les bras et les baissions. Nos paumes se joignent. Ses mains sont grandes et chaudes.

Ma peau frémit à son toucher. Je le regarde dans les yeux et nous ne respirons plus, ni l'un ni l'autre.

Je ne sais pas pourquoi le souffle nous manque ainsi.

Soudain, Holt se contracte. Il panique. Il cligne des paupières, baisse les yeux. Et c'est comme si tout s'écroulait. Notre énergie s'écrase au sol et disparaît.

Holt recule d'un pas et se tourne vers Erika.

— On a fini. Personne n'est resté aussi longtemps. C'est bon, non ?

Erika penche la tête sur le côté. Il se tient droit et semble la défier.

Je baisse les mains. J'ai froid. Les battements de mon cœur sont irréguliers.

— Alors, on avait fini, ou pas ? répète Holt.

La bonne impression que j'avais de lui s'évanouit devant la brutalité de son ton.

— Oui, monsieur Holt, répond calmement Erika en me dévisageant. Mlle Taylor et vous avez terminé. Et vous avez parfaitement réussi l'exercice. Bravo. Vous partagez une étonnante alchimie.

Il lui adresse un regard noir. Elle lui répond par un sourire.

— Vous pouvez vous asseoir. Et les autres, vous pouvez les applaudir.

Le groupe obéit. Certains murmurent. On s'étonne de la qualité de notre performance.

Personne n'est plus surpris que moi. Holt va s'asseoir sur les gradins. Zoé se penche vers lui et lui tâte les biceps. Elle semble prête à lui déchirer sa chemise et à le supplier de la prendre là, tout de suite, maintenant. Il l'ignore et pose ses coudes sur ses cuisses.

Je dois me forcer à ne pas le dévorer des yeux.

Le reste de l'après-midi passe en un éclair. D'autres candidats sont éliminés, nous changeons de partenaires, jouons d'autres scènes. Puis Erika nous annonce que la journée est terminée et que nous pouvons attendre les derniers résultats dehors.

Nous sommes tous tendus. Aucun de nous ne sait s'il a franchi cette nouvelle étape avec succès.

Même Zoé doute. Elle se mord l'intérieur de la joue en faisant les cent pas.

Je me ronge les petites peaux et me répète mentalement : « *Pitié, pitié, pitié...* » Comme si supplier l'univers pouvait changer mon destin.

Holt est assis au bout du couloir, les jambes ramassées contre la poitrine. On dirait qu'il souffre physiquement.

Je ne peux m'empêcher de compatir avec lui. Tout le monde est nerveux, mais lui a l'air malade.

Je m'approche de lui. Il a fermé les yeux. Je lui touche l'épaule et il sursaute comme s'il avait reçu une décharge de Taser.

— Qu'est-ce que tu veux ? gronde-t-il.

Mais il n'arrive pas à m'intimider. Il est tellement vert qu'il pourrait décrocher un rôle au *Muppet Show*.

— Ça va ?

Il laisse tomber sa tête sur ses genoux et soupire.

— Ça va. Tire-toi.

Je me demande pourquoi j'ai voulu faire un effort pour lui.

— Tu sais que tu es un crétin ?

— Je sais.

— Je voulais juste m'en assurer.

Je m'apprête à m'éloigner mais il me retient par le bras.

— Taylor... je...

— Je m'appelle Cassie.

— Cassie...

Sa façon de prononcer mon prénom... ça me donne des frissons partout. Je crois qu'il vaut mieux qu'il continue de m'appeler Taylor.

Il me fait signe de m'installer à côté de lui.

— On ne va pas devenir potes, tu sais. Ça ne sert à rien de gaspiller ton énergie. Ou la mienne.

Je le considère avec incrédulité.

— Euh... d'accord.

— C'est tout ? D'accord ?

Il semble déçu, mais je ne comprends pas pourquoi.

— Eh bien, c'est la première fois qu'on me fait le coup du « On ne va pas devenir amis ». Du coup, je ne connais pas le protocole. Dois-je te remercier d'avoir énoncé une évidence ou...

Il se passe la main sur le visage et émet un grognement. Je secoue la tête.

— Quoi ? C'est vrai. Je ne sais pas quoi te répondre. Je n'avais pas l'intention de devenir ta copine.

— Tant mieux.

J'essaie de ne pas me mettre en colère.

— C'est quoi, ton problème ? Je t'ai pratiquement sauvé la vie et tu me traites comme de la crotte !

— Oui. Parce que tu es tellement...

— Quoi ? Ennuyeuse ? Énervante ?

— Bipolaire.

Ça me laisse sans voix un moment.

— Quoi ?

Il soupire et secoue la tête.

— Je t'ai vue tout à l'heure en train de jouer la fille cool devant tous ces rigolos. Tu leur en as donné pour leur argent. Ce sont juste des crétins arrogants aussi faux qu'un billet de trois dollars. En revanche, avec moi, tu es impatiente et d'une franchise super casse-couilles. Pourquoi ? Je ne vaudrais pas la peine que tu fasses des efforts ?

Je ne l'avais pas remarqué, mais il a raison sur toute la ligne. Je n'avais jamais de ma vie parlé à personne comme je lui parle. Je ne montre jamais aux gens que je suis agacée ou en colère. Je fais toujours en sorte de me mettre au diapason des autres. C'est ce que j'ai fait toute ma vie. Si une personne ne m'apprécie pas, je fais mon maximum pour la faire changer d'avis.

Mais avec lui, c'est différent.

— D'accord, je suis bipolaire. Et toi, c'est quoi, ton excuse ?

— Je suis juste un connard.

— Ça, je m'en étais rendu compte.

— Ah oui ?

— Oh oui. Tu as passé la journée à me traiter comme si je risquais de te passer une maladie contagieuse et mortelle !

— Parfait ! Alors, reste loin de moi.

— Ça ne devrait pas être un problème. Dès qu'Erika aura annoncé les résultats, on ne se reverra sans doute jamais.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tu vas sûrement être retenu et moi, non.

Il grimace.

— Je n'en suis pas si sûr. Tu t'es bien débrouillée. Mieux que ça, même.

Il me faut quelques secondes pour intégrer le fait qu'il vient de me faire un compliment.

— Merci. Tu n'as pas été trop mauvais non plus.

Il m'adresse un demi-sourire.

— C'est vrai ?

Je lève les yeux au ciel.

— Ça va. Tu sais que tu as été génial.

— Pas faux, acquiesce-t-il.

— Et tu es si modeste.

— Et si beau, aussi. Ça doit être chiant de ne pas être moi.

Je secoue la tête.

— Qu'est-ce que tu faisais entre les auditions, ces trois dernières années ?

Il répond sans me regarder.

— Je travaillais pour une entreprise de décors, à Hoboken, qui est sous contrat avec Broadway.

Je me suis dit qu'à défaut d'être sur scène, je pourrais toujours être derrière.

— C'est ce qui t'a rendu les mains si rêches ?

Il me dévisage sans comprendre. Je m'explique.

— Pendant l'exercice du miroir, j'ai senti que tes paumes étaient rugueuses.

Il ouvre les mains devant lui.

— Je préfère penser qu'elles sont calleuses. Porter d'énormes morceaux de décors n'est pas un travail très délicat. Ça remplace les séances de sport.

— C'est grâce à ça que tu...

Je désigne ses épaules et ses bras.

— Oui, sourit-il. Et c'est aussi grâce à ça que j'ai gagné assez d'argent pour payer deux années de cours si je suis pris.

— *Quand tu seras pris.*

Il me considère comme s'il avait du mal à croire que quelqu'un puisse croire en lui.

— Si tu le dis, Taylor.

Je ne le reprends pas. C'est sûrement mieux qu'il m'appelle par mon nom de famille. De toute façon, comme il l'a dit, nous n'allons pas devenir amis.

Sauf que j'ai l'impression que nous le sommes déjà.

Nous restons silencieux un moment. Quand la porte s'ouvre, tout le monde se lève précipitamment. Erika apparaît, une feuille à la main.

Nous attendons.

— Je tiens à féliciter tous ceux qui figurent sur la liste. Vous devez revenir demain pour la deuxième session d'audition. Les autres, vous pourrez retenter votre chance l'an prochain. Merci d'être venus.

Elle punaise la feuille sur la porte et repart.

Tout le monde se précipite. Je me fraie un chemin, le souffle court, m'attendant à être déçue.

Quand j'arrive enfin devant, mon cœur s'est arrêté de battre.

Il n'y a que trois noms.

Ethan Holt.

Zoé Stevens.

Et... *Cassandra Taylor.*

Je suis sous le choc.

J'ai réussi.

Punaise, j'ai réussi.

Holt lit par-dessus mon épaule.

— Putain de bordel, souffle-t-il.

Je me tourne vers lui. Il ressemble à un condamné à mort à qui l'on vient d'accorder la grâce. Je lui souris.

— C'est gentil d'être aussi content pour moi. Tu avais vraiment des doutes ?

— À ton sujet ? Non, aucun. Félicitations.

— Félicitations à toi. On dirait que le monde médical est épargné de ta présence enthousiaste pour encore quelque temps.

— On dirait.

Quand il me regarde, mon estomac fait des bonds.

Il faudrait que je trouve quelque chose à dire, mais mon cerveau est en marmelade. Il ne parle pas non plus. Son visage est fascinant de beauté et de mystère. Après un long moment, j'arrive à articuler :

— Bon, ben à demain.

— Ouais, à demain, Taylor.

Il ramasse son sac et s'éloigne. Nous nous reverrons demain. J'ai hâte et j'appréhende en même temps.

Jamais un garçon ne m'avait fait cet effet.

Je suis presque sûre que ce n'est pas bon signe.

3

Retour en arrière

Aujourd'hui

New York

Journal intime de Cassandra Taylor

Cher journal,

La dernière audition du conservatoire a été exténuante. Le pire, ça a été les entrevues avec les profs. Nous nous retrouvions devant une rangée d'adultes qui nous interrogeaient sur nous, notre famille, nos goûts et nos dégoûts.

Ils exigeaient que nous soyons nous-mêmes. C'est ce qui était le plus difficile.

À la fin, Erika m'a demandé :

— Cassandra, vous êtes une jeune fille brillante, de nombreuses carrières s'ouvrent à vous. Pourquoi choisir de devenir actrice ?

Je sais que c'était le moment de parler de ma passion pour le théâtre, de l'importance de faire partie d'une culture vivante dans un pays où règnent la télé-réalité et les idéaux jetables. Mais sous son regard perçant, je n'ai rien trouvé d'intelligent à exprimer, alors j'ai laissé parler mon instinct sans réfléchir.

— Je veux jouer car je ne sais pas vraiment qui je suis. J'aime être une autre personne.

Elle a soutenu mon regard un moment puis a acquiescé avant d'écrire quelque chose sur son carnet. Sans doute un commentaire du genre : « Complètement folle, adolescente instable émotionnellement avec de graves problèmes d'estime de soi. Ne pas faire de mouvements brusques en sa présence. »

Je suis partie avec l'impression que j'avais éparpillé des morceaux de moi-même sur le sol.

Pourtant, je n'avais pas dû tant me tromper que ça parce que, deux mois plus tard, j'ai reçu ma lettre d'admission.

J'ai crié si fort que j'ai fait peur au chien des voisins.

Je savais que mes parents seraient loin d'être enchantés par l'idée de me voir m'installer à l'autre bout du pays, mais ils savaient que le théâtre était ma passion et que le Grove était une école prestigieuse. Ce qui a aidé, c'est que l'on m'accordait une bourse d'études partielle qui couvrait la moitié de mes frais de scolarité, y compris mon logement sur le campus. On n'était pas les Vanderbilt et c'était une excellente nouvelle.

J'espérais au fond de moi que Holt avait lui aussi été retenu.

Au moins, comme ça, je connaîtrais quelqu'un. Même si ce quelqu'un était agaçant et bizarre.

Six ans plus tôt

Westchester

Grove Institute

Première semaine de cours

Je traverse l'appartement, un grand sourire aux lèvres.

Il est composé de deux chambres séparées par une minuscule salle de bains, une salle de séjour-salle à manger et une petite cuisine. Les meubles sont ringards et abîmés, la moquette hideuse et pleine de taches dont je ne veux surtout pas connaître l'origine, et le voisin a une tête à danser nu sous la pleine lune en sacrifiant des animaux. Pourtant, je trouve cet appart parfait et magnifique, parce que c'est le mien.

Enfin, je le partage avec Ruby, une technicienne de théâtre en première année, mais n'empêche...

Je peux faire ce que je veux, manger ce que je veux, me coucher quand je veux, sans parents pour monitorer chacun de mes mouvements.

Cette liberté me fait tourner la tête.

— Tu me dois trente dollars pour les courses, annonce Ruby en vérifiant le ticket. Non, trente-quatre ; les tampons sont pour toi.

C'est bizarre d'emménager avec une parfaite inconnue, mais on s'entend plutôt pas mal, surtout si l'on considère qu'elle est en tout point différente de moi. Mes cheveux sont d'un châtain terne, les siens d'un roux flamboyant, mon physique est banal, le sien est spectaculaire, je passe mon temps à ne vexer personne, elle est d'une franchise souvent brutale.

Elle se laisse tomber sur le canapé marron moche et allume une cigarette. Elle me tend le paquet, j'en prends une.

Parce que, oui, je fume maintenant.

Enfin, pas vraiment, mais comme Ruby a dit qu'elle était fumeuse, j'ai pensé que ça nous ferait un point commun. Et puis comme à l'audition presque tout le monde fumait, je me suis dit que c'était bien que je m'y mette. Sans compter que ma mère serait absolument contre.

Rien que des bonnes raisons.

Je me penche vers le briquet allumé de Ruby et prends une longue bouffée avant de tousser. Elle secoue la tête.

Je suis la pire apprentie fumeuse du monde entier.

— C'est malheureusement ton tour de faire la cuisine, lance-t-elle en exhalant un long filet de fumée.

— Eh, c'était pas si mauvais ce que j'ai fait l'autre soir. Surtout si on considère que je n'avais jamais cuisiné avant.

— Ma chérie, tu as réussi à rater un gratin de pâtes. Si tu n'apprends pas très vite, on ne survivra pas très longtemps !

— Heureusement que tu es là pour me montrer.

Je la tire hors du canapé, la pousse dans la cuisine et sors des steaks et des légumes du réfrigérateur.

En réalité, Ruby n'est pas meilleure cuisinière que moi, et en général on se retrouve avec de la semelle accompagnée de purée liquide et de haricots verts tout mous.

— Je vais écrire une lettre d'insultes à *Master Chef*, grogne Ruby. Ça a l'air tellement facile quand on les regarde. Je vais les poursuivre en justice pour publicité mensongère.

Après ce repas, nous décidons de ne plus acheter que des plats surgelés. C'est le meilleur moyen de ne pas mourir de faim.

Le lendemain, c'est le premier jour de cours. Ruby et moi parcourons ensemble la courte distance qui nous sépare de l'institut.

Nous sommes installées depuis trois jours et nous avons pris le temps d'explorer les environs.

Le campus n'est pas immense et il est bien organisé. Les bâtiments sont un harmonieux mélange d'ancien et de contemporain.

Le Hub se trouve au milieu. C'est une grande bâtisse de quatre étages où se trouvent la cafétéria, la bibliothèque, le foyer des étudiants et plusieurs salles de répétition.

Autour du Hub, les différents départements sont disposés comme des pétales de fleurs : danse, théâtre, musique et arts visuels.

Ce matin, nous devons nous rendre au Hub pour écouter le discours de bienvenue du doyen.

Nous pénétrons dans un grand amphithéâtre où sont entassés au moins deux cents étudiants qui se saluent et se présentent.

Je déteste ça.

Tant de nouveaux visages. Tant d'attente.

Je me sens toujours débordée.

Les différents groupes sont facilement identifiables par leur look. Les danseurs sont en justaucorps avec des tas de couches superposées par-dessus, les musiciens ont une espèce de look rétro et les étudiants en arts visuels ont l'air d'avoir piqué des vêtements dans une friperie juste après l'explosion d'une bombe de peinture.

Les plus bruyants sont les acteurs.

Ma poitrine se serre. Je me demande si je vais mieux m'intégrer ici qu'au lycée.

Ce n'est pas comme si je n'avais pas d'amis à l'époque, mais je veillais toujours à être la Cassie que les autres voulaient que je sois. Toujours de bonne humeur, facile à vivre, surtout pas menaçante.

Intelligente mais pas intimidante. Jolie mais que personne ne désirait. Celle qui servait de messenger quand une fille voulait faire savoir à un garçon qu'elle le trouvait à son goût.

Je prends une profonde inspiration et je souffle lentement. Nouvelle école, nouveaux visages, nouvelles règles. Peut-être que quelqu'un ici saura voir derrière mes nombreux faux-semblants.

— Viens, m'entraîne Ruby, on va s'asseoir. Ça nous évitera d'avoir à discuter avec tous ces nazes.

Parfois, je l'adore.

Nous nous dirigeons vers le centre de l'auditorium. Quelques minutes plus tard, une silhouette familière s'approche de nous.

— Hey, Cassie !

— Connor ! Salut.

Je l'ai rencontré lors de la deuxième journée d'audition. Nous avons été partenaires sur une scène et, même si nous n'avons pas partagé la même intensité que Holt et moi, ça a plutôt bien fonctionné entre nous. Il est mignon et, à moins que je ne me trompe, hétéro.

— Je peux me mettre là ? demande-t-il en désignant le siège à côté du mien.

— Bien sûr.

Je le présente à Ruby, qui a déjà l'air de le trouver ennuyeux comme la pluie. J'observe Connor à la dérobée. Cheveux clairs, yeux noisette, un visage ouvert et souriant. Décidément très mignon.

— Je suis content que tu aies été admise, dit-il. Comme ça, je connais au moins une personne.

— Oui. Je n'ai encore reconnu personne d'autre.

Connor regarde autour de nous.

— Moi oui, mais je suis nul pour me rappeler les noms. Il y a cette fille blonde qui n'arrête pas de jacasser...

— Zoé ?

— Oui, c'est ça. Et le grand type avec les cheveux ébouriffés.

— Holt ?

— Ouais, il est juste là.

Il désigne l'autre bout de l'amphi. Effectivement, Holt est nonchalamment avachi sur un siège. Il a les pieds sur le dossier devant lui et il est plongé dans le même livre que celui qu'il lisait le jour de l'audition, *The Outsiders*. Il doit vraiment l'adorer.

Je ressens de nouveau ce drôle de pétilllement dans l'estomac quand mes yeux se posent sur lui.

Je suis contente qu'il ait été pris. C'était important pour lui et, malgré ses troubles évidents de la personnalité, il est vraiment doué.

— Il a l'air du genre à aimer rester seul, commente Connor.

Il a négligemment passé son bras sur mon dossier.

— Mais quel putain d'acteur, continue-t-il. Je l'ai vu dans le rôle de Mercutio l'année dernière, au festival Shakespeare de Tribeca. Il était dément.

— Ça ne m'étonne pas.

J'imagine sans aucune peine Holt dans la peau d'un Mercutio moderne. En cuir et jean, les yeux scintillants de passion.

Il lève la tête et nos regards se croisent. Le coin de sa bouche se soulève et il bouge une main. Il paraît sur le point de sourire et de me faire signe, mais il remarque Connor et replonge le nez dans son livre comme s'il ne m'avait pas vue.

— Oh ! lance Connor. Est-ce que je lui ai marché sur le pied sans m'en rendre compte ? On aurait dit qu'il avait envie de m'étrangler.

— T'occupe pas de lui, soupire-je. Il est comme ça avec tout le monde.

Le doyen arrive enfin. Il monte sur l'estrade et nous souhaite la bienvenue. Il insiste sur la fierté que nous devons ressentir d'avoir la chance de poursuivre nos études dans l'école d'arts la plus prestigieuse du pays et, même s'il répète probablement les mêmes mots tous les ans, je ne peux m'empêcher de bomber la poitrine. Pour la première fois de ma vie, j'ai le sentiment d'avoir réussi quelque chose. D'avoir atteint un objectif pour moi et pas pour mes parents. C'est agréable.

Après le discours, l'amphi se vide rapidement. Nous nous dirigeons tous vers nos classes respectives.

Ruby nous salue avant de partir pour son cours de sons et lumières. À peine a-t-elle disparu que Connor passe son bras autour de mes épaules et m'entraîne dans le couloir. Ça me fait un peu bizarre qu'il envahisse ainsi mon espace personnel alors que nous nous connaissons à peine, mais ce n'est pas désagréable. Je ne suis pas habituée à sentir les muscles de jolis garçons contre moi et je crois que je pourrais m'y faire sans trop de mal.

Nous entrons dans une grande salle aux murs de briques rouges et à la moquette râpée. Nous suivons l'exemple de ceux qui sont arrivés avant nous et déposons nos sacs près de la porte avant de nous asseoir par terre.

J'examine les autres étudiants. Tellement de nouvelles personnes à qui il va falloir plaire. Ma lamentable quête d'approbation se réveille. L'angoisse qui s'y rattache systématiquement m'emperle le front.

— Ça va ? s'inquiète Connor, la main posée au bas de mon dos.

— Oui. Je suis juste un peu nerveuse.

— Ça va aller, souffle-t-il, je vais t'aider à te détendre.

Il me masse doucement et je retiens un grognement de plaisir. Le rôle que Connor veut jouer est clair comme de l'eau de roche : celui du garçon gentil et attentionné. Ça me va très bien. J'ai très envie qu'on s'occupe de moi. C'est gagnant-gagnant.

Les autres étudiants discutent et rient. Je ne reconnais que peu de visages. Zoé est avec une blonde que j'ai aperçue lors des auditions. Elle s'appelle Phoebe, je crois. Égales à elles-mêmes, les deux filles parlent fort et répètent à l'envi : « Non, mais je rêve ! » ; « Tu le crois ? » ; « C'est dingue ! » Troy et Mariska sont dans un coin. Je sais qu'ils sont frères et sœurs. Ils sont très silencieux et un peu flippants. Il y a aussi Miranda, une fille avec les cheveux en brosse dont je suis à peu près sûre qu'elle m'a draguée pendant les auditions. Lucas, un garçon à la mine sombre, est assis à côté d'un petit rigolo aux cheveux bouclés qui faisait rire tout le monde. Il essaie d'ailleurs d'arracher un sourire à Lucas en imitant des personnages de Disney.

Pendant que je scrute la pièce, Holt fait son entrée. Il lève les yeux au ciel en voyant Connor me masser le dos et va s'installer aussi loin de moi que possible.

Si ça lui fait plaisir.

Je ne le comprends pas. Habituellement, il ne me faut que quelques minutes pour identifier précisément ce que les gens attendent de moi.

Tu veux que je rie à tes blagues ? Pas de problème.

Tu veux que j'écoute tes rêves, tes projets ? Vas-y, je suis là pour ça.

Tu as besoin d'une épaule pour pleurer ? Pas de souci.

Mais Holt... c'est comme s'il voulait que je disparaisse de la surface de la terre. Et je ne vois pas comment lui donner satisfaction.

Je devrais être vexée, mais ce n'est pas le cas. Au contraire. J'ai envie d'élucider le mystère.

Erika entre à son tour et le silence se fait.

— Bonjour. Vous êtes ici au cours de théâtre avancé, également connu sous le nom de :

« Laissez vos conneries à la porte ou je vous réduis en miettes. » Je me fiche que vous ayez peur ou mal à la tête, que vous soyez fatigués ou défoncés. Je veux que vous me donniez cent pour cent de vous-mêmes. Si vous n'en êtes pas capable, ne venez pas, vous ne m'intéressez pas.

Je ne suis pas la seule à me trémousser nerveusement.

— Vous êtes ici parce que j'ai vu en vous quelque chose qui demande à être développé, pas à être admiré ou protégé. Si vous croyez que, parce que vous êtes capables de jouer une ou deux répliques avec un peu d'émotion, ce cours va être facile, vous vous trompez. Ici, au contraire, vous serez confrontés à vos faiblesses. Je vais vous déshabiller, vous ôter votre peau et votre chair jusqu'à ce qu'il ne reste plus que vos os. Ce sera douloureux. Mais au bout du compte, vous connaîtrez chaque personne dans cette pièce mieux que les membres de votre propre famille. Et surtout, vous vous connaîtrez vous-mêmes.

Elle me fixe en prononçant ces derniers mots et je ressens une soudaine envie de prendre mes jambes à mon cou pour ne jamais revenir.

— Très bien, reprend-elle. Tout le monde debout. Il est temps de faire connaissance.

Elle nous dispose en deux rangées.

— Les règles sont simples. Ceux qui sont près de la fenêtre, vous ouvrez le feu. Vous posez une question à la personne en face de vous. Votre partenaire doit y répondre honnêtement et, ensuite, c'est à lui de vous interroger. Vous continuez comme ça jusqu'à ce que je dise que c'est terminé et vous passez à quelqu'un d'autre. Le but est d'en savoir le plus possible sur l'autre dans le temps imparti. Je ne parle pas de votre nom, de votre âge ou de votre couleur préférée. À la fin de l'exercice, vous devez être capables de me rapporter des éléments personnels sur chaque élève de la classe.

Je me trouve face à Mariska. Elle a des cheveux noirs, raides comme des baguettes. Ses yeux sont tout aussi noirs. Elle me dévisage.

Ah oui, je suis censée lui poser une question. Mais quoi ? Elle m'intimide un peu.

— Euh... tu fais quoi quand tu veux t'amuser ?

— Je me scarifie et toi ?

Je cligne deux ou trois fois des yeux, le temps de digérer sa réponse.

— Euh... je lis. Pourquoi tu te scarifies ?

— J'aime la douleur. Et toi, pourquoi tu lis ?

— Euh... J'aime les mots.

Pendant les minutes qui suivent, nous échangeons sur des livres et des films mais, dans ma tête, je suis restée bloquée sur sa première réponse. Je suis contente de changer de partenaire.

Au fur et à mesure, j'en apprend beaucoup sur les autres. Miranda sait qu'elle préfère les filles depuis qu'elle a huit ans et elle trouve que j'ai de beaux seins. Lucas a été arrêté pour cambriolage à main armée quand il avait seize ans parce qu'il était accro au crack. Maintenant, il ne fume plus que de l'herbe. Une grande fille à la peau mate du nom d'Aiyah est arrivée aux États-Unis quand elle avait douze ans après que ses grands-parents et ses deux oncles ont été massacrés dans son village en Algérie. Zoé a rencontré Robert de Niro dans un bar il y a deux ans et elle est absolument sûre qu'il l'a draguée. Connor a deux grands frères dans l'armée qui pensent qu'il est pédé parce qu'il veut devenir acteur. À chaque réunion familiale, ils s'arrangent pour lui casser la figure.

Je me sens complètement idiot. Inutile, insipide.

C'est la première fois de ma vie que je rencontre une lesbienne. Ou un ancien drogué. Ou quelqu'un dont la moitié de la famille a été tuée. J'étais bien trop occupée à me plaindre de mes parents, en sécurité dans ma petite ville.

Je suis ridicule.

Quand j'arrive face à Holt, je suis en train de me débattre avec mon complexe d'infériorité. J'ai mal à

la tête. Je l'observe. Il fronçe les sourcils. Peut-être qu'il a la migraine, lui aussi. Je lui pose la question en soupirant :

— Tu as mal à la tête ?

— Non. Toi, oui ?

— Oui. Comment se fait-il que je n'ai aucun filtre quand je parle avec toi ?

— Je ne sais pas mais ce serait bien que tu fasses un effort. Tu flippes parce que, comparée aux autres, tu te sens comme une sale gamine gâtée et geignarde ?

— Oui, exactement. Merci de l'avoir énoncé avec autant d'éloquence. Ça se voit à ce point-là ?

Il me sourit.

— Non, mais c'est comme ça que je me sens aussi. J'espérais juste ne pas être le seul.

Pendant un instant, notre normalité bizarre nous rapproche. Notre banalité remarquable.

— Ça veut dire que tu n'as pas de sombre secret à me confier ? me demande-t-il.

— Non. Sauf la fois où j'ai volé un taille-crayon en forme de nounours sans faire exprès quand j'avais cinq ans. Tu ne t'étais pas encore rendu compte que j'étais totalement inintéressante ?

— Non.

Il me fixe intensément.

— J'ai découvert un truc étonnant, chez toi.

— Ah oui ? Quoi ?

Il me prend la main et pose sa paume sur la mienne. Une chaleur m'envahit. La même que pendant les auditions. Il va probablement me parler de notre incroyable connexion.

Mais non.

— Tu as de super grandes mains. On dirait des mains de mec.

Quoi ?

— Des mains de mec !

— Oui. J'ai remarqué ça quand on faisait l'exercice du miroir. Regarde.

J'examine nos mains pressées l'une contre l'autre. Mes doigts sont à peine plus courts que les siens. Ce qui n'est pas rien, parce que les siens sont tellement longs qu'il pourrait se faire une lobotomie en se curant le nez.

— C'est peut-être toi qui as des mains de fille.

— Taylor, je fais plus d'un mètre quatre-vingt-dix, je chausse du 46 et ta main est presque aussi grande que la mienne. Tu ne peux pas me dire que tu ne trouves pas ça bizarre !

Je récupère ma main et lui lance un regard noir.

— Merci de me l'avoir fait remarquer. Maintenant, je ne vais plus penser qu'à mes mains de mutant.

— Tu ne devrais pas t'en faire. Il y a des garçons qui trouvent ça sexy. Plutôt les homos, évidemment, parce que...

— La ferme !

— D'accord. Je n'en parlerai plus. Et je vais essayer de ne pas les regarder tout le temps. Ça ne va pas être évident. Elles sont tellement grandes qu'on ne voit que ça.

Il se trouve drôle. Il est juste nul.

— Pourquoi tu me détestes ?

Il me considère en clignant des yeux. Des yeux magnifiques.

— Je ne te déteste pas, Taylor. Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Je ne sais pas. Peut-être le fait que, quand tu ne te moques pas de moi, tu m'ignores. Ah, oui, tu me regardes méchamment aussi. Et puis, le jour de l'audition, tu m'as prévenue que nous ne serions pas amis. Pourquoi tu as dit ça ?

Il soupire et se frotte les paupières.

— Parce que c'est vrai. Pourquoi ? Tu veux qu'on devienne potes ?

— Pas particulièrement. Ce qui est étrange parce que, normalement, j'essaie d'être amie avec tout le monde.

— J'avais remarqué.

— Ce qui veut dire ?

Il agite la main comme pour chasser une mouche. J'ai envie de lui décocher un coup de poing dans le ventre.

— Rien. Oublie ce que je viens de dire. C'est à toi ou à moi de poser une question ?

— Non, je n'oublie pas. Qu'est-ce que tu voulais dire ?

Il fait mine de ne pas m'avoir entendue.

— Je crois que c'est mon tour. Tu sors avec Connor ?

La question me prend par surprise.

— Quoi ?

— Est-ce que j'ai bafouillé ?

— Tu veux dire sortir comme sortir ?

— Bordel, Taylor ! Je veux dire sortir comme lui rouler des pelles, le voir à poil, baiser avec lui.

— Quoi ?

Je suis tellement en colère que je n'arrive plus à reprendre mon souffle.

— Le but de l'exercice est de répondre honnêtement aux questions, énonce-t-il calmement.

Honnêtement.

— Ça ne te regarde pas !

Il se penche vers moi et baisse la voix.

— Est-ce que je dois appeler Erika pour lui dire que tu refuses de faire l'exercice ? Je te rappelle qu'elle nous a demandé de nous ouvrir à l'autre.

L'idée qu'Erika puisse se faire une mauvaise opinion de moi me donne envie de vomir.

— T'es vraiment un crétin.

— Et toi, tu essaies d'éluder la question. Réponds.

— Qu'est-ce que ça peut te faire si je...

Je veux le choquer en utilisant le même verbe que lui – baiser –, mais le mot ne franchit pas mes lèvres.

— ... Si je sors avec lui ?

— Rien. Je suis juste curieux. Vous aviez l'air de bien vous entendre, tout à l'heure. On aurait dit qu'il allait te sauter devant toute la classe.

— Tu es écœurant !

— Réponds à la question.

— Non !

— Non, tu ne sors pas avec lui ou non, tu ne veux pas répondre ?

— Les deux !

— C'est impossible, rétorque Holt. Si c'est non à la première question, c'est forcément oui à la deuxième.

— Tais-toi ! La ferme !

Je suis tellement en colère que mes joues sont brûlantes.

— Bon, donc c'est non.

— Non.

— Non ?

— Non !

Bon sang ! Même moi, je ne sais plus à quoi je réponds ! La chaleur envahit mon cou. Que Holt croie que je sors avec quelqu'un – surtout un garçon aussi mignon que Connor – me donne envie de ricaner.

Ça m'est arrivé d'embrasser des garçons à des fêtes au lycée, mais mon expérience s'arrête là.

Leur bouche molle et leur langue fouineuse ne m'ont jamais donné envie d'aller plus loin. Si le sexe était du baseball, je serais toujours sur le banc de touche. Mon vagin ne connaît que mes propres doigts et, même comme ça, je n'ai jamais gagné le match.

Évidemment, Holt ne peut pas le savoir.

Je m'apprête à lui balancer que je chevauche Connor comme un étalon de rodéo, mais l'étincelle dans ses prunelles me retient. Je sens une certaine fragilité derrière son attitude du type que rien ne touche. Je ne veux pas lui faire ça. Je contemple mes pieds et pousse un soupir.

— Non, je ne sors pas avec Connor.

Il semble se détendre légèrement.

— Tant mieux. Ne t'approche pas de lui, je n'aime pas sa façon de te reluquer.

Mon père prononcerait exactement les mêmes mots s'il surprenait un garçon à loucher sur moi.

Ma liberté toute neuve me paraît soudain un peu moins rutilante.

— Peut-être que, moi, j'aime sa façon de me regarder !

Le menton en avant, j'ajoute :

— Et si je décide de sortir avec lui, je ne te demanderai pas la permission. Tu n'es ni mon grand frère, ni mon père, à ce que je sache. Et tu l'as dit toi-même, nous ne sommes même pas amis. Connor

est gentil. Je pourrais tomber sur bien pire en matière de petit ami.

La colère fait briller les yeux de Holt, mais il se ressaisit rapidement.

— Très bien. Fais ce que tu veux. Tu peux même te taper toute l'école, si ça te chante.

— C'est peut-être ce que je ferai.

Avant que j'aie le temps d'ajouter quoi que ce soit, Erika nous demande de changer de partenaire. J'ai envie de continuer à le remettre à sa place, mais Phoenix est déjà devant moi.

Évidemment, elle ne parle que de Holt. Il est beau, grand, intense ! Elle aimerait tellement sortir avec lui !

Je la déteste aussitôt.

Après le cours, tout le monde reste un moment en classe pour discuter. Holt est à l'autre bout de la pièce, mais je le sens qui me scrute. Personne ne m'avait jamais à ce point hérissée, agacée, contrariée. Mais bizarrement, j'aime bien ce picotement au creux de mon estomac.

Je m'assure qu'il regarde toujours dans ma direction avant de prendre le bras de Connor pour

lui demander en minaudant – dans ma meilleure imitation de Zoé – de m'accompagner au cours suivant.

Holt ne m'adresse plus la parole de toute la semaine.

4

Le premier pas

Aujourd'hui

New York

Journal intime de Cassandra Taylor

Cher journal,

Plus je passe de temps avec lui, plus il envahit mes nuits. J'essaie de le repousser, mais il est encore et toujours présent dans mes rêves.

Mes mains sur son torse, ses lèvres sur ma peau. C'est bon, c'est chaud et je me répète

que, cette fois, je ne m'enfuirai pas.

Je le tiens, j'ignore ma peur, je veux qu'il se fonde en moi, qu'il reste, qu'il oublie que nous sommes voués à la tragédie.

Alors il entre en moi et j'atteins le nirvana.

Je lui offre cette part de moi, intime, que je n'aurais pu donner à personne d'autre. Il

la reçoit, mais affirme qu'il ne la mérite pas.

Puis il me tient dans ses bras comme s'il ne voulait plus jamais me lâcher.

J'ai envie de croire que nous allons rester ainsi, collés l'un à l'autre.

Mais bien sûr, ce n'est pas le cas.

Il revêt à nouveau ses masques et je ne le reconnais plus. Tout ce qui me reste, c'est la douleur.

Je lui en veux, mais je sais que c'est ma faute. Je suis trop idiote, trop naïve, trop romantique.

J'ai vu ce que je voulais voir, j'ai ressenti ce que j'avais envie de ressentir. Il s'est contenté de jouer son rôle.

Parfois, je le retrouve, nu, exposé. Et c'est le plus beau spectacle qu'il m'ait été donné d'admirer.

Mais pour lui, ce n'est qu'un jeu.

C'est un acteur.

Et il est bon. Très bon.

Six ans plus tôt

Westchester

Le Grove Institute

Deuxième semaine de cours

Je sors du cours d'histoire du théâtre, l'esprit occupé par tout ce que je viens d'apprendre sur les amphithéâtres romains, quand j'entre en collision avec un torse.

Évidemment, je lâche mes feuilles qui s'envolent et s'éparpillent.

— Zut !

Le garçon – c'était le torse d'un garçon – ricane. Je sens la colère s'emparer de moi.

Je lève la tête vers le visage moqueur de Holt. Ma fureur doit se lire sur mon visage, car il perd son sourire plus vite que Zoé ne doit baisser sa culotte un samedi soir.

Je me penche pour ramasser mes notes. Il s'accroupit pour m'aider. J'ai juste envie de le frapper parce qu'il ne m'a pas adressé la parole depuis le premier cours avec Erika. Je siffle :

— Laisse tomber.

Il me tend les feuilles qu'il a déjà dans la main et je les lui arrache sans un regard. Je ravale un

« merci » automatique parce qu'il ne le mérite pas. Pourtant, ma bouche ne m'obéit pas toujours. Et d'ailleurs...

— Merci, je marmonne malgré moi.

Putain de politesse.

— De rien, répond-il d'une voix mielleuse.

Je m'engage dans l'escalier, toujours sans le regarder. Mais évidemment, il descend à côté de moi comme si c'était tout à fait naturel.

— Sacrée semaine, hein ? tente-t-il. J'ai cru qu'Erika allait mettre Lucas à la porte quand il s'est pointé totalement stone, mais je crois qu'elle s'est rendu compte qu'il est meilleur quand il a fumé.

Je m'arrête et me tourne vers lui.

— Tu ne peux pas m'ignorer pendant toute une semaine et te mettre tout à coup à me parler comme si de rien n'était !

— Je ne t'ignorais pas.

— Mais oui, bien sûr.

— Non, si je t'avais ignorée, je n'aurais même pas remarqué ta présence. Or, ce n'est pas le cas.

J'ai juste décidé de ne pas t'adresser la parole.

— C'est mieux ou pire que si tu m'avais carrément ignorée ?

— Un petit peu mieux.

Je lève les yeux au ciel.

— Génial. Dans ce cas, je n'ai aucune raison d'être vexée.

— Tant mieux.

— C'était de l'ironie, débile.

— Dis-moi, Taylor, tu es toujours aussi désagréable ou tu as tes règles ?

— Quoi ? Est-ce que j'ai... Tu es vraiment... Tais-toi !

Je m'éloigne, mais il me rattrape. Et justement, j'ai mes règles, ce qui me déprime en plus de me mettre de mauvaise humeur.

— Pourquoi tu me suis ?

— Je ne te suis pas, je marche à côté de toi.

Oh ! J'ai envie de l'étrangler ! J'aboie comme un teckel en colère :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il soupire et baisse les yeux vers ses pieds ridiculement grands.

— Rien. Tu vas à la fête de Jack ce soir ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Il se frotte les yeux.

— Je n'en sais foutre rien.

— Tu y vas, toi ?

— Je ne crois pas, non.

— Alors, j'y vais.

Il me scrute pendant quelques secondes avant de froncer les sourcils comme s'il était un livreur en train de calculer combien de kilos de pastèques il va pouvoir mettre dans sa camionnette. Puis, sans un mot, il tourne les talons.

— D'accord, donc, la discussion est terminée ? Merci de ton effort, c'était extrêmement intéressant et stimulant !

Heureusement que c'est le week-end. Je n'aurai plus à subir sa présence pendant plusieurs jours.

Quand j'arrive chez moi, je n'ai plus le courage de me bouger pour aller à cette fête. Je n'ai qu'une envie : me plonger dans un bain chaud, manger mon poids en Ben & Jerry's et aller me coucher.

Mais Ruby a d'autres projets.

— Lève-toi.

— Pas envie.

On dirait une gamine de deux ans.

— Lève-toi, je te dis.

— Ruby...

— N'y pense même pas, Cassie. C'est ta première fête d'étudiants et tu vas y aller, même si je suis obligée de t'y traîner par les cheveux. Vu ta tête, tu as sérieusement besoin de te faire sauter.

Je lève les yeux au ciel. J'aimerais être le genre de fille qui résout ces problèmes par une bonne partie de jambes en l'air. Mais étant encore vierge et nulle en drague, le mieux que je puisse espérer, c'est de ne pas trop m'ennuyer.

— À mon avis, celle de nous deux qui va se faire sauter ce soir, ce n'est pas moi, Ruby.

Elle secoue la tête.

— Cassie, tu es canon. Tu pourrais te taper n'importe quel mec si tu avais juste un peu plus confiance en toi.

— Oui, bien sûr.

— Promets-moi d'essayer ce soir.

Je m'esclaffe.

— Je ne crois pas que tu aies bien saisi le problème : je ne sais même pas essayer.

À sa grimace, je sais que j'ai perdu la partie.

— Est-ce que je dois te rappeler que tu es comédienne ? Tu n'as qu'à faire comme si tu savais. Et maintenant, va enfiler une tenue sexy et on y va !

Je n'ai pas vraiment de tenue sexy. Je me contente d'un jean moulant et d'un pull court qui met mes seins en valeur. Je me maquille un peu et je me coiffe. Ruby m'examine avec une moue approbatrice.

Une demi-heure plus tard, nous approchons d'une grande maison dans une large avenue.

— Waouh ! Ton pote habite là ? s'extasie Ruby.

— Jack partage la maison avec deux autres garçons de ma classe, Lucas et Connor.

Elle hausse un sourcil.

— Connor ? Le type que j'ai rencontré le jour de la rentrée ?

— Ouais.

— Il était mignon. Ça pourrait être ta cible du soir, non ?

Je souris. Connor s'est montré très attentionné avec moi ces deux dernières semaines.

— Je reconnais qu'il lui arrive d'être très... tactile.

— Eh bien voilà ! lance Ruby comme si tous mes problèmes étaient résolus.

Je hausse les épaules. Certes, j'aime bien Connor mais je ne sais pas si... je l'aime bien à ce point-là.

— Écoute, soupire Ruby, je ne te demande pas de te marier avec lui et d'élever une demi-douzaine de

bébés joufflus. Juste de t’amuser un peu. Te laisser peloter, toucher un peu de chair. Ça ne va pas te tuer, quand même !

— C’est pas le garçon qui est censé faire le premier pas ?

— Bon sang, Cassie ! Arrête d’être aussi trouillarde ! Je te propose un marché : si tu as le courage de rouler une pelle à un garçon ce soir, je fais ta lessive pendant un mois.

Alors là, ça pourrait m’intéresser. Notre immeuble n’a qu’une vieille machine dont le seul cycle qui fonctionne encore dure des heures, ce qui rend les jours de lessive super pénibles.

— D’accord. Je ne te promets rien, mais je vais essayer. Ça te va ?

Elle me sourit et me pousse vers la maison bruyante.

— Ça me va.

Un groupe rit et discute sur la pelouse. On dirait que tous les premières années sont venus. Je me prépare à jouer mon rôle.

Ruby m’entraîne au milieu de la horde.

— Allez, viens ! Tu as besoin d’un verre pour te mettre en train.

— Je ne bois pas d’alcool.

— À partir de maintenant, si.

Elle attrape deux verres remplis d’un liquide vert fluo sur le plateau d’une fille qui passe.

— Deux ou trois comme celui-là et tu vas te jeter sur tout ce qui bouge.

Bien que j’aie des doutes sur sa prédiction, je suis le mouvement. Quarante-cinq minutes et trois verres plus tard, je suis appuyée contre un mur, tout excitée. Je remue la tête au rythme de la musique en regardant Ruby danser avec des garçons qui se donnent beaucoup de mal pour l’impressionner.

Elle flirte avec la plupart mais l’un d’entre eux – un grand type bien bâti qui suit le même cours qu’elle – lui fait manifestement plus d’effet que les autres. Il se penche vers elle pour lui murmurer quelque chose à l’oreille. Elle jette un œil vers moi et hausse les sourcils avant de lui prendre la main pour l’entraîner vers la terrasse.

Ça a l’air tellement facile.

Allez, vas-y, Cassie, tu peux le faire. Trouve-toi un joli garçon, discute avec lui, sois drôle, séduisante, embrasse-le goulûment.

La panique me saisit.

Bon sang, Cassie !

Je remonte le couloir à la recherche des toilettes. Le seul endroit où il est acceptable d'être seul pendant une fête.

Et sur qui je tombe dans l'encadrement de la porte de la cuisine ?

Holt.

Qu'est-ce qu'il fait là ?

Il discute de très près avec une jolie fille.

Sa petite amie ?

Oui, sans doute. Il doit y avoir une dizaine de filles qui se jettent à ses pieds trop grands.

Je me sens rougir et ça m'énerve.

L'alcool a ralenti mes réflexes et, avant que j'aie pu faire semblant de ne pas l'avoir vu, il se dirige vers moi, la main passée dans le dos de la fille. Elle sourit comme si elle me connaissait.

— Salut, Cassie, me salue-t-elle.

Elle a un air familier, mais mon cerveau est un peu embrumé.

— Elissa, je suis en technique avec Ruby.

— Ah oui ! Elissa.

Elle discutait avec Ruby l'autre jour pendant le cours de sémiotique. Elle est jolie. Ses yeux immenses font penser à ceux d'une biche.

Je regarde Holt. Je rougis encore plus quand je me rends compte qu'il fixe mes seins. Il lève rapidement les yeux et s'éclaircit la gorge.

— Taylor, lâche-t-il avec un petit hochement de tête.

— Holt.

J'essaie de garder le contrôle de mon cerveau en me répétant que je me fiche pas mal qu'il soit encore plus attirant que d'habitude avec son jean noir et sa chemise bleue aux manches relevées jusqu'aux coudes.

Ses avant-bras sont magnifiques.

Je me mords l'intérieur de la joue.

— Je croyais que tu ne venais pas.

— J'ai entendu dire que tous les mecs cools seraient présents, j'étais obligé d'être là.

Elissa nous observe tour à tour et je me demande si elle se rend compte à quel point son petit ami m'énerve.

— Ethan et toi êtes en cours de théâtre ensemble ? me demande-t-elle.

— Oui, mais on n'a pas encore beaucoup joué, pour dire la vérité.

— Ça fait seulement une semaine, sourit-elle. Les auditions pour la pièce de fin d'année ne vont plus tarder. J'ai entendu dire que ce serait *Roméo et Juliette*. On ne sait jamais, vous pourriez vous retrouver à jouer des amoureux transis.

Holt et moi éclatons de rire comme si c'était la blague du siècle. Elissa nous considère comme si on était fous.

— Bon, fait-elle en se dirigeant vers le salon, moi, j'ai vraiment besoin de prendre une bonne cuite. On se retrouve plus tard.

— Je pars dans deux heures, la prévient Holt. Si tu veux que je te ramène à la maison, viens me retrouver avant ça. Sinon, tu n'auras qu'à rentrer à pied.

Waouh ! Quel petit ami attentionné.

Je secoue la tête, dégoûtée.

— Quoi ? me demande-t-il.

— Toi.

— Quoi moi ?

— Tu lui parles toujours comme ça ?

— Ouais.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est grossier et méchant.

Il plisse le nez et secoue la tête à son tour.

— Euh, là, j'étais plutôt poli. C'est pire quand on est à la maison.

— À la maison ?

— Ouais.

— Vous vivez ensemble ?

— Ben, si je pouvais faire autrement... je n'arrive pas à me débarrasser d'elle. Je l'ai enfermée dehors une fois, mais elle a réussi à ouvrir avec un brin d'herbe et une pince à cheveux. Balaise, non ?

— Holt ! Tu es tellement... ! Je me demande pourquoi elle reste avec toi ! Tu es le petit ami le plus ignoble du monde !

Il écarquille les yeux avant d'éclater de rire.

— Elissa n'est pas ma petite amie ! C'est ma sœur !

— Ta sœur ?

— Eh oui.

Jamais je n'avais été aussi dégoûtée d'être soulagée.

— Ne t'inquiète pas, Taylor, me chuchote Holt. Je suis célibataire. Tu n'as aucune raison d'être jalouse.

— Je ne suis pas jalouse. Je suis seulement ravie que tu n'infliges pas ta personnalité toxique à un pauvre membre du sexe opposé.

Une lumière sombre éclaire ses yeux. Il baisse les paupières. J'ai l'impression que je viens de dire quelque chose que je n'aurais pas dû. Je m'apprête à essayer de savoir quoi quand Connor apparaît et me passe le bras autour des épaules.

— Hey, Cassie, je te cherchais. Je suis content que tu sois venue.

Il me serre dans ses bras sous le regard noir de Holt.

— Je n'aurais manqué votre fête pour rien au monde, je lui réponds en lui rendant son étreinte.

— Hey, Ethan !

Il donne une tape amicale à Holt sur l'épaule.

— Merci d'être venu, mec.

Holt lui adresse un sourire forcé.

— De rien. Ça me fait plaisir.

— On est au sous-sol, on joue à un jeu d'alcool. Vous voulez venir ?

Je souris.

— Bien sûr.

Holt hausse les épaules et nous emboîtons le pas à Connor.

En bas, une vingtaine d'étudiants de notre classe sont assis en cercle. Une collection de bières, de canettes et de shots est posée devant eux.

— J'en ai recruté deux de plus, annonce Connor.

Le groupe émet un rugissement alcoolisé.

Zoé attire immédiatement Holt près d'elle et lui tend un verre. Connor s'assied à côté de moi.

Jack sert à tout le monde un liquide ambré. Holt le boit cul sec et refuse une deuxième tournée en marmonnant qu'il conduit. Drôle qu'il soit le seul à avoir vingt et un ans et le seul à ne pas boire.

J'avale mon shot et je tousse comme si c'était de l'acide.

Tout le monde rit et le jeu commence.

J'essaie de me concentrer, mais je ne connais pas les règles. Je me retrouve souvent en train de boire.

Trop souvent.

Au bout d'un moment, tout est drôle et j'ai envie d'embrasser et de serrer tout le monde dans mes bras. Ils sont si beaux, si gentils.

La musique est forte. Quelqu'un m'aide à me lever.

Connor.

Il m'enlace, je l'enlace. J'essaie de danser, mais j'arrive tout juste à me trémousser. Il s'en fiche.

Il se colle à moi et enfouit son nez dans mon cou.

— Tu sens bon.

Je souris parce qu'il me chatouille. Je l'aime bien. J'aime sa manière de me tenir par la taille. Je m'accroche à lui et je souris encore. Mais mon corps me paraît lourd. Et puis, je sens ses lèvres là où il y avait son nez. Ça me picote. Mais quelque chose ne va pas.

La pièce bouge. Je m'écarte de Connor. Je me répète que je ne cherche pas Holt, pourtant, c'est exactement ce que je fais.

Partout autour de moi, des garçons et des filles s'embrassent, rient et dansent.

J'aperçois Holt à l'autre bout de la pièce. Il est assis sur un canapé avec un Coca. Zoé lui parle et le touche. Son attitude crie : « Tu peux me faire tout ce que tu veux. » Mais il ne l'écoute pas. Il regarde vers moi et, maintenant, je sens des picotements au creux de mon estomac.

Je ne veux pas qu'il soit à l'origine de ces picotements, alors je me retourne vers Connor qui m'enlace de nouveau et me caresse le dos. C'est agréable.

Son visage est près du mien et il m'examine avec cet air qui dit qu'il a envie de moi.

J'ai tellement voulu qu'un garçon me regarde comme ça. Et maintenant que ça m'arrive, je ne parviens pas à oublier cet autre garçon qui fronce les sourcils sur son canapé.

— Cassie, j'ai très envie de t'embrasser.

Connor me scrute dans l'attente d'une réponse. J'ai envie qu'il m'embrasse, mais je crois que l'alcool y est pour quelque chose.

Dans ma tête, la voix de Ruby me souffle d'arrêter d'être une trouillardaude. *Vas-y, Cassie. Fonce.*

Connor fixe ma bouche et son visage est de plus en plus près du mien. J'ai trop chaud et j'ai trop bu.

Et puis Connor m'embrasse et une partie de moi a envie de l'embrasser aussi, mais je n'y arrive pas.

Je m'écarte.

— Connor...

Il sourit.

— Je suis désolée...

Je suis complètement débile de ne pas l'embrasser. Il est vraiment mignon et gentil. Il secoue la tête.

— Ne t'inquiète pas.

— J'en ai envie, je...

J'ai la voix pâteuse, mais je suis sincère.

— Peut-être, mais j'ai l'impression que tu as encore plus envie d'embrasser quelqu'un d'autre.

Il m'effleure la joue et je n'ai pas le temps de lui jurer qu'il se trompe avant qu'il remonte à l'étage.

La musique change et j'ai l'impression que le plancher tangué. Il faut que je m'asseye. Je titube vers le canapé. Il semble à des kilomètres. Quelqu'un me prend par le bras et me guide. Je n'ai pas besoin de vérifier, je sais que c'est Holt.

De l'autre côté, Jack éclate de rire.

— Taylor, t'es défoncée.

Des aboiements de hyène lui répondent.

Des mains chaudes essaient de m'entraîner vers le canapé, mais Jack me tend la bouteille et je me dis que ce serait malpoli de refuser.

J'avale une gorgée qui me fait grimacer. C'est dégueu et trop bon en même temps. Tout le monde rit, moi aussi. Trop fort, trop aigu. L'alcool me rend bête.

— Ça va maintenant ! Elle a assez bu, gronde Holt.

Il me fait penser à mon père.

— Eh, personne ne la force, mon pote. C'est une grande fille.

— Passe la bouteille à quelqu'un d'autre, Avery ! Maintenant !

Je trébuche et tout le monde s'esclaffe. Apparemment, Cassie bourrée est hilarante. Ils sont flous autour de moi. Je n'arrive pas à m'arrêter de cligner des paupières. Je vacille. Des mains, toujours les mêmes, me retiennent.

— Bordel, Taylor ! Assieds-toi avant de tomber !

Voix mécontente. Il n'approuve pas Cassie bourrée.

Mais Cassie bourrée s'en contrefout.

Elle ricane et répète *Putain, putain, putain* dans sa tête.

Cassie bourrée est une vilaine fille.

Je me laisse tomber sur le canapé. Il est confortable et je suis fatiguée. Épuisée, même. Je me laisse aller contre lui. Son corps est chaud et ferme. Il sent bon. Je tourne le visage vers lui pour mieux le sentir. Chemise en coton. Je la renifle. Miam. Je m'y accroche.

— Baise-moi.

Voix rauque. Sexy.

Je me colle un peu plus. Tire sur son col. Touche sa peau. Chaude sous mes doigts.

— Taylor...

Il n'est plus en colère. Il supplie.

— Taylor, s'il te plaît, arrête.

— Non. C'est bon. Tu sens bon.

J'en veux plus. Je monte sur ses genoux. Passe mes jambes de chaque côté de ses hanches.

Caresse ses cheveux. Mmmm.

— Bordel, Taylor, arrête !

Il me repousse. Je boude. Je lève les yeux vers lui. Il est tellement beau quand il fronce les sourcils

comme ça.

— Taylor, tu es saoule !

Je me colle de nouveau à lui.

— Siteplaît, je marmonne en me calant contre son corps. Juste dormir une minute.

J'enfouis mon nez dans son cou, inspire son odeur masculine. Il est tendu mais je suis bien. Il sent tellement bon.

— Eh, regardez !

Chut Jack. Trop fort.

— On dirait que Taylor a trouvé le moyen de dérider notre imperturbable Holt ! Je crois bien qu'il rougit !

Rires.

Je murmure :

— Chut.

Mes lèvres frôlent son cou. Il grogne et j'ai envie de recommencer.

— Avery, t'es un crétin !

Il parle à voix basse, mais c'est quand même trop fort. J'essaie de couvrir sa bouche avec ma main mais il s'écarte.

— Elle a trop bu, elle va être malade.

— Elle va très bien, mec, regarde son sourire. Elle n'a pas l'intention de te lâcher. Je ne me plaindrais pas, si j'étais toi.

Je veux qu'ils arrêtent tous de parler. Je veux juste dormir. Je marmonne et enfouis un peu plus ma tête dans le cou de Holt. Il se trémousse sous moi.

— Va lui chercher de l'eau avant que je me lève pour te mettre mon poing sur la gueule.

Son torse vibre contre mes seins quand il parle. C'est bon. Excitant.

— Ça va, ça va ! Mais bordel, calme-toi !

Je me blottis.

— 'Rêtez de parler. Chhh. Veux dormir.

— Taylor...

Sa voix est douce.

— Tu dois te lever. S'il te plaît.

— Pas envie. Suis bien.

Je passe ma main sous sa chemise. Je sens ses muscles.

— Putain, Taylor ! Arrête, avant que je fasse un truc vraiment con !

Ses mains sont sur mes hanches. Il essaie de me pousser. Au contraire, je m'appuie encore plus contre lui.

Je sens son sexe. Dur. Tellement dur.

Il grogne encore, son visage dans mon cou.

— Bon sang...

Mon corps est en feu. Si brûlant qu'il me fait mal. Je remue les hanches. Il jure et ça m'excite encore plus. Ses lèvres sont près de mon oreille.

— Cassie ! Pas comme ça.

Il me serre les hanches et m'immobilise.

— Pas alors que tu es saoule et que ne te rappelleras plus rien demain. Arrête.

Il me maintient fermement. J'abandonne, vaincue.

— Cassie, regarde-moi.

J'ouvre les yeux.

Oh, ça tourne. Tout bouge autour de moi. J'ai envie de vomir.

— Cassie.

Il me contemple, inquiet.

— Mesenspasbien.

Je suis debout. Je manque de tomber. Il me rattrape. J'ai envie de lui.

— Eh, ralentis.

— Mçava.

Je m'éloigne de lui. Titube dans le couloir. Les toilettes. La porte est fermée. Elles sont trop loin.

Je me plie en deux. Mon estomac se retourne. Un liquide marron constellé de morceaux de chips jaillit de ma bouche. C'est acide. Mon estomac se convulse encore mais je n'ai plus rien à vomir. Je suis fatiguée. Tellement fatiguée.

Je ferme les yeux. Des spirales grises et blanches apparaissent derrière mes paupières. Je suis sur le pont d'un bateau pris dans une tempête.

Quand je rouvre les yeux, je suis dans les bras de Holt. Il me sort d'une voiture. Il a mes clés. Je grogne. Et puis, je suis à genoux devant la cuvette des toilettes et je vomis pendant qu'il me tient les cheveux et me caresse le dos. Je pleure. Je suis consciente d'être écœurante. Il prononce des mots rassurants en me passant un linge humide sur le visage.

Il me met au lit. Le tourbillon s'enroule autour de moi, ensuite, plus rien.

À mon réveil, j'ai mal partout. Le soleil brille trop fort. Une douleur lancinante me traverse les globes oculaires et s'enfonce dans mon cerveau. J'ai des crampes d'estomac et j'ai mal aux abdominaux comme si j'avais fait cent pompes.

Je grogne et je mets mon oreiller sur ma tête, mais quelqu'un me l'enlève. J'entrouvre un œil.

Holt, à côté de moi, me tend un verre d'eau et un cachet d'ibuprofène.

— Avale ça.

Il murmure, mais c'est quand même trop fort pour mes pauvres oreilles.

J'essaie de m'asseoir mais des tisons chauffés à blanc s'enfoncent dans mon cerveau. Je me tourne sur le côté, appuyée sur le coude, pour avaler le cachet et le verre d'eau. Ça n'enlève pas le goût écœurant dans ma bouche. Je me laisse lourdement retomber sur mon oreiller.

Je me rendors sans doute, parce que c'est une odeur de bacon qui me réveille. J'entends du bruit dans la cuisine.

Je me lève et me rends péniblement jusqu'aux toilettes. J'urine comme jamais je n'avais uriné de ma vie. Je ne résiste pas à l'envie d'une douche chaude. Je me déshabille et laisse l'eau couler sur moi jusqu'à ce que je me sente redevenir à peu près humaine. Je me lave les cheveux, je me frictionne à m'en faire rougir la peau et je m'enveloppe dans une serviette avant de me brosser les dents et la langue. Deux fois.

Après ça, je me sens un peu mieux. J'ai toujours mal à la tête et au ventre mais, au moins, je tiens debout.

Holt m'attend derrière la porte de la salle de bains. Il avise mes cheveux mouillés et ma serviette avant de me dévisager.

Il s'éclaircit la gorge.

— Euh... salut.

— Salut.

C'est bizarre de le voir dans mon appartement. J'en suis presque à me demander si je suis encore saoule.

— Je t'ai préparé à manger.

Il plonge les mains dans ses poches. Je fronce les sourcils.

— On n'a rien dans le frigo.

— Je suis allé faire quelques courses. Tu devrais manger. Tu te sentiras mieux après.

— D'accord.

Il se tient devant moi, dans l'encadrement de la porte, à se mordre l'intérieur de la joue sans me quitter des yeux.

— Euh... Holt ?

— Hmm ?

— Il faut que tu te pousses pour que je puisse aller m'habiller.

— Oh... euh... oui.

Il tourne les talons et retourne dans la cuisine.

J'enfile un jogging et je me brosse les cheveux. Je retrouve Holt dans la cuisine. Il a fait des œufs, du bacon et des galettes de pommes de terre. Il pose devant moi une tasse de café et un verre de jus d'orange. La situation est vraiment étrange.

— Euh... waouh... C'est... euh... tu as fait des galettes de pommes de terre ?

— Oui.

Il s'assied face à moi et commence à manger.

— Ce n'est pas très difficile.

— Parle pour toi, je ne sais même pas faire bouillir de l'eau sans un livre de recettes.

Il me dévisage et, même si je n'ai pas faim, je me force à manger.

— Hmmm, c'est bon, je marmonne entre deux bouchées.

— Ma mère est chef. Elle m'a appris deux, trois trucs.

Il hausse les épaules et continue de manger. De temps en temps, il me jette un coup d'œil. Son expression est indéchiffrable.

Quand nous avons fini, il débarrasse pendant que je sirote mon café. Je ne peux m'empêcher de reluquer ses fesses pendant qu'il fait la vaisselle.

Je ne devrais pas faire ça. Je sais que c'est une mauvaise idée. Pourtant, il est gentil avec moi et je décide que je peux être gentille avec ses fesses en les admirant un peu.

Il se retourne et s'appuie contre l'évier. Je me retrouve à fixer son entrejambe.

Il le remarque. Je prends ma tasse et avale une grande lampée de café. Évidemment, je m'étouffe et me mets à tousser.

— Ça va ?

— Oui, ça va.

Il faut que je me calme.

Pas étonnant que je n'aie jamais eu de petit copain.

— Ta colocataire a appelé pour savoir comment tu allais et te dire qu'elle rentrerait plus tard.

— Ah oui ?

— Elle a laissé un message. Elle voulait savoir si elle allait devoir faire ta lessive pendant un mois.

Je souris.

Même si Holt et moi ne nous sommes pas embrassés, je l'ai harcelé sexuellement. Je me demande si ça comptera pour Ruby.

Je rougis en y pensant.

— Holt... à propos d'hier soir...

— Oui, justement, hier soir, répète-t-il en se frottant les yeux. Tu es folle d'avoir bu autant ! Tu aurais pu faire un coma éthylique.

— Je voulais... – *être quelqu'un que je ne suis pas* – ... juste m'amuser.

— Ah oui ! C'est sûr ! Vomir, c'est super fun.

Je secoue la tête.

— Pendant un moment, c'était bien. Tout le monde riait.

— Juste parce que tu étais tellement bourrée que tu te frottais à tous les mecs de la pièce.

— Pas tous les mecs ! Juste Connor... et toi.

— C'est déjà bien suffisant, marmonne-t-il. Et puis, c'est quoi, ton délire avec Connor ? D'abord tu l'embrasses, et ensuite, tu te jettes sur moi ?

— C'est lui qui m'a embrassée.

— C'est pareil.

— C'était à peine un baiser, de toute façon.

— Il faut croire que l'alcool te donne envie de te faire sauter.

Je proteste :

— Je ne voulais pas me faire sauter !

J'en avais tellement envie.

— Ça y ressemblait, pourtant.

— J'étais... euh... tu étais là et...

— Tu avais envie de te faire sauter.

— J'étais saoule, c'est tout. Je ne suis pas du genre à me comporter de cette façon. Surtout pas avec toi.

— Parce que tu me détestes.

— Exactement.

— Mais tu as quand même envie que je te saute.

— Quoi ? Non !

— Oh si.

— Dans tes rêves !

— Tu étais assise sur moi à me renifler, m'embrasser dans le cou et te frotter sur ma... enfin, sur moi. Si je n'étais pas un gentleman, j'aurais pu te baiser devant tout le monde.

C'est ridicule ! Sauf que je sens encore ce picotement dans mon sexe.

— Holt ! Deux personnes qui se détestent ne...

— Ne baisent pas ?

— N'ont pas de relations sexuelles.

— Bien sûr que si. Ça arrive très souvent.

— Ce n'est pas mon genre, en tout cas.

— Pitié, Taylor.

Silence.

Puis je souris et je secoue la tête. Il hausse les sourcils.

— Quoi ?

— Je n'arrive pas à te cerner. Une minute, tu joues les bad boy, genre, le monde risque de s'effondrer si tu es gentil avec moi, et celle d'après, tu es le chevalier servant qui me ramène chez moi, fait des courses et me prépare à manger ! Pourquoi ?

— Je me suis posé la même question toute la nuit.

— Et tu as trouvé une réponse ?

— Non. Je n'en ai aucune idée.

— Une erreur de parcours, peut-être.

— Manifestement.

— Ou alors, tu es plus chevalier servant que bad boy, en fait.

Il émet un rire bref.

— Taylor, je suis beaucoup de choses, mais certainement pas un chevalier servant. Demande à mes ex, elles te le confirmeront.

Il est soudain sombre. Comme s'il venait de dire quelque chose qu'il n'aurait pas dû. Avant que j'aie le temps de répondre, il se lève et se dirige vers la porte.

— J'y vais. Tu as probablement un tas de trucs à faire.

— Je n'ai rien de prévu. Tu peux... rester si tu veux.

Il s'arrête et me regarde.

Je ne pensais pas avoir un jour envie de passer du temps avec Holt mais une part de moi espère qu'il va dire oui.

— Je... euh...

Il fixe ses pieds.

— Non, il faut que j’y aille.

Je suis déçue et ça m’agace.

— OK. En tout cas, merci pour, tu sais, m’avoir tenu les cheveux pendant que je vomissais. Et pour le petit déjeuner, aussi. Et pour tout le reste.

— De rien.

Je l’accompagne à la porte.

— À lundi, lance-t-il depuis le palier.

— Oui. À lundi.

Alors qu’il s’éloigne, je le rappelle :

— Holt ! Tu comptes m’adresser la parole lundi ou est-ce que c’était une interruption momentanée de ta volonté que l’on ne devienne surtout pas amis ?

Il se retourne. Il sourit presque.

— Taylor, toi et moi, on ne peut pas être amis. Ce serait beaucoup trop compliqué.

— Plus compliqué que notre relation actuelle ?

— Oui.

— Pourquoi ? Ce ne serait pas la fin du monde, si on se voyait de temps en temps pour boire un verre et discuter, si ?

Son expression est de nouveau incroyablement intense.

— Si. Les océans se mettraient à bouillir, les cieux s’obscurciraient, tous les volcans entreraient en éruption et notre civilisation disparaîtrait. Alors, pour le bien de l’humanité, pour le bien de tous ceux qui te sont chers, reste loin de moi.

Il est tellement grave que je comprends que ce n’est pas une plaisanterie.

— Ethan Holt, tu es la personne la plus étrange que je connaisse.

— Je vais prendre ça comme un compliment.

Il me dévisage un long moment avant de secouer la tête et de rejoindre sa voiture. Je reste sur le pas de la porte jusqu’à ce que ses feux disparaissent au coin de la rue.

Puis je rentre et retourne me coucher. En me pelotonnant contre mon oreiller, je me demande à

quel Holt j'aurai affaire, lundi matin. Celui qui se comporte comme le roi des crétins et me met les nerfs en pelote ou le garçon attentionné et prévenant qui me prépare des galettes de pommes de terre.

Au fond de moi, j'espère revoir les deux.

5

Anniversaire

Westchester

Journal intime de Cassandra Taylor

Quatrième semaine de classe

Cher journal,

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire.

Eh oui, ça fait dix-neuf ans que j'essaie d'être la fille et la copine idéales, celle qui fait plaisir à tout le monde et qui ne me ressemble pas du tout.

Comment en suis-je arrivée là ?

Je ne sais pas si je suis déprimée parce que j'ai le sentiment de ne pas avoir atteint assez d'objectifs pour mon âge ou parce que je suis encore vierge et que j'ai désespérément envie de sexe.

Sans doute la seconde proposition.

Je ne suis jamais sortie avec un garçon. Personne ne m'a même jamais vraiment embrassée. Aucun garçon ne m'a touché les seins ou les fesses ou d'ailleurs n'importe quelle autre partie de mon corps nu.

Et bon sang, je n'en peux plus.

Je me caresse presque tous les soirs, en faisant semblant que mes mains appartiennent

à quelqu'un d'autre, et je cherche l'orgasme dont Cosmo et les romans Harlequin parlent sans cesse. Mais tous les soirs, j'abandonne parce que même si je sens le plaisir monter, je n'arrive pas à l'atteindre. C'est comme un chatouillement dans le nez qui annonce un éternuement qui ne viendrait jamais.

Que j'aie récemment découvert le porno sur Internet, et que j'y sois devenue totalement accro, n'aide pas.

Au début, je me sentais gênée devant les gros plans de parties génitales masculines en train de pénétrer des parties génitales féminines, mais très vite la gêne a laissé place à la fascination.

Une fascination lubrique.

Les pénis en particulier m'hypnotisent.

Je les trouve magnifiques. Pas les mous, bien sûr, parce qu'ils sont tout ridés, flasques et écœurants. Mais les pénis en érection ? Waouh ! Comme ils sont beaux. Superbes.

Incroyablement sexys.

Ils me captivent.

Ce doit être extraordinaire d'en toucher un. Est-ce la raison pour laquelle les hommes sont tellement obsédés par le leur ?

Je n'avais jamais été aussi proche d'un sexe masculin avant le soir où je me suis frottée contre Holt. C'était bien, mais pas suffisant. Je meurs d'envie d'en toucher un.

Peut-être que Holt me laisserait faire avec le sien. Je suis sûre que son sexe est très beau. Aussi magnifique que son visage et le reste de son corps. Je parie que s'il l'inscrivait à un concours de pénis il gagnerait le premier prix et pourrait se promener avec un gros nœud bleu autour de la verge.

Si je lui demande gentiment, peut-être qu'il acceptera d'utiliser son joli pénis de compétition pour me débarrasser de ma virginité.

Je suis sûre que je suis la seule vierge de ma classe. J'espérais que c'était aussi le cas de Michelle Type, mais l'autre jour, elle s'est vantée d'avoir enfin rencontré le garçon avec qui elle faisait du cybersexe et qu'ils avaient baisé comme des malades tout le week-end.

Elle m'a chuchoté à l'oreille qu'elle avait joui quatre fois. Quatre fois !

J'aimerais tellement jouter ne serait-ce qu'une fois. C'est vraiment injuste.

J'ai cessé de lui parler pendant plusieurs jours. Mon vagin jaloux me l'a interdit.

Je suis parfois tellement désespérée que je suis prête à me jeter sur le premier mec venu, lui arracher ses vêtements et le violer sur place. Que je vais...

— Eh, Taylor ! Tu écris un roman ?

Je referme mon journal précipitamment. Holt me toise avec un de ses petits sourires crispants.

— Tu veux quelque chose ? je lui demande en rangeant mon journal dans mon sac.

Je suis obligée de me retenir pour ne pas tendre la main vers son entrejambe. Je m'évente tellement j'ai chaud.

Il secoue la tête.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es malade ou quoi ?

Il pose deux doigts sur mon front. Tout ce que j'arrive à penser, c'est : « Comme j'aimerais qu'il pose ses doigts sur des parties plus intimes de mon anatomie. »

Oui, je suis malade. Je suis atteinte de perversion sexuelle.

— Non, ça va.

Je me lève pour m'éloigner de lui. Je vais trop vite et manque de tomber. Ses mains s'accrochent à ma taille et mon corps se retrouve plaqué contre le sien. J'essaie de ne pas coller mes hanches à ses hanches, mon sexe à son sexe.

— Tu ne tiens même pas debout, maugrée-t-il. C'est quoi, ton problème ?

Je prends un moment pour profiter de ses bras sous mes mains avant qu'il me repousse et se passe nerveusement les doigts dans les cheveux.

Je dois rapidement m'éloigner, car je risque de finir par le plaquer au sol pour le chevaucher.

Je tourne les talons.

— Où tu vas ? m'appelle-t-il.

— Ailleurs.

— Taylor, le spectacle de Benzo Ra va bientôt commencer. Dans la grande salle qui se trouve à l'opposé de la direction que tu prends.

Je m'immobilise. Dans mon brouillard d'obsession sexuelle, j'avais oublié la venue de cette troupe mondialement connue.

Je fais demi-tour et lui passe devant en lâchant :

— Je le savais.

Il marche à côté de moi. J'accélère pour le distancer, mais ses jambes incroyablement longues ne me laissent aucune chance.

— Tu auditionnes pour Juliette, la semaine prochaine ? me demande-t-il.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai aucune chance d'obtenir le rôle. Si je me propose, je vais finir dans la peau du « Troisième invité à la fête en partant de la droite » et passer toute la pièce à faire des mots croisés dans les loges.

Il s'arrête et me dévisage.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple. Je ne me présente pas à l'audition parce que je vais probablement être nulle.

— Pourquoi tu serais nulle ?

— Parce que tous les élèves de la classe, je dis bien tous, ont plus de vécu que moi. Vous avez tous une véritable expérience professionnelle. C'est comme si vous rouliez en Formule 1 et que j'essayais de vous suivre avec mon vélo rose à petites roues.

Il fronce les sourcils.

— C'est débile ce que tu dis.

— Ah oui ? Holt ! Il n'y avait même pas de cours de théâtre à mon lycée. J'ai assisté à quelques leçons privées avec un prof dont le plus haut fait d'armes avait été d'être figurant dans *Amour, gloire et beauté*. L'autre jour, Zoé et Phoebe parlaient de Stanislavski et j'ai dit : « Oh oui, je crois que je l'ai vu jouer en finale de l'US Open. »

Holt me fixe sans ciller.

— L'erreur est humaine. Et puis, avec un nom comme ça, l'inventeur de la méthode moderne de construction d'un personnage par l'acteur aurait très bien pu être champion de tennis. Son physique est trompeur, aussi.

Il garde son sérieux pendant près de trois longues secondes avant d'éclater de rire.

— Je te déteste !

Je m'éloigne à grands pas.

— Taylor ! s'écrie-t-il en me courant après.

— Je te confie mon complexe d'infériorité et tu en profites pour te moquer de moi ? C'est exactement pour ça que nous ne sommes pas amis.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— J'ai vu. Il est évident que mon ignorance est hilarante.

Il m'attrape par le bras pour m'obliger à m'arrêter. Il ne rit plus.

— Cassie, tu n'es pas ignorante. Tu penses vraiment que, pendant une audition, le metteur en scène va te demander qui est Stanislavski ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais passé d'audition ! Je n'ai aucune expérience.

— Mais tu as joué dans des piè...

— J'ai été dans le chœur de deux comédies musicales. Pour être pris, il suffisait de se présenter.

On ne m'a pas spécialement félicitée pour mon talent extraordinaire.

— Bordel, Taylor, tu as été acceptée dans ce conservatoire ! Ils sont des centaines à avoir été éliminés malgré les innombrables films et les pièces dans lesquels ils avaient joué, malgré tous les castings qu'ils avaient passés. Tu as été admise parce que tu as du talent ! Il est temps que tu arrêtes de te dévaloriser et que tu prouves que tu mérites cette place !

— Tu trouves que... j'ai du talent ?

— Oui, Taylor, oui, soupire-t-il. Je te trouve très talentueuse. Tu as autant de chance que n'importe qui d'obtenir le rôle de Juliette. Peut-être même plus, parce que, quand tu joues, tu dégages cette espèce de vulnérabilité... c'est vraiment... remarquable.

Pendant un moment, je lis une espèce d'affection dans son regard. Puis il s'éclaircit la gorge et reprend.

— Tu serais géniale à cette audition. J'en suis sûr.

Le mot « génial » résonne à mes oreilles comme un écho à la fois doux et sexy.

— Hmm, je vais peut-être me présenter, alors. Même dans mes plus mauvais jours, je reste meilleure que Zoé.

— C'est sûr, rit-il.

— Et toi ?

J'ai recommencé à marcher. Il m'a imitée.

— Tu vas essayer de décrocher le rôle de Roméo ?

— Non. Il faudrait que je me fasse couper les couilles pour jouer cette taffiole.

— Eh ! Tu ne peux pas parler comme ça du plus grand héros romantique de tous les temps !

— Roméo n'est pas un héros, Taylor, c'est un crétin qui confond le désir et l'amour avant de se suicider pour une fille qu'il vient à peine de rencontrer.

— Waouh, tu es dur. Tu penses qu'il n'est pas amoureux de Juliette ?

— Bien sûr que non. Il vient de se faire larguer par sa dernière conquête, bombasse no 1, aussi appelée Rosaline, et il continue de lui tourner autour comme un chiot qui veut sa baballe jusqu'au moment où un enchaînement d'événements l'amène à rencontrer bombasse no 2, Juliette, à la suite de quoi il oublie aussitôt bombasse no 1. Il est tellement prêt à tout pour sauter Juliette qu'il lui propose de l'épouser alors qu'il la connaît depuis seulement quelques heures. Sans déconner ! Son vagin

pourrait faire des massages shiatsu en chantant l'hymne national, ça ne vaudrait toujours pas le coup d'en faire une pièce.

Ce monceau d'insanité cynique me fait lever les yeux au ciel.

— Alors, tu ne crois pas au coup de foudre ?

— Le coup de foudre, c'est un truc inventé par les auteurs de romans à l'eau de rose et les producteurs d'Hollywood.

— Eh bien, tu as l'air vraiment blasé.

— Je ne suis pas blasé, seulement réaliste.

— Oui, c'est ça.

Il s'arrête et se tourne vers moi, le visage grave.

— Réfléchis bien, Taylor : tu rencontres un type sexy et tu te sens irrésistiblement attirée par lui, est-ce que tu crois que c'est de l'amour ?

Je ne suis pas sûre d'être très à l'aise sur ce sujet.

— Euh... je...

— OK, regardons ça sous un autre angle. Je rencontre une fille qui, pour une raison ou une autre, me donne l'impression... je ne sais pas, d'avoir retrouvé quelque chose que je ne savais même pas avoir perdu. Elle provoque une émotion primaire chez moi. Tu crois vraiment que ça peut être de l'amour ? Bien sûr que non, c'est seulement du désir.

— Je ne sais pas. Cette fille hypothétique, elle est canon ou moche ?

— Canon, mais d'une manière que je n'aurais jamais pensé trouver canon un jour. Le simple fait de la regarder me donne des vertiges et c'est juste super pénible.

Cette conversation devient très, très intéressante. C'est juste ce dont j'avais besoin aujourd'hui.

— Eh bien, je...

— Alors Taylor, réponds-moi. Est-ce que je suis amoureux ?

Je ne peux pas détacher mon regard de son entrejambe.

— Je ne sais pas, c'est dur de...

Oups, j'ai dit dur en regardant son sexe.

— C'est difficile de...

— Bien sûr que non, m'interrompt-il. Je ne suis pas amoureux, pas du tout. C'est seulement une

réaction chimique bizarre qui passera comme elle est venue. Je ne vais quand même pas la demander en mariage juste pour la sauter.

Mon esprit s'est perdu dans des méandres très salaces.

— Taylor !

Il claque des doigts devant mes yeux.

— Concentre-toi.

— Oui, euh... tu penses donc qu'une forte émotion pour une personne du sexe opposée est forcément purement physique...

— Exactement ! Si Roméo et Juliette existaient dans la vraie vie et ne s'étaient pas suicidés, Juliette aurait sûrement fini par tromper Roméo avec Mercutio.

Il est très sérieux. C'est drôle et tragique en même temps. Il se penche vers moi.

— Réfléchis, Taylor. Roméo se pensait follement amoureux de Rosaline et elle venait de lui briser le cœur. En toute logique, Juliette aurait dû le terrifier pour la simple raison qu'elle lui inspirait un sentiment dix fois plus fort.

Je hausse les sourcils.

— Peut-être qu'il est assez courageux pour prendre le risque.

— Oui, ou alors c'est un crétin qui n'a qu'une envie : sauter Juliette.

— Sauf que la pièce est claire sur un point : s'ils avaient trahi cet amour ou cette connexion, appelle-la comme tu voudras, ils auraient perdu ce qu'ils avaient de plus précieux. Est-ce que ce n'est pas l'intérêt principal de la vie : trouver celui ou celle qui te correspond parfaitement ?

— Oui, Taylor. L'intérêt de la *vie*. Et je te rappelle que Roméo et Juliette se suicident.

— Si je comprends bien, tu penses que Roméo aurait dû se tenir à l'écart de Juliette.

— Oui.

— Hmmmm.

— Ça veut dire quoi, ça, hmmmm ?

— Rien. Je réfléchis, c'est tout.

— À quoi ?

— Je mesure juste à quel point tu es à côté de la plaque.

Je le regarde à travers mes paupières plissées et me tapote la bouche de l'index.

— Hmmmm.

— Bon sang, Taylor !

Il jette un coup d'œil à son poignet.

— Merde, faut qu'on y aille. Ça va bientôt commencer.

Ah oui, Benzo Ra.

Il repart, et je le suis.

— Dis, Holt, tu sais que tu n'as pas de montre, hein ?

— Oui, je sais.

— Je voulais juste m'en assurer.

En sortant de l'amphithéâtre une heure plus tard, nous attendons d'avoir franchi la porte pour laisser éclater le fou rire que nous ravalons depuis le début du spectacle.

— Waouh ! lâche Holt en essayant de se calmer. C'était la performance la plus drôle que j'aie vue depuis Keanu Reeves dans *Beaucoup de bruit pour rien*.

J'essuie mes larmes pendant que nous nous dirigeons vers notre prochain cours.

— N'empêche, c'est une compagnie de théâtre professionnelle. C'est ce qui nous attend.

Holt rit et grogne en même temps.

— Quelle horreur ! Ces types ne peuvent quand même pas se prétendre acteurs, rassure-moi. Ils ont forcément marqué autre chose sur leurs CV, genre : crétins prétentieux professionnels.

Nous continuons de nous moquer en entrant dans la salle d'Erika, qui est déjà arrivée et nous attend.

Alors que nous nous asseyons avec les autres, elle nous demande :

— Mesdemoiselles, messieurs, vous avez assisté à la représentation de la troupe de théâtre d'avant-garde la plus respectée du monde. Qu'en avez-vous pensé ?

La classe vrombit de commentaires exaltés.

— C'était démentiellement génial !

— Tellement original et tellement puissant !

— C'était éblouissant !

J'en reste bouche bée.

Ils ont aimé. Tous.

Ils ont vu le même enchaînement de scènes absconses et ridicules que moi, pourtant ils ont aimé.

Je me sens d'une si grande inculture !

— Leur utilisation stylisée du mouvement est tellement précise, lance Zoé tout excitée.

À côté de moi, Holt ricane. Erika se tourne vers lui.

— Monsieur Holt. Vous voulez partager votre opinion ?

— Pas de problème. Moi, j'ai trouvé que c'était de la merde.

Il dresse le menton d'un air de défi. Erika penche la tête.

— Ah oui ? Et pourquoi ça ?

— Mais parce que ! répond-il, exaspéré. Il y a une différence entre le théâtre et des mouvements désordonnés. Même le théâtre expérimental est censé exprimer des idées et des émotions. Là, on a eu droit à une bande de débiles qui déambulaient sur scène avec des manches à balai dans le cul.

— Vous n'avez pas trouvé que leur jeu atteignait un niveau de communication émotionnel élevé ?

— Non. Sauf s'ils essayaient de nous faire passer l'idée qu'ils sont de gros nazes prétentieux.

Zoé lève les yeux au ciel. Des murmures désapprobateurs s'élèvent. Holt toise nos camarades avec dédain.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez aimé cette daube ! Vous n'avez pas dû voir la même chose que moi. Ou alors vous étiez aveuglés par leur réputation parce que vous êtes juste des moutons sans cervelle.

Un certain nombre de « Va te faire foutre, Holt » lui répondent. Erika fait taire tout le monde et se tourne vers moi. Mon estomac a la taille d'un petit pois.

Non, non, pitié, ne me demandez pas mon avis.

— Mademoiselle Taylor, je ne vous ai pas entendue. Quelle est votre opinion ?

Oh non !

Je ne veux pas passer pour une ignorante. Je veux être acceptée et dire ce que les autres attendent que je dise.

— Eh bien...

— Vas-y Taylor, m'encourage Holt. Dis-leur.

— C'était...

Ils ont tous rivé les yeux sur moi. Eux. Erika. Les autres.

— J'ai trouvé que c'était...

Ils attendent. J'ai mal à la tête.

— Mademoiselle Taylor ?

Les yeux de Holt me transpercent.

— C'est pas difficile. T'as qu'à leur dire ce que tu penses, insiste-t-il.

Quoi que je dise, je perds.

Je finis par marmonner :

— J'ai trouvé que c'était magnifique. Incroyable. J'ai adoré.

Les murmures cette fois sont approbateurs. Mais Holt a l'air dégoûté. Sa colère vibre autour de lui.

— Voilà qui est très intéressant, reprend Erika. Vous êtes tous de la même opinion sauf Holt et...

Elle lui adresse un sourire inattendu.

— Et moi-même, termine-t-elle.

Étranglements de surprise dans l'assemblée.

Je me sens minable.

Ce que je suis.

— Ce n'est pas parce qu'un acteur ou une troupe est précédé par sa réputation d'excellence que vous devez toujours la considérer comme géniale. Même les meilleurs acteurs du monde jouent parfois comme des pieds. Regardez Robert De Niro dans *Mafia Blues*.

Tout le monde rit. Erika croise les bras sur sa poitrine.

— J'ai vu de nombreuses représentations de Benzo Ra au fil des années et je dois dire que celle-ci était terriblement décevante. Sans imagination, elle s'aliénait le public au lieu de l'entraîner.

Elle continue de parler mais je ne l'écoute plus. J'ai envie de vomir.

Holt et moi avons passé des semaines à nous disputer comme chien et chat. On commençait tout juste à s'entendre et je l'ai lamentablement laissé tomber pour être aimée et appréciée des autres.

Idiote.

— Mesdemoiselles et messieurs, conclut Erika, vous allez donc m'écrire une analyse de mille mots sur la représentation donnée par Benzo Ra. Vous m'expliquerez pourquoi vous avez aimé ou, dans le cas de Holt, pourquoi vous n'avez pas aimé. J'attends des citations de metteurs en scène et acteurs expérimentaux comme Brecht, Brock et Artaud. J'ai hâte de vous lire.

Le cours est terminé. Tout le monde se lève et, avant que j'aie le temps de lui présenter mes excuses, Holt est déjà dehors. Je suis obligée de courir pour le rattraper.

— Holt !

Il m'ignore.

— Holt, attends.

Il continue de marcher. Je passe devant lui et pose une main sur sa poitrine. Son visage reflète sa fureur.

— Quoi ?

— Tu sais quoi.

— Oh, ce petit poignard que tu m'as planté dans le dos ? Oui, je sais. Et maintenant, enlève ta main.

Il me contourne et poursuit sa route à grands pas. Je le suis.

— Je suis désolée. Je ne savais pas quoi dire. J'ai pensé que je n'avais pas aimé parce que je n'avais pas compris. Ils trouvaient tous la pièce géniale. Je ne voulais pas leur donner l'impression que j'étais trop bête pour avoir la bonne opinion.

Il fait brusquement volte-face.

— Tu penses que je suis trop bête pour avoir la bonne opinion ?

Son expression est si intense qu'il en est presque effrayant.

— Non. Tu as su exprimer exactement ce que tu avais ressenti. J'ai juste...

— Bordel, Taylor. Il n'y a pas de bon ou de mauvais avis. Ce n'est que ton interprétation personnelle d'un sujet ou d'un autre. Tu ne *peux* pas avoir tort.

— Alors, si je regarde le ciel et que je trouve que les nuages sont roses, je n'ai pas tort ?

— Bien sûr que non, parce que c'est ce que tu vois, toi. Ce n'est pas un fait. Peut-être que, pour toi, les nuages sont roses, parce que tu es cinglée. Une opinion n'a pas besoin d'être vraie pour qui que ce soit hormis pour toi. Arrête de toujours vouloir faire plaisir à tout le monde et sois un peu toi-même !

C'est comme s'il m'avait giflée.

— Et tu sais ce qui me met encore plus en colère ? ajoute-t-il en pointant son doigt vers moi.

Quand tu es avec moi, tu as un avis sur tout et tu passes ton temps à me le donner, que j'aie envie de l'entendre ou pas. Mais dès que tu t'approches de cette bande de crétins, tu deviens aussi stupide qu'eux. Tu as tellement envie de te fondre dans cette masse de moutons de Panurge que tu es prête à tout. Ça me donne envie de te gifler, parce que, dans ces cas-là, tu oublies tout ce qui fait de toi quelqu'un d'intéressant et de drôle pour te transformer en robot programmé pour plaire aux autres.

Il bout tellement qu'il n'arrive plus à respirer. Je n'ai rien à ajouter à son analyse. Elle est parfaite. Personne n'a jamais pris la peine de me connaître au point de remarquer mes défauts et mes faiblesses avant. Et s'il est dans cet état, c'est que je compte un peu pour lui...

— Tu as raison.

— Oh, oui ! gronde-t-il. Alors arrête !

Je me trémousse un peu avant de trouver le courage de lui demander :

— Tu fais quoi, maintenant ?

Il remonte la bretelle de son sac sur son épaule.

— Je rentre chez moi pour écrire un essai d'un millier de mots sur le théâtre expérimental.

— Tu pourrais venir l'écrire chez moi. Tu pourrais m'aider, ça me permettrait d'éviter de passer pour une cruche.

Il réfléchit quelques secondes. On dirait qu'il hésite à vendre un de ses reins.

— Ça va, Holt. Je ne te demande pas en mariage. Juste de me donner un coup de main.

— D'accord, accepte-t-il. Mais j'espère que tu as des trucs à grignoter.

— J'ai ça.

Ça et des plats surgelés, c'est même tout ce que j'ai chez moi. Ma mère aurait honte de sa fille si elle savait.

Nous passons par la bibliothèque prendre quelques livres qui pourraient nous servir.

Chez moi, je vais directement dans ma chambre et je pose mon sac sur mon lit. Quand je me retourne, il est dans l'encadrement de la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es comme les vampires ? Il faut t'inviter pour que tu puisses entrer ?

Il secoue la tête.

— Non, c'est juste que ça me fait bizarre d'être là alors que tu n'es ni en train de vomir, ni en train de comater.

— C'est sur mon planning pour 21 heures. Tu peux rester, si tu veux. Ça risque d'être sympa.

Je m'apprête à sortir mes livres quand mon téléphone sonne. Je le sors de ma poche. C'est ma mère.

— Je reviens tout de suite.

Je préfère lui parler du salon, parce que je sais pourquoi elle appelle.

— Ma chérie ! Bon anniversaire !

Je regarde par-dessus mon épaule avant de répondre.

— Merci, Maman.

— Oh, mon cœur. Je regrette tellement de ne pas être avec toi. Tu t'amuses bien, au moins ?

Qu'est-ce que tu as prévu ce soir ?

— Pas grand-chose. J'ai du travail.

Holt sort la tête de ma chambre.

— Taylor ? Où sont les livres de la bibliothèque ? Je vais commencer à faire des recherches.

Ma mère est en train de parler, mais je couvre le téléphone et je réponds à voix basse :

— Dans le sac, sur mon lit.

Il acquiesce et disparaît.

— Qui était-ce ?

— Un garçon de ma classe. On travaille ensemble.

Bref silence.

— Tu es seule avec un garçon dans ton appartement ?

Oh non ! Nous y voilà.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Maman. Je te l'ai dit, on travaille.

Évidemment, juste à ce moment, Holt me lance :

— Taylor ! Ton lit est super inconfortable. Comment tu fais pour dormir là-dedans ? À moins que ce ne soit fait exprès. C'est une façon d'éjecter les mecs dès que t'en as fini avec eux ?

Je serre les dents. Ma mère s'étrangle.

— Maman...

— Cassie ! Je ne t'ai pas élevée pour que tu te jettes dans les bras du premier garçon venu.

— C'est juste un ami.

Mouais.

— Ce n'est vraiment pas ce que tu crois.

— Cassie, je ne suis pas contente du tout.

— Dépêche-toi, Taylor. Ton lit m'a tué le dos. Je n'arrive pas à me relever.

Je vais le réduire en miettes !

Ma mère se lance dans un monologue sur le nombre de viols sur les campus universitaires, sur mon irresponsabilité, sur « voilà ce qui arrive quand je ne suis pas là pour te surveiller ».

Habituellement, je la laisse parler pour avoir la paix, mais un petit Holt sur mon épaule me souffle de me rebeller et de faire valoir mon opinion.

— Maman, arrête, maintenant. Que j'aie invité un garçon chez moi ou pas ne te regarde pas. Je

suis une adulte et je n'ai pas besoin de ton approbation pour le moindre de mes choix. Je t'aime, tu le sais, mais il y a un très beau garçon dans mon lit et il faut vraiment que j'y aille.

Elle reste muette pendant quelques secondes. Et si elle avait eu une crise cardiaque ?

— Maman ?

Silence. Je l'imagine, allongée sur le sol de son salon, le regard vitreux, le téléphone toujours à la main.

— Maman ?

— Beau comment ? finit-elle par demander.

— Encore plus que tu ne peux l'imaginer, je soupire.

Elle rit. C'est un rire forcé, mais au moins, elle essaie.

— Fais attention avec les beaux garçons, ce sont eux qui te brisent le cœur.

— Maman, Papa est plutôt beau.

— Oui, d'ailleurs, il t'embrasse. Il t'appellera ce soir en rentrant du bureau.

— Merci, Maman.

La maison me manque soudain. Même si je me plains d’eux tout le temps, mes parents sont quand même mes parents.

Je raccroche, fière d’avoir, pour une fois, réussi à dire ce que j’avais sur le cœur. Je n’avais jamais tenu tête à ma mère et je m’en suis sortie sans la faire pleurer et sans la tuer. Peut-être que Holt a raison, finalement. Ce n’est pas si difficile que ça.

Je retourne dans ma chambre, un sourire aux lèvres. Holt est assis sur le bord de mon lit, plongé dans un livre. — Ça a l’air passionnant.

Il sursaute et lève la tête.

— Taylor... je ne voulais pas... je... il était dans ton sac et... il s’est ouvert et j’ai lu mon nom, alors...

Une vague d’horreur me submerge. Je comprends soudain ce qu’il tient. Une nausée m’envahit.

Mes joues s’embrasent.

— Jusqu’où tu as lu ?

La honte rend ma voix rauque.

— Tout.

— Tout ce que j’ai écrit aujourd’hui ?

— Oui. C’est ton anniversaire ?

Je crois que je vais vomir. Il a tout lu. Il sait que je suis vierge et que je ne pense qu’au sexe. Il sait que j’ai envie de lui et de son pénis de compétition.

Tout.

— Cassie.

— Holt, si tu me souhaites un bon anniversaire, là, maintenant, je te jure que je te tue.

Je me cache le visage dans les mains. Je ne veux pas pleurer. Je veux qu’il s’en aille. Je ne veux plus jamais le voir de ma vie. Et même après.

— Bon sang, Taylor. Ce que tu écris sur moi, c’est...

— Sors d’ici !

Je l’entends soupirer. Je ne veux pas le regarder.

— Cassie...

— Sors de chez moi ! Tout de suite !

Un bruit étouffé m'apprend qu'il a laissé tomber mon journal sur mon lit. Il s'approche et ramasse son sac. Il passe près de moi et émet un grognement. J'ouvre les yeux. Il est devant moi et me dévisage. S'il n'arrête pas tout de suite, ma peau va prendre feu.

— Comment est-ce possible ? demande-t-il d'une voix douce.

— Quoi ?

Il fait un pas vers moi et je recule. J'ai le dos contre le placard de ma chambre.

— Comment est-il possible que tu n'aies jamais... qu'aucun homme n'ait jamais...

Je voudrais qu'il finisse sa phrase, mais il s'interrompt et me regarde plus intensément encore.

— C'est un crime que personne ne t'ait jamais embrassée.

Je fixe son torse. Sa poitrine se soulève rapidement. La mienne aussi.

Je ferme de nouveau les paupières.

— Tu n'as qu'à le faire, toi.

Les mots sont sortis de ma bouche sans que je l'aie vraiment décidé, mais je ne les regrette pas.

— Montre-moi comment j'aurais dû être embrassée.

Je rouvre les yeux. Son regard me coupe le souffle.

Il ne bouge pas et je voudrais m'enfoncer sous terre pour échapper à cette humiliation. Mais il se penche vers moi, si lentement qu'on pourrait croire qu'il ne bouge pas. J'ai dû arrêter de respirer. Je ne savais pas à quel point j'avais envie qu'il m'embrasse, mais chaque cellule de mon corps est en ébullition.

Le visage de Holt est grave. Ses prunelles sombres me scrutent. Il pose ses mains sur mes hanches et je me laisse aller contre la porte du placard.

Je reprends ma respiration. Il est si près de moi. Nous respirons le même air.

Ça va arriver. Oh, pourvu que ça arrive.

Je ferme les yeux et écarte légèrement les lèvres. J'en ai presque les larmes aux yeux.

Mais soudain, tout s'arrête. Je ne sens plus sa respiration et ses mains ne sont plus sur moi.

— Tu pensais vraiment qu'après avoir lu ton journal, j'aurais envie de t'embrasser ? lâche-t-il.

Ma pauvre Taylor. Je n'ai même pas envie d'être dans la même pièce que toi.

Il remonte la bretelle de son sac sur son épaule et franchit le seuil de ma chambre à grands pas.

Je ne suis plus que honte. Je me laisse glisser au sol et m'enfouis le visage dans les mains dans le vain espoir de devenir invisible.

Je suis encore en train d'attendre que la terre m'engloutisse quand j'entends la porte d'entrée claquer.

6

Courageux casting

Aujourd'hui

New York

Quatrième jour de répétition

Le café est bruyant, mais au moins, ils ont le wi-fi. L'endroit est parfait pour sortir mon iPad et me concentrer sur mon journal tout en grignotant. J'écris presque tous les jours en ce moment, un peu sur les conseils de Tristan qui pense que c'est le seul moyen pour éviter que la situation ne me rende complètement folle. Comme d'habitude, il a raison.

J'utilise un site de journal intime en ligne avec un mot de passe codé et plus de sécurité que la mallette nucléaire du président. Ça n'est pas tout à fait aussi agréable que d'écrire sur du vrai papier.

Tous les jours, Elissa et Ethan me proposent de déjeuner avec eux, mais c'est hors de question.

Je viens travailler, je fais ce qu'on me demande, mais quand nous ne sommes pas sur scène, j'essaie de rester le plus loin possible d'Ethan. Il me tend régulièrement des embuscades, mais j'ai appris à les éviter et j'esquive plus vite qu'un champion du monde de boxe.

Parler ne nous servira à rien d'autre qu'à nous ramener à notre douloureuse histoire passée.

Je suis au milieu d'une phrase quand une salade César géante atterrit sur ma table. Je m'apprête à protester – je n'ai jamais commandé ça –, mais Elissa s'installe à côté de moi.

— Tu es en train de devenir toute maigre, affirme-t-elle. Une femme ne peut pas vivre seulement de café et de nicotine, tu sais ?

Je souris.

— Faux ! Regarde-moi !

— Ta régisseuse pense que tu commences à ressembler à un squelette, alors mange. C'est moi qui t'invite.

Je pose les yeux sur la salade et je me rends compte que j'ai faim.

— Chef, oui, chef.

En rangeant ma tablette, j’aperçois Holt à l’autre bout du café, seul à une table.

Bon sang. Il y a des centaines d’endroits qui servent à manger dans le quartier, mais, bien sûr, il a fallu qu’il vienne ici.

— Je suis venue m’asseoir à ta table, parce que j’en ai vraiment marre de sa compagnie, lance

Elissa comme pour répondre à la question que je n’ai pas encore posée. Chaque fois que je lui demande comment ça se passe entre vous, il se ferme comme une huître.

Je hausse les épaules et je continue de manger. Ça fait longtemps que j’ai cessé d’essayer de comprendre Holt.

— Vous vous adressez à peine la parole pendant les répétitions. Toi, tu évites de le regarder, et lui, il passe son temps à te fixer. Je peux savoir ce qui se passe ?

Je jette un coup d’œil vers Holt, qui grignote distraitement ses frites, le nez plongé dans un roman.

— Rien.

Je bois une gorgée de soda.

— Je travaille dur, c’est tout.

Elissa penche la tête sur le côté et hausse les sourcils.

— Vous couchez ensemble ?

Je m’étrangle de rire. Un filet de Coca me coule sur le menton et j’attrape une serviette pour m’essuyer.

Par bonheur, Holt est trop loin pour nous entendre et il ne s’occupe pas du tout de nous.

— Bien sûr que non ! Tu crois que je n’ai aucun instinct de conservation ?

C’est au tour d’Elissa de se tourner vers son frère.

— Ce que je pense, c’est que quand il s’agit de lui, tu es incapable de réfléchir correctement, et je me dis que s’il voulait te mettre dans son lit, tu aurais les jambes en l’air en moins de trois secondes.

— Faux.

— Ah oui ? Tu crois ? Parce que l’énergie que vous dégagez pendant les répétitions pourrait alimenter en électricité la moitié de New York. Vous avez tous les deux l’air coupable. Si ce n’est pas parce que vous baisez ensemble, c’est quoi ?

Je n’ai vraiment pas envie d’avoir cette conversation aujourd’hui. Ni jamais, d’ailleurs. Je soupire.

— Écoute, Elissa, je mentirais en disant que je ne ressens rien pour lui, mais je n'ai pas l'intention de lui retomber dans les bras. Ni maintenant ni jamais.

— N'empêche que tu n'es pas partie en courant en apprenant que vous partageriez l'affiche.

— C'est vrai. Et je me demande encore pourquoi.

Ce n'est pas tout à fait vrai. Je voulais le revoir. J'avais besoin qu'il me présente ses excuses, qu'il me dise qu'il regrettait et qu'il était désolé. Sauf que, maintenant, je sais que ça n'arrivera probablement jamais. Maintenant, je me dis juste qu'il faut que j'aie au bout de cette expérience pour me prouver que je suis passée à autre chose.

— En tout cas, tu as du cran, reconnaît Elissa. Je veux dire... j'adore mon frère, mais si un mec m'avait fait ce qu'il t'a fait...

Elle s'essuie la bouche avant de reprendre.

— Je comprends pourquoi tu as arrêté de répondre à mes coups de téléphone. Quand Ethan m'a dit que tu avais été retenue pour le rôle, j'ai pensé que ce serait une occasion pour nous réconcilier.

— Lissa, nous n'avons pas besoin de nous réconcilier. Je n'ai jamais été fâchée contre toi. C'est ton frère qui a tout cassé.

— Je sais, mais je suis contente que nous nous reparlions. Tu m'as manqué.

Je lui prends la main.

— Toi aussi, tu m'as manqué.

Je viens juste de comprendre à quel point.

— Marco veut que vous travailliez sur le baiser après le déjeuner, s'exclame-t-elle en trempant une frite dans le ketchup. Ça te rend nerveuse ?

— Ce n'est pas la première fois que je joue avec ton frère alors que nous ne pouvons pas nous supporter.

— C'est vrai. Mais, à l'époque, il ne t'avait pas encore fait autant souffrir.

— J'étais aussi beaucoup plus jeune et j'arrivais moins facilement à faire la part des choses entre la scène et la vraie vie.

Je n'ai plus faim, mais je me force à avaler une nouvelle bouchée de salade.

Elissa termine son toast au fromage et m'interroge :

— Ça ne te posera aucun problème de l'embrasser, alors ? Tu n'as pas peur que ça réveille ton

désir pour lui ?

— Il n’y a rien à réveiller, Elissa. Mon désir pour ton frère est mort il y a longtemps.

Elle m’examine quelques secondes et lâche avec une moue dubitative :

— Oui, on va essayer d’y croire.

Nous continuons de discuter sans plus mentionner Ethan. Notre amitié a trop souvent tourné autour de lui.

Je remarque un trio de jeunes filles qui s’est collé à sa table. Ses fans. Il y en a toujours quelques-unes qui rôdent devant le théâtre dans l’espoir de l’apercevoir. On dirait qu’elles ont développé un sixième sens qui les informe de l’endroit où elles peuvent le trouver. C’est extrêmement agaçant.

Elles lui demandent une photo dédicacée en poussant de petits cris. Elles le dévisagent comme s’il était un représentant de Dieu sur terre. Seins en avant, elles espèrent toutes avoir une chance.

Si seulement elles savaient que derrière son visage d’ange se cache un démon. Un salopard qui

m’a abandonnée. Je poignarde la fin de ma salade avec ma fourchette pendant que les rires aigus des groupies remplissent le café.

Je déteste son visage d’ange.

Elissa se lève.

— On se retrouve là-bas. N’oublie pas ta crème. Ethan ne s’est pas rasé et je ne voudrais pas que tu te retrouves avec la peau tout irritée.

Elle me serre brièvement dans ses bras avant de se diriger vers la caisse.

Après son départ, je pousse un long soupir. J’avais presque oublié le baiser. Enfin, j’avais sans doute inconsciemment décidé de l’oublier. D’après Tristan, je suis particulièrement douée pour le déni.

Je range ma tablette dans mon sac et m’apprête à me lever quand je sens une présence dans mon dos. Je ne suis pas surprise que mon corps réagisse avant que mes yeux voient de qui il s’agit.

— Alors comme ça, tu parles à ma sœur, mais tu ne veux toujours pas m’adresser la parole ?

— C’est parce que j’apprécie toujours ta sœur.

Il a le regard sombre. C’est devenu sa marque de fabrique.

— Il faudra bien qu’on discute, à un moment ou à un autre, Cassie.

— Je ne vois pas ce qui nous y oblige.

Je passe devant lui pour rejoindre la sortie. Bien sûr, il m’emboîte le pas.

— Tu penses vraiment que nous pouvons continuer de travailler ensemble dans ces conditions ?

Tu crois que cette relation n'aura pas d'impact sur notre jeu ?

Je suis dans la rue. Le bruit des voitures m'oblige à élever la voix.

— Ça n'aura pas d'impact sur le mien. J'aime mon travail. Je l'adore, même, et malgré l'épreuve d'avoir à partager les planches avec toi, je ferai ce qu'il faut pour que ça marche.

Je me retourne vers lui.

— Si toi, tu ne t'en sens pas capable, tu nous rendras service à tous les deux en laissant tomber.

Il se penche légèrement en avant, envahissant ma sphère d'intimité.

— Si tu t'imagines que tu peux jouer ce rôle avec un autre partenaire, Cassie, tu te leures.

Je lui adresse mon plus beau sourire.

— Je ne demande qu'à essayer.

L'arrivée de ses groupies l'empêche de répondre. Elles n'hésitent pas à me bousculer pour s'approcher de lui. Je m'éloigne. Il m'appelle.

Je ne ralentis même pas.

Six ans plus tôt

Westchester

Grove Institute

Sixième semaine de cours

Il me scrute.

J'essaie de rester concentrée sur Erika, mais ce n'est pas facile. Son regard me donne des décharges électriques dans tout le corps.

Je pourrais lui dire d'aller se faire foutre, mais ça m'obligerait à prendre sa présence en compte et, ça, c'est hors de question.

Depuis qu'il a lu mon journal, il y a deux semaines, je fais mon possible pour l'éviter. Chaque fois que nos regards se croisent, l'humiliation me submerge de nouveau, mais elle est vite remplacée par de la colère suivie d'une envie presque irrésistible d'aller me coller à lui. J'ai cru qu'il allait m'embrasser. Il m'a fait croire qu'il allait le faire, puis il est parti et, maintenant, je n'ai aucune idée de ce qui lui passe par la tête.

Le simple fait de repenser à ce presque-baiser me donne chaud dans le bas-ventre. Je n'ai pas le

courage d'informer mon vagin qu'il ferait mieux de se calmer parce qu'il a de grandes chances de mourir avant de connaître ce fameux orgasme dont tout le monde parle. Ça le déprimerait trop et je ne peux pas me permettre de vivre avec un vagin déprimé.

— Mademoiselle Taylor ?

— Oui, excusez-moi ?

Erika a posé les yeux sur moi. Tous les autres étudiants aussi. Sauf lui. Quelle ironie.

— Je vous ai demandé pourquoi vous pensez que nous devenons comédiens, répète Erika.

Qu'est-ce qui, selon vous, nous pousse à poursuivre dans cette voie ?

Ne panique pas. Réponds honnêtement à la question. Ne cherche pas à lui donner la réponse que tu penses qu'elle veut entendre.

— Mademoiselle Taylor, insiste-t-elle. Je vous promets que ce n'est pas une question piège.

Pourquoi pensez-vous que nous jouons ?

— Eh bien...

Je prends une inspiration en essayant d'oublier tous les visages tournés vers moi.

— Je pense que c'est une façon de communiquer des idées et des concepts. Nous sommes comme des médiums. Nous permettons à des personnages de s'exprimer à travers nous afin de s'adresser au public.

Erika acquiesce.

— Et vous pensez être un simple instrument de cette communication ou estimez-vous que vos choix peuvent enrichir les propos de votre personnage ?

— Je pense que je peux apporter un plus, oui, à condition que mes choix ne soient pas trop mauvais.

Mes camarades rient. Holt renifle avec dédain.

— Monsieur Holt ? Votre avis ?

Il s'appuie contre le dossier de sa chaise.

— Nous sommes comédiens parce que nous voulons que les autres nous regardent. Nous nous contentons de prononcer les mots d'un autre en essayant de ne pas être trop mauvais.

— Vous pensez donc que ce métier n'a rien d'artistique ? sourit Erika.

Holt hausse les épaules.

— Rien de particulièrement artistique, en tout cas.

— Et que pensez-vous d'un musicien qui interprète la partition d'un compositeur ? Est-ce de l'art ?

— Ben... ouais.

— Et un peintre qui interprète des images avec son pinceau ? Est-ce un artiste ?

— Bien sûr.

— Mais les comédiens n'en sont pas.

— Pas vraiment. On est des perroquets, non ? On apprend des répliques et on les répète.

— Dans ce cas, monsieur Holt, pourquoi vouloir exercer ce métier ? Pourquoi jouer si ça ne fait de vous rien d'autre qu'une marionnette sans investissement personnel, pourquoi passer trois ans de votre vie à apprendre à devenir un perroquet ? Vous n'avez donc aucune passion ?

— Je n'ai jamais dit que je n'étais pas passionné. Juste que le métier de comédien n'est certainement pas aussi difficile que certains l'affirment.

— Peut-être que c'est facile pour vous, mais monter sur une scène devant des centaines ou des milliers de personnes peut se révéler impossible pour certains.

Holt s'esclaffe.

— Monsieur Holt, poursuit patiemment Erika, saviez-vous qu'une enquête récente révèle que presque quatre-vingt-dix pour cent des gens interrogés affirment se sentir plus capable de s'engouffrer dans un immeuble en feu que de prendre la parole devant un large auditoire ?

— Quoi ? C'est débile !

— Des dix plus grandes peurs répertoriées, « parler en public » se situe à la deuxième place. On trouve également la peur de l'échec, la peur d'être rejeté, la peur de s'impliquer et la peur de l'intimité.

— C'est drôle, intervient Jack, ce sont exactement les raisons pour lesquelles Holt n'a pas de meuf.

Holt lui jette un regard noir.

— Entrer dans un immeuble en flammes requiert beaucoup plus de courage que d'être rejeté ou de partager son intimité.

Erika l'observe comme une araignée lorgne une mouche.

— Plus de courage, vraiment ?

Il acquiesce sans se rendre compte qu'il est sur le point de se faire dévorer.

— Je dirais plutôt qu’il s’agit d’un courage différent, continue Erika. Ce sont les choix que l’on fait qui déterminent la profondeur de notre courage.

Il n’a pas l’air convaincu.

— Hmmm, fait Erika.

Il lève les yeux au ciel. Il déteste ce bourdonnement que l’on émet quand on réfléchit. Erika se tourne vers le tableau et écrit à la craie.

— Monsieur Holt, demande-t-elle, pourriez-vous me lire ces mots ?

— « Je suis désolé. »

— Très bien. Je suis l’auteur de la pièce. Quelle est mon intention ?

Holt hausse les épaules.

— À vous de me le dire.

— Non, monsieur Holt, ce n’est pas mon travail. Mon travail est de vous donner les mots, le vôtre est de les interpréter.

Elle lui fait signe de répéter. Il porte la main à son oreille et fait comme s’il n’avait pas entendu.

— « Je suis désolé ? »

Elle sourit.

— Voilà. Vous avez fait un choix. Un choix sans danger et ennuyeux, mais un choix.

— Ce n’est pas toujours à l’acteur de faire ce choix, argumente-t-il.

— C’est vrai, opine Erika, le metteur en scène pousse souvent les comédiens à plus s’impliquer, à prendre des risques. Nous pouvons explorer cette partie du métier d’acteur.

Elle se place juste devant lui, les bras croisés sur la poitrine.

— Cette fois, je veux que vous prononciez ces mots comme si j’étais importante pour vous. Un membre de votre famille ou la personne que vous aimez.

Une ombre passe sur le visage de Holt.

— Je suis censé m’excuser de quoi ?

— À vous de me le dire.

Il respire profondément et se passe la main sur les yeux.

— Dites-moi ce que vous voulez et je le ferai.

— Non, ce n'est pas comme ça que ça marche. Vous devez créer quelque chose, une idée, une émotion avec les paramètres que je vous livre. Lesquels sont cette phrase que vous devez adresser à une personne importante à vos yeux. Vous avez vos instructions, montrez-moi ce que vous en faites.

Il regarde autour de lui, mal à l'aise.

— Monsieur Holt.

— Je réfléchis, gronde-t-il.

— À quoi ?

— À qui je vais présenter des excuses.

— Alors ?

Il me jette un bref coup d'œil avant de répondre.

— Une amie.

— De quoi vous excusez-vous ?

Il arrête brusquement de se trémousser sur sa chaise.

— Je ne suis pas obligé de vous le dire.

— C'est vrai. Allez-y.

Il se lève, ferme les yeux et inspire profondément. Dans la salle, nous sommes tous tendus, en attente. Holt rouvre les yeux et fixe un point sur le mur face à lui. Son visage change, s'adoucit. Il semble soudain contrit.

— Je suis désolé.

Mais ça sonne faux.

— Recommencez, lui ordonne Erika.

Toujours concentré sur le même point, il répète :

— Je suis désolé.

Mais il résiste, refuse de se laisser aller à l'émotion.

— Creusez plus profond, monsieur Holt, le presse Erika. Donnez-moi ce que vous avez tout au fond de vos entrailles.

Il cligne des paupières. Secoue la tête.

— Je suis désolé.

Il parle plus fort mais il se protège encore et toujours. Une étincelle sans flamme.

— Ce n'est pas suffisant, Ethan.

La voix d'Erika monte également en puissance.

— Cessez de combattre votre émotion. Montrez-la-nous. Montrez-nous tout, même si c'est laid ou sale !

Il avale sa salive, contracte les mâchoires. Ses poings se serrent.

Silence.

— Monsieur Holt ?

Il cille une nouvelle fois et fixe le sol.

— Non, murmure-t-il. Je ne peux pas.

— Trop personnel ?

Il acquiesce.

— Ça vous rend trop vulnérable ?

Il acquiesce encore.

— C'est trop effrayant ?

Il la regarde. Il n'a pas besoin de répondre.

— Rasseyez-vous, Holt.

Il se laisse lourdement tomber sur sa chaise.

— Souhaitez-vous changer votre opinion sur le fait que jouer est facile et ne requiert aucun courage ? lui demande doucement Erika.

— On dirait que oui, articule Holt avec difficulté.

Erika s'adresse à toute la classe.

— Être acteur nécessite d'aller puiser en soi des émotions délicates afin de les exposer aux autres. Pour y parvenir, un comédien doit pouvoir montrer les recoins les plus sombres de lui-même, y compris ceux dont il a honte. Il doit trouver le courage de mettre en lumière ses peurs, ses angoisses

et ses regrets. Rien ne peut rester caché. Contrairement à ce que croient la plupart des gens, jouer n'est pas chercher une réponse dans le public, c'est donner à ce public une part intime de vous-mêmes.

Elle désigne Holt, qui fixe toujours le bout de ses chaussures en se rongant l'ongle du petit doigt.

— Ce qui est arrivé à M. Holt aujourd'hui, chacun d'entre vous le vivra à un moment ou à un autre. Parfois, vous vous penserez incapables d'interpréter telle ou telle émotion car elle vous obligera à trop vous dévoiler. Mais c'est précisément notre métier de trouver le courage d'exposer notre fragilité. C'est ce qui fait un bon acteur. Kafka disait que « le théâtre a le pouvoir de fendre la mer gelée qui est en nous, de réveiller nos cellules endormies, de nous rendre plus vivants, plus humains, en même temps plus présents à nous-mêmes et aux autres ». C'est la raison pour laquelle nous nous acharnons à vouloir jouer.

Ces mots résonnent en moi. Je regarde Holt. Ses épaules sont affaissées. Il sait qu'elle a raison et ça le terrifie.

Erika prend une feuille sur son bureau.

— Vous avez tous auditionné pour jouer dans la pièce des première année, une petite œuvre à peine connue : *Roméo et Juliette*.

Tout le monde s'esclaffe.

— Je suis heureuse de vous annoncer que nous avons décidé de la répartition des rôles.

Nous nous redressons et une vague d'excitation passe dans les rangs. Je pense m'être assez bien débrouillée et, malgré mon manque d'expérience, je veux le rôle. Je le veux plus que tout.

Erika commence par les personnages secondaires. Des jurons de déceptions se mêlent à des petits cris de plaisir. Mais lorsqu'elle arrive aux rôles principaux, le silence se fait.

— Le rôle de Tybalt sera joué par... Lucas.

Il pousse un hululement de joie et donne un coup de poing en l'air. Il fera un bon Tybalt.

— Benvolio sera joué par... M. Avery.

Jack marmonne :

— Cool. Benvolio le dur à cuire est dans la place.

Les autres l'applaudissent joyeusement.

— La nourrice sera jouée par Mlle Sediki.

Nouveaux applaudissements. Ayah semble sur le point de pleurer.

— Miranda, Troy, Mariska et Tyler joueront les parents Capulet et Montaigu... à présent, il est temps de révéler les rôles principaux.

Ma bouche est sèche, et mon estomac noué. Je ferme les yeux et je supplie mentalement le destin.

Erika s'éclaircit la gorge.

— Notre Juliette – *s'il vous plaît, s'il vous plaît, s'il vous plaît* – sera jouée par Mlle Taylor.

Oui !

Mon cœur se met à battre à toute vitesse. Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. On m'applaudit, ma poitrine est sur le point d'exploser de joie et de fierté.

Je suis Juliette.

Moi.

La petite Cassie sans aucune expérience.

Yes ! Yes ! Yes !

Je jette un coup d'œil à Holt. Il ne me regarde pas, mais il sourit. Il doit être en train de penser :

« Je te l'avais bien dit. »

— Et enfin, conclut Erika, les deux rôles masculins nous ont donné du fil à retordre, mais je crois que nous avons pris la bonne décision. Nos choix ne sont pas totalement évidents, mais, parfois, ce sont les plus intéressants.

Holt s'est redressé. Je sais qu'il veut jouer Mercutio. Il l'a déjà obtenu par le passé et, d'après ce que je sais, il a été fantastique.

Connor ferait un Roméo parfait et je pense que nous travaillerions très bien ensemble. Il m'adresse un clin d'œil et me montre ses doigts croisés.

— Le rôle de Mercutio ira à M. Baine, celui de Roméo à M. Holt.

Mes camarades applaudissent, mais je ne me joins pas à eux. C'est comme si un poids de cent kilos venait de me tomber sur l'estomac. Apparemment, Holt et Connor sont dans le même état. Nous nous dévisageons tous les trois, pas très sûrs de ce qui vient de nous arriver. Erika nous fait signe que le cours est terminé.

— Vous pouvez y aller, jeunes gens. Si vous n'avez pas de rôle, vous serez dans le chœur. Ne vous en faites pas, vous aurez de quoi vous occuper. S'il vous plaît, ne partez pas sans votre script.

J'entends à peine les félicitations qu'on m'adresse. Connor vient vers moi et me serre

chaleureusement dans ses bras.

— Bravo ! Je suis sûr que tu vas être extraordinaire.

— J’aurais préféré que tu joues Roméo.

Holt n’a toujours pas bougé.

— J’aurais aimé aussi, mais je ne vais pas mentir. Mercutio est un super rôle. « Je suis blessé.

Malédiction sur les deux maisons ! » Difficile d’avoir mieux que ça !

Il s’en va et, encore sous le choc, je me dirige vers le bureau d’Erika pour prendre un script. Il y en a un avec mon nom écrit dessus, à côté de celui de mon personnage – Juliette. Il n’en reste qu’un après celui-là – Roméo-Ethan Holt.

Non.

Non.

Non.

— Mademoiselle Taylor ? Vous allez bien ?

J’essaie de me reprendre.

— Euh... oui, ça va.

— Je pensais qu’obtenir le premier rôle vous aurait rendue plus heureuse. Peu d’actrices ont l’occasion d’interpréter Juliette dans leur vie.

— Je sais. Je suis vraiment contente et excitée, c’est juste que...

Erika attend que je termine ma phrase.

— Elle ne veut pas de moi pour être son Roméo, intervient Holt en approchant. Et franchement,

je n'ai pas envie qu'elle soit ma Juliette. Vous saviez que je voulais Mercutio et vous savez à quel point je déteste Roméo. Pourquoi vous m'avez fait ça ?

— Comme le disent les Rolling Stones, monsieur Holt, on n'obtient pas toujours ce qu'on veut.

Vous vouliez Mercutio parce que vous l'avez déjà joué. Mais être un acteur ne consiste pas à remettre de vieux chaussons, si confortables soient-ils. Vous devez vous lancer des défis. Je sais que vous détestez Roméo et c'est pour cette raison que j'ai voulu vous confier le rôle. Vous n'avez rien du Roméo que tout le monde attend. Vous êtes cynique, impétueux et parfois grossier. Vous avez cette rugosité dont Roméo a besoin. De la même façon que M. Baine a cette sensibilité qui confèrera une autre dimension à Mercutio. Croyez-moi, je n'ai pas pris cette décision à la légère. Je savais que vous ne seriez pas content et qu'il serait difficile de vous diriger. Il se trouve que, à mon avis, si j'arrive à vous prouver que vous êtes capable de jouer ce rôle, ça en vaudra la peine.

Holt croise les bras.

— Et si je refuse ? Parce que même si je parvenais à comprendre comment pense ce crétin maniéré, ce dont je doute, Taylor ne pourra jamais faire comme si elle était amoureuse de moi !

Erika m'interroge du regard. J'opine du chef.

— Il a raison. Je pense que Holt est juste un connard.

Erika pose les deux mains à plat sur son bureau.

— Que proposez-vous ? Que je donne votre rôle à M. Baine et que vous preniez le sien ?

— Exactement ! s'exclame Holt. Il serait génial en amoureux transi et débile. Moi, je me contente de mourir avec panache, et tout le monde est content.

— Oh non, monsieur Holt, parce que, dans ce cas, vous n'aurez relevé aucun défi, vous n'aurez rien accompli dans votre parcours d'acteur. Sans compter que je n'aurais pas l'occasion d'exploiter l'extraordinaire alchimie qui existe entre Mlle Taylor et vous et dont j'ai été témoin pendant les auditions d'admission.

Holt se raidit.

— C'est pour ça que vous m'avez donné ce rôle ? À cause de ce stupide exercice du miroir ?

Bordel, Erika !

— Ce n'est pas la seule raison, mais je reconnais que ça a joué. Pensez-vous que ce genre de connexion est fréquent ? Parce que vous pouvez me croire, ce n'est pas le cas.

— Mais ce n'est pas... C'était juste... je voulais seulement...

— Ethan, l'interrompt Erika, je comprends que la situation vous effraie, car elle est effrayante, mais vous y confronter est exactement ce dont vous avez besoin pour évoluer. Vous êtes très talentueux,

mais il vous manque encore l'essentiel. Vous devez apprendre à vous ouvrir, à accepter votre vulnérabilité, sinon vous n'irez pas loin dans ce métier. Ni dans ce cours ni dans la vie, d'ailleurs.

Son regard passe d'Ethan à moi.

— Vous avez tous deux été choisis pour jouer les premiers rôles d'une grande tragédie classique, alors arrêtez de vous plaindre et réjouissez-vous. Vous jouerez tous les deux le rôle qui vous a été attribué ou je vous mets un F pour le semestre. C'est comme vous voulez. Si vous acceptez de relever le défi, lundi, je vous veux prêts à travailler et à donner le meilleur de vous-mêmes, parce que même si c'est la dernière chose que je fais, je vais réussir à faire croire au public que vous êtes fous amoureux l'un de l'autre. Je ne tolérerai plus vos enfantillages. Je me suis bien fait comprendre ?

Holt et moi marmonnons en chœur :

— Oui, Erika.

Notre professeur soupire et ramasse ses affaires.

— N'oubliez pas vos scripts, nous lance-t-elle en partant.

Je devrais être aux anges, mais ce n'est pas le cas.

Holt prend son texte et le fourre dans son sac avec le planning de répétition.

— Fait chier, grommelle-t-il. Cette année est une année de merde et tout est ta faute !

— Ma faute ? Comment est-ce que ça peut être ma faute si tu as décroché le rôle de Roméo ? Tu ne peux pas toujours jouer le rebelle sombre et intouchable, tu sais ? À un moment ou à un autre, tu vas bien être obligé d'en passer par le personnage de jeune premier.

— N'importe quoi ! Tous les acteurs ne sont pas obligés d'être des jeunes premiers un jour.

Regarde Samuel L. Jackson, Steve Buscemi, John Turturro, John Goodman ! Ils ont tous des carrières fantastiques sans jamais être tombé dans le romantisme à la mords-moi le nœud !

— Ne te méprends pas, Holt, parce que je n'ai certainement pas envie de te faire un compliment, mais tu ne ressembles à aucun de ces hommes. Tu es grand, beau et tes cheveux sont magnifiques. Tu seras choisi comme jeune premier, que tu le veuilles ou non.

— Tu veux que je sois ton Roméo, c'est ça ? C'est ce que tu es en train de dire ? Parce que, la dernière fois que j'ai vérifié, tu n'étais même pas capable de me regarder dans les yeux !

— Non, comme je l'ai dit à Connor, j'aurais largement préféré que ce soit lui. Toi, tu es un crétin désagréable et prétentieux qui ne se gêne pas pour lire le journal intime des gens.

— Fait chier, répète-t-il en se dirigeant à grands pas vers la porte.

Mais je le retiens par le bras.

— C'est quoi, ton problème, Holt ? Ça fait deux semaines et tu n'as même pas essayé de me présenter tes excuses !

Il fait volte-face et ses yeux lancent des éclairs. Je recule instinctivement. Il avance vers moi et je me retrouve le dos au mur.

— C'était une putain de connerie de lire ton journal, c'est vrai. J'aimerais revenir en arrière parce que ça me rendrait la vie plus facile de ne pas savoir toutes ces conneries ! Mais qu'est-ce qui t'a pris de les écrire ? C'était évident que je finirais par tomber dessus !

— Non, mais je n'y crois pas ! Tu me reproches d'avoir lu mon journal intime !

Je suis furieuse.

— Oui, exactement !

— Tu es incroyable ! J'en ai vraiment assez ! Je ne veux même plus entendre tes excuses ! Ne m'adresse plus jamais la parole.

Je me dirige vers la porte mais il me suit.

— Et comment tu penses qu'on va réussir à jouer ensemble si je ne peux plus t'adresser la parole ? Crois-moi, je donnerais tout ce que j'ai pour m'éviter cette stupide torture, mais ni toi ni moi n'avons le choix.

Je presse le pas.

— Je préférerais me planter des aiguilles dans les yeux plutôt que d'être obligée de faire semblant d'être amoureuse de toi ! Mais je vais quand même le faire parce que ce rôle compte pour quarante pour cent dans notre note de ce semestre et je ne te laisserai pas foutre ma moyenne en l'air !

— Je n'en ai pas l'intention, princesse. De toute façon, tu n'as qu'à te plaindre de ta pauvre petite vie dans ton foutu journal !

— C'est sûrement ce que je vais faire !

— Tu sais, des millions de gens vivent très bien sans jamais coucher sur le papier leurs fantasmes sexuels et leurs pensées intimes. Comme ça, personne ne risque de les lire ! Tu devrais peut-être y penser !

— Dès que tu as vu ce que c'était, tu aurais dû arrêter !

— Bien sûr ! Comme si c'était possible après que j'ai découvert ce que tu penses de ma bite !

Je m'arrête pour lui donner un coup de poing dans le biceps.

— Aïe !

— Va te faire foutre, Holt !

Il me prend par le bras et m'attire vers lui.

— D'après ton journal, c'est toi qui as besoin d'aller te faire foutre, Taylor. C'est peut-être ce qui te rend aussi agressive. Tu es en colère parce que je ne t'ai pas embrassée ! Tu veux me grimper dessus pour te venger ?

— Tu es vraiment le roi des connards !

— En tout cas, tu ne dis pas non !

Je lève la main pour le frapper encore, mais il m'immobilise le poignet.

— C'est pas là que tu dois me toucher, ma chérie. Je pensais que tu étais plus intéressée par la partie de mon anatomie qui est presque tout le temps dure comme du bois depuis que j'ai lu ton journal. Tu veux sentir ce que tu m'as fait ? Tu as tellement envie de savoir à quoi ressemble une bite.

Allez, vas-y. Mets ta main, ça va me faire du bien à moi aussi.

Je me dégage.

— Tu es écœurant !

— Tu es vraiment sûre que tu veux pas me faire une petite branlette ? crie-t-il dans mon dos alors que je m'éloigne.

Juste avant de tourner à l'angle du couloir, je regarde par-dessus mon épaule. Il est toujours là où je l'ai laissé, la tête basse, les mains dans les cheveux.

Je rentre chez moi, les jambes flageolantes. Ce n'est qu'après m'être enfermée dans ma chambre que je prends conscience que mes joues sont trempées.

7

Point de non-retour

Aujourd'hui

New York

Théâtre Graumann

Quatrième jour de répétition

Je me ronge les ongles. Il ne reste plus grand-chose à me mettre sous la dent et je suis en train d'attaquer les cuticules. Ça ne me calme pas du tout, mais ça m'évite de faire les cent pas.

Marco est en pleine discussion avec Ethan. Il le coache pour la scène.

Mon estomac fait des nœuds. Je suis sur le point de vomir mon déjeuner.

Marco parle à voix basse, mais j'entends chacun de ses mots.

— Sarah est venue te confronter pour comprendre pourquoi tu la repousses. Sa mère t'a révélé qu'elle n'était pas la gentille petite fille que tu pensais et, maintenant, tu as l'impression que tu ne seras jamais assez bien pour elle. Au fond de toi, tu as toujours cru que cette histoire était trop belle pour être vraie et, désormais, tes doutes sont confirmés.

Ethan acquiesce, concentré. Il a les bras croisés sur la poitrine, en position défensive.

Il jette un coup d'œil vers moi. Puis revient sur Marco. Imperturbable.

Je suis venue à bout de mes cuticules. J'ai besoin d'une cigarette, mais je n'ai pas le temps.

— Je veux que tu sentes que tu la trouves trop bien pour toi, mais que ça te tue. Tu comprends ?

Il opine. Sa jambe tressaute. Il est nerveux.

Tant mieux.

— Cassie ?

C'est à moi.

Marco s'approche et me passe un bras autour des épaules.

— Tu ne comprends pas le comportement de Sam, m'explique-t-il. Tu l'aimes et tu te fiches de la différence de classe. Il semble avoir abandonné alors que tu voudrais qu'il se batte pour te garder.

D'accord ?

J'acquiesce. J'ai la tête qui tourne. J'ai besoin de m'asseoir.

— Je dois sentir ton désespoir, continue Marco, tu ne l'as pas vu depuis des jours. Tu n'as qu'une envie : qu'il reste auprès de toi.

— Très bien.

J'essaie d'avoir l'air sûr de moi. Marco m'accorde toute sa confiance ; je dois en être digne.

— Prends quelques minutes pour te préparer. On reprendra à l'entrée de Sarah.

Me préparer ? À quoi ? À ressentir ces émotions incroyablement intimes ? À l'embrasser ?

Je fais les cent pas. Je dois entrer dans la peau de mon personnage, trouver la limite entre l'imaginaire et le réel. Mais je n'y parviens pas. Je suis face à moi-même, à *ma* douleur, *ma* confusion.

Je ferme les yeux et respire profondément. Inspire, expire, inspire, expire. J'essaie de visualiser un drap blanc en train de sécher sur un fil, doucement agité par le vent. C'est le truc que j'utilise habituellement.

Mais aujourd'hui, ça ne fonctionne pas. L'image est floue et elle m'échappe, comme celle d'une télévision dont je n'arriverais pas à régler les chaînes.

J'ai toujours les yeux fermés quand j'entends des pas approcher. À la chaleur que je ressens dans tout mon corps, je sais qu'il est en train de me regarder.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je n'ai pas ouvert les paupières. J'essaie de m'accrocher à mon drap dont les contours s'estompent comme s'il s'agissait d'un mirage.

— Tu veux qu'on discute ? demande-t-il.

— Mais bien sûr. J'ai cette sensation de brûlure chaque fois que je fais pipi. Tu sais ce que ça peut être ?

Je continue de respirer calmement.

— Je parlais de la scène, soupire-t-il.

— Je sais de quoi tu parlais.

— Je sais que tu sais.

— On n'a qu'à se lancer, on verra bien ce qui se passe.

Si je sors de la pièce en hurlant, je m'en remettrai.

— Tu en es sûre ?

Je n'ai jamais été aussi peu sûre de quoi que ce soit dans ma vie.

J'ouvre les yeux.

— Bon. Dis ce que tu as à dire.

Il glisse les mains dans ses poches.

— Je ne sais pas par où commencer.

J'attends. À son visage crispé, je sais qu'il réfléchit. Certaines choses ne changent jamais.

— Cassie, tu ne trouves pas complètement idiot que nous ne nous soyons pas adressé la parole depuis toute cette histoire alors que nous allons nous embrasser dans quelques minutes ?

— Non. Tu ne vas pas m’embrasser.

— Si, Cassie. C’est dans le script.

— Ce que je veux dire, crétin, c’est que Sam va embrasser Sarah. Toi et moi serons ailleurs.

Il fait un pas vers moi, je dois me concentrer pour ne pas reculer. Je ne recule plus devant lui. Je sens la chaleur de son corps à travers mes vêtements. Je n’ai aucune envie de le regarder dans les yeux mais je n’ai pas le choix.

— Nous savons tous les deux que ça ne marche pas comme ça, souffle-t-il. Nous serons d’autres personnes peut-être, mais ce sont mes bras qui vont t’enlacer, ma bouche qui sera sur la tienne. Et personnellement, ça me met mal à l’aise alors que nous n’avons pas encore réglé nos problèmes.

Mais puisque tu ne sembles pas disposée à en parler, allons-y et voyons ce qui en ressort.

C’est incroyable comme il arrive à me rendre furieuse en moins de trente secondes. Il veut parler maintenant parce que le moment lui convient ?

Sa notion du timing est encore pire que son incapacité à prendre une décision dans ses relations amoureuses.

— Tu as eu trois ans pour parler, Holt. Les seules fois où tu m’as appelée, c’est quand tu étais saoul et incohérent.

— C’est faux. Les mails étaient...

— Des moyens ridicules pour me pousser à me raccrocher à toi. Ils étaient vagues et geignards.

Pas une fois, tu n’as jugé bon de t’excuser.

— Tout va bien ? nous demande Marco de l’autre bout de la salle.

Nous plaquons un sourire sur nos lèvres et nous acquiesçons.

— Ça va, répond Holt, les mâchoires serrées. On essaie juste des trucs pour la scène.

— Excellent ! On s’y met ?

Holt se retourne vers moi, mais, en ce qui me concerne, la discussion est close. Je n’ai aucune envie de me trouver plus longtemps que nécessaire dans la même pièce que lui. Je n’ai aucune envie non plus de jouer une scène d’amour avec lui.

— Finissons-en. Prends ton script et allons-y.

Il part d’un rire creux.

— Je n’ai pas besoin de mon texte pour jouer cette scène.

— Non, bien sûr que non.

Nous nous plaçons chacun d'un côté de la salle. Marco tape dans ses mains pour réclamer le silence.

— Cassie, c'est quand tu veux.

J'avance plus en colère que je ne devrais l'être à ce moment de la pièce, mais tant pis. Autant utiliser cette colère.

Nous jouons, nous échangeons des mots durs et amers. Je l'attaque. Il garde ses distances. Blessé et évasif.

Il est vraiment bon.

— Tu penses vraiment que nous avons encore une chance ? m'interroge-t-il.

Je ressens l'intensité de ces mots au plus profond de moi.

— Parce que c'est faux et tu le sais. Je le sais, et ta conne de mère le sait. Mais elle est la seule à avoir le courage de le dire à voix haute. Arrête de vouloir empêcher l'inévitable. C'est un combat inutile.

Je parle bas mais avec force. Ma colère est mon outil. Il a tort, comme toujours. Je me glisse dans la peau de Sarah. Nous ne faisons plus qu'une.

— Depuis quand es-tu devenu aussi lâche ?

— Depuis que j'ai découvert que je ne savais rien de toi.

— Tu sais tout de moi ! Tout ce qui est important.

— Foutaises ! Je connais celle que tu prétendais être, et tu es une putain de comédienne ! Tu m'as eu !

La tension est palpable. Il cherche une porte de sortie. Hors de question que je la lui donne.

Je me rapproche.

— Sam, je sais que tu m'aimes. C'est une évidence. Tu m'aimes aussi sûrement que le ciel est

bleu et que la Terre tourne autour du Soleil. Si tu pars maintenant, tu te réveilleras dans cinq ans en le regrettant. Certaines personnes cherchent toute leur vie dans l'espoir de trouver ce que nous avons, et toi, tu décides de le jeter à la poubelle. Tu te rends compte de ça ?

J'ai presque du mal à respirer. Lui, il ressemble à un animal blessé, prêt à s'effondrer. Il ne me regarde pas.

— Je ne suis pas ton petit projet, Sarah. Je ne suis pas un objet que l'on répare.

Il tourne les talons.

— Attends !

Le tourment dans ma voix le retient.

— Tu n’as jamais été un projet et je ne te laisserai pas partir avant que tu m’aies dit que tu ne m’aimes pas en me regardant dans les yeux.

Ses épaules s’affaissent. Il marmonne un juron.

— Dis-le !

Il se retourne vers moi. Son visage exprime son conflit intérieur et sa douleur.

— Si tu tiens à tout gâcher entre nous...

Ma voix est vibrante d’émotion.

— ... Alors, au moins, fais-le correctement.

Il lutte. Il ne reculera pas.

— Dis-le !

Il prend une inspiration.

— Je ne t’aime pas.

J’entends presque le bruit de son cœur qui se brise. Je lui ordonne de le répéter. Il obéit, mais d’une voix encore plus basse. Je le détruis pour l’empêcher de partir. Il est obligé de rester avec moi, en mille morceaux.

— Dis-le encore.

L’effort lui coupe presque le souffle.

— Je... ne... t’aime... pas.

Il fixe le sol.

— Et tu crois vraiment ce que tu viens de dire ?

Il lève vers moi ses yeux humides et pleins de douleur. J’ai l’impression de me noyer.

— Non.

Et avant que j’aie le temps de réfléchir, de me préparer ou de fuir, il s’avance vers moi et prend mon visage dans ses mains. Ma gorge se serre. Il se penche vers moi et m’embrasse.

Tout explose. Nos corps s’accordent, mes sens sont en surcharge électrique et les trois dernières années disparaissent en fumée.

Ses lèvres sont comme dans mon souvenir. Douces et chaudes. Délicieuses. Sa respiration s’accélère

et ses mains s'agrippent à moi, une sur ma joue, l'autre dans mon cou. Il émet un grognement et la chaleur m'envahit. Mon corps est collé au sien, mes doigts sont dans ses cheveux et toutes les raisons pour lesquelles je m'étais promis de ne plus l'approcher fondent comme neige au soleil.

Notre baiser est rude, désespéré, passionné. Je ne voulais pas... mais... tous mes meilleurs souvenirs avec lui sont là.

Voilà ce que nous aurions dû être. Toujours. Nos mains et nos bouches entremêlées, à respirer à l'unisson. Laisser parler la connexion de nos âmes plutôt que de la fuir.

Ses mains parcourent un corps tremblant qui n'a pas ressenti cette chaleur depuis beaucoup trop longtemps.

Voilà pourquoi je n'ai eu aucune relation longue ces trois dernières années, pourquoi quand je passe une nuit avec un homme, je ne le rappelle jamais.

Aucun d'entre eux ne m'a jamais fait éprouver ce que Holt me fait éprouver.

Je cherche désespérément quelqu'un qui me transporte autant que lui, mais aucun ne lui est arrivé à la cheville. C'est la première fois que je me sens vraiment excitée depuis son départ. Je me déteste.

Je me libère de son étreinte.

— Ethan...

— Bon sang, Cassie, marmonne-t-il avant de m'embrasser encore.

Même si mon cerveau sait que c'est mal, mon corps ne peut plus se passer de lui. Chaque parcelle de mon être le réclame.

Ses gémissements sont plaintifs et désespérés. Il me serre plus fort, ses bras s'enroulent autour de moi. Je n'arrive pas à croire que, dans ce chaos que nous avons créé, j'arrive à me sentir si bien.

— C'est bon ! lance Marco avant de s'éclaircir la gorge. On s'arrête là avant d'être obligés de vous réserver une chambre d'hôtel. Bon travail. Votre alchimie est parfaite.

Le sort est brisé et je m'écarte. Holt me dévisage.

— Cassie...

Je le repousse. Il ne peut pas m'embrasser comme ça et prononcer mon nom comme ça. Je ne lui en donne pas le droit. Il avance, mais c'en est trop. Il tend la main vers moi et je le gifle.

Il recule, perplexe. Pendant une demi-seconde, je regrette mon geste.

Mais je me reprends. Tout est sa faute. Il sait exactement le pouvoir qu'il a sur moi et il l'a parfaitement exploité. À présent, mon corps a besoin de lui au point que j'en ai mal. Je ne peux plus.

Je ne veux plus.

Je déteste qu'il soit toujours capable de me faire ressentir cette émotion brute. Un seul baiser a suffi à effondrer le mécanisme de défense que j'avais mis si longtemps à échafauder.

Je le déteste, mais je me déteste aussi de le désirer à ce point.

Six ans plus tôt

Westchester

Journal de Cassandra Taylor

Mon cher journal,

Après m'avoir fait vivre l'enfer ces deux dernières semaines, Holt m'a avoué qu'il me désirait.

Enfin, la lecture de mon journal lui a donné une érection, ce qui revient probablement au même.

Je devrais n'en avoir rien à faire. Il est grossier, autocentré, incapable de présenter des excuses et rien de bon ne sortirait d'une relation avec lui. Sauf peut-être de super parties de jambes en l'air.

Oh, pour ça oui.

Je ne peux plus le nier. J'ai envie de lui au point qu'il me rend folle. Maintenant que je l'ai admis – mais seulement à toi, mon cher journal –, je suis terrifiée qu'il lise ces mots, parce que, selon lui, c'est inévitable. Chaque fois que j'écrirai ce genre de confession extrêmement gênante, l'univers trouvera un moyen de les lui faire lire...

Eh bien, dans ce cas : Eh, Holt, espèce de sale petite fouine qui lit les journaux intimes : j'ai envie de ton pénis. Ça te dirait de me sauter et de faire connaître à la petite vierge que je suis un orgasme mémorable ?

Je pose mon stylo et j'arrache la page. Je la froisse et la jette vers la corbeille. Évidemment, elle rebondit sur le rebord et rejoint les sept autres boules sur la moquette.

— Merde !

Je balance mon carnet contre la porte et me recroqueville dans mon lit, un bras sur les yeux.

Je n'arrive plus à écrire dans mon journal. Holt a gâché mon rituel, parce que je me dis sans arrêt qu'il va trouver le moyen de me lire et de violer mon intimité. Je n'ai plus accès à la seule chose qui me permettait de mettre de l'ordre dans mes pensées et dans les sentiments ridicules que j'éprouve pour lui. Je suis dégoûtée, écœurée !

— Cassie ?

On frappe à ma porte. La tête de Ruby apparaît dans l'entrebâillement.

— Ça va ?

— Non.

Je me passe la main sur le visage.

— Holt ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il a le rôle de Roméo, moi celui de Juliette. On s'est disputés.

— À propos de ton journal ?

— Entre autres.

— Il ne s'est toujours pas excusé ?

— Bien sûr que non. Et il m'a carrément demandé si je ne voulais pas le branler.

— Pas très sympa. Il aurait au moins pu dire s'il te plaît.

Ruby s'assied à côté de moi.

— Tu sais que tu lui plais, pas vrai ?

— Je m'en fous.

— Bien sûr que non. Et il te plaît aussi.

— Je ne veux pas.

— Parfois, désirer quelqu'un n'a rien à voir avec l'envie, mais avec le besoin.

— Ruby, c'est le roi des connards !

— Tu es folle de lui.

— On ferait le pire couple du siècle.

— Ou le plus beau.

Je me redresse.

— Et alors, où est-ce que tu veux en venir ?

— Je pense que tu devrais faire un pas vers lui.

Je me frotte les yeux.

— Ruby, non. On n'est pas compatibles. On est comme l'huile et le vinaigre. Tu peux nous secouer autant que tu veux, on ne se mélangera pas.

— Cassie...

Ruby me gratifie de son regard « je vais te faire profiter de ma grande sagesse ».

— ... Tu oublies que même si l'huile et le vinaigre ne se mélangent pas, ils sont les ingrédients principaux d'une excellente sauce salade.

Je plisse les yeux.

— C'est complètement débile.

— Je sais, soupire-t-elle. C'est tout ce que j'ai trouvé. N'empêche que c'est vrai, la vinaigrette, c'est très bon. Ce que je veux te dire, c'est que tu devrais baiser avec Holt. Tu t'éclaterais.

— Quoi ? Je devrais... Qu'est-ce que tu veux...

— Ça va, Cassie, ne me dis pas que tu n'as jamais pensé à te jeter sauvagement sur lui pour lui arracher ses vêtements !

Je fais la moue.

Bon d'accord, c'est vrai. J'y ai pensé. Ça ne veut pas dire que je compte passer à l'acte.

— Dois-je te rappeler que, saoule, tu t'es frottée à lui sans vergogne ? Et, d'après les rapports qui me sont parvenus, il ne se plaignait pas.

— Ça ne compte pas.

— Tu as poli ta petite fleur sur sa grosse racine et ça ne compte pas ? Laisse-moi rire !

Je me cache derrière mes cheveux en protestant.

— Ruby...

Elle écarte mes mèches et m'oblige à la regarder.

— Cassie, tu es manifestement accro à ce mec. Tu vas bien être obligée de prendre les choses en main avant que vous ne nous tombiez tous les deux en dépression. Vous ne pouvez pas continuer à vous fréquenter avec cette tension sexuelle permanente entre vous. Ce n'est pas sain. Je pense que tu devrais coucher avec lui jusqu'à ce que tu en aies marre. Mais bon, je ne suis pas dans ta culotte.

J'émetts un nouveau grognement avant de me laisser retomber sur mon matelas. Ruby se lève.

Près de la porte, elle se retourne.

— Tu sais, un jour, un homme sage a dit : « L'amour ne peut être trouvé où il n'existe pas, mais il ne peut être caché là où il est réellement. » Réfléchis à ça.

— Super. Tu as lu ça dans *1 001 Citations philosophiques pour les nuls* ?

— Non, je l'ai entendu dans la bouche de David Schwimmer dans *Une fiancée pour deux*. Un vrai navet, d'ailleurs.

Je ris.

— Bonne nuit, Cassie.

Cette nuit-là, je rêve de Holt et, grâce à Ruby, les images sont classées X.

Lundi matin, en me rendant à la salle de répétition, je ne sais toujours pas comment je vais me comporter avec lui. Je l'aperçois devant le théâtre, adossé au mur, ses lunettes de soleil sur le nez, une tasse de café en carton dans chaque main. Il se redresse en me voyant. Je m'arrête devant lui.

— Salut.

— Salut.

Il se mord l'intérieur de la joue avant de me tendre un gobelet.

— Oh... merde... c'est pour toi.

Je le prends et le porte à mes narines.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un « Je suis un pauvre con ».

J'essaie de réprimer le sourire qui soulève les coins de mes lèvres.

— Ah, c'est drôle, je trouve que ça sent le chocolat chaud.

— En fait, ils n'avaient plus de « Je suis un pauvre con ». Je leur ai proposé d'en préparer un, mais ils ont affirmé que j'étais surqualifié.

— Ils avaient raison.

Nous buvons en silence. Ce chocolat est la seule excuse que j'obtiendrai. Ce n'est pas si mal. Je me tourne vers lui.

— Tu as appris ton texte ?

— Ouais. Et je me dis chaque fois que quelqu'un aurait dû conseiller à Shakespeare de trancher dans le vif. Ce qu'il est bavard.

— Tu commences à apprécier Roméo ?

— Non. Plus je lis ses répliques, plus je me dis que le choix d'Erika est ridicule. Je ne peux pas jouer ce rôle, Taylor. Je ne peux vraiment pas.

— Erika t'en pense capable.

— Elle se trompe. Elle me prend pour ce que je ne suis pas.

— Peut-être qu'elle a foi en toi et voit celui que tu vas devenir.

Il secoue la tête.

— N'empêche que tout ce que je vais être capable de lui donner, c'est un mauvais Roméo.

— Si ça se trouve, c'est ce qu'elle cherche. Un Roméo parfait est ennuyeux. Ce sera plus intéressant de le voir lutter contre ses émotions. Tu sais, triompher de ses peurs.

Holt examine sa tasse.

— Et s'il ne triomphe pas, il se passe quoi ? finit-il par demander ?

Je cherche une réponse encourageante quand Erika nous fait signe d'entrer. Nous jetons nos gobelets et pénétrons dans le couloir obscur. Nous laissons nos sacs dans l'auditorium et rejoignons Erika sur scène.

— Comment vous sentez-vous, aujourd'hui ?

Holt et moi marmonnons des phrases vaguement positives.

— Je ne veux pas vous mettre la pression, reprend-elle, mais le succès de cette production dépendra de votre capacité à donner vie à ces personnages.

Holt lève les yeux au ciel.

— Vous allez devoir me faire confiance, mais aussi vous faire confiance mutuellement. J'attends que vous vous donniez complètement. C'est bien compris ?

Nous acquiesçons. Holt ressemble à un cheval effrayé par une abeille, prêt à partir au galop.

— Nous allons commencer par la scène où vous posez les yeux l'un sur l'autre pour la première fois. Aussi gnangnan que ça puisse paraître, ils tombent amoureux au premier regard.

Je hausse les épaules.

— Holt ne croit pas au coup de foudre.

— Il n’a pas besoin d’y croire. Je lui demande seulement d’y faire croire le public. D’accord, monsieur Holt ?

— OK.

Erika rit et nous positionne sur la scène.

— Vous devez imaginer que vous êtes entourés des nombreux invités de la fête. Roméo, tu t’ennuies profondément. Tes amis t’ont promis de t’aider à oublier Rosaline en te présentant d’autres belles jeunes femmes, mais aucune ne t’intéresse. Rosaline t’a pris ton cœur et tu ne seras plus jamais capable d’aimer. Tu te contentes de compter les minutes avant le départ.

Elle se tourne vers moi.

— Quant à Juliette, elle essaie désespérément d’éviter sa mère et Paris. Quand elle aperçoit Roméo, c’est comme si quelque chose se réveillait en elle. Tout le reste devient sombre et elle ne voit plus que lui. Elle est effrayée par cette attirance.

J’acquiesce nerveusement. Holt est pâle comme un linceul.

— Des questions ?

Holt secoue la tête. Je l’imite.

— Parfait, alors allons-y. Je veux voir de la passion, le Destin qui s’abat sur vous.

Elle va s’asseoir au premier rang avec son script et son carnet de notes. Holt et moi restons seuls sur la scène. Il est manifestement aussi anxieux que moi.

— Quand vous voulez, lance Erika.

Je prends une profonde inspiration, puis je laisse venir. Je lève doucement les yeux vers Holt. Il a les paupières closes. La concentration lui crispe les mâchoires, comme s’il essayait de se donner le courage de sauter d’un avion ou de marcher sur des charbons ardents. Il prend quelques courtes inspirations et ses lèvres se mettent à bouger. Mais je n’entends pas ce qu’il murmure.

Il ouvre enfin les yeux et regarde vers moi. Ou plus exactement vers mes pieds. La vue semble le satisfaire et il remonte lentement jusqu’à mes genoux. Je porte une jupe en jean assez courte. Il continue. Mes cuisses, mon estomac, mes seins, mon cou et enfin mon visage.

Il observe ma bouche pendant quelques secondes et... plonge ses yeux dans les miens. Je sens nos énergies se connecter. C’est comme si j’entrais en lui et que je l’absorbais en même temps. Il essaie de ne pas avoir peur, en vain. Pendant une seconde, je me demande s’il ne va pas prendre ses jambes à son cou. Son corps se raidit et un éclair de panique illumine son regard. Puis il expire doucement et Roméo est là. Il utilise ses propres émotions pour créer le personnage. Son personnage.

Je l’observe à travers les yeux de Juliette et c’est le plus bel homme que j’aie jamais vu.

Il y a seulement deux jours, nous nous criions dessus, et maintenant...

Maintenant, il est tout pour moi.

Nous avançons l'un vers l'autre. Ma peau tressaille d'excitation. Mon corps est en attente. Ses prunelles brûlent dans les miennes, intenses. Quand il s'arrête devant moi, je cesse presque de respirer.

Il pose les yeux sur moi. Je suis magnifique. Comme un miracle de Dieu réalisé pour lui seul.

J'ai besoin de le toucher. De sentir qu'il est réel et qu'il me désire, mais je sais que ce n'est pas ce que ferait Juliette. Alors, je reste là et je le bois des yeux. Sa mâchoire carrée, ses pommettes découpées, ses yeux pailletés et ses cheveux ébouriffés. Chaque partie de lui possède sa beauté propre ; ajoutées les unes aux autres, elles sont sublimes.

Je sens toujours sa peur, non loin, prête à bondir, mais il la maintient à distance. Il pose ses mains sur mon visage. Il m'effleure à peine, mais ma réaction est violente. Ses cils frémissent.

L'extrémité de ses doigts est brûlante. Sa peur pointe de nouveau le bout du nez.

Il fixe ma bouche, s'éclaircit la gorge et murmure :

— Si j'ai profané avec mon indigne main cette châsse sacrée, je suis prêt à une douce pénitence : permettez à mes lèvres, comme à deux pèlerins rougissants, d'effacer ce grossier attouchement... par un tendre baiser.

Les mots sont formels et archaïques, pourtant mon corps répond comme s'ils étaient éternels.

Les doigts toujours posés sur ma joue, il se penche vers moi. Lentement. Ses lèvres sont légèrement écartées. Je sais que Juliette reculerait, mais je n'en ai aucune envie.

Pourtant, je suis là pour jouer un rôle. J'enlève ses mains de mon visage mais je les garde dans les miennes.

— Bon pèlerin, vous êtes trop sévère pour votre main qui n'a fait preuve en ceci que d'une respectueuse dévotion. Les saintes mêmes ont des mains que peuvent toucher les mains des pèlerins ; et cette étreinte est... un pieux baiser.

Je serre sa main dans la mienne. Le rythme de ma voix n'est pas le bon. Je n'arrive plus à réfléchir. Il est si près de moi que je sens son odeur de savon et d'eau de toilette. Le chocolat dans son haleine.

Il est si près de moi qu'il est presque en moi.

Je tremble.

Il couvre ma main de la sienne et la caresse. Le murmure de nos peaux l'une sur l'autre est le bruit le plus intime que j'aie jamais entendu. Le courant qui passe entre nous me fait bouillir le sang.

Je ne suis pas la seule. Sa voix à lui est trop basse, presque rauque.

— Les saintes n'ont-elles pas des lèvres, et les pèlerins aussi ?

Je sens les vibrations de sa voix.

— Oui, pèlerin, des lèvres vouées à la prière.

Il continue de me caresser la main et entrelace ses doigts avec les miens. Je ne peux réprimer un frisson.

— Oh ! Alors, chère sainte, que les lèvres fassent ce que font les mains. Elles te prient ; exauce-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir.

L'intensité de son énergie me remplit. Le souffle me manque. Je n'arrive presque plus à parler.

— Les saintes restent immobiles, tout en exauçant les prières.

Il s'approche encore plus près de moi.

— Restez donc immobile, tandis que je recueillerai l'effet de ma prière. Vos lèvres ont effacé le péché des miennes.

Je retiens mon souffle. Ses lèvres s'approchent de ma bouche, mais elles sont encore trop loin.

Je suis prête à fermer les yeux et à savourer l'instant quand il s'immobilise. Il cligne des yeux et secoue la tête. Son poing se ferme sur mes mains.

Ethan, non.

Il clôt les paupières et émet un bruit étranglé.

— Monsieur Holt, l'interpelle Erika. Vous devez l'embrasser. Il y a un problème ?

Il lâche ma main et fait un pas en arrière. La peur qu'il s'efforçait de maintenir à distance a jailli.

Je la vois sur son visage et dans tout son corps.

— Je vous avais prévenue, gémit-il. Je ne peux pas.

— Monsieur Holt ?

Il secoue une nouvelle fois la tête et plonge les mains dans ses poches.

— Pourquoi est-ce que personne ne m'écoute ?

Il se dirige vers les coulisses et, malgré les appels d'Erika, ne se retourne pas.

Je lui emboîte le pas, mais Erika me rattrape.

— Cassie, murmure-t-elle. Vous devez faire très attention. Manifestement, il associe l'intimité avec des conséquences catastrophiques. Je suis certaine qu'il est capable de jouer ce rôle, mais quelqu'un doit l'en convaincre. Vous êtes la seule à pouvoir l'aider.

— Je ne sais pas. Nous passons notre temps à nous crier dessus.

— N'avez-vous pas remarqué que vous êtes la seule étudiante de la classe avec qui il fait un effort ? Il n'adresse la parole à personne d'autre.

Elle a raison. Je n'avais pas compris à quel point Holt est seul. Quand je déjeune avec Connor et Miranda, je ne le vois jamais à la cafétéria. Après les cours, il est toujours le premier à la porte, alors que tout le monde reste pour discuter.

Je pensais qu'il m'évitait, mais peut-être qu'en fait il évite tout le monde.

— Je vais lui parler.

Erika sourit.

— Parfois, les murs ne servent pas à éloigner les autres, mais à savoir qui se donnera la peine de les escalader.

Je comprends.

Dans les coulisses, j'entends un bruit.

— Holt ?

Il est dans une des loges, affalé sur une chaise, la tête dans les mains. La lumière autour du miroir forme comme un halo autour de lui. Il a l'air si malheureux. Je voudrais le réconforter, mais je ne sais pas comment m'y prendre.

— Je vais laisser tomber, chuchote-t-il. Tu mérites mieux que moi.

— Mais c'est toi que je veux. Si seulement tu acceptais de me faire confiance et de te faire confiance à toi-même, toi et moi pourrions être extraordinaires.

— Taylor...

Il se lève et se dirige vers la fenêtre.

— Je connais mes limites et, là, je les ai atteintes.

— Tu dois essayer, Holt. C'est tout ce que je te demande. Je sais que c'est difficile pour toi, mais tu n'as pas le droit d'abandonner sans avoir essayé.

— Ça ne sert à rien. Je vais me noyer et t'entraîner avec moi. Tu devrais te choisir un autre partenaire pendant qu'il est encore temps.

— C'est déjà trop tard pour ça.

J'aimerais poser ma main sur son épaule musclée.

— Je sais que je t'ai dit que je ne voulais pas que tu sois mon Roméo, mais j'avais tort. Il faut que ce soit toi. Personne d'autre ne pourrait jouer ce rôle aussi bien.

Il s'appuie au rebord de la fenêtre.

— Pourquoi te donnes-tu tant de mal ?

— Tant de mal pour quoi ?

— Tu passes ton temps à prononcer des phrases qui font que je t'aime un peu plus chaque jour.

C'est insupportable.

Je ne peux pas me retenir plus longtemps. Je pose mes mains entre ses omoplates et je le masse doucement.

Ses muscles se tendent sous mes doigts. Sa respiration est bruyante et irrégulière.

— Demande à Connor de me remplacer, lâche-t-il en levant la tête vers moi. Il déchargera dans son pantalon dès que tu l'embrasseras, mais il fera un meilleur Roméo que moi.

— Je n'ai aucune envie d'embrasser Connor.

Il se pétrifie.

Il me dévisage, puis se lève et avance vers moi. Je ne le quitte pas des yeux. Je ne bouge pas, pourtant mon instinct me hurle de prendre mes jambes à mon cou. Et s'il me rejetait comme la dernière fois ? Mais je veux prendre le risque.

— Tu as vraiment envie que je t'embrasse ?

— Oui, Ethan.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu demandes.

— Si, je le sais.

Je fais un pas vers lui.

— Si c'est ce dont tu as besoin pour savoir si tu es capable de jouer Roméo, alors allons-y. Ce n'est qu'un baiser.

Il recule, paniqué. J'avance encore.

— Et si ce n'est pas juste un baiser ? Qu'est-ce qu'on fera après ?

Il a le dos au mur. Je pose mes deux mains sur son torse. Son cœur bat fort et vite. Sa gorge vibre. Le désir qui émane de lui me fait tourner la tête. Je murmure :

— Ce n'est qu'un baiser, Ethan.

J'effleure son cou du bout des doigts, je suis la ligne de sa mâchoire.

— Une fois que nous nous serons embrassés, nous nous rendrons probablement compte que nos corps sont aussi incompatibles que nos personnalités.

Je mens. Je suis déjà plus excitée que je ne l'ai jamais été. Chaque pore de ma peau réclame d'être touché, caressé. Et c'est si bon de le sentir sous mes doigts.

— Taylor...

Il m'enlace et m'attire contre lui.

— S'il y a une chose dont je suis sûre, c'est que nos corps ne sont pas incompatibles.

Il me serre plus fort et je sens son sexe, long et dur contre mon ventre. Savoir que je lui fais cet effet me provoque une satisfaction sauvage. Je me presse contre lui. Il émet un grognement.

— C'est une mauvaise idée, Taylor.

Je passe ma main dans ses cheveux.

— Embrasse-moi.

Je touche ses lèvres qui s'écartent. Son souffle chaud sur ma main. Je caresse sa lèvre inférieure.

Soyeuse et douce. Il est troublé.

— Je me suis comporté comme un connard avec toi depuis le jour de notre rencontre.

— C'est vrai.

Il pose son front sur le mien. Ses mains remontent dans mon dos.

— Je t'ai repoussée encore et encore. Et tu as quand même envie que je t'embrasse ?

— Oui. Très envie.

Ses mains sont sur mes côtes.

— Tu ne vois pas que c'est n'importe quoi ? Que je ne suis surtout pas le garçon qu'il te faut ?

Sa voix est chaude et douce.

— Je le sais, mais... est-ce que tu en as envie, toi ? Est-ce que tu as envie de moi ?

Je t'en supplie, dis oui.

Il déglutit.

— Bordel, oui, lâche-t-il, comme à regret.

Je me dresse sur la pointe des pieds et je tire son visage vers moi. Quand sa bouche est assez près, je presse doucement mes lèvres contre les siennes.

C'est bon.

Nos corps se tendent, se rejoignent. Mon sexe est en feu. Holt émet un grondement qui exprime autant le plaisir que la souffrance.

Je m'écarte. Sa bouche est entrouverte. Je l'embrasse encore. Un peu plus fort. Je ne réfléchis plus. Je me fonds en lui. Un incendie s'est déclenché dans mon corps. Il exhale un nouveau gémissement et se laisse aller. La chaleur de sa bouche s'ajoute à la mienne et je me demande pourquoi je ne l'ai pas embrassé dès le premier jour.

— Je n'arrive pas à croire que personne ne t'ait encore pris dans ses bras de cette façon, murmure-t-il avant de m'embrasser plus profondément.

Sa langue est dans ma bouche et je perds tout contrôle de moi-même. Je me perds dans sa sensualité, ses phéromones me rendent affamée de lui. Rien n'existe plus autour de nous. Mon corps naît sous ses caresses.

Je suis soudain la fille que j'ai toujours rêvé d'être. Belle, sûre d'elle, désirable. Tout ça grâce à lui.

Je m'écarte. Je le regarde. Il est essoufflé, bouleversé. Sa poitrine se soulève, son regard est fou.

Il est dans le même état que moi : à vif et insatiable.

— Tu avais raison, Ethan. Nous ne pouvons plus revenir en arrière, à présent maintenant...

— Je t'avais prévenue. Tu aurais dû m'écouter.

Il prend mon visage dans ses mains et m'embrasse de nouveau. Tout ce que je croyais savoir dans ce domaine est effacé par ses lèvres, sa langue, ses grognements. Ses mains sont partout sur moi.

J'enfonce mes ongles dans son cuir chevelu. J'essaie de prendre tout ce que je peux, de me rassasier.

Mais c'est impossible.

Je laisse échapper un gémissement.

Sa bouche descend vers mon cou. Il me rend folle. Il me fait reculer jusqu'à ce que mes fesses atteignent la table de maquillage devant le miroir. Il me hisse dessus et pousse ses hanches entre mes jambes. Ma jupe se relève. Son sexe, rigide, se presse contre le mien.

Nous nous embrassons, nous nous enlaçons, nous nous perdons l'un dans l'autre. Trop de tissu,

pas assez d'oxygène. Il est dur, je suis moelleuse. Je ne savais pas que quelque chose pouvait être aussi bon.

— Bordel, Taylor...

Une de ses mains me prend les cheveux, l'autre s'agrippe à mon sein.

— Taylor, c'est n'importe quoi. Je savais que tu me ferais cet effet et je t'ai laissée m'approcher.

Je suis foutu, maintenant.

— On l'est tous les deux.

J'attrape sa tête et l'oblige à m'embrasser encore. Je suis déjà accro au goût de ses lèvres et de sa langue. Mes mains en veulent plus. Je soulève sa chemise et trouve son ventre, plat et chaud. Il tressaille. Il m'embrasse comme s'il se noyait. Ses mains à lui sont maintenant sous mon pull, sur mon soutien-gorge. Il me pétrit. C'est tellement bon que c'en est douloureux.

Il se presse encore plus contre moi, mais ce n'est pas assez. Rien n'est assez. J'en veux plus. Je le veux tout entier.

— S'il te plaît...

Je ne sais même pas ce que je lui demande. De me faire l'amour ? Est-ce vraiment ce que je veux ?

— Non, on ne devrait pas faire ça, murmure-t-il.

Sa bouche explore la peau sous mon oreille.

— C'est n'importe quoi, Taylor. Dis-moi d'arrêter.

— Je ne peux pas.

Il suce la base de mon cou. Je sais qu'il va laisser une marque, mais c'est sans importance. Je suis à lui.

Il me soulève et me plaque contre le mur. Son sexe se colle au mien. Je gémiss de plaisir. Il est si dur. Je le veux en moi. Il doit apaiser cette douleur. Nourrir mon corps affamé.

Il me tient par les fesses.

— Taylor, si tu ne me demandes pas maintenant d'arrêter, je te jure que je vais te baiser contre ce mur. C'est trop bon. Je le savais. Je savais que tu serais bonne.

Je remue mes hanches. Je ne pourrais pas lui dire d'arrêter même si j'avais une arme pointée sur la tempe. Il répond à ma sollicitation en remuant ses hanches aussi. Je ne veux pas que ça s'arrête.

Tout mon corps est contracté sous l'effet d'un plaisir dont j'ignorais jusqu'à l'existence. C'est comme si j'escaladais une montagne. S'il continue de remuer, je vais atteindre le sommet et me jeter

dans le vide.

— Cassie... je ne peux pas... je ne dois pas.

Il halète en rythme avec ses hanches. Je ne veux pas qu'il s'arrête. Non.

J'enfouis mon visage dans son cou et je le marque comme il m'a marquée. Son eau de toilette me pique la langue. Nous gémissons et grognons ensemble. Je retiens mon souffle, j'attends de m'envoler.

— Ethan...

— Cassie, bordel...

— *Monsieur Holt ? Mademoiselle Taylor ?*

La voix d'Erika. Ethan arrête de bouger, arrête de respirer. La tension entre nous se dissout.

Non, non, non !

Des pas.

— Ah, vous êtes là. Je me demandais si j'avais perdu mes comédiens principaux, mais on dirait que vous travaillez sur vos rôles. Bien. Ça me prouve votre implication.

Elle est derrière nous dans la pièce.

Je me détache de Holt. Il me regarde, paniqué. Nous sommes tous les deux à bout de souffle. Nos lèvres sont rouges et gonflées.

Erika s'éclaircit la gorge. Je défais mes jambes d'autour de la taille d'Ethan pour qu'il puisse me reposer par terre. Je tire sur ma jupe et mon pull. Ethan se passe les doigts dans les cheveux et enfonce ses mains dans ses poches. Erika nous regarde comme si tout était normal.

— On dirait que vous aviez une discussion intéressante. Vous semblez avoir résolu le problème qui vous empêchait d'embrasser Mlle Taylor, monsieur Holt.

— Eh bien, j'allais atteindre le fond du problème quand vous êtes arrivée.

Erika hausse les sourcils.

— C'est ce que j'ai cru entendre.

Je laisse échapper un ricanement nerveux. Je me couvre la bouche. Mon corps me lance douloureusement et mon cœur bat trop vite. Sentir Holt juste derrière moi ne m'aide pas beaucoup.

— Je suppose que vous ne voulez plus abandonner votre rôle, monsieur Holt ? reprend Erika.

— Vous supposez bien.

— Parfait. Dans ce cas, nous avons pas mal de travail devant nous. Je vous retrouve sur scène dans cinq minutes.

Elle tourne les talons et nous laisse seuls avec notre tension sexuelle si épaisse qu'elle pourrait servir d'isolation.

Je lui jette un coup d'œil. On dirait un prisonnier en train de préparer son évasion.

— Écoute, Taylor... ce baiser était...

Extraordinaire ? Fantastique ? Magique ?

Je sais qu'il ne va utiliser aucun de ces adjectifs, alors je le devance.

— C'était stupide, je sais. Je sais aussi que tu vas faire comme si rien ne s'était passé entre nous.

Alors faisons ça.

Je n'arrive pas à croire qu'un baiser ait ainsi bouleversé mon univers. Je pensais désirer Holt, mais je comprends maintenant que ça va plus loin que ça. Qu'il s'agit d'une compulsion puissante. Je regrette de ne pouvoir revenir en arrière. C'était moins douloureux avant.

Il savait que ça arriverait. J'aurais dû l'écouter. Il prend une profonde inspiration.

— Je jouerai le rôle, mais quand nous ne serons pas sur scène...

— Nous serons juste amis. Ça va. J'ai compris.

Il a raison. Nous nous éviterons un naufrage assuré.

Nous devons garder nos distances et essayer de ne pas être obsédés l'un par l'autre.

Sauf que j'ai peur que ce soit trop tard.

8

Mails et zen

Aujourd'hui

New York

Fin de la quatrième journée de répétition

Je rentre chez moi et je me retrouve au beau milieu de la forêt amazonienne. Pépiements et cris d'oiseaux, bruits de pluie et de cascade, le tout mêlé à une espèce de soupe électronique qui me donne envie de m'arracher les oreilles.

— Merde !

— Je t'ai entendue ! Tu es priée de ne pas polluer notre environnement avec un langage agressif.

Tu réduis ma sérénité à néant.

Mon épuisement émotionnel me pèse comme une couverture de plomb. Je laisse tomber mon sac dans le couloir avant d'entrer dans le salon avec une démarche de zombie et de m'effondrer sur le canapé.

— S'il te plaît, éteins ta musique pourrie.

Je m'allonge, rivant les yeux au plafond.

— Ça n'a rien de relaxant. Ça me donne envie de torturer des chiots. Et de t'arracher les ongles un à un pour terminer.

Tristan, mon colocataire, est assis en tailleur sur le tapis, les mains sur les genoux. Ses paupières sont closes et sa respiration est régulière et mesurée. Il porte un short minuscule et... rien d'autre.

J'en profite pour admirer son corps d'un mètre quatre-vingt-treize merveilleusement sculpté par des années de yoga. Il est la perfection faite homme. Il a attaché ses longs cheveux noirs en queue de cheval et son visage est lisse, sans aucune tension. Né d'une mère japonaise et d'un père malaisien, il possède une sorte de beauté exotique qui mériterait d'être immortalisée par un artiste. Il ferait une magnifique statue.

Un bouddha sexy.

Tristan est mon opposé parfait : il est la définition même de zen.

— Mauvaise journée ? me demande-t-il.

J'ai passé l'après-midi à embrasser mon ex dont je suis comme une idiote toujours amoureuse.

Oui, je dirais que c'est plutôt une mauvaise journée.

— Encore pire que ça.

Tristan ouvre les yeux et m'examine des pieds à la tête.

— Cassie ! Tes chakras sont tout en désordre ! Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

— Holt et moi nous sommes embrassés.

Ma voix est rauque de fatigue. Mon cerveau est en compote. Je suis tellement bouleversée que j'arrive à peine à articuler.

Tristan soupire en secouant la tête.

— Cassie, nous en avons pourtant parlé. Tu m'avais juré de ne pas recommencer avec lui. Tu as prêté le serment d'autoprotection.

— Je ne lui ai pas sauté dessus, Tris. C'était dans le texte.

Il coupe la musique. Enfin.

— Oh. Et ?

— Et...

Il attend que je continue, mais je n'y arrive pas. Si j'ouvre la bouche, une avalanche d'amertume va en sortir et me laisser nue et sans protection.

— Cassie ?

Je secoue la tête. Il comprend.

Il s'assied près de moi et m'enveloppe dans ses bras immenses.

— Ma chérie, murmure-t-il alors que je me blottis contre lui comme si j'étais au milieu de l'océan et qu'il était la dernière bouée.

— Tris, je n'y arriverai pas.

— Tu savais que ce serait dur.

— Je ne pensais pas que ce le serait à ce point.

— Et lui, comment il vit tout ça ?

— Il se comporte comme un connard.

— Vraiment ?

Je soupire.

— Non, pas vraiment. Il est même plutôt gentil et attentionné, mais c'est presque pire. Je ne sais pas du tout comment réagir.

— Il a peut-être changé.

— M'étonnerait.

— Il s'est excusé ?

— Bien sûr que non.

— Et s'il le faisait ?

Je réfléchis. Est-ce que j'accepterais ses excuses ? Pourrait-il s'excuser suffisamment pour que je lui accorde le pardon ?

— Cassie ?

— S'il s'excusait, et dis-toi bien qu'il serait plus probable que de petits animaux poilus te sortent du trou de balle, ça ne changerait rien. Holt est ce qu'il est, je suis ce que je suis. On est comme des aimants géants qui passent leur temps à changer de pôle. Une fois on s'attire, une fois on se repousse et je...

Je me tais. Je ne peux pas le dire. Je ne peux pas reconnaître à voix haute qu'aujourd'hui je me suis sentie entière pour la première fois depuis des années. Ça me rend folle de penser qu'il est le seul à me faire cet effet.

Je me passe la main sur les yeux.

— Je ne sais plus quoi faire.

— Tu dois lui parler.

— Pour lui dire quoi ? Euh, tu sais, Ethan, même si tu m'as complètement détruite quand tu m'as quittée, je suis toujours folle de toi ! Eh oui, je suis une grosse masochiste. Je ne peux pas lui donner ce genre de munition !

— Vous n'êtes pas en guerre.

— Oh, que si.

— Est-ce qu'il le sait ?

— Je pense que oui, c'est lui qui l'a déclarée.

Tristan plisse les paupières. Je sais qu'il est sur le point d'énoncer une pensée profonde et tout aussi profondément agaçante. Quoi qu'il dise, il aura raison. Il a toujours raison. Je déteste ça.

Lui et moi sommes en phase depuis ce soir où il m'a attendue devant les loges pour me dire combien il m'avait trouvée époustouflante dans la version off-Broadway d' *Un portrait*. C'est comme s'il était écrit que ce garçon devait un jour entrer dans ma vie. Je n'avais pas eu d'ami aussi proche depuis que Ruby était partie travailler en Europe.

Il cherchait un appartement et, quand ma colocataire s'est révélée être une kidnapeuse de chaussures (elle s'est envolée une nuit en emportant toute ma collection), je lui ai tout de suite proposé d'emménager avec moi.

C'est mon meilleur ami et, ces trois dernières années, il a vécu toute l'évolution de ma haine à l'égard de Holt. Il m'a aidée à vaincre mes tendances autodestructrices mais, aujourd'hui, je suis en train de faire un grand pas en arrière.

— Cassie, de quoi est-ce que tu as envie ?

Ça ressemble à une question facile, mais je sais que c'est un piège. Tristan ne pose jamais de question facile.

— Je ne veux plus qu'il me fasse ressentir ça.

— Je ne t'ai pas demandé ce que tu ne voulais pas. Si tu pouvais avoir ce que tu désires, sans prendre en compte le passé, le présent et le futur, qu'est-ce que ce serait ?

Je le sais, mais je sais aussi que c'est impossible.

— Être de nouveau heureuse.

— Qu'est-ce qui te rendrait heureuse ?

Ethan.

Non.

Si. Être dans les bras d'Ethan, embrasser Ethan.

Non. Tu ne peux pas. Il ne faut pas.

Ethan me déshabillant et me caressant.

Non !

Ethan gémissant en me pénétrant. Me murmurant qu'il m'aime.

Oh, pitié.

Je me lève. Dans la cuisine, les mains tremblantes, j'attrape la bouteille de vin la plus proche et me verse un grand verre. Tristan m'a rejointe. Appuyé contre le chambranle, il me regarde avec un air désapprobateur. Je bois trop vite.

— Cassie...

— Je ne veux pas entendre ce que tu vas dire.

— Sortons.

— Non.

— Si. Tu as besoin de te changer les idées et d'arrêter de te focaliser sur le charmant Ethan Holt.

— Ne le qualifie pas de charmant. Ne prononce même pas son nom.

— Je t'emmène au Zoo. C'est une soirée hétéro. Tu pourras te rincer l'œil autant que tu veux.

Je vide mon verre.

— La seule chose dont j'ai besoin ce soir, c'est de picoler toute seule chez moi jusqu'à ce que je m'endorme. Si je sors avec toi, je vais finir par coucher avec un inconnu qui me fera oublier l'espace de quelques heures le connard dont il ne faut pas prononcer le nom. Et puis, demain matin, j'aurai droit à ton sermon sur l'absurdité des relations d'une nuit que je ne pratique que pour me désensibiliser de la douleur que m'a fait éprouver le roi des salopards en me rejetant. Et tu ajouteras qu'un jour je devrai soigner le trou béant ouvert dans mon cœur et pas seulement les symptômes de mon mal.

Tristan hoche la tête.

— Tu m'impressionnes. Je commençais à croire que tu n'écoutais rien de ce que je te disais.

— Non seulement j'écoute, mais j'apprends.

Je me ressers un verre.

— Merci ô puissant dieu Soleil, s'exclame Tristan en me prenant dans ses bras. Alors, quand est-ce que tu vas lui parler ?

— Je ne sais pas. Quand je me sentirai capable de le faire sans tomber en morceaux ?

— Autant dire jamais.

— Tristan...

— Cass, tu ne fais que reculer pour mieux sauter. Plus vite tu le feras, plus vite tu pourras purger toute cette énergie négative entre vous.

— Je ne sais pas si c'est ce qu'il veut.

Tristan lève les yeux au ciel.

— Même moi, je sais que c'est ce qu'il veut, alors que je ne l'ai jamais rencontré. J'ai lu les mails qu'il t'a envoyés, tu te rappelles ? Quand vas-tu cesser de te cacher derrière ton petit doigt ? Si tu trouves le moyen de lui pardonner, alors peut-être, je dis bien peut-être, que tu arriveras à être de nouveau heureuse. Avec ou sans lui dans ta vie.

Il a raison. Comme toujours.

— Tu sais que je te déteste ?

— Je sais que c'est faux.

Je bois une grande lampée de vin.

— Laisse-moi encore quelques jours et après, promis, je lui parle.

Tristan me serre de nouveau contre lui.

— C'est bien, ma chérie. Je t'aime, tu sais.

— Moi aussi, je t'aime. Amuse-toi bien, ce soir.

— Ne t'en fais pas pour ça. À demain.

Je l'embrasse sur la joue puis je prends la bouteille de vin et je m'enferme dans ma chambre.

Je mets de la musique et j'allume mon ordinateur portable. Je vérifie rapidement ma messagerie.

J'ai un mail de Ruby qui me fait rire et tout un tas d'autres qui me proposent le moyen le plus sûr d'agrandir la taille de mon pénis. Je les efface avant de fouiller un peu dans les archives. Ils sont là.

J'ai nommé le dossier : « Mails du connard ». Je fixe l'icône en sirotant mon vin, puis d'un clic de souris, j'ouvre les fichiers.

J'ai déjà lu ces mails des milliers de fois. Avec les yeux toujours embués par l'amertume et la souffrance.

Lirais-je la même chose si j'arrivais à dépasser cet état ? Découvrierais-je un Holt différent de celui que j'ai passé tant d'heures à maudire ?

— Et merde, merde, merde !

Premier mail. Les mots s'affichent sur mon écran. Je prends une profonde inspiration. Le message est daté de trois mois après qu'il m'a quittée.

Ethan Holt ERHolt@gmail.com

Cassandra Taylor Taylor18@gmail.com

Sujet : aucun

16 juillet à 21 h 16

Cassie,

Je suis assis là devant mon ordinateur depuis des heures à essayer de rassembler mon courage pour t'écrire. Maintenant que je me suis enfin décidé, je n'ai aucune idée de ce que

je vais te dire. Devrais-je te présenter mes excuses ? Oui, bien sûr. Devrais-je te supplier de m'accorder ton pardon ? Sans aucun doute.

Me l'accorderais-tu ? Ça m'étonnerait.

Mais même si je t'ai fait mal, je pense toujours que j'ai eu raison de te quitter. Il fallait que je le fasse tant que l'un d'entre nous avait encore une chance de s'en sortir.

Je souris parce que je t'imagine en train de lever les yeux au ciel et de me traiter de connard. Tu as

raison, évidemment. Je t'ai prévenue le jour où nous sommes

rencontrés, tu te rappelles ? J'avais tellement peur de toi. Je t'ai dit que je ne voulais pas être ton ami, mais tu as fait en sorte que ça arrive quand même.

Et tu as été la meilleure amie que j'aie jamais eue.

Ton amitié me manque.

Tu me manques.

C'est probablement tout ce que je voulais dire.

Ethan

Le suivant a été écrit un mois plus tard.

Ethan Holt ERHolt@gmail.com

Cassandra Taylor Taylor18@gmail.com

Sujet : aucun

13 août à 19 h 46

Cassie,

J'ai décidé de continuer à t'écrire même si tu ne réponds pas. Je vais faire comme si tu lisais ces lignes et que tu pensais à moi. Tu sais que je suis très fort pour faire semblant.

Le spectacle se passe bien. Le casting est bon et je suis content de rejouer Mercutio et pas

Roméo. Le rôle de jeune premier ne m'a jamais convenu, comme tu le sais.

Quand je pense à toi, j'ai une douleur dans la poitrine. Je n'aime pas ça. Je suis trop jeune

pour avoir des problèmes cardiaques. J'ai trop peur d'aller chez un médecin. Il

m'annoncerait certainement que mon cœur est définitivement brisé et qu'il n'y a plus rien à

faire.

Parfois, je me demande ce que tu fais, ce que tu deviens, et j'espère que tu as tourné la page.

C'est ce que tu mérites, mais une part de moi t'espère désespérée.

Tu me manques,

Ethan

Le suivant est celui que j'ai lu le plus souvent. Celui que je relis quand son absence est trop douloureuse, parce que je peux presque sentir sa main sur moi.

Ethan Holt ERHolt@gmail.com

Cassandra Taylor Taylor18@gmail.com

Sujet : aucun

1 septembre à 2 h 09

Cassie,

Il est deux heures du matin et je suis saoul. Complètement bourré, même. J'ai envie de toi.

Je te veux nue et haletante. Je veux voir ton visage quand tu jouis. Je... je veux te baiser.

Sauf que je ne t'ai jamais baisée. J'ai jamais pu faire comme si ce n'était que du sexe entre nous. Parce que ce n'en était pas. C'était bien plus que ça.

J'ai ramené une fille à la maison ce soir. Une jolie fille. Belle, même.

Pas aussi belle que toi.

Elle voulait que je la saute, mais je n'ai pas pu. J'arrivais même pas à l'embrasser parce que ses lèvres n'avaient pas le goût des tiennes et son odeur, je n'aimais pas son odeur parce que ce n'était pas la tienne.

Maintenant, je bande comme un âne pendant que je t'écris et je sais que plus jamais je ne serai en toi. Je n'arrive à penser à rien d'autre. Alors quand j'aurai fini de t'écrire, je vais sûrement aller me branler en pensant à toi et me détester encore un peu plus.

Je suis lamentable.

Je ne veux plus penser à toi comme ça. Ça fait trop mal.

Tu me manques tellement,

Ethan

Et le lendemain...

Ethan Holt ERHolt@gmail.com

Cassandra Taylor Taylor18@gmail.com

Sujet : pas d'excuse

1 septembre à 10 h 16

Cassie, j'ai tellement honte de ce que je t'ai écrit hier soir. Je n'ai aucune excuse. J'ai trop bu et... voilà, tu connais la suite.

S'il te plaît, efface ce message et oublie-le.

C'est ce que je vais essayer de faire.

Ethan.

Après ça, je n'ai plus eu de ses nouvelles pendant des mois. Et puis...

Ethan Holt ERHolt@gmail.com

Cassandra Taylor Taylor18@gmail.com

Sujet : aucun

13 janvier à 12 h 52

Bonne année Cassie

Ça fait un moment.

Comment vas-tu ?

Bien sûr, je sais que tu ne répondras pas. Tu ne réponds jamais. Et je le comprends.

J'ai commencé une thérapie. Je parle et j'essaie de comprendre pourquoi je fous toujours

tout en l'air. Je veux m'améliorer. J'aurais dû faire ce travail depuis longtemps, mais mieux vaut tard que jamais, non ?

Mon psy dit que je dois abandonner mes peurs afin de laisser mes semblables entrer.

Mais je ne sais pas.

Si ça se trouve, je ne suis tout simplement pas fait pour être heureux. Si je n'ai pas pu l'être avec toi, c'est qu'il n'y a pas d'espoir.

Je voudrais que l'on se réconcilie. On pourrait peut-être redevenir amis. Mais je ne sais pas

du tout comment m'y prendre. Même si je savais, tu n'en aurais sans doute pas envie.

Dis-moi.

Je voudrais être de nouveau ton ami, Cassie.

Tu me manques,

Ethan

Il y en a d'autres, mais je ne suis pas capable de continuer. Je n'ai plus de vin et j'ai les yeux qui piquent.

Je vais lui écrire...

Cassandra Taylor Taylor18@gmail.com

Ethan Holt ERHolt@gmail.com

Sujet : fin de semaine

4 Septembre 21h46

Ethan,

Pour le bien de la pièce, je crois qu'il est temps que nous parlions.

Demain après les répétitions ?

Cassie

J'appuie sur « Envoi » avant d'avoir eu le temps de changer d'avis.

Mes rêves me détestent. Ils me ramènent sans cesse à une époque où je voulais juste oublier. Ou me rappeler. Je ne sais pas vraiment.

L'homme m'embrasse dans le cou et accélère son rythme. J'émetts les bruits qu'il attend, mais je ne suis pas du tout près de jouir.

— Cassie, regarde-moi.

Je ne peux pas. Ça ne marche pas comme ça. Le regarder brise l'illusion et, aussi fragile soit-elle, cette illusion est tout ce que j'ai.

— Cassie, s'il te plaît.

Je le repousse et l'oblige à se mettre sur le dos. Je reprends le contrôle. Je vais lui offrir ce que je ne possède pas.

Il grogne de plaisir et m'étreint les hanches. Je sais que c'est presque fini. Il passe ses mains sur mon corps, amoureuxment. Je ne mérite pas ces gestes. comment ne l'a-t-il pas encore compris ?

— Cassie, s'il te plaît, regarde-moi.

Je ne veux pas entendre sa voix. Je bouge plus vite pour le faire taire. Il jouit et se relâche. Je n'ai pas eu d'orgasme, mais je suis soulagée.

Je fais semblant de jouir aussi et je me couche sur son torse. Il a beau m'enlacer, il n'empêche pas le

fossé entre nous de se creuser.

J'écoute son cœur. Il bat fort, vite, mais avec régularité. Il n'a pas peur d'aimer. Ce son m'est étranger.

Je me lève et ramasse mes vêtements. Il suit chacun de mes gestes du regard.

— Tu ne restes pas ?

— Non.

Il soupire. Il est fatigué de cette réponse. Moi aussi. Il s'assied sur le lit.

— Dis-moi juste un truc.

— Quoi ?

— Est-ce qu'un jour ce sera vraiment avec moi que tu feras l'amour ?

Je m'immobilise trois secondes. Je déteste être aussi facile à décrypter.

— Cassie, il t'a quittée.

— Je sais.

— Alors, laisse tomber.

— J'essaie.

— Il est à l'autre bout du monde et, moi, je suis là. Je t'aime. Je t'aime depuis longtemps. Mais ça, tu t'en fiches pas mal, hein ?

Il se lève à son tour et enfile son caleçon. Il est énervé. Je ne lui en veux pas. Il mérite mieux et plus que ce que je lui offre.

Je m'assieds sur le lit, vaincue. J'ai commencé cette histoire pour punir Roméo mais, maintenant, j'ai envie que ça marche. Je donnerais n'importe quoi pour ça.

Pourtant, je tourne en rond. J'essaie de faire semblant, mais c'est un échec et je déteste me rendre compte que faire du mal à quelqu'un m'empêche de souffrir.

Il se place devant moi et je l'enlace. Il me serre. Fort.

— Je n'arrive pas à croire qu'Ethan arrive encore à tout foutre en l'air, alors qu'il n'est même plus là.

La simple mention de son nom me coupe le souffle. Je m'écarte et j'essaie d'effacer du bout du doigt les lignes qui me barrent le front.

— Je suis désolée. Je sais que c'est cliché, mais c'est vrai. Tu n'y es pour rien, tout est ma faute.

Il rit.

— Oh, ça, je le sais.

Son expression s'adoucit.

— Mais je continue d'espérer que tu arrives à tourner la page, Cass.

J'acquiesce sans lever les yeux.

— Moi aussi.

Il m'embrasse avec tendresse et j'ai envie de pleurer. J'aimerais tellement que tout soit différent.

Il me raccompagne à la porte et m'embrasse une nouvelle fois.

— On se retrouve ce soir au théâtre ? me demande-t-il.

J'opine et je lui dis au revoir. Ça y est, nous sommes redevenus des professionnels qui ne s'aiment que lorsqu'ils sont sur les planches.

C'est mieux. Plus facile.

Je dois me reprendre. Ne plus infliger mes humeurs à d'autres. Inutile d'essayer de construire une relation vouée à l'échec. À partir de maintenant, ce sera, on passe la nuit et au matin, tchao.

L'amour est une faiblesse.

Ce n'est pas la seule leçon que Holt m'ait apprise, mais c'est celle qui m'a le plus marquée.

Je manque de tomber de ma chaise en me réveillant en sursaut. Mon cœur bat la chamade. La culpabilité, sans doute.

Quelle heure est-il ?

Onze heures moins le quart. Je dors depuis une heure.

J'ai la bouche sèche et la pièce vacille un peu. J'ai quand même vidé toute une bouteille de vin.

Je me lève en émettant un grognement. Encore engourdie, je me dirige vers la salle de bains.

Je prends une douche et me brosse les dents. La panique me tenaille l'estomac.

Je lui ai envoyé un mail.

Je lui ai envoyé un mail pour que l'on se parle.

Je ne suis pas prête. S'il essaie de se trouver des excuses, je vais lui écrabouiller le nez, c'est sûr.

Je me sèche les cheveux et ne prends pas la peine de les coiffer. Puis j'enfile mon pyjama préféré et je

me glisse sous la couette. J'essaie de lire, mais je vois trouble. Je me frotte les yeux en soupirant.

Je suis tendue, saoule et j'ai envie de faire l'amour. Bon sang, j'ai vraiment besoin de me faire sauter.

Je n'arrive pas à me rappeler le dernier type qui m'a donné du plaisir. Comment s'appelait-il ?

Matt ? Nick ? Blake ? Je suis presque sûre que c'était un prénom avec une seule syllabe.

Peu importe. C'était pas mal, mais il ne m'a pas fait jouir. Peu d'entre eux y arrivent. Ils font du bien à mon ego et me permettent d'oublier pour un temps, mais aucun ne me fait grimper aux rideaux comme Holt. Cela dit, aucun d'entre eux ne m'a non plus arraché le cœur pour mieux le piétiner. Il y a peut-être un lien de cause à effet.

Mon téléphone sonne. Sûrement Tristan qui veut me décrire le dernier super beau mec qu'il vient de repérer en boîte.

Je décroche.

— Écoute, mon chou, je suis saoule et j'ai super envie de baiser. Je ne suis pas du tout d'humeur à t'écouter me décrire des beaux mecs qui, de toute façon, ne me toucheront pas. Alors pour l'amour de mon pauvre vagin négligé, commande-toi un autre cosmo et va prendre du plaisir plus loin.

Silence. Puis une toux gênée.

— Euh, je serais plus que ravi de prendre du plaisir, mais, juste pour que tu le saches, je n'avais pas l'intention de te parler de mecs. En revanche, avoir des nouvelles de ton vagin m'intéresse. Ça fait un moment que je n'ai pas eu de tête-à-tête avec lui.

La chaleur envahit mes joues. Je ne devrais pas me sentir gênée devant Holt, pourtant...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Sachant que tu es saoule et que tu as envie de sexe, j'aimerais être près de toi, mais puisque ce n'est pas le cas, je voudrais te parler. J'ai reçu ton mail.

Je réprime un soupir. Je n'ai aucune patience pour son petit jeu de séduction ce soir.

— D'accord.

— On dit samedi soir, alors ? Et... merci.

— Ne me remercie pas tout de suite. Il y a peu de chances que je ne finisse pas la soirée en te jetant des insultes ou des objets à la figure. Mais de toute façon, ça ne peut pas vraiment être pire, non ?

— Je ne sais pas, rit-il. Il nous est arrivé d'être moins civils l'un envers l'autre à une certaine époque. Quoi qu'il en soit, je suis heureux que tu me donnes l'occasion de détendre un peu l'atmosphère.

— C'est pour ça que tu appelais ? Parce que ça aurait pu attendre demain.

Silence. Puis...

— J'avais autre chose à te dire. Un truc qui ne pouvait pas attendre demain.

— Quoi ?

— Je voulais juste te dire... je suis désolé, Cass.

Je n'en crois pas mes oreilles. Je ferme les yeux. Une émotion étrange m'étreint.

— Cassie ? Tu m'as entendu ?

— Je n'en suis pas sûre. On aurait dit que tu me présentais tes excuses, mais je me trompe forcément.

— Je sais que je ne me suis pas excusé suffisamment quand nous étions ensemble, soupire-t-il, et je m'excuse aussi pour ça. Là, j'en avais besoin. C'était urgent.

C'est à ce moment que je me rends compte que sa voix est légèrement pâteuse.

— Ethan ? Tu as bu ?

— Un peu, reconnaît-il.

— Un peu ?

— D'accord, beaucoup. Mais ça n'a rien à voir avec mes excuses. J'aurais dû le faire le premier jour avant la répétition mais... tu n'as pas voulu m'écouter. Et puis, tu me foutais les jetons.

— Tu devrais me voir maintenant avec les cheveux en vrac. Là, je fais vraiment peur.

— Je ne te crois pas. Je suis sûr que tu es super jolie.

Il est vraiment saoul. Il ne me complimente que quand il ne sent plus ses extrémités.

— Tu bois quoi ?

— Whisky.

— Pourquoi ?

— Parce que... à cause de... à cause de toi, de nous. Parce que je t'ai embrassée.

Hors de question que j'admette avoir bu toute une bouteille de vin pour les mêmes raisons.

— Cassie, soupire-t-il, ça fait trois ans que je rêve tous les jours de t'embrasser, mais aucun de mes fantasmes n'arrivait à la cheville de ce que j'ai ressenti aujourd'hui.

Il parle si bas que je ne suis même pas certaine qu'il s'adresse encore à moi.

— T'embrasser m'a tellement manqué.

— Holt, s’il te plaît.

— Je sais que je ne devrais pas te dire ça, mais je suis seul et tu me manques. Je t’ai dit que j’étais saoul ?

Je ris parce que quand il est comme ça, je retrouve mon ami. Mais je sais que ça ne va pas durer.

— Va te coucher, Ethan.

— D’accord, jolie Cassie. Dors bien, et n’oublie pas à quel point je suis désolé. S’il te plaît.

Je souris malgré moi.

— Tu sais que tu vas avoir une super gueule de bois demain matin ?

Il glousse.

— Peut-être, mais est-ce que tu me détestes un peu moins ?

— C’est possible.

— Un peu moins ou beaucoup moins ?

— Un peu.

— Pas grave, ça valait quand même le coup.

9

Faire semblant

Le lendemain, alors que je me rends au théâtre, les excuses de Holt me résonnent encore aux oreilles. Je pensais que c’était ce que j’attendais pour tourner la page, mais je me trompais. Au contraire, je ressens désormais une anxiété qui augmente de minute en minute.

J’expire profondément et bombe la poitrine.

Que pourrait-il arriver de pire ? Qu’il me dise qu’il ne le pensait pas ?

Non, me murmure ma conscience avec la voix de Tristan, ce serait pire s’il te disait qu’il était sincère, parce que ça t’obligerait à te poser LA question : le laisses-tu se rapprocher de toi ou l’exclus-tu définitivement de ton environnement ? Les deux te fichent une trouille bleue.

Je serre les dents.

Ma conscience-Tristan est aussi ennuyeuse que le vrai Tristan. Génial !

Aujourd’hui, nous sommes censés mettre en place la scène de sexe sans vraiment la jouer. La vision des mains de Holt sur mon corps m’empêche de penser à quoi que ce soit d’autre.

Bon sang !

Le seul fait de penser « sexe » – simulé ou non – et « Holt » dans la même phrase fait tressaillir mon vagin d'impatience.

Devant la porte, je reprends le contrôle de ma respiration. À peine suis-je entrée que Cody, mon ange de la caféine, me tend une tasse. Je pose mon sac pour siroter le breuvage magique. Holt apparaît devant moi. Il a l'air très en forme pour un type censé se taper une gueule de bois monstrueuse.

— Bonjour, me lance-t-il d'une voix douce.

— Salut.

Nous nous observons dans un silence gêné.

— Ça va ? se décide-t-il en baissant les yeux.

— Ça va. Toi, tu as vraiment une sale tête.

C'est le premier truc qui m'a traversé l'esprit.

— Je sais. On dirait que je ne peux plus boire une bouteille de Jack Daniel's dans la soirée.

— Dommage. J'espère que tu ne l'avais pas signalé dans ton book à la ligne des compétences particulières.

— Bien sûr que si. Ça ne m'a jamais servi pour un rôle, mais j'ai passé un paquet de temps à m'entraîner.

— Oui, bien sûr. C'est très important de répéter.

— Oui, acquiesce-t-il avec ce demi-sourire qui le rend toujours si mignon et qui m'énerve au plus au point.

— Dis, reprend-il. Est-ce que j'ai dit beaucoup de conneries, hier soir ? Tu peux me répondre « non », je ne me souviens de rien. Mais j'ai l'impression que j'ai été gratiné.

Je manque de faire tomber mon café.

— Tu ne te rappelles pas ?

Il déglutit, gêné, avant de reconnaître :

— Je me souviens juste que... Tu as dû te moquer de moi un moment après avoir raccroché.

— Je n'avais aucune envie de me moquer. J'étais tellement choquée de t'entendre t'excuser que j'ai cru que je rêvais.

Il hoche la tête.

— Je sais que les excuses sont mon point faible. J’essaie de travailler là-dessus.

— Dommage que tu n’aies pas commencé quand on était encore ensemble.

À son expression, je vois que je l’ai blessé, mais qu’est-ce que j’y peux ? Je ne vais quand même pas arrêter de le pourrir d’un coup !

Marco entre dans la pièce. Le décor est mis en place dans une joyeuse agitation. Un lit est installé sur une plateforme légèrement inclinée, de façon à ce que les spectateurs puissent nous voir quand nous sommes allongés.

Ma gorge devient brutalement sèche. Je jette un coup d’œil à Holt, qui prend de longues inspirations. Soit pour commencer à se concentrer, soit pour essayer de se calmer. Je l’imite. Mon cœur bat beaucoup trop vite.

Cinq minutes plus tard, Marco nous a placés dans la position la plus gênante possible pour deux ex : Ethan est entre mes jambes, ses mains encadrent mon visage et sa bouche n’est qu’à quelques centimètres de la mienne. Il m’embrasse doucement, tendrement, en remuant les hanches. Il émet un léger grognement et ferme les yeux.

— Regarde-moi, Sam.

Il rouvre les paupières.

Ses prunelles sont si belles, son regard si complexe. Certaines choses ne changent jamais.

— Embrasse-la encore, ordonne Marco. Sur la bouche d’abord, puis descends vers son cou.

Ethan me dévisage, hésitant un moment, avant d’obéir. Ses lèvres sont closes.

Je suis incapable de l’embrasser en retour comme l’exige le script.

Il s’écarte et me contemple, perplexe.

Bon sang ? Il faut que je me mette dans la peau de Sarah.

C’est Sam qui est là. Sarah et lui sont amoureux.

Holt m’embrasse de nouveau, et je lui rends cette fois la pareille maladroitement.

— Tu dois faire du bruit, Cassie, s’exclame Marco, déjà un peu agacé. On ne voit rien, d’ici. Il faut en faire plus.

Je me force à me détendre et commence à jouer mon rôle. C’est pour ça que je suis là.

J’enlace Holt avant d’entourer ses hanches de mes jambes en gémissant et en arquant le dos.

C'est faux et grossier, mais il faut bien que je tente un truc. Je pose mes mains sur ses fesses et les attire vers moi.

— Bordel, Cassie, marmonne-t-il en exhalant bruyamment.

Je gémis en lui embrassant le cou avant de souffler à son oreille.

— Je crois que tu es censé dire : « Oh, Sarah, je t'aime. »

Instinctivement, j'attrape son tee-shirt et le lui fais passer par-dessus sa tête avant de le jeter au sol.

— On se déshabille maintenant ? murmure-t-il. Je croyais qu'on était juste censés prendre nos marques.

— Que veux-tu que j'y fasse ? D'après Marco, les spectateurs ne voient rien de ce que je fais. Là, au moins, c'est évident.

Mon agressivité me fait du bien. Ça m'aide à déconnecter.

Je feins d'autres gémissements, mais alors que mes doigts pétrissent ses muscles, toute ma construction de Sam s'effondre.

Ethan est dans mes bras, à moitié nu.

C'est tellement bon. Encore meilleur que dans mes souvenirs. Je ne pensais pas que c'était possible.

Fascinée par son torse, j'en oublie complètement mon texte. Sarah est partie pour de bon. Au revoir, Sarah.

Je lui caresse le ventre, puis le dos, et glisse mes doigts dans la ceinture de son jean. Il grommelle un truc qui ressemble vaguement à :

— Bordeldemerdedebordeldemerde.

Il appuie sa tête sur mon épaule et ses poings se crispent sur les draps. Ses muscles sont tendus à craquer et j'ai l'impression qu'il a cessé de respirer.

— Pourquoi vous arrêtez ? s'étonne Marco. Pourquoi ils arrêtent ? ajoute-t-il à l'attention d'Elissa.

Ethan n'a pas repris son souffle. Je chuchote :

— Ethan ?

Il ne bouge pas mais je sens la chaleur de son haleine dans mon cou.

— Quoi ?

— Ça va ?

Il soupire.

— Oui, ça va.

— C'est ta réplique ?

Il se tend encore plus.

— Qu'est-ce qui est ma réplique ?

— Est-ce que c'est au tour de Sam de parler ?

Il se repousse sur ses bras et me toise, les mâchoires serrées.

— Cassie, je ne sais même plus comment je m'appelle, alors on va se contenter de caler la scène et, pour les répliques, on verra plus tard, d'accord ?

Il a l'air en colère, mais je sais que, en réalité, il est surtout frustré. Je le suis aussi.

— D'accord.

Je resserre mes jambes autour de sa taille et je sens la source de sa frustration, dure, contre mon ventre. Il étrangle un cri et se laisse glisser vers le bas pour que je ne sois plus en contact avec son entrejambe.

— Putain, Cassie, j'essaie de toutes mes forces de penser à des chiots morts, mais...

— C'est plus dur que tu ne le croyais ?

Il me lance un regard noir.

— Tu te trouves drôle ?`

— Non, parce que si je me mets à rire maintenant, je crois que je ne pourrai plus m'arrêter.

Il laisse tomber sa tête.

— Putain de merde !

— Discutez moins et jouez plus, les enfants, aboie Marco. Ethan, tu as arrêté de bouger. Est-ce que je dois t'expliquer comment on fait l'amour à une femme ? Parce que, même si je n'ai jamais eu ce plaisir, je pense qu'il faut quand même y mettre un peu plus du sien.

Ethan soupire et recommence à bouger les hanches. Bien qu'il essaie de maintenir son érection le plus loin possible de mon corps, je la sens contre ma cuisse.

— Merde, désolé, bafouille-t-il en changeant une nouvelle fois de position. Ce truc n'en fait qu'à sa tête quand tu es dans les parages.

— Ce n'est pas grave.

Qu'est-ce que je pourrais dire d'autre ? Comment oses-tu être excité pendant que nous faisons semblant de faire l'amour ? Tu ne manques vraiment pas d'air !

Sans compter que ma culotte est trempée. Mais ça, il n'a pas besoin de le savoir.

Je crois que ni lui ni moi ne pouvons contrôler cette attirance physique. Nous n'avons jamais réussi à le faire.

Trop souvent, nous avons obéi aux pulsions de nos corps sans prendre le temps de régler nos problèmes et, trop souvent, nous avons fini par le regretter.

Notre scène sonne faux parce que nous essayons de filtrer cette attirance à travers nos personnages. Nous faisons semblant, alors que nous devrions au contraire nous laisser aller à nos sensations.

Après quelques minutes supplémentaires de ce manège, Marco lâche un soupir d'agacement.

— Bon, on va arrêter là.

Il s'approche de nous en agitant les bras.

— Ça ne marche pas ! Vous avez l'air aussi à l'aise que des végétariens dans une usine de saucisses. C'est quoi, le problème ?

Ethan s'écarte de moi et roule sur le côté. Aucun de nous deux ne répond.

— Trop intime ? insiste Marco alors que son regard va d'Ethan à moi. Vous êtes mal à l'aise ?

Je vous ai pourtant tous les deux vu jouer des scènes bien plus licencieuses. Quand on vous regarde, on dirait un couple de puceaux ! Où est la passion, le feu, le désir ? L'étincelle ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Ce qui s'est passé, c'est qu'Ethan m'a présenté ses excuses alors que je ne m'y attendais pas du tout et que, maintenant, notre relation est super bizarre parce que si nous ne sommes pas amis, et surtout pas amants, nous ne sommes plus non plus ennemis.

Marco secoue la tête.

— Bon, laissons tomber cette scène pour aujourd'hui et passons au lendemain matin.

Le soulagement doit se lire sur notre visage, car Marco éclate de rire.

— On dirait que je viens de vous jeter une bouée alors que vous étiez en train de vous noyer.

Ben, c'est un peu l'effet que ça fait.

Marco nous résume la scène suivante et nous demande de suivre notre instinct. Comme beaucoup de

metteurs en scène, il aime voir ce que ses acteurs sont capables de lui donner afin de pouvoir l'affiner à son goût. C'est plutôt bien, enfin, tant que son actrice principale est capable de garder ses nerfs sans se laisser submerger par ses émotions.

Nous prenons place chacun d'un côté du lit.

— Ça va être plus facile comme ça, non ? me souffle Holt.

J'acquiesce avec une assurance feinte.

— C'est sûr. Ce n'était pas moi qui flippais après l'amour, tu te rappelles ?

Il hausse les épaules.

— Ça, c'était avant. Je ne flippe plus, maintenant.

Il passe son bras autour de mon cou et m'attire contre son torse toujours nu. Je sens son cœur sous ma main. Il bat fort. Très fort.

Je ne flippe plus maintenant, mon cul.

Mais je dois avouer que moi aussi, je flippe.

Parce que, soudain, je me rends compte que ma position – ma main sur son cœur, sa bouche sur le haut de ma tête, nos corps l'un contre l'autre – est plus intime que n'importe quelle scène de sexe.

Le sexe n'implique finalement que nos hormones et des parties de notre anatomie.

Là, il s'agit de tout autre chose. De confiance. D'amour.

Tout ce qui m'angoisse au plus haut point.

La première fois qu'Ethan et moi avons fait l'amour, nous nous sommes tenus comme ça après.

J'étais si heureuse. Si amoureuse.

Et puis, tout est parti en miettes.

Son cœur bat de la même façon rapide et irrégulière que cette première fois.

Une douleur familière naît dans ma poitrine et remonte dans ma gorge. J'essaie d'étouffer un gémissement sans y parvenir. Holt resserre son étreinte.

— Qu'est-ce qu'il y a, Cassie ? chuchote-t-il.

Il pose la main sur ma joue. Je ferme les yeux et essaie de faire refluer la panique.

C'est ridicule.

— Cassie...

Sa voix est chaude et douce, pleine de réconfort et d'affection.

Un fatras d'émotions m'inonde d'une dose beaucoup trop forte d'adrénaline.

Je me redresse. J'ai la tête qui tourne. Holt me maintient par les épaules.

— On dirait que tu vas vomir. Ça faisait un moment que je ne t'avais pas rendue malade. Content de savoir que je n'ai pas perdu mon petit pouvoir.

Il attend ma repartie, mais je reste silencieuse. Je suis en pleine crise d'angoisse et j'ai l'impression que mon estomac essaie de me remonter dans la gorge pour m'étouffer.

— Cassie ? s'inquiète Holt. Tu vas bien ?

— Non.

Ma respiration est sifflante et son visage beaucoup trop anxieux. Je parviens à articuler :

— Arrête de me regarder comme ça.

— Excuse-moi, répond-il comme si ces deux mots lui étaient parfaitement naturels. Comme s'il les prononçait tous les jours et que j'étais habituée à les entendre de sa part.

— Cassie ? Tu as un problème ?

Marco s'est approché. Je souffle doucement et essaie de dissimuler mon malaise.

— Désolée, Marco. La semaine a été longue. Tu crois que l'on pourrait remettre cette scène à lundi ?

Oui, parce que lundi, je serai évidemment tout à fait capable de partager ces moments intimes avec Ethan sans aucun problème !

Idiote.

— D'accord, accepte Marco. Vous êtes tous les deux fatigués. On en reste là pour aujourd'hui.

Pendant qu'il retourne au bureau de la production, Elissa nous dévisage un instant avant d'annoncer à tout le monde que le week-end commence avec un peu d'avance.

Ethan ramasse son tee-shirt et l'enfile. Il s'assied sur le bord du lit et pose ses coudes sur ses genoux.

— Je me rappelle la première fois que nous avons dû jouer une scène comme celle-ci, lâche-t-il en se tournant vers moi. Tu avais été moins indulgente envers mon... excitation.

— Et toi, moins désolé ! D'ailleurs, si je me rappelle bien, tu en as profité pour exploiter ton pouvoir

sur moi.

Il écarquille les yeux.

— Mon pouvoir sur toi ? Tu n'as aucune idée de ce que tu m'as fait subir ce jour-là, Cassie. Ma souffrance physique était réelle.

— C'est tout ce que tu méritais.

Il hoche la tête et tripote un bord du drap.

— Écoute, soupire-t-il. Je comprends que tu ne veuilles peut-être jamais me pardonner, mais je voudrais au moins que notre relation te soit moins insupportable. Dis-moi ce que tu veux entendre et je te le dirai. Dis-moi d'aller me faire foutre et j'essaierai de t'obéir. Mais dis-moi un truc, d'accord ?

Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Je réfléchis quelques secondes.

— Commence par faire comme si tu ne t'étais pas rendu compte que j'avais totalement paniqué devant tout le monde juste parce que tu me tenais dans tes bras. C'était horriblement humiliant.

— Pour être honnête, tu m'en demandes beaucoup, sourit-il. Pour une fois que ce n'est pas moi qui pète les plombs...

— Pour être honnête, ce brusque inversement des rôles me fait vraiment super chier !

Il se lève et me tend la main.

— Ça te dit toujours de sortir avec moi, ce soir ?

J'avais presque oublié.

— On est obligés ?

— Oui.

— Est-ce que j'aurai le droit de boire beaucoup d'alcool ?

— Ça marche. C'est moi qui invite.

— Tant mieux. Je vais commander des tas de cocktails super chers.

Six ans plus tôt

Westchester

Groove Institute

Je suis un peu en avance à la répétition et j'en profite pour pratiquer quelques exercices d'échauffement dans le but d'être le plus détendue possible. À l'arrivée de Holt, je suis au milieu d'un étirement de yoga. Il laisse tomber son sac par terre et s'assied lourdement sur une chaise. Il ferme les paupières. Ses lèvres remuent. Il revoit sans doute son texte.

Depuis le baiser, la tension entre nous a atteint un niveau critique. Pendant les répétitions, nous jouons notre rôle, faisons semblant d'être amoureux, nous embrassons avec passion. Dès que c'est terminé, nous ne nous adressons même plus la parole. On se sent trop bizarre pour ça. Et ça me rend folle.

Sans compter que, quand il m'embrasse, je suis aussitôt tellement excitée que j'en ai le souffle coupé. J'ai passé les trois derniers jours dans un état d'exaltation sexuelle épuisant. Aujourd'hui, nous devons caler les scènes de sexe.

Les boules.

Je refuse d'être une de ces filles qui se ridiculisent pour un garçon. Si Holt est décidé à ignorer ce qui se passe entre nous, je vais en faire autant. Je n'ai pas besoin de lui.

Enfin, si, pour me donner un orgasme, mais à part ça, c'est juste un mec, point barre.

Un mec avec qui je vais devoir simuler un acte sexuel pendant les sept prochaines heures.

Ma vie est belle.

Erika monte sur scène et nous fait signe de la rejoindre. Pour la répétition, notre lit est un simple podium recouvert d'un drap.

Romantique, non ?

— La scène de la nuit de noces de Roméo et Juliette est très controversée, nous explique Erika.

Nous avons choisi de la rendre en même temps réaliste et de bon goût. Ça vous va ?

Nous acquiesçons, mais je ne suis pas sûre de bien comprendre ce qu'elle attend. Je ne connais rien aux relations sexuelles réelles et j'en sais encore moins sur les fausses.

— Cependant, la réputation de notre école nous oblige à prendre certains risques. Pour cette raison, j'aimerais créer l'illusion de la nudité.

Je suppose que la terreur inscrite sur le visage de Holt reflète la mienne.

— Pas de panique, rit Erika. Vous ne serez pas nus, vous donnerez seulement l'impression au public que vous l'êtes.

Elle sort d'un sac ce qui ressemble à des sous-vêtements.

— Mademoiselle Taylor, vous porterez ceci sous votre costume.

Elle me tend un justaucorps couleur chair.

— Et vous, monsieur Holt, vous enfilerez ça.

Je ne peux réprimer un sourire moqueur en découvrant le boxer, lui aussi couleur chair.

— Je comprends que vous soyez un peu réticents, reprend Erika, mais votre pudeur sera parfaitement respectée. Vous en montrez plus quand vous bronzez sur la plage.

— Mouais, moi, sur la plage, je porte un grand short de skate.

— Et moi, un jean et un sweat.

Erika et Holt se tournent vers moi, les sourcils en arc de cercle. Je hausse les épaules.

— Je viens de l'État de Washington. Ça caille, là-bas.

Erika tend maintenant à Holt un pantalon blanc avec, pour toute ceinture, une ficelle, et à moi une robe ivoire.

— Vos costumes pour cette scène, précise-t-elle. Je voudrais que vous répétiez avec, puisque vous devez mutuellement vous les ôter.

Oh non ! Je dois m'entraîner à déshabiller Holt. Dans mon état actuel, je crains que ça ne se termine pas bien du tout.

Nos costumes sous le bras, nous partons chacun de notre côté dans les loges. À notre retour, nous avons tous les deux les joues aussi rouges.

Son costume lui va bien et met en valeur sa grande taille et sa sveltesse. Le blanc fait ressortir le bleu de ses yeux. Il fait le geste de glisser les mains dans ses poches, mais il n'en a pas. Il laisse échapper un soupir de frustration. Son regard s'arrête sur le profond décolleté de ma tunique.

— Merde, marmonne-t-il.

— Allons-y, nous encourage Erika en tapant dans ses mains. Mademoiselle Taylor, vous vous êtes assise sur le bord du lit et vous attendez votre époux. Vous êtes impatiente. Monsieur Holt, vous avez réussi à entrer dans la chambre de Juliette grâce à l'aide de la nourrice. Vous n'avez que quelques heures pour consommer votre mariage avant d'être bannis de la ville. Vous voulez tous les deux savourer chaque parcelle de peau de votre partenaire, mémoriser chaque courbe de son corps.

Des questions ?

Je secoue la tête et me trémousse à cause de l'élastique de mon justaucorps qui me rentre dans la fesse droite. Holt fait craquer les jointures de ses doigts.

— Allez-y doucement, nous recommande Erika. Prenez le temps de vous explorer. Roméo, c'est

la première fois que tu vas faire l'amour avec une femme que tu aimes réellement. C'est une expérience tout à fait nouvelle pour toi. Toi, Juliette, ton appréhension de te donner à un homme pour la première fois est complètement effacée par ton désir pour ton époux. Au fur et à mesure que vous

exprimerez votre passion, vous aurez de moins en moins de retenue. Vous jouerez ensemble et ce sera une révélation pour tous les deux. Je ne veux rien de pornographique. Juste une relation sexuelle simple et sincère. C'est compris ?

— Compris, répondons-nous à l'unisson.

Mes paumes sont moites et Holt se mord l'intérieur de la joue. Le théâtre me paraît soudain minuscule.

— Parfait. Discutez un moment de la manière dont vous allez vous y prendre et mettez-vous en place.

Erika descend dans la salle. Holt et moi échangeons un regard nerveux. Je renifle.

— Eh bien...

— Oui, eh bien, répète-t-il.

— On va... faire semblant de faire l'amour...

— Ouais.

— Toi et moi.

— On dirait.

— Il va falloir que je t'enlève tes vêtements, que je te touche et... tout ça...

Il fait de nouveau le geste de chercher sa poche avant de poser sa main sur sa hanche.

— Faischierfaischierfaischier, grommelle-t-il.

— Ne t'inquiète pas. Je suis sûre qu'on va très vite s'ennuyer.

Il me jette un coup d'œil sceptique.

— Vous êtes prêts ? nous demande Erika.

Holt s'éloigne vers les coulisses.

Bon. On va le faire. Une scène de sexe entre une vierge et un garçon qui la désire et déteste la désirer. Ça devrait être marrant.

Je m'assieds sur le bord du lit et je balance les jambes.

— Quand vous voulez, dit Erika en ouvrant son carnet.

Holt, pieds nus, s'avance vers moi, les yeux pleins de peur et de désir.

Je me lève. Mon estomac frémit. Holt me contemple lentement des pieds à la tête et le frémissement descend un peu plus bas.

Concentre-toi, Cassie. Trouve ton personnage. Tu es Juliette.

Bon sang, ce qu'il est beau dans ce costume.

Roméo, Roméo, où donc es-tu, Roméo ?

Il est devant moi, tellement essoufflé qu'on pourrait croire qu'il vient de terminer un cross. Sa poitrine se soulève à un rythme rapide. Il plonge ses yeux dans les miens.

Bon sang. Ses yeux.

Il est entièrement investi dans son rôle. Plus de peur, plus de dissimulation. Rien que sa passion entière et brute.

Son énergie me traverse et me fait fondre. Je suis sur le point de m'évanouir.

Tout son corps hurle qu'il serait prêt à marcher sur des charbons ardents pour m'avoir. Et le mien lui répond. Une douleur intense me transperce, plus aiguë de seconde en seconde.

Il prend mon visage dans ses mains et passe doucement son pouce sur ma joue. Ma peau devient brûlante, mon cœur s'emballe, ma vision se brouille.

Je me rapproche de lui. Nos corps se touchent. Je lève à mon tour une main vers son visage et j'effleure sa barbe naissante. Ses lèvres s'écartent et je les caresse, fascinée par leur douceur.

Il a une si belle bouche.

Je veux la goûter.

Je me dresse sur la pointe des pieds et pose ma paume sur sa nuque pour l'obliger à se pencher vers moi. Il est au milieu d'une expiration, mais, quand je presse mes lèvres sur les siennes, il inspire profondément. Il agrippe une main à mon cou et l'autre à ma taille.

Je me dissous en lui. La réaction de nos corps est chimique. De la cire et une flamme. Partout où il me touche, un incendie se déclare.

Ses lèvres bougent lentement contre les miennes, avec une passion en même temps retenue et avide.

— Parfait ! s'exclame Erika.

J'ouvre les yeux et m'écarte brusquement.

— Ne bouge pas, m'ordonne-t-il d'une voix rauque. Ignore-la.

Il m'embrasse de nouveau, me serre contre lui. Erika n'existe plus.

Chaque fois que je respire, c'est comme si une partie de Holt entrerait en moi. Son goût. Son odeur. Je ne sais plus qui je suis.

Je caresse son torse, son ventre. Il s'écarte, me regarde.

J'agrippe le bas de son tee-shirt pour le lui enlever. Je veux le voir. Il m'aide en le faisant passer par-dessus sa tête.

Et il est là.

Holt, torse nu.

Je respire profondément et prends le temps de le reluquer. Ses épaules larges, lisses et fermes.

Son torse ferme parsemé de quelques poils. Son ventre plat, sa taille étroite. Il est musclé juste ce qu'il faut.

Il est mince.

Solide.

Sexy.

Il me regarde le regarder. Sa respiration s'accélère.

— Pose tes mains sur moi, commande-t-il à voix basse.

Je caresse ses mains, puis ses avant-bras, ses triceps, ses épaules. Lorsque j'atteins sa clavicule, il frissonne et ferme les yeux. Je poursuis vers son torse, ses côtes, ses abdos.

J'essaie d'analyser toutes les émotions que je ressens, je voudrais comprendre pourquoi ce garçon me fait tant d'effet.

Il est attirant, c'est un fait, mais il y a plus que ça. Une intense sensation de familiarité me submerge. Mon corps est entièrement à lui alors que mon esprit hurle « non ».

Il rouvre les yeux et les pose sur ma poitrine et ma taille. Il tire sur ma robe, en défait le cordon, elle s'ouvre. Un simple justaucorps couleur chair me sépare de la nudité. Rien ne dissimule mes seins tendus.

Il exhale bruyamment et me fixe intensément avant de faire un pas en avant. Il se penche pour m'embrasser dans le cou. Et il descend vers mes seins. Je sens ses lèvres à travers le mince tissu du justaucorps. Il remonte doucement jusqu'à arriver sous mon oreille.

— Alors, tu t'ennuies ? me chuchote-t-il.

Je lui caresse le torse et passe mes ongles sur son ventre. Je m'arrête à la limite de la ceinture de son pantalon. Puis je glisse mes doigts entre sa peau et l'élastique, et il me serre contre lui. Je lui souffle :

— Je suis au bord du coma tellement je m’ennuie.

Holt gémit et, à cet instant, perd tout contrôle.

Il prend mon visage dans ses mains et m’embrasse férocement. Plus de patience, ni de douceur.

Nos respirations s’accélèrent, nous gémissons ensemble.

— Bien, commente Erika, excellente sensation d’urgence. Continuez.

— Comme si j’étais capable d’arrêter, lâche Holt contre ma bouche.

Il me soulève et j’enroule les jambes autour de sa taille. Il grogne et continue de m’embrasser tout en m’emmenant vers le lit. Il m’allonge sur le drap et s’étend sur moi, entre mes jambes.

J’en ai le souffle coupé.

Il est là. Là où se sont concentrées mes tensions ces derniers jours. Je le sens dur et chaud. J’en veux plus. Je veux le consommer, le consumer, l’attirer en moi jusqu’à ce que je n’en puisse plus.

J’agrippe ses fesses. Il remue les hanches. J’enfonce mes doigts dans sa chair. Il englobe mon sein dans sa paume.

— Très bien, lance Erika. À partir de maintenant, ça devient un peu plus compliqué. Vous devez mesurer vos gestes. Faites attention où vous posez les mains.

Je me redresse légèrement.

— Est-ce que je peux... toucher mon époux ? Je veux dire... je n’ai jamais expérimenté cette partie de l’anatomie d’un homme auparavant...

Ni Juliette ni moi.

— Il ne faut pas que ça ait l’air gratuit, répond Erika. Commencez par effleurer sa cuisse. Je vous dirai ce que ça donne d’où je suis.

Je glisse mon bras entre nos corps. Mon poignet effleure l’érection d’Ethan.

Il s’écarte.

— Ce n’est pas ma cuisse.

— Pardon.

— Je n’ai pas dit que c’était désagréable, juste que ce n’était pas ma cuisse.

— C’est pas mal, commente Erika. On voit que vous le touchez sans que ce soit trop évident.

Jolie réaction, monsieur Holt. Très réaliste.

— Merci, gronde-t-il d'une voix étranglée pendant que je prends son sexe doucement dans ma main.

C'est si chaud, si bon, même à travers le tissu de son pantalon. Ça me donne encore plus envie de le sentir sans barrière. Je fais glisser ma paume contre son membre.

— Bordel, Cassie. Arrête.

— Pourquoi ?

— Putain ! Cassie, s'il te plaît...

Il essaie de s'éloigner. J'embrasse son torse et le serre plus fort. Il émet une longue expiration.

— Très bien, mademoiselle Taylor, ça commence à être un peu répétitif, me prévient Erika.

— Merci, Erika, marmonne Holt alors que j'enlève ma main.

Je le prends par le cou et l'attire vers moi. Nous nous embrassons de nouveau, profondément.

Mon désir est intact, inassouvi.

C'en est douloureux.

— À un moment, vous allez devoir lui enlever son pantalon, mademoiselle Taylor, sinon, ça va être compliqué de consommer votre mariage.

Holt est soudain saisi de panique. Je le rassure.

— Elle ne peut pas voir dans quel état tu es.

Je fais glisser le tissu sur ses hanches. Il se soulève pour que je puisse le descendre sur ses genoux puis il s'en débarrasse avec les pieds.

— C'est le truc le plus gênant que j'aie jamais fait de ma vie, murmure-t-il en se réinstallant contre moi.

— Un partout, balle au centre.

— Maintenant, nous guide Erika, nous devons voir le moment de l'acte. Je sais que c'est compliqué, mais c'est indispensable.

Holt appose son bas-ventre contre le mien et son visage s'adoucit.

— Prête à perdre ta virginité ?

Je sais qu'il plaisante, pourtant, mon estomac se contracte malgré moi.

— Tout à fait prête.

— Si on le faisait pour de vrai, ça te ferait mal.

— Je sais.

Il se recule un peu et place ses mains entre nous, comme pour aligner nos deux corps. Il me caresse, je suis tendue vers lui.

— On y va, chuchote-t-il.

Il pousse son sexe contre le mien, le visage extatique. Est-ce à ça qu'il ressemblerait s'il me pénétrait réellement ?

Je joue mon rôle en grimaçant de douleur.

— Ça va ? m'interroge-t-il d'une voix douce.

Je ne sais pas qui pose la question : Holt ou Roméo ?

Je leur souris à tous les deux.

— Ça va.

— Tant mieux.

Il remue d'avant en arrière, doucement, avec précaution. Je n'ai pas besoin de jouer pour exprimer autant de douleur que de plaisir. Mon corps en réclame plus et hurle en même temps que c'est trop. Je suis certaine que Holt sent mon désespoir.

— Toujours pas d'orgasme ? me chuchote-t-il en m'embrassant le cou juste sur la marque qu'il y a laissée la dernière fois.

Il passe sa langue dessus avant d'y reposer ses lèvres et d'aspirer.

— Ne fais pas ça.

Mes doigts se crispent sur ses cheveux.

— Quoi ? Tu ne veux pas de suçon ou tu ne veux pas que je te fasse jouir ?

Sa respiration est aussi forte que la mienne.

Je ne réponds pas.

J'en suis incapable.

Je la sens. Cette sensation insaisissable. Elle grandit, tourne à l'intérieur de moi en cercles concentriques de plus en plus petits. Je le déteste d'être capable de me provoquer cette jouissance

alors que je n’y parviens pas toute seule. C’est trop de pouvoir et il le sait.

— Si tu veux que j’arrête, tu n’as qu’à me le demander.

Mais je ne dis rien. Je ne peux pas énoncer le moindre mot. Je m’accroche à lui comme si j’allais me noyer. Il continue de remuer les hanches, je retiens mon souffle et me concentre sur la pulsation qui menace de m’emporter.

— Dis-moi que tu en as envie, exige-t-il d’une voix étrangement suppliante.

Il bouge de plus en plus vite.

— Oui, j’en ai envie, oui.

Oh...

— Dis s’il te plaît.

— S’il te plaît...

Oh... oh...

— Non, Ethan, non, s’il te plaît...

Oh oui, continue, ne t’arrête pas, surtout ne t’arrête pas.

— S’il te plaît Ethan.

J’y suis presque.

— S’il te plaît, Ethan.

S’il te plaît, s’il te plaît, s’il te plaît.

— S’il te plaît, Ethan.

Il est contre moi, son sexe pressé contre le mien, il murmure mon prénom. Je n’arrive plus à penser, je veux tellement ce qui est là, juste à ma portée, enfin.

— Laisse-toi aller, Cassie. Laisse-toi aller.

Il m’embrasse, pousse son sexe en avant et...

Oh ! Ouiiiiiii.

Je m’étrangle et arque le dos. Aucune description de décharge électrique ou de vagues de plaisir ne m’avait préparée à cette sensation qui me transporte et m’anéantit. Mes muscles se figent, mes poumons cessent de fonctionner. Mes yeux doivent être écarquillés comme des soucoupes.

— Waouh, Cassie, murmure-t-il avec une pointe d’admiration. Regarde-toi.

Il enfouit son visage dans mon cou et me respire. Puis il se colle contre moi une dernière fois, tendu de la tête au pied.

— Bordel, marmonne-t-il.

Nous gémissons ensemble.

Oh .

Ohhhhh.

C'était...

Waouh !

Je reviens à la réalité dans un dernier frisson. Nous haletons, en sueur, épuisés.

— D'accord, lâche Erika d'une voix rauque. C'était très... convaincant, mais soit on va devoir travailler sur les orgasmes, soit faire un fondu au noir juste avant. Ça fait... un peu cliché.

Holt et moi pouffons dans les bras l'un de l'autre.

Deux heures plus tard, nous sortons ensemble du théâtre. Je ris comme une idiote en l'écoutant réciter ses répliques de Roméo avec la voix de Marlon Brando dans *Le Parrain*. Pour une fois, on ne se dispute pas. Il faut croire que les répétitions orgasmiques nous font du bien.

Dans le hall, un groupe d'étudiants de troisième année joue une scène avec des masques de la commedia dell'arte. Ils semblent bien s'amuser. Lorsque nous passons, une voix lance :

— Tiens, tiens, Ethan Holt.

Le silence se fait. Nous nous arrêtons. Une jolie petite brune émerge du groupe en ôtant son masque. Holt se contracte, manifestement mal à l'aise.

La fille se place devant lui avec une attitude agressive.

— Ça a l'air d'aller pour toi, on dirait.

— Pour toi aussi, rétorque-t-il.

— J'avais entendu dire que tu avais finalement été admis. Est-ce qu'Erika t'a obligé à un suivi psychologique avant de te faire entrer ?

Il secoue la tête.

— Demande-le-lui.

— Ouais, je n'y manquerai pas. Il paraît qu'elle t'a choisi pour jouer Roméo. Ça prouve qu'elle n'a aucune idée de qui tu es vraiment.

Holt enfonce les mains dans ses poches.

— Tu te doutes que ce n'est pas moi qui ai demandé ce rôle.

— Oui, évidemment. Ce sera bien la première fois que Roméo sera joué par un salaud sans cœur.

Quelqu'un murmure :

— Oh, ça fait mal.

Je m'attends à ce que Holt réagisse violemment, mais il se contente de baisser le front, vaincu.

— Content de t'avoir revue, Olivia, marmonne-t-il avant de se tourner vers moi. Bon, faut que j'y aille, Taylor. À demain.

Il s'éloigne à grands pas et la fille porte son attention sur moi.

— Alors, c'est toi, sa nouvelle Juliette ? Il ne t'a pas encore réduite en miettes ?

— Je... euh...

Elle se penche vers moi.

— Fuis tant que tu peux. Fais-moi confiance. Ce type est un danger public. Il s'autodétruit et il t'entraînera avec lui. Tu ne t'en remettras jamais. Demande à mon psy.

La conviction de son ton me donne la chair de poule.

Alors qu'elle et ses amis s'en vont, je me demande ce que Holt a bien pu lui faire pour la rendre si amère.

10

Connexion

Aujourd'hui

New York

Théâtre Grossman

Je m'apprête à partir quand j'aperçois Holt du coin de l'œil.

Il me tourne autour, nerveux, comme s'il avait peur que je le laisse en plan.

À vrai dire, je suis tentée, mais ma raison ne cesse de me répéter que nous devons discuter. Je vais l'écouter s'expliquer, puis laisser libre cours à ma colère. Ensuite, on verra ce qu'il reste de nous. Mon cœur, lui, tremble comme un chien trop souvent battu par son maître.

Ce qui s'est passé entre nous ces derniers jours me terrifie. La connexion que j'avais essayé d'oublier est de retour, plus puissante que jamais.

Même là, alors que je le regarde enfile sa veste et ranger son script dans son sac, c'est comme si un aimant géant m'attirait vers lui.

Je déteste cette compulsion beaucoup trop familière.

— Cassandra ?

Marco se tient devant moi, son chapeau incliné sur la tête.

— Tout se passe bien ? me demande-t-il en jetant un coup d'œil à Holt qui se dirige vers l'autre bout de la pièce. Ethan et toi aviez l'air un peu... perturbé aujourd'hui, pendant la scène de sexe. Est-ce que je dois m'inquiéter ?

Marco espère que notre alchimie si particulière aplanira les écueils de notre passé. Mais, à moins que Holt et moi ne nous débarrassions d'un paquet de bagages, notre alchimie ne suffira pas.

Le voyage risque fort de s'arrêter avec un gros coup de frein et notre insupportable désir se transformera alors en un point indistinct dans le rétroviseur.

— On va en discuter. Ça va aller. C'est un peu compliqué.

J'essaie de le rassurer avec autant de sincérité que possible. Il acquiesce.

— Je vois bien que c'est compliqué, mais il faut que vous compreniez tous les deux que la pièce est ma priorité absolue. Quels que soient vos problèmes.

— Je comprends.

— Quand Holt m'a supplié de lui donner ce rôle, je savais que je prenais un risque au vu de votre passé épique. Mais j'ai décidé de vous faire confiance. Si j'ai eu tort, dis-le-moi maintenant, tant qu'il est encore temps de trouver un autre acteur principal.

Quoi ?

— Holt t'a supplié de lui donner le rôle ?

— Oui, soupire Marco. Quand je me suis décidé pour toi, j'ai entamé des discussions avec un autre comédien. Un inconnu très talentueux. Et puis, Ethan m'a appelé et a mené une véritable campagne pour jouer dans la pièce. Je savais que ses hordes de fans m'assureraient le succès et, physiquement, il était parfait, mais j'avais entendu des rumeurs sur ce qu'il t'avait fait subir et je ne pensais pas que ça pourrait fonctionner. Il m'a téléphoné trois fois par jour, tous les jours, pendant deux semaines. Il m'a rappelé ma réaction quand je vous avais vus jouer *Roméo et Juliette* au Grove.

Il m'agaçait profondément, mais sa passion, son envie m'ont fait céder. La façon dont il parlait de toi... je ne pouvais pas passer à côté de ça.

— Je suis désolée, Marco. Je ne savais pas.

— Ne sois pas désolée. Applique-toi à mieux jouer, ce sera déjà beaucoup. Et surtout, si tu ne te sens pas capable de jouer avec lui, dis-le-moi. Je peux lui trouver un remplaçant d'ici la fin de la semaine, si c'est ce que tu veux.

Il attend une réponse. Je suis tentée d'accepter. Sans Holt, je ne serais plus obligée de me confronter aux fantômes du passé. Nous pourrions poursuivre nos vies, chacun de notre côté, et ne plus jamais nous revoir.

À cette seule idée, je sens une boule se former dans ma gorge, mais je me force à sourire.

— Si tu faisais ça, tu aurais une meute de groupies déçues à affronter.

Marco hausse les épaules.

— Possible, mais j'aime encore mieux ça que de lire des critiques nous détruire en reprochant à mes acteurs d'être insipides.

— Tu me laisses un peu de temps pour y réfléchir ?

— Bien sûr. J'espère que vous allez résoudre vos problèmes. Il est évident que vous êtes malheureux l'un sans l'autre et c'est franchement déprimant. Surtout lui, d'ailleurs.

Il désigne Holt du menton.

— Je croyais que c'était lui qui t'avait brisé le cœur, reprend-il. Mais, de ma fenêtre, on dirait que c'est l'inverse qui s'est produit.

Je réprime un rire nerveux.

— Pourtant, je t'assure que je suis la victime dans cette histoire. En aucun cas le bourreau. Je me demande juste si...

— Si quoi ?

Je soupire.

— Si les dégâts ne sont pas trop importants pour être réparés.

Marco sourit et m'embrasse sur la joue.

— Ma chère Cassandra, il ne faut pas essayer de réparer ce qui est cassé. Il vaut mieux repartir de zéro et bâtir une relation nouvelle. Et plus belle.

Il jette un œil vers Holt, qui fait les cent pas.

— On dirait que les fondations sont toujours debout, ajoute-t-il. Appuie-toi dessus.

Sur ces mots, il se dirige vers la porte.

— J’espère te voir lundi, Ethan, lance-t-il en passant près d’Ethan qui fronce les sourcils avant de me rejoindre.

— Tu es prête ?

J’acquiesce et nous sortons.

Nous montons en silence l’escalier qui mène au hall. Holt me tient la porte.

— Marco pense à me remplacer, n’est-ce pas ? me demande-t-il en posant la main au bas de mon dos.

— Il n’en a pas envie, mais si nous ne trouvons pas une solution pour jouer ensemble, c’est ce qu’il fera.

Alors que nous nous apprêtons à traverser, il me retient par le bras.

— C’est ce que tu veux ?

Je me frotte les yeux pour ne pas avoir à le regarder.

— Je ne sais pas. Marco m’a dit que tu avais beaucoup insisté pour obtenir le rôle. Je pensais que le destin nous avait rapprochés, mais ce n’est pas le cas. Peut-être que cette pièce est une mauvaise idée.

Holt perd contenance deux secondes avant de se reprendre. Son visage affiche rapidement une détermination sans faille.

— Je ne veux surtout pas te gâcher cette opportunité, Cassie. Si tu me demandes de laisser tomber, je le ferai. Mais si c’est seulement un moyen pour toi de m’éviter, ça ne marchera pas, parce que c’est pour toi que je suis revenu à New York. La pièce, c’était juste un bonus.

— Ethan...

— Je sais que je me suis comporté comme un imbécile dans le passé, mais ça... être de nouveau à tes côtés, je l’ai tellement désiré que je ne comprends pas pourquoi ça ne fonctionne pas.

— Sauf que c’est le cas, c’est justement ça, le problème.

— On peut faire en sorte que ça fonctionne, affirme-t-il. Et après, tu retomberas amoureuse de moi et on aura droit à la relation heureuse qu’on aurait dû partager la première fois.

Mes poumons se vident brutalement.

— C’est ça, ton plan ? Ethan ! Bon sang !

— On peut y arriver, déclare-t-il gravement. Laisse-moi essayer. Ne pars pas vaincue.

— Je ne pars pas vaincue ! Je dis juste que c'est irréalisable ! Comment peux-tu même espérer une telle chose ? Après tout ce temps !

Il soupire. Quand il reprend la parole, sa voix est plus douce, mais toujours ferme.

— Tu peux te protéger, si c'est ce dont tu as besoin, mais moi, j'ai confiance en nous. Si je me trompe, je serai le seul à en souffrir.

— Ethan...

Il me prend la main et me caresse les doigts du bout du pouce. Un geste simple, qui résonne pourtant dans tout mon corps.

— Je comprends Cassie, murmure-t-il, je comprends ce que tu ressens. Il m'est arrivé de faire

les mêmes choix que toi. C'est moins douloureux de ne rien attendre, parce que, comme ça, on ne peut pas être déçu. Mais ce n'est pas si simple. En essayant de me convaincre que je ne voulais rien de toi, j'ai fini par tout perdre.

Marco a raison. Holt m'a brisé le cœur, mais j'ai également brisé le sien.

— Maintenant, je veux y croire. Si tu me vires de la pièce, je comprendrai, mais je ne te laisserai pas m'écarter de ta vie sans me battre.

Je comprends que Marco lui ait cédé. Sa passion est très persuasive.

Il veut se battre pour nous.

Et ça, ça va me changer.

Six ans plus tôt,

Westchester

Journal intime de Cassandra Taylor

Cher journal,

J'ai baptisé la journée d'hier le O-day, pour « le Jour de l'Orgasme », et ma mémoire le célébrera jusqu'à la fin de ma vie avec un bonheur inégalé.

Je ne trouve pas les mots pour décrire ce que Holt m'a fait ressentir.

Comment un homme peut-il être aussi incroyablement sexy ? C'est terriblement énervant. Peut-être a-t-il passé un pacte avec le diable ? Oui, je suis prête à le croire.

Il a vendu son âme à Lucifer en échange de pouvoirs sexuels sur des vierges frustrées.

Ça expliquerait beaucoup de choses.

Olivia, la fille que nous avons croisée dans le hall, semble être de mon avis. Elle avait

l'air très en colère. Je me pose des centaines de questions sur leur histoire. Je devrais probablement arrêter et reprendre ma bonne vieille méthode de l'autruche qui enfouit sa tête dans le sable pour ne pas voir ce qui va lui tomber dessus.

Ce que j'ignore ne peut pas me faire de mal, n'est-ce pas ?

Holt m'attend devant le théâtre. J'essaie de me contenir parce que le simple fait de l'apercevoir me donne envie de lui sauter dessus.

Du calme, Cassie. Ne le laisse pas prendre le pouvoir sur toi.

Trop tard.

Jean noir, pull noir col en V, rentré un peu au hasard dans son jean, ceinture en cuir noir avec une grosse boucle que j'aimerais défaire avec les dents.

Il lève la tête vers moi. Il tient deux tasses en carton. J'imagine qu'il y en a une pour moi sauf que, cette fois, ce n'est sûrement pas un « Je suis un pauvre con ». Pas après son exploit d'hier.

Peut-être que Starbucks propose des *orgasmachiatto latte*.

Il se redresse et pousse un profond soupir.

Oh oui, il meurt d'envie de me donner un orgasme. Un orgasme qui me rendra folle.

Peut-être qu'il utilisera ses doigts, cette fois.

Oh oui, je veux qu'il utilise ses doigts.

Je lui souris. Il reste impassible.

Sirène d'alarme dans ma tête.

— Salut.

— Salut.

J'ai essayé d'avoir l'air naturel, en vain. Il n'est pas meilleur que moi à ce petit jeu.

Il est nerveux. Quelques gouttes de sueur emperlent son front. Il me tend une tasse, dont je me saisis. Peut-être que c'est quand même un « Je suis un pauvre con », finalement.

Il pose la sienne sur le banc à côté de lui et fronce les sourcils.

— Taylor, à propos d'hier...

Bon sang, Holt, ne le dis pas.

— Je n’aurais vraiment pas dû... te... te faire ça.

Il prend soin de ne pas me regarder.

— C’était stupide et malsain et... je t’ai utilisée.

Je proteste avec véhémence.

— Pas du tout ! J’en avais autant envie que...

— Taylor, m’interrompt-il, je me suis comporté comme un chien en chaleur devant notre prof de théâtre. C’est n’importe quoi !

— Holt...

— Olivia a raison. J’ai besoin d’un suivi psychologique. Dès que je m’approche de toi, je perds la boule. C’est débile et c’est grave.

— Mais on pourrait...

— Non, non, on ne peut pas.

— Arrête de me couper la parole. J’essaie de...

— Je sais ce que tu essaies de me dire, Taylor, mais je refuse de négocier avec toi. On arrête tout et tout de suite, avant de se faire vraiment du mal.

Je voudrais le rembarrer avec une réplique bien sentie, mais rien ne me vient à l’esprit. Je me demande si, du coup, je ne vais pas le frapper.

Il fait un pas vers moi.

— Je te promets, Taylor, si on continue, un de nous deux va avoir mal, très mal. Fais-moi confiance. Je sais déjà que tu attends des choses que je suis incapable de te donner. Et si tu tombes amoureuse de moi ? Ce serait complètement idiot de ta part, tu sais. Je peux te présenter un tas de filles qui pourraient t’en parler.

Cette fois, je suis vraiment en colère.

— Tu n’as pas l’impression d’être un peu égocentré, par hasard ? Peut-être que je n’attends rien de toi !

— D’accord, dis-moi que je me trompe. Dis-moi qu’en me voyant tu n’étais pas tout excitée, que tu n’as pas pensé : prends-moi, là, tout de suite. Dis-moi que tu ne penses pas à moi, que tu ne rêves pas de moi.

Je ne réponds pas. Évidemment. Comment nier l'évidence ? Mais je ne comprends pas ce qu'il y a de mal à ressentir ces émotions, ces envies. À l'entendre, on pourrait croire que c'est un crime.

— Toi aussi, tu as envie de moi.

C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour me défendre.

— C'est vrai. Et c'est une partie du problème, justement. Tu me distrais, Taylor, et si nous cédon à la tentation, ce sera pire. Ça deviendra une véritable obsession et nous perdrons tout. Ta virginité, ma santé mentale. On passera notre temps à obéir à nos putains d'hormones et à baiser comme des malades. Je ne souhaite ça à personne et surtout pas à toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Il se penche vers moi, si près que je sens son eau de toilette.

— Ça veut dire que baiser ne te suffira pas. Tu réclamera des émotions et tout un tas de conneries romantiques, comme qu'on se tienne par la main. Tu mérites tout ça mais ce ne sera pas avec moi. Jamais.

— Pourquoi ?

Il me toise sans répondre.

— Bon sang, Holt, on dirait qu'une fille t'a vraiment fait souffrir. C'était qui ? Celle d'hier ?

Il me jette un regard qui me prévient que je n'ai pas intérêt à aller plus loin.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

— Rien. Tout ce qui s'est passé entre nous était ma faute et il est hors de question que je commette deux fois la même erreur. Je suis sûr qu'elle t'a recommandé de ne pas t'approcher de moi.

Tu devrais suivre son conseil.

Pourquoi ai-je l'impression qu'il me quitte alors que nous ne sommes même pas ensemble ?

Je me sens soudain épuisée. Je me bats constamment pour me rapprocher de lui alors qu'il se bat pour me repousser. Je hoche la tête.

— D'accord. Tu as raison. Je ne devrais pas avoir de sentiments pour toi. Tu n'en vaux manifestement pas la peine.

Son air blessé me fait mal. Il acquiesce néanmoins.

— Ça me semble évident.

Trop fatiguée pour continuer la dispute, je pose la main sur la porte du théâtre. Juste avant de l'ouvrir,

je me tourne vers lui.

— Tu sais, Holt, il y a des tas de gens dans le monde qui ressentent une connexion similaire à la nôtre, et prétendre qu'elle n'existe pas ne la fera pas disparaître comme par enchantement. Peut-être qu'un jour tu t'en rendras compte, mais il sera trop tard.

— Très bien, mademoiselle Taylor, reprenons à : « Mais, qu'est ceci ? »

Nous répétons la scène du suicide. Holt est étendu devant moi, parfaitement immobile. Roméo s'est empoisonné.

L'imbécile.

Juliette est éperdue de chagrin en découvrant que son bien-aimé s'est donné la mort parce qu'il ne pouvait vivre sans elle. Il ne savait pas qu'elle était seulement endormie. Il aurait quand même pu vérifier son pouls.

Je prends son corps dans mes bras et essaie de le soulever, mais il est trop lourd et je m'effondre sur sa poitrine. Trop choquée pour pleurer, mais débordée par les larmes qui coulent quand même sur mes joues. Je passe mes mains sur lui comme si j'avais le pouvoir de le ressusciter.

De le sauver de lui-même.

Mais il est trop tard. Sa décision immuable nous tue tous les deux parce que, sans lui, c'est comme si j'étais déjà morte, même si je respire encore.

Il ne me reste plus qu'à trouver le moyen de ne plus respirer.

En lui prenant la main, je trouve une fiole qu'il serre dans son poing fermé.

— Mais, qu'est ceci ? Une coupe qu'étreint la main de mon bien-aimé ?

Ma voix est rauque. Je porte le flacon à mon nez.

— C'est le poison, je le vois, qui a causé sa fin prématurée.

J'espère qu'il en reste assez pour moi, mais la fiole est vide. Je la jette, furieuse.

Je prends le visage de Roméo dans mes mains et le contemple en pleurant.

— L'égoïste ! Il a tout bu ! Il n'a pas laissé une goutte amie pour m'aider à le rejoindre !

Sa bouche est entrouverte. Je me penche vers lui et ferme les yeux en posant mon front sur le sien.

— Je veux baiser tes lèvres : peut-être y trouverai-je un reste de poison dont le baume me fera mourir...

Je l'embrasse. Comment ses lèvres peuvent-elles être si douces ? Comment peut-il être mort et

sembler si vivant ? Je l’embrasse plus profondément dans l’espoir de récupérer la moindre trace de poison. Holt se raidit. Je soupire contre sa bouche.

— Tes lèvres sont chaudes !

Il se raidit un peu plus.

Je passe ma langue sur sa lèvre inférieure et il tressaille en émettant un grognement.

— Arrêtez là, nous interrompt Erika.

Holt s’assied et me jette un regard noir.

— Eh bien, Juliette, on dirait que vos lèvres ont des propriétés miraculeuses. Si M. Shakespeare avait écrit cette incroyable résurrection de Roméo que M. Holt vient juste d’improviser, la pièce aurait été sensiblement moins dramatique. On pourrait même terminer par une chansonnette amusante, non ?

— Elle m’a léché la bouche, proteste Holt.

— C’est exactement ce que Juliette ferait, je rétorque. Elle essaie d’ingérer le reste du poison. Tu as encore de la chance que je n’aie pas enfoncé ma langue dans ta gorge avant de la tourner pour en racler le fond.

— Parce que c’est ce que Juliette ferait, bien sûr. Pas toi.

— Exactement.

— N’importe quoi !

— Oh, bon sang ! Quand est-ce que vous allez baiser pour de bon, tous les deux ? s’écrie Jack Avery depuis la salle.

Les acteurs présents éclatent de rire. Holt et moi échangeons un regard gêné.

Si seulement c’était aussi simple, Jack.

Erika fait signe à tout le monde de se calmer.

— Monsieur Holt, les choix de Mlle Taylor m’ont paru tout à fait acceptables. Peut-être avez-vous seulement besoin de modifier votre réaction ? Vous êtes mort. Qu’elle vous lèche la bouche ou même les amygdales ne doit rien provoquer en vous. Quoi qu’il arrive, vous restez immobile.

Compris ?

Holt secoue la tête et me jette un énième regard assassin.

Mon sourire ne pourrait pas être plus triomphant si j’avais acheté du Triomphe triomphant à M. Triomphe dans le magasin du Triomphe au centre-ville de Triomphe.

Il lève les yeux au ciel.

— À vous, mademoiselle Taylor, reprend Erika. Quand vous vous emparez de la dague pour vous poignarder en plein cœur, je veux que vous vous mettiez à califourchon sur lui.

— Oh, bordel, marmonne Holt.

Erika fronce les sourcils.

— Monsieur Holt, quand Mlle Taylor s'effondrera sur vous, morte, je ne veux pas que vous ressembliez à deux membres d'un gang tués au cours d'une fusillade. Vous mourez comme vous avez vécu, en amants.

J'écoute toutes ses indications, mais mon cerveau est resté bloqué sur « à califourchon ».

Une jambe de chaque côté. Mes jambes contre les siennes. Mon sexe contre le sien.

Waouh.

Holt se passe la main sur le visage.

Erika nous sourit. Je crois que notre malaise l'amuse.

— Reprenons au baiser et essayons d'aller au bout, d'accord ? Les acteurs censés être présents pendant cette scène peuvent-ils se mettre en place, s'il vous plaît ?

Bruits de pas, murmures, ça y est. Holt a toujours l'air aussi fâché. Je lui adresse mon sourire le plus innocent. Son expression pourrait presque être effrayante si je ne me régala pas tant de sa frustration. Je lui murmure de ma voix la plus sexy :

— Allonge-toi, mon amour. Il faut que je te monte dessus.

Il jure dans sa barbe mais obéit. Il n'a pas le choix.

Je pense que ce gentilhomme proteste un peu trop pour être honnête.

— Très bien, lance Erika. On y va.

Je reprends et, quand j'arrive de nouveau au baiser, je fais mon possible pour le rendre le plus érotique possible. Je sens la respiration de Holt et parviens à lui arracher un minuscule gémissement.

Hihhi, fais le mort, joli cadavre.

Il soupire et parvient à ne pas bouger.

Bien, mon garçon.

Des voix résonnent depuis les coulisses. Je me tourne dans leur direction. Juliette n'a plus beaucoup de temps devant elle.

— Oui, du bruit ! Hâtons-nous donc !

La panique colore ma voix et je regarde autour de moi, désespérée. Je repère la dague à sa ceinture et je passe une jambe de l'autre côté de Holt. Je suis assise pile sur son entrejambe. Je saisis la dague.

— Ô heureux poignard ! voici ton fourreau...

J'enfonce la lame rétractable dans mon sein en poussant un cri. La douleur déforme mon visage.

Je jette l'arme et m'étreins la poitrine.

— Rouille-toi là...

Je serre la chemise de Roméo entre mes doigts et l'embrasse une dernière fois en murmurant :

— ... Et laisse-moi mourir !

Je m'effondre sur Holt, le visage dans son cou, une main sur sa poitrine, l'autre dans ses cheveux. Dans la position d'un jeune couple tendrement enlacé.

Les autres personnages se ruent sur la scène et commentent notre mort et la série d'événements qui nous y a menés. Je sens Holt tendu sous moi. Il essaie de contrôler sa respiration. Son sexe devient dur entre mes jambes. Je tente de faire mine de rien, mais mon vagin n'est pas de cet avis. Je m'efforce de lui rappeler qu'il est censé être aussi mort que Roméo et qu'il ne peut donc absolument pas réagir à cette érection impressionnante, mais il a dû mal à m'écouter. Je ralentis ma respiration et me concentre sur le jeu des acteurs autour de moi. La langue et le rythme archaïque de Shakespeare ont des effets sédatifs. Je me rends compte que ma respiration s'est calée sur celle, régulière et presque hypnotique, de Holt. Je me détends doucement et mon corps fond dans le sien. Je ne peux m'empêcher de me dire que je dois être lourde avant de m'enfoncer dans la torpeur.

Une main me secoue l'épaule. Je sursaute. Jack et quelques autres ont fait cercle autour de nous.

— Cool de voir que notre performance vous a plu, ironise-t-il. Peut-être que, la prochaine fois, vous pourrez éviter de ronfler.

Je me redresse. Holt a l'air perdu. Il semble recouvrer ses esprits en me voyant sur lui. Je me lève, mais mes muscles sont engourdis. Ma position m'a coupé la circulation dans les jambes. Jack me prend par la taille pour m'aider. Des rires retentissent quand ma jambe se dérobe une nouvelle fois.

— Eh, Cassie, ça va ? Tu es morte depuis un moment, fais attention.

Je reprends mon équilibre et Holt se lève à son tour. Il jette un bref regard au bras de Jack autour de ma taille.

Erika nous rejoint sur scène.

— Monsieur Holt, mademoiselle Taylor, je peux supposer sans prendre trop de risque que votre position était finalement assez confortable.

Je m'écarte de Jack et me lisse les cheveux en essayant de dissimuler la rougeur de mes joues.

— Ça allait.

Mes camarades rient. Je suis super gênée. J'ai embrassé Holt devant eux. J'ai même fait semblant de faire l'amour avec lui, mais là... je me suis blottie contre lui et je me suis endormie ? C'est plus intime que tout ce que j'avais fait avant.

Erika nous distribue les notes qu'elle a prises pendant la répétition. Elle semble satisfaite de nos progrès. Jack murmure à l'oreille de Holt en ricanant. Holt l'agrippe par le col et lui siffle ce qui ressemble à des menaces. Jack pâlit et se tait. À peine Holt l'a-t-il relâché qu'il s'éloigne en marmonnant. Holt se passe furieusement la main dans les cheveux.

Erika annonce que la répétition est terminée. Tout le monde se met à discuter en rangeant les éléments de décor qui nous servent de repères. Miranda et Aiyah m'invitent à dîner avec elles. Je les remercie, mais refuse leur offre. Le théâtre se vide lentement. Je ramasse la dague et la tends à Holt. Il a toujours l'air aussi en colère. Je hausse les sourcils.

— Ça va ?

— Ouais.

— Qu'est-ce qui s'est passé entre Avery et toi, tout à l'heure ?

— C'est un connard, lâche-t-il en enfonçant la dague dans le fourreau.

— Pourquoi ?

— Il n'arrête pas de me demander si je te saute.

— Et qu'est-ce que tu lui réponds ?

— Rien.

— Et...

— Du coup, il pense que je ne te saute pas.

— Ce qui est vrai.

— Oui, mais il a ajouté que lui, il aimerait bien le faire.

Les mains sur les hanches, j'avance d'un pas vers Holt.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Je l'ai prévenu que s'il s'approchait de toi, je lui couperais les couilles et je les donnerais à bouffer à mon rottweiler.

— Tu as un rottweiler ?

— Non, mais il n'en sait rien.

Je tends la main vers sa boucle de ceinture. Elle est en forme de rectangle avec, au milieu, ce qui ressemble à un crucifix. Étrange, ce symbole religieux alors qu'il est en cheville avec le démon.

— Alors, si je comprends bien, tu ne veux pas être avec moi, mais tu ne veux pas non plus que je sois avec quelqu'un d'autre ?

— Ce n'est pas quelqu'un d'autre, c'est Avery. Si tu couchais avec lui, tu perdrais automatiquement quarante points de QI.

— Est-ce que tu t'es donné la peine d'analyser la raison de ta jalousie ?

— Je ne suis pas jaloux. Je ne veux pas que ce crétin te touche, c'est tout. C'est juste du bon sens.

— Et Connor ? J'ai le droit de coucher avec lui ?

C'est comme si j'avais appuyé sur un bouton. Il semble soudain enragé.

— Tu en as envie ?

J'enroule mes doigts dans son tee-shirt.

— Ça te gênerait si je le faisais ?

— Putain, oui ! C'est une grosse larve molle et insipide !

— Et Lucas ?

— Il est tout le temps défoncé !

— Troy ?

— Il n'est pas pédé, lui ?

— Et s'il ne l'est pas ?

— Trop ambigu.

— Et après ça, tu prétends que tu n'es pas jaloux ?

— Je ne le suis pas.

— Alors donne-moi un nom. Dis-moi avec qui j'ai le droit de m'envoyer en l'air.

Il lève les mains.

— Pourquoi est-ce que tu veux à tout prix coucher avec quelqu'un ?

— Parce que je ne l’ai jamais fait ! Et si je te laisse décider à ma place de ma première fois, je vais rester vierge toute ma vie !

Il secoue la tête.

— Qu’est-ce que tu attends de moi, Taylor ? Tu veux que je te baise ? Ou bien est-ce que n’importe quelle autre queue ferait l’affaire ? Je peux t’offrir un vibro, si c’est ce que tu veux.

— Ce n’est pas ce que je veux et tu le sais parfaitement.

— Nous en revenons à la raison pour laquelle nous ne devons pas nous tourner autour. Tu désires quelque chose que je ne suis pas capable de te donner. C’est si difficile à comprendre ?

— Ce que je ne comprends pas, c’est comment tu peux ressentir ça…

Je pose ma main sur sa poitrine.

— … Et faire comme si ça n’existait pas.

Je lui caresse les pectoraux sans réussir à le faire ne serait-ce que ciller.

— Tu n’avais pas remarqué que j’étais très fort pour faire semblant ?

Je hausse les épaules et reprends ma main.

— Alors, c’est ça. Tu as décidé que nous ne pouvons pas être ensemble et il n’y a rien à ajouter ?

— À peu de chose près.

— Et tu te penses capable de suivre tes propres règles ?

— Tu crois que je n’arriverais pas à rester loin de toi ?

Il se penche vers moi. Ses lèvres effleurent les miennes. Je sens la chaleur de son souffle sur ma bouche.

— Oui.

Je meurs d’envie de me hisser sur la pointe des pieds pour l’embrasser.

Sa respiration reste régulière et stable.

— Taylor, lâche-t-il. Je crois que tu sous-estimes mon self-control. J’ai un peu dérapé lors de notre première répétition, mais, depuis, j’ai la retenue d’un dalaï-lama. Notre premier baiser ? C’est toi qui l’as initié. Ce qui s’est passé aujourd’hui pendant la scène du suicide ? Toi, aussi. Et là, maintenant, c’est encore toi.

— Donc, ta théorie est que si je ne t’avais pas sauté dessus, tu n’aurais jamais posé le petit doigt sur moi ?

— C'est ça.

— N'importe quoi.

— Tu remarqueras que tes mains sont sur moi alors que les miennes restent sagement sur le côté.

C'est vrai, je caresse ses abdos sans même m'en rendre compte. Je recule aussitôt d'un pas.

Zut, il a raison.

C'est moi.

Depuis le début, ce n'est que moi.

— Bon, d'accord. je ne te toucherai plus que quand je serai Juliette. Sauf si tu me le demandes.

— Tu penses vraiment être capable de te contrôler ?

Je jurerais que ses intonations sont intentionnellement sexys. J'ai une brusque envie de le lécher des pieds à la tête.

— Et si on faisait un test ? insiste-t-il.

— Un genre de pari ?

— Pourquoi pas ?

Je réfléchis une seconde.

— D'accord. Le premier qui touche l'autre d'une manière un tant soit peu sexuelle a perdu et doit un orgasme au gagnant.

Il rit et se passe les doigts dans les cheveux. La manière dont il reluque mon corps ne m'échappe pas.

— Du coup, ça ne sert plus à rien de parier.

— Je ne suis pas d'accord. Quoi qu'il arrive, nous serons tous les deux vainqueurs.

Il ramasse son sac et le balance sur son épaule.

— Rentre chez toi, Taylor. Bois un verre de vin et arrête de penser à moi.

— Le pari ne concerne que le toucher. Je peux penser à toi dans une centaine de positions différentes si je veux.

À la manière dont il baisse la tête, je sais que j'ai gagné ce round.

— À la semaine prochaine, Taylor.

— Oui, à la semaine prochaine.

Trac

Aujourd'hui

New York

Holt et moi avons décidé d'aller « discuter » dans un bar à vin pas trop loin du théâtre. Marcher à ses côtés est en même temps étrange et familier, avec en contrepoint une sensation d'aller à ma perte. Un bon résumé de notre relation, en somme.

C'est un peu comme porter des chaussons confortables qui, de temps en temps, vous catapultent contre un mur. Ou être allergique au poisson et aux fruits de mer et s'obstiner à manger du homard.

Savoir qu'on est sur le point de tomber dans un buisson d'orties mais refuser de s'arrêter.

Son bras frôle le mien.

Mon envie de le toucher est aussi incontrôlable qu'une démangeaison.

Il me tient la porte du bar et demande une table dans le fond. La serveuse le déshabille du regard avant de nous indiquer nos places.

Il ne se rend évidemment compte de rien.

J'aimerais pouvoir en dire autant. Je n'ai aucune raison d'être jalouse. Durant ces dernières années, il a dû collectionner les conquêtes. Les femmes se sont toujours jetées à ses pieds, mais, avec l'explosion de sa popularité pendant sa tournée en Europe, ça n'a pas dû s'améliorer. Le personnage qu'il incarnait passait presque toute la pièce torse nu et certaines spectatrices le suivaient de ville en ville pour le voir jouer.

Comment leur en vouloir ?

Je me rappelle quand j'ai vu les premières photos sur Internet. J'ai essayé de détourner le regard mais c'était impossible. Rien que d'y penser, mes joues sont en feu.

Je m'évente avec la carte des boissons.

— Ça va ? s'inquiète Holt.

— Très bien.

— Tu as l'air d'avoir chaud.

— Ménopause. Bouffées de chaleur.

— Tu n'es pas un peu jeune pour ça ?

— Je pensais aussi. C'est vraiment chiant d'être une fille.

— Sauf pour ce truc des orgasmes multiples. Un jour, quelqu'un m'a dit que c'était assez incroyable.

— C'est vrai. Ça compense pour le reste.

Si tu veux commencer par ce genre de conversation, pas de problème.

Multiple Ethan. J'aurais pu le surnommer comme ça. La nuit où il a découvert qu'il pouvait me faire jouir plusieurs fois et que c'était de plus en plus fort, j'ai cru que j'étais au paradis.

Je m'évente de nouveau.

Bon sang. Pourquoi parle-t-il de ça ? Alors que je fais tout ce que je peux pour ignorer son sex-appeal.

Note à moi-même : éviter tous les sujets liés au sexe.

Comment le faire obéir à une règle que je viens d'inventer ?

— Pourquoi tu me jettes un regard noir ? me demande-t-il.

— Et si on commandait ? On est venus pour boire, non ?

— Et parler.

— Et boire.

— Est-ce que la ménopause a fait de toi une alcoolique ?

— Oui, et une psychotique. Fais attention à ce que tu vas dire.

— Merci de me prévenir. Pas facile de communiquer avec une cinglée ménopausée aux yeux revolvers.

Cette fois, je l'assassine vraiment du regard.

Il rit.

Rire est sur la liste des trucs qu'il n'a pas le droit de faire quand j'essaie d'oublier à quel point il est séduisant.

Quand il remarque mon air sévère, il soupire.

Soupirs ? Sur la liste.

— Cassie...

Il n'a pas non plus le droit de prononcer mon prénom.

— Ça va. J'ai juste besoin d'alcool.

Il me fixe et, bien sûr, j'ajoute ça sur la liste. Cette liste va devoir être sans arrêt mise à jour. Du coup, il vaut mieux que j'arrête d'y penser.

Une serveuse arrive enfin. Après nous avoir annoncé qu'elle s'appelle Sheree, elle se met à se repaître du spectacle que lui offre Holt sans aucune honte ni discrétion. Ça me donne envie de lui balancer un coup de poing dans le nez.

Pendant qu'elle énonce ses recommandations pour le vin, Ethan me jette des œillades par-dessus la carte. Il ne l'écoute pas. Il essaie de deviner ce que j'ai envie de boire.

C'était notre petit jeu. Il n'a jamais perdu. Pas une fois. Il savait ce dont j'avais envie parfois avant même que je me sois décidée. Doux, sec, fort, il ne se trompait jamais.

— La question, Sheree, est : est-ce que mon amie veut du rouge ou du blanc ?

— Le plus simple est peut-être de le lui demander, suggère la serveuse.

— Aucun intérêt. Il faut que je le déduise. Comme un Sherlock sommelier. Si je me trompe, je descendrai de mon piédestal. Pour le moment, je suis encore à cent pour cent de réussite.

— Et si vous gagnez ? s'enquiert Sheree.

Je secoue la tête. Avant, je lui remettais son prix en le prenant dans ma bouche. Aucune chance que ça arrive ce soir.

— Si je réussis, répond Ethan, peut-être qu'elle comprendra que, malgré tous mes défauts, je la connais mieux que quiconque.

Il me fixe et la chaleur que son regard dégage m'oblige à baisser les yeux.

Sheree se trémousse. Je tripote la nappe. À côté de la définition du mot « gêne » dans le dictionnaire, on pourrait trouver une photo de cet instant.

Heureusement, Ethan s'éclaircit la gorge et commande un merlot Duckhorn Vineyards avec assurance.

Son choix est parfait. Je me demande pourquoi je suis surprise.

La serveuse partie, il s'adosse à sa chaise et entrelace ses doigts sur la table.

— J'ai eu bon, non ?

Je hausse les épaules.

— Mouais.

Il est content de lui.

— Je n'étais pas sûr d'en être encore capable. Ça fait longtemps.

— C'est vrai.

— Trop longtemps, Cassie.

Un silence lourd s'installe entre nous. Nous savons tous deux que c'est notre dernière chance.

Notre dernière opportunité de sauver le naufrage qu'a été notre relation.

Ça fait beaucoup de pression. Je toussote. Ma bouche est plus sèche que le Sahara.

Combien de temps leur faut-il pour apporter une bouteille de vin et deux verres ? Sheree est en train de cueillir le raisin ou quoi ?

Je suis super nerveuse. J'ai envie d'une cigarette, mais il est interdit de fumer. Holt fait craquer ses jointures. Je sais qu'il répète des phrases qu'il a préparées. Je contemple ses doigts. Il se frotte les pouces l'un contre l'autre. J'ai envie de tendre la main et de le rassurer. De lui promettre que... quoi ?

Que je ne vais pas me comporter comme une salope ? Que je vais calmement, tranquillement écouter ses justifications ?

Ce serait un mensonge.

Il y a de grandes chances que cette soirée se termine mal. Que toutes mes bonnes intentions se diluent dans ma colère.

Et il le sait aussi bien que moi.

Après une éternité, Sheree apporte enfin le vin. Pendant qu'elle nous sert, Holt et moi lui adressons un regard de pure gratitude. Puis elle s'en va et nous buvons avant de reposer nos verres.

Holt pousse un soupir de frustration.

— Je ne pensais pas que ce serait aussi difficile.

— Tu ne nous connais pas encore ? Tu sais qu'avec nous rien n'est facile.

— C'est vrai.

Je bois une nouvelle gorgée pour faire passer ma crampe d'estomac.

— Ça va ? s'inquiète Holt.

Encore une lampée.

— Très bien. Le vin est excellent.

Je ne mens pas. Je me régale. Enfin, je mens quand même un peu parce que je ne vais pas bien du tout. J'ai bu trop vite et, alors que je croyais être prête à affronter Ethan, je sais maintenant que ce n'est pas du tout le cas.

Je me tiens le ventre en grimaçant.

— Cassie ?

Je suis en sueur. Je sais exactement ce qui va se passer. Je me lève brusquement et je cours aux toilettes. J'arrive juste à temps.

Je me rince la bouche quand on frappe à la porte.

— Cassie, ça va ?

Silence, puis...

— Pas vraiment.

— Je peux entrer ?

— Si tu insistes.

Les toilettes de ce bar sont super classes. Très propres, belle déco, fleurs fraîches. Holt referme la porte derrière lui. Je finis de me laver les mains.

— C'était moi que la nervosité faisait vomir, avant.

Je me sèche les mains avec du papier hygiénique.

— Il faut croire que c'est moi, maintenant.

— Tu te sens mieux ?

— Un peu.

Il tend la main pour me toucher l'épaule, mais je m'écarte instinctivement. Impossible de le laisser me consoler.

Il soupire.

— Quand j'ai répété cette soirée dans ma tête – et je l'ai répétée des centaines de fois –, ça se passait beaucoup plus simplement. Et personne ne vomissait. Maintenant, non seulement j'ai réussi à te rendre malade, mais en plus j'ai oublié tout ce que je voulais te dire.

J'examine mon reflet dans le miroir. Je ne ressemble à rien. On dirait que je viens juste de réchapper à un hiver atomique suivi d'une attaque de zombies. Je me demande si un peu de maquillage pourrait réparer les dégâts quand Ethan s'approche de moi et repousse mes cheveux derrière mon épaule. J'en ai la chair de poule.

— Cassie, murmure-t-il. Même malade, tu es la plus belle femme que j'aie jamais vue.

Je me pétrifie. Il nous admire tous les deux, côte à côte dans le miroir.

— Tu ne peux pas dire ça, Ethan.

— Pourquoi pas ? Regarde-nous. Nous allons tellement bien ensemble.

Il m'effleure les doigts. Je ferme les yeux.

— Nous avons toujours été en parfaite harmonie, poursuit-il. Même quand on se pourrissait la vie, on donnait l'impression d'être faits l'un pour l'autre. Et c'était le cas. C'est toujours le cas.

— Ethan...

Je me tourne vers lui. Il se penche vers moi mais je pose une main sur sa poitrine pour l'arrêter.

Il serre les dents.

— Tu ne devrais pas me toucher, Cassie. À moins que tu ne veuilles réduire en miettes mon calme et ma retenue.

J'enlève ma main et m'appuie contre le lavabo. Mais ça ne change rien à la puissante attirance que j'éprouve pour lui. Il se mord l'intérieur de la joue.

— Je ne comprends pas comment tu peux me faire encore autant d'effet après tout ce temps.

— Autant d'effet ?

Je sais exactement ce qu'il veut dire, mais je veux l'entendre prononcer les mots.

— Je suis en même temps nerveux et profondément serein, cinglé et en pleine possession de mes moyens, sauvage et civilisé. Quand je suis près de toi, j'oublie tout ce qui s'est mal passé entre nous et j'ai envie de...

— Quoi ?

— De me pelotonner en toi et ne plus penser à rien. D'effacer notre passé.

Si c'était aussi simple.

— Tu m'as tellement manqué, Cassie, continue-t-il. Tu ne peux pas t'imaginer à quel point. Non, tu ne peux pas.

J'hésite. La partie raisonnable de mon cerveau me prévient que je suis sur le point de me jeter la tête la première contre un mur, elle me rappelle que je ne peux vraiment pas manger de homard, que si je continue, je vais me retrouver au milieu des orties. Pourtant...

Je passe mes bras autour de son cou et je l'attire contre moi. Il m'enlace et m'embrasse profondément.

Et, bien sûr, les piqûres d'orties commencent déjà à me démanger.

Six ans plus tôt

Westchester

Journal intime de Cassandra Taylor

Cher journal,

Ce soir, c'est la première, et ça fait une semaine que Holt et moi avons fait le pari de ne plus nous toucher. Depuis, entre nous, ça a été... bizarre.

Je veux dire encore plus bizarre qu'avant.

C'est comme si nous avions perdu toute notre énergie, même sur scène. Aussi

déterminés l'un que l'autre à gagner ce stupide paradis, nos baisers sont retenus et nos étreintes sonnent faux. C'est comme si nous expérimentions une version expurgée de notre désir.

Évidemment, Erika s'en est rendu compte. Elle pense qu'elle nous a trop fait répéter et

que nous sommes juste fatigués. Mais, en réalité, ce n'est pas sa faute. Et je ne sais pas comment retrouver ce que nous avons perdu autrement qu'en sautant sur Holt.

Ça augmente évidemment mon trac pour ce soir. Je reconnais que j'ai un peu la trouille. Autant dire que je suis carrément terrifiée. Ce sera un miracle si je ne m'accroche pas aux rideaux en hurlant pour ne pas entrer sur scène ce soir.

J'espère de tout mon cœur que je ne vais pas me ridiculiser. Que je vais être bonne.

De tout mon cœur.

Sur le chemin du théâtre, je fume une cigarette. Je m'améliore. Pas sûr que je doive m'en réjouir, mais ça me calme.

La pièce commence à 19 h 30 et il est 15 heures. J'espère qu'arriver tôt m'aidera à me concentrer et à me détendre.

À faire dans les heures qui viennent : des exercices de yoga et de tai-chi, me déplacer dans le décor pour entrer dans le personnage de Juliette, déposer mes cartes d'encouragements et mes petits présents dans les loges de mes camarades, m'habiller, ne pas vomir et entrer sur scène de mon plein gré sans être poussée par Erika.

Simple.

À ne pas faire : bloquer sur Holt, vomir, partir du théâtre en hurlant.

Pas si simple.

En arrivant, je me rends directement dans ma loge.

La plupart des loges se trouvent derrière la scène, sauf une demi-douzaine qui sont au niveau des balcons. Ce sont celles qu'Erika a attribuées aux acteurs principaux. Je partage la mienne avec Aiyah et Mariska, Ethan est avec Connor et Jack.

Je sors mes accessoires de maquillage puis j'enfile un legging et mon tee-shirt porte-bonheur à l'effigie de la fée Clochette avant de redescendre.

Il fait sombre sur la scène. Le faible éclairage de sécurité projette des ombres inquiétantes sur les éléments du décor.

Génial. J'avais justement besoin d'un peu d'angoisse supplémentaire.

J'effleure les roches en mousse expansée et les toiles peintes tout en considérant les rangées de sièges vides. J'essaie d'oublier la chair de poule sur mes bras. J'ai l'impression d'être observée par des centaines d'yeux fantôme.

Je veux être parfaite ce soir.

Je veux que Holt soit parfait, ce soir.

Toute la représentation repose sur nous. Et c'est vraiment flippant.

Au milieu de la scène, je commence des exercices de respiration et quelques postures de yoga.

J'étire mes muscles, je me concentre.

Après un moment, je passe du yoga au taï-chi. Je ferme les yeux pour mieux sentir le parcours

de l'oxygène dans mon corps. Mes mouvements sont lents, synchronisés à ma respiration. J'expire la peur, inspire la confiance. J'invoque des images liées à des moments agréables. Inévitablement, Holt apparaît dans mon esprit. La ligne masculine de sa mâchoire, la barbe de trois jours sur ses joues. Ses lèvres lisses et douces. Son regard sauvage, nerveux. Effrayé et effrayant en même temps.

La chaleur envahit mon corps.

Ne pas l'approcher de toute la semaine a été une torture. J'essayais de ne jamais le regarder trop longtemps, même pendant qu'on jouait, parce que la douleur était trop grande. Je me concentrais sur le mur derrière lui ou le décor. N'importe où sauf sur ses yeux qui me donnent de terribles envies de sexe.

Alors que je pousse ma dernière expiration, je me sens calme et recueillie. Prête.

Puis j'ouvre les yeux et je manque de me faire pipi dessus parce que le visage de Holt se trouve à moins de cinq centimètres du mien.

— Bon sang !

J'ai un mouvement de recul accompagné de grands gestes qui me font probablement ressembler à une pieuvre en train de se débattre dans un filet.

Holt sursaute, la main sur le cœur, comme s'il avait une attaque cardiaque.

— Bordel, Taylor, tu m'as foutu la trouille !

Je lui balance un grand coup dans la poitrine.

— Moi, je t'ai foutu la trouille ? Tu rigoles ou quoi ? J'ai failli faire pipi dans ma culotte.

Il éclate de rire.

— Ce n'est pas drôle !

J'accompagne ma protestation d'un nouveau coup, sur son bras cette fois.

— Oh que si ! rétorque-t-il, hilare, en reculant pendant que je continue à lui taper dessus.

— T'es cinglé de faire peur aux gens comme ça.

— Je ne voulais pas te déranger ! lance-t-il en essayant d'attraper mes poignets. Et arrête de me frapper.

Il colle mes mains contre son torse et sentir ses pectoraux ne fait rien pour ralentir mon rythme cardiaque. Je me libère et vais m'asseoir sur le lit de Roméo et Juliette. Je secoue la tête, furieuse.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je me croyais seule.

Il glisse les mains dans ses poches et m'observe, son éternel sourire aux lèvres.

— Moi, je me croyais seul. J'aime bien arriver au théâtre quelques heures à l'avance le jour de la première. Ça m'aide à me calmer.

Je me passe la main dans les cheveux.

— Ah oui ? Et tu te sens comment, maintenant, monsieur « J'ai une tactique d'enfer pour m'apaiser les nerfs » ?

— C'est vrai que ça m'a bien fait marrer, mais je te jure que je n'avais pas l'intention de te flanquer la trouille. Je voulais juste... te regarder de plus près.

Sous le choc, je n'avais pas vu ce qu'il portait : un débardeur moulant blanc, un short long bleu marine et des Nike noir et argent.

Mais non ! Il n'a pas le droit !

Je veux dire, c'est...

... insupportable !

Épaules larges, bras magnifiques, torse bien dessiné, taille fine, mollets musclés.

C'est injuste, il est tellement sexy que c'en est obscène !

— Pourquoi tu me dévisages comme ça ? marmonne-t-il soudain mal à l'aise.

— Comme quoi ? je rétorque en essayant de dissimuler mon désir de lui sauter dessus.

— On dirait que tu veux me donner une fessée.

Je manque d'avaler ma langue. Je tousse et j'essaie de reprendre mon souffle.

— Pourquoi t'es habillé comme ça ?

Il regarde ses vêtements et hausse les épaules.

— J'ai couru, ça m'aide à m'éclaircir les idées.

Mon cerveau fait immédiatement naître une image de Holt en plein footing, les bras repliés, ses longues jambes en mouvement, le vent dans les cheveux.

— Tu as... couru ?

— Ouais.

— Habillé comme ça ?

Il examine une nouvelle fois sa tenue et fronce les sourcils.

— Oui. C'est quoi, le problème ? C'est juste un débardeur et un short.

— Juste un débardeur et un short... euh, oui, bien sûr, tu as raison, Holt...

Mon cerveau a calé tel le moteur d'une vieille voiture. Il me regarde comme si j'étais cinglée.

Je me dis qu'on devrait trouver un nouveau nom pour les débardeurs. Si on appelait ça un

« excite-vagin » ? Un « dompteur de clitoris » ? Un « mouilleur de culotte » ?

Bon sang !

— Taylor ?

Quand il s'approche de moi, je sens que je perds complètement les pédales. Je me lève du lit et recule.

Hors de question que je perde son fichu pari juste parce qu'il a décidé de s'habiller comme une friandise géante.

Je vais m'éloigner jusqu'à ce que mon envie de le violer sur place s'estompe.

— Je... euh... j'ai des trucs à faire.

Je descends de la scène.

— Taylor ?

Je ne m'arrête pas. Je ne peux plus voir ses épaules, ses biceps, ses avant-bras.

Punaise de punaise !

Je me précipite jusqu'à ma loge et claque la porte derrière moi. Je passe les deux heures suivantes sur des exercices de respiration. Et tout du long, je suis obligée de me répéter que supplier Holt de me faire l'amour le soir de notre première serait *vraiment* une mauvaise idée.

À 17 h 30, je commence à me préparer. Je me dépêche parce que je veux déposer mes cartes et mes cadeaux avant que tout le monde arrive.

Offrir des vœux de bonne chance est une tradition, j'y ai ajouté des chocolats en forme de cœur pour rappeler que l'amour est au centre de notre pièce.

Oui, je sais, c'est un peu nunuche, mais je suis pauvre et les chocolats n'étaient pas chers.

Je finis de me maquiller et de me coiffer, enfile mon peignoir en soie porte-bonheur dépose mes petits présents sur les coiffeuses de mes amies tout en me demandant ce que je vais bien pouvoir écrire sur la carte de Holt. C'est la seule que je n'ai pas terminée. Tout ce que j'ai pour le moment, c'est « Cher Ethan ». Après ça, c'est le trou noir.

« Bonne chance pour cette première représentation » me paraît un peu formel tandis que « S'il te plaît, baise-moi » est sans aucun doute tout à fait déplacé. Il faudrait que je trouve un truc entre les deux, mais c'est plus facile à dire qu'à faire.

Je passe la tête dans sa loge. Elle est vide. Un paquet pour Connor, un autre pour Jack, je reviendrai plus tard pour celui de Holt.

Je suis sur le point de partir quand il apparaît dans l'encadrement de la porte.

— Rien pour moi ? lance-t-il.

Son ton est étrange. Tendu. Je bafouille.

— Euh... si mais je n'ai pas fini d'écrire ta carte.

Il s'avance vers moi, me barrant le passage. Il ne s'est pas encore changé. Ses épaules sont vraiment

extraordinaires. J'ai envie de les mordre.

— Tu as écrit des petits messages à tout le monde, sauf à moi, Taylor ? Est-ce que je ne suis pas assez bien pour avoir droit à un petit mot de ta part ?

Son visage est sombre et il semble en sueur.

— Holt ? Ça va ?

— Joli peignoir, lâche-t-il, les yeux fixés sur mes seins.

Il tend la main vers la ceinture nouée autour de ma taille.

— Tu es toute nue dessous ?

Je le repousse.

— J'ai juste un petit haut à bretelles. Tu n'as pas besoin de le regarder, je te rappelle que tu l'as déjà vu.

— Oh oui, je ne l'ai que trop vu.

— Trop ? C'est si désagréable que ça de me voir en caraco ?

— Ce n'est désagréable que quand je ne peux pas caresser ton corps magnifique.

Il reprend la ceinture de mon peignoir et en caresse le tissu.

— Ça m'a demandé tellement d'efforts d'être sage et respectueux... ce serait facile de ne plus l'être.

L'énergie qui nous manquait cette semaine est de retour. Palpable, épaisse. Magnétique.

Je n'arrive presque plus à respirer.

— C'est toi qui nous as imposé ces limites. En ce qui me concerne, tu peux me faire tout ce que tu veux.

Il enroule ma ceinture autour de sa main et fait un pas en avant.

— Tu n'as pas le droit de dire des trucs comme ça.

Sa voix est rauque. Ses mains tremblent. Son front est emperlé de sueur. Son cou et ses épaules aussi. Je fronce les sourcils.

— Tu es sûr que tu vas bien ?

J'ai à peine fini ma phrase qu'il étreint son ventre, titube et se laisse tomber sur le canapé.

Merde.

— Holt ?

La tête en arrière, il ferme les yeux.

— C'est juste le trac, c'est tout. Un putain de bordel de trac.

— À cause de ce soir ?

— Entre autres, oui.

Il expire doucement.

— Quand je suis anxieux, j'ai toujours d'horribles crampes d'estomac et des nausées. Je suis vraiment un gros naze.

— Non. Je comprends ce que tu ressens.

Il se frotte le visage.

— À moins que ton père ne vienne à tes spectacles que pour pouvoir te répéter que tu gâches ta vie avec des conneries, tu ne peux pas comprendre.

— Ton père désapprouve ton choix de carrière ?

— C'est un euphémisme.

— Ah.

Il se prend la tête dans les mains et agrippe ses cheveux.

— Je m'en fous. De toute façon, je sais que je vais être mauvais ce soir. Il pourra me répéter « je te l'avais dit » aussi souvent qu'il le voudra.

— Tu vas être génial.

— On a été nuls toute la semaine, tu le sais aussi bien que moi.

— Pas nuls, juste... à côté de la plaque.

Il me jette un coup d'œil incrédule. Je hoche la tête.

— Bon, d'accord, on a été atrocement mauvais, mais c'est seulement parce qu'on essaie de toutes nos forces de combattre notre attirance mutuelle. On ne peut pas faire taire nos sentiments et nos émotions tout en espérant que notre jeu n'en pâtira pas et que nos personnages auront quand même l'air de ne pas pouvoir vivre l'un sans l'autre. C'est impossible.

— Qu'est-ce que tu suggères ? demande Holt. Que je te prenne sur ce canapé dégoûtant de façon à ce que l'on arrive à jouer des amants convaincants ?

— Eh bien, c'est tentant...

— Taylor !

— D'accord ! On ne cède pas à notre désir hors de la scène, mais quand on joue, on doit laisser nos corps s'exprimer et s'ouvrir l'un à l'autre. Ce n'est que comme ça qu'on fera revivre la magie.

Il semble sceptique.

— Seulement sur scène, hein ? Tu crois vraiment que ça va être facile de se contrôler dans la vraie vie ?

— Non, je ne crois pas.

Je m'agenouille face à lui pour le regarder dans les yeux.

— Mais nous avons la responsabilité de toute une troupe. On doit arriver à gérer notre relation.

Faisons de notre mieux et, ensuite, tu pourras faire semblant de ne pas me désirer autant que tu voudras, d'accord ?

Pendant une seconde, je crois qu'il va me caresser la joue, mais, au lieu de ça, il m'effleure la poitrine.

— D'accord. Si j'arrive à ne plus avoir envie de vomir toutes les deux minutes, on essaie comme tu as dit.

Le son de sa voix me fait dresser les poils des bras. Il n'a pas cessé de toucher la soie de mon peignoir. Je lui propose :

— J'ai une méthode pour aider à se concentrer.

Il se lève.

— Je dois d'abord aller me doucher et me préparer.

— Ça marche.

Je me lève à mon tour.

— Je reviens une demi-heure avant l'entrée en scène. Quand j'en aurai fini avec toi, tu seras tellement concentré qu'on va clouer le public sur son fauteuil.

Il soupire et secoue la tête. Je hausse un sourcil.

— Quoi ?

— Rien.

— Dis-moi.

— Je viens d’avoir une image de moi en train de te baiser contre le mur.

Je ris, mais à l’avidité animale que je lis dans ses yeux, je sais qu’il ne plaisante pas. Il fait un pas vers moi et les battements de mon cœur s’accélèrent.

Il va le faire. Il va le faire.

Je retiens mon souffle.

À ma grande déception, il me contourne et prend la serviette sur le dossier de sa chaise avant de se diriger vers la salle de bains.

— Va-t’en, Taylor, me lance-t-il par-dessus son épaule. Avant que j’oublie pourquoi je ne t’ai pas enlevé ton foutu peignoir.

À 18 heures, le théâtre bourdonne d’animation. Ma coiffeuse est couverte de cartes et de petits cadeaux. Mes parents m’ont envoyé un bouquet de fleurs géant accompagné d’un petit mot. Ils sont fiers de moi et regrettent de ne pas assister à ce grand moment.

Ils me manquent. Mon premier grand rôle et aucun de mes proches n’est présent.

Je vais sur scène pour vérifier une dernière fois mes accessoires. Tous ceux que je croise me glissent un mot d’encouragement en m’étreignant. Ça n’empêche pas la nausée et mon trac de grandir de seconde en seconde.

Alors que j’arrive devant la loge de Holt, mon sandwich au poulet du midi a entamé une révolte contre mon estomac.

Je prends une grande inspiration et je frappe. Jack me crie d’entrer. J’ouvre et me cale contre l’encadrement.

— Salut.

— Belle Juliette !

Il est en train de se poudrer le visage.

— Ton Roméo est dans la salle de bains.

Des bruits de vomissements étouffés me parviennent.

Jack se lève en grimaçant pour me prendre dans ses bras.

— Oui... courage pour l’embrasser, ce soir.

Il sort et referme derrière lui. Je frappe à la porte des toilettes.

— Va-t’en.

— C'est moi. Je peux entrer ?

— Non, je risque de te dégoûter à jamais.

— C'est déjà fait.

J'ouvre et entre. Une odeur de vomi et de bile m'assaille les narines. J'en ai un haut-le-cœur.

Holt est assis contre le mur, blanc comme un linge, le visage en sueur. Je m'accroupis face à lui.

— Ça ne va pas du tout, hein ? Tu as vraiment une sale tête.

Et pourtant, je le trouve toujours aussi attirant. Je suis irrécupérable.

— Tu n'étais pas censée me remonter le moral ? gronde-t-il en ramassant ses genoux contre sa poitrine. Si tu es venue pour m'insulter, je n'ai pas besoin de toi. J'y arrive très bien tout seul.

— Je vais t'aider, mais tu vas devoir faire exactement ce que je te dis. Sans poser de question.

— Si ça marche, tout ce que tu voudras.

Il a déjà passé son costume de scène. Une chemise aux manches remontées dont les premiers boutons ouverts révèlent le haut de son torse, un pantalon noir et des bottines. Je saisis son pied gauche et je délace sa chaussure. Il se raidit.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Pas de question, tu as promis.

— D'accord, mais tu dois m'expliquer ce que tu fais.

— J'enlève ta chaussure.

— Pourquoi ?

— C'est encore une question.

— Taylor...

— Parce que je vais te masser le pied.

Il me repousse et secoue la tête.

— Certainement pas. Mes pieds sont beaucoup trop moches.

— Ça ne me gêne pas.

— Moi, oui.

Je pousse un soupir exaspéré.

— Holt. Tu veux jouer comme un dieu ce soir ou te ramasser comme un gros naze et donner raison à ton père qui affirme que tu fous ta vie en l'air ?

Son visage s'assombrit.

C'est un coup bas, mais tant pis.

Il me tend son pied en grognant comme un ours asthmatique. Je défais rapidement son lacet et lui enlève sa chaussure et sa chaussette. Je fixe son pied pendant quelques secondes avant de lever la tête vers lui. Son pied est magnifique. Parfait. Holt pourrait sans problème être mannequin pour pied. Il hausse les épaules.

— Ils sont moches. Trop longs et mes orteils sont osseux.

— Tu es complètement cinglé.

Je pose son pied sur mes genoux. Il tressaille.

— Fais-moi confiance. Ma mère est une experte en thérapies alternatives et, même si la plupart sont pour les gogos, certaines marchent vraiment. J'ai appris tous les points de réflexologie quand j'avais douze ans, alors détends-toi, je ne vais pas te faire mal. Pas beaucoup, en tout cas.

J'enfonce mon pouce dans le renflement de sa plante de pied, juste sous le gros orteil. Il tressaille.

— C'est douloureux ?

C'est possible, si l'un de ses organes est enflammé. Lorsque j'appuie sur le point qui correspond à mon utérus quand j'ai mes règles, il est parfois très sensible.

— Non... c'est juste que...

— Quoi ?

— Tu vas te moquer de moi, mais je suis chatouilleux !

Je réprime un éclat de rire.

— Chatouilleux ?

— Oui.

— Toi ?

— Oui.

— Un grand garçon comme toi qui fait toujours son gros dur ?

Il me lance un regard noir.

— Va te faire foutre.

— Tu vois.

Il secoue la tête et serre ses avant-bras sur son ventre.

— Contente-toi de continuer.

Je souris et je reprends le massage. Je trouve adorable qu'il soit chatouilleux, mais je ne dois pas y penser. Ma mission est de le remettre en forme pour son entrée en scène.

Au bout de quelques minutes, sa respiration s'est ralentie. Je continue de pétrir la zone qui correspond à ses intestins et à son pancréas.

— Tu sens une différence ?

— Oui. J'ai moins de crampes.

Je dessine des cercles avec mon pouce et, à mesure qu'il se détend, son pied devient de plus en plus lourd sur mes genoux.

Il a de grands pieds et je me rappelle malgré moi une bêtise que les filles de mon lycée racontaient concernant le rapport entre la taille des pieds et du pénis. J'essaie de chasser cette pensée qui pourrait me mener droit au désastre.

Au bout d'un moment, je le sens parfaitement relaxé et je lui remets sa chaussette et sa chaussure.

Il pose le pied par terre pour refaire son lacet en m'adressant un sourire reconnaissant.

— Merci. Je me sens beaucoup mieux.

— Assez bien pour sortir de cette salle de bains puante ?

— Oui.

Il se lève et se poste devant le lavabo sur le rebord duquel est posée une brosse à dents, du dentifrice et du bain de bouche.

— Donne-moi juste une minute, tu ne voudrais tout de même pas embrasser un type à l'haleine de sandwich à la dinde régurgité ?

Je me lave rapidement les mains avant qu'il me chasse.

Dans la loge, je me laisse tomber sur le canapé et je l'écoute gargouiller et cracher en me disant que je dois être complètement folle parce que même ça me semble hyper sexy chez lui.

Il faut que je me fasse soigner.

Quand il émerge, il sent la menthe fraîche. Je lui fais signe de s'asseoir en tailleur par terre.

L'aider m'a un peu calmée, mais je suis encore très stressée à l'idée de jouer ce soir devant des centaines de personnes. Comme s'il le sentait, Holt tend la main vers mon pied.

— Tu veux que... j'essaie de...

Ça a l'air de le mettre tellement mal à l'aise que je suis tentée de lui répondre oui, juste pour le torturer.

— Non, merci. On n'a plus beaucoup de temps. On devrait juste se recentrer un peu sur nous-mêmes.

Il acquiesce, manifestement soulagé.

Je lui demande de fermer les yeux et de se concentrer sur une image rassérénante. Moi, j'imagine un drap blanc doucement agité par la brise. C'est la représentation mentale qu'utilise Meryl Streep. En général, elle est efficace sur moi, mais pas ce soir.

La présence de Holt, si près de moi, me perturbe. Son odeur, l'énergie qu'il dégage affolent mon cœur et m'empêchent de trouver l'apaisement. À sa respiration, j'en déduis qu'il est dans le même état que moi. Au bout d'un petit moment, il se secoue en grondant.

— Ça ne marche pas.

Je rouvre les paupières. Il me fixe intensément.

— Tu es en même temps trop près et trop loin.

À cet instant, l'interphone grésille.

— *Mesdemoiselles et messieurs les acteurs de Roméo et Juliette , il vous reste quinze minutes.*

Quinze minutes avant la mise en place. Merci.

Sans aucun doute, mon visage reflète la panique pure.

Je ne suis pas prête. Pas du tout. Je suis trop dispersée. Mon personnage n'est pas avec moi.

Bon sang ! Où est Juliette ? Je ne la trouve pas.

Je me lève et commence à faire les cent pas.

— On aurait dû s'y mettre plus tôt. On a été là tout l'après-midi !

— Taylor. Calme-toi. On va y arriver.

— Non. On n'y arrivera pas. On n'a pas le temps.

— Respire.

J'appuie ma tête contre la porte.

Je vois le public. Tous ces gens qui s'asseyent, feuilletent le programme. Excités, heureux d'assister à un beau spectacle. Ils vont être déçus. Je crispe les doigts autour de la poignée.

— Il faut que j'y aille.

— Où ?

— Je ne sais pas. Je vais essayer du yoga ou... n'importe quoi...

Je tourne la poignée. Il pose sa main sur la mienne.

— Taylor.

J'ouvre la porte, mais il la referme.

— Holt ! Laisse-moi partir !

— Non. Je veux d'abord que tu te calmes. Tu es en train de péter un plomb, là.

— Bien sûr que oui, je pète un plomb ! La pièce commence dans moins de quinze minutes et je n'ai aucune idée de ce que je vais faire.

— Taylor...

Il pose ses mains sur mes épaules, mais je continue :

— C'est mon premier grand rôle. Erika a dit que des producteurs et des metteurs en scène seraient présents.

— Arrête...

Il encadre mon visage de ses paumes. Je ne m'arrête pas. Je ne peux pas.

— Il y a des journalistes ! Ils vont crier sur tous les toits que j'ai gâché la pièce. Moi ! Que je suis la pire actrice du monde !

— Cassie...

Il me caresse la joue.

— Dans leurs articles, ils vont décrire mon jeu et s'en moquer. Tout le monde saura que je ne suis pas à ma place dans cette école et...

Il m'embrasse.

Et ça, je ne peux pas l'ignorer.

Il pèse sur moi de tout son poids et suçote ma lèvre inférieure. Je prends une grande inspiration et c'est comme si je revenais à la vie et à la réalité. Je m'entends gémir et je lui rends son baiser, désespérément, frénétiquement, dans l'espoir de trouver le réconfort sur sa bouche si douce.

Il s'immobilise et me repousse doucement.

— Et merde !

Nous respirons fort et nous nous regardons. Je souris.

— Tu m'as embrassée.

— Je... je ne voulais pas... tu étais complètement affolée. J'ai seulement voulu te faire taire.

— En mettant ta langue dans ma bouche.

— Je ne me suis pas servi de ma langue.

— Je sens que ma panique revient, tu devrais peut-être la mettre, cette fois.

Ses mains sont toujours sur mon visage, son corps contre le mien.

— J'ai perdu notre pari, lâche-t-il.

— Oui.

— Merde.

Il s'écarte un peu et se passe la main dans les cheveux

— *Mesdemoiselles et messieurs, il vous reste dix minutes, dix minutes. Merci.*

L'angoisse m'étreint de nouveau l'estomac. Il faut faire quelque chose. Vite.

— J'ai peut-être une idée, murmure Holt.

— Ça a quelque chose à voir avec ta langue ?

— Non.

— Dommage.

Il me prend le poignet et m'entraîne vers le canapé. Il s'assied et m'attire à lui. Je comprends : il essaie de reproduire notre position au moment de la dernière scène, quand Roméo et Juliette sont tous les deux morts. Je passe mes jambes de chaque côté de ses hanches et m'allonge sur lui. Au moment où nos corps se touchent, nous laissons échapper un soupir de contentement.

J'enfouis mon visage dans son cou et, soudain, comme par magie, ma panique s'évanouit. Il m'enlace et serre ses bras autour de moi. Je murmure contre sa peau.

— C'est le meilleur exercice de concentration du monde.

Ma main caresse son cuir chevelu, il cale ses hanches contre les miennes.

— Putain, c'est clair.

Mon estomac se dénoue et une chaleur envahit mon bas-ventre.

Il me serre un peu plus contre lui. Nos corps s'épousent parfaitement. Il sait exactement comment me tenir et je sais comment le tranquilliser. C'est instinctif. Nos corps communiquent sans que nous ayons besoin de prononcer un mot. Je lui demande :

— Est-ce que tu me parleras de ton ex, un jour ?

— Laquelle ?

— N'importe. Toutes.

— Non, ce n'est pas prévu au programme.

— Ton idée, c'est de ne plus jamais sortir avec personne ?

— C'est ça.

— C'est débile.

Il resserre encore un peu plus son étreinte.

— C'est toujours mieux que d'obliger quelqu'un à me supporter.

— Ah ! Mon doux Roméo, nous voulions que vous dansiez.

C'est une réplique de Mercutio. Holt y répond en me caressant le dos.

— Non, croyez-moi : vous avez tous la chaussure de bal et le talon léger : moi, j'ai une âme de plomb qui me cloue au sol et m'ôte le talent de remuer.

L'interphone grésille de nouveau.

— *Mesdemoiselles et messieurs, il vous reste cinq minutes avant d'entrer en scène. Cinq minutes.*

Merci.

Nous restons l'un contre l'autre aussi longtemps que nous le pouvons. Nous nous rechargeons et échangeons nos énergies. Au dernier appel, j'ai l'impression de faire partie de lui.

Je suis d'un calme olympien.

— *Mesdemoiselles et messieurs, vous devez venir vous placer pour le premier acte. Merci.*

Nous nous décollons lentement l'un de l'autre et nous levons. Il me prend la main avant d'ouvrir la porte, et c'est d'un même pas que nous descendons vers la scène.

Dans les coulisses, tout le monde est déjà prêt. L'atmosphère est saturée de tension et d'excitation mêlées. Certaines personnes haussent les sourcils en remarquant que nous nous tenons la main.

Je m'en fiche. Je suis une pile électrique rechargée à bloc. Le visage de Holt est calme, mais intense. Il ressemble à un superhéros tout en force et en puissance retenues. Là où nos doigts sont en contact, nos pulsations sont à l'unisson et je sais que nous sommes prêts. Nos personnages sont là, à portée de main, à peine sous la surface, et ils apparaîtront dès que nous aurons mis les pieds sur les planches.

Soudain, l'éclairage se modifie et le silence se fait.

La pièce commence.

« Deux familles, égales en noblesse, Dans la belle Vérone, où nous plaçons notre scène, sont entraînés par d'anciennes rancunes à des rixes nouvelles où le sang des citoyens souille les mains des citoyens. Des entrailles prédestinées de ces deux ennemies, a pris naissance, sous des étoiles contraires, un couple d'amoureux. »

Alors que j'inspire profondément, Holt me pousse dans un coin sombre derrière le rideau. Il est mon parfait Roméo.

— Tu es prête ? me demande-t-il.

— Tout à fait prête.

Sur scène, les Montaigu et les Capulet se battent. C'est bientôt à nous.

Les projecteurs font briller les yeux de Holt.

— Moi aussi. Montrons-leur un Roméo et une Juliette qu'ils n'oublieront jamais.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau que ce garçon à cet instant.

Il entre sur scène d'un pas assuré et c'est comme ça que, tout à coup, mon rêve devient réalité.

Je suis comédienne.

12

Nouveaux rôles

Aujourd'hui

New York

Quand Holt et moi revenons à notre table après notre discussion dans les toilettes, un groupe de jazz a commencé à jouer. Les plaintes du saxo et la voix nicotinée de la chanteuse nous accueillent sur les premières notes de *Nature Boy*.

C'était un garçon, étrange et magique...

J'essaie de ne pas l'écouter. Je n'ai aucun besoin d'émotions supplémentaires ce soir.

Holt me dévisage. Au picotement nerveux qui me parcourt la colonne vertébrale, je sais qu'il s'apprête à prononcer des mots qui vont me mettre mal à l'aise.

— Danse avec moi, murmure-t-il.

Ce n'est pas une question.

Il sourit et tourne la tête vers les couples sur la piste avant de poser de nouveau les yeux sur moi.

— J'ai des choses importantes à te dire, mais je ne veux pas que cette fichue table nous sépare.

Il boit une gorgée de vin.

— Je veux être contre toi, ajoute-t-il, les yeux baissés.

Je sens la colère monter en moi. Pas parce que je ne veux pas danser avec lui, mais au contraire parce que j'en ai tellement envie que j'en ai mal partout.

Je porte mon verre à mes lèvres et bois à mon tour. Une grande lampée ne suffit pas. Il n'y a pas assez de vin dans le monde entier pour m'aider à surmonter cette épreuve.

Il se lève et contourne la table. C'est comme s'il se déplaçait au ralenti. Je murmure :

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Il me tend la main.

— S'il te plaît, Cassie.

Je considère ses longs doigts parfaits que je sais tendres et chauds. Puis je lève les yeux vers son visage. Un espoir si fragile brille dans ses prunelles. Je suis incapable de refuser.

Je pose ma paume contre la sienne et nos doigts s'entrelacent comme s'ils se reconnaissaient.

Holt m'entraîne vers la piste et me prend dans ses bras. Un soupir m'échappe.

— Tu te rappelles la première fois que nous avons dansé ensemble ? me souffle-t-il.

— Non.

C'est faux mais j'ai envie d'entendre sa version.

— C'était le soir où on a tourné ce spot de pub pour ce club de la 46e Rue. On était avec Lucas et Zoé. On devait incarner la jeunesse, l'insouciance et l'amour.

— Oui, mais c'était Lucas, mon partenaire, et toi, tu étais avec Barbie Putain. Elle s'accrochait à toi comme un morpion.

— Tu étais super jalouse.

— Dit celui qui a passé la soirée à avoir envie d'arracher la tête de Lucas.

— Il t'avait touché les fesses.

— C'était ton ami.

— Ceux qui te touchaient de cette façon cessaient immédiatement de l'être.

— Tu as voulu lui casser la figure.

Holt semble réfléchir un instant.

— Je ne suis pas fier de mon attitude ce soir-là, finit-il par reconnaître. J'ai compris que tu méritais bien mieux qu'un gros con comme moi.

Je n'ai pas oublié sa jalousie malade. Au début, je la trouvais sexy, mais ce n'était qu'un des clous qui ont scellé notre cercueil.

— Ce soir-là, reprend-il, j'aurais donné n'importe quoi pour être différent. Mais je n'ai pas réussi.

Il me fait tourner et me reprend fermement contre lui.

— C'est pour ça que tu nous as détruits.

— Je pensais te débarrasser d'un cancer. Moi.

— Je ne t'ai jamais considéré comme un cancer.

— Je sais, et c'était bien le problème. Tu ne voyais pas les dégâts que je provoquais sur toi.

Nous dansons un moment, perdus dans nos pensées.

— Tu sais, chuchote-t-il soudain, quand j'ai supplié Marco de me donner le rôle pour cette pièce, je n'avais même pas lu le script. Je me fichais du personnage qu'on me demanderait de jouer, tant qu'il me permettait d'être de nouveau près de toi. Lorsque je t'ai vue arriver, après toutes ces années, tout notre passé m'est revenu au visage. Je me suis rappelé ce que je ressentais en ta présence, comme tu pouvais me rendre fou d'un seul regard. J'espérais qu'en me voyant nos bons moments te reviendraient en tête, que je t'avais manqué autant que tu m'avais manqué. Mais tu étais tellement en colère...

— J'avais des raisons de l'être.

— Je sais. Je m'y attendais.

Nous continuons de nous balancer alors que la musique s'est arrêtée.

— Et je le méritais. Mais quand on a répété ce baiser...

Il se tait et écarte mes cheveux de mon cou.

— Je crois que j'espérais qu'il effacerait tout ce que je t'avais fait subir. Que tu pourrais sentir ce que j'éprouvais vraiment pour toi, entendre ce que j'avais à te dire sans que j'aie besoin d'ouvrir la bouche.

— Ce n'est pas si facile.

Je serre les poings contre sa chemise. J'ai autant envie de le repousser que de l'attirer contre moi.

— Je le comprends, soupire-t-il. Mais tu sais ce qui me tue ? C'est que tous les jours, pendant les répétitions, je suis près de toi, dans un lit, à t'embrasser et faire semblant de te faire l'amour sans que la sensation de manque s'estompe. Parce que rien de tout ça n'est réel. Et je voudrais que ça le soit.

J'en ai envie plus que tout au monde.

Une boule s'est formée dans ma gorge. Je voudrais détourner le regard, mais je n'y arrive pas.

Dans ses yeux scintille un kaléidoscope de regrets.

— Loin de toi, Cassie, je n'étais qu'une coquille vide, un fantôme. Je veux revenir à la vie.

Toutes mes lignes de faille se sont ouvertes. L'émotion m'empêche de parler. Il se tait et me serre encore un peu plus contre lui. Nous nous remettons à danser. Ou, plus exactement, à osciller doucement. Sans tourner, ni avancer, ni reculer.

Comme si souvent quand nous sommes ensemble, nous faisons du surplace.

Et nous essayons de ne pas couler.

Six ans plus tôt

Westchester

Grove Institute

Première de Roméo et Juliette

Il y a des moments dans la vie d'un acteur où le chaos de possibilités qui s'ouvre à lui devient limpide et évident, où la frontière entre la réalité et l'imaginaire disparaît, où le talent et la conviction se rencontrent et s'épousent parfaitement.

C'est le cas ce soir.

Lorsque j'entre sur scène, chaque partie de mon être est Juliette, au plus profond.

Je vis sa vie, ressens ses émotions et prononce ses mots. L'homme qui est là, au pied de mon balcon, est réel, parfait et à moi. Il est entièrement habité de son désir d'être avec moi. Je suis gênée qu'il m'ait entendue confier à la lune mon amour pour lui, mais également heureuse qu'il connaisse le fond de mon cœur.

Il escalade le mur en s'accrochant au lierre avec détermination.

— Comment es-tu venu ici, dis-moi ? Et dans quel but ? Les murs du jardin sont hauts et difficiles à gravir. Considère qui tu es : ce lieu est ta mort, si quelqu'un de mes parents te trouve ici...

J'ai peur pour lui mais il saute avec légèreté sur mon balcon et me sourit.

— J'ai escaladé ces murs sur les ailes légères de l'amour : car les limites de pierre ne sauraient arrêter l'amour, et ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter ; voilà pourquoi tes parents ne sont pas un obstacle pour moi.

Il me caresse la joue puis se penche vers moi ; nos lèvres se frôlent. Légères comme une plume et pourtant si lourdes de désir.

— S'ils te voient, ils te tueront.

Il secoue la tête et passe son pouce doucement sur ma bouche.

— Hélas ! Il y a plus de péril pour moi dans ton regard que dans vingt de leurs épées : que ton œil me soit doux, et je suis à l'épreuve de leur inimitié.

Un rugissement aviné retentit dans la maison. Je le pousse dans l'ombre contre le mur.

— Je ne voudrais pas pour le monde entier qu'ils te vissent ici.

Mes mains caressent son torse. Il les contemple, émerveillé.

— J'ai le manteau de la nuit pour me soustraire à leur vue. D'ailleurs, si tu ne m'aimes pas, qu'ils me trouvent ici ! J'aime mieux ma vie finie par leur haine que ma mort différée sans ton amour.

Il pose ses mains sur les miennes et les presse contre son cœur. Sa passion est si forte que je ne comprends pas comment je pouvais vivre avant de l'avoir rencontré.

L'amour. C'est ne plus être soi-même. Oublier tout ce que l'on connaît pour n'exister qu'à travers ce que l'on ressent.

Il n'est pas étonnant que des hommes et des femmes meurent pour ça.

Pendant les deux heures qui suivent, mon monde est celui de Juliette et Roméo. Je ne vis plus, ne respire plus que par mon désir et mon besoin d'être près de lui.

Le monde autour de nous disparaît, nous sommes seuls et, alors que je pensais que nous avions réussi à échapper à la désapprobation de nos parents et de nos amis, je me réveille pour le découvrir mort.

Il a donné un sens à ma vie et il me l'a repris.

Je choisis de mourir aussi. Ce n'est pas un choix, c'est une évidence. J'avale ma douleur sous forme de poison, enfonce la dague dans mon cœur, meurs et le rejoins.

Lorsque je me fonde contre son corps, je retrouve enfin la paix et le bonheur que lui seul m'apportait. Je ferme les yeux et le respire. Son odeur est mon dernier lien avec le monde, puis tout disparaît.

C'est un tumulte qui me sort de ma semi-inconscience. Il me faut quelques secondes avant de comprendre. J'ouvre les yeux. Sur le cou de Holt, une veine bat puissamment. Le vacarme du public me tombe dessus, et là, je sais : nous avons été fantastiques.

Géniaux.

Époustouflants.

Le rideau tombe. Holt m'enlace et s'assied, puis nous nous levons.

— Viens.

Il m'entraîne dans les coulisses.

Il ne me lâche pas la main. Mon cœur bat trop fort. Les autres comédiens reviennent sur scène pour saluer. Quand nous les rejoignons à notre tour, les applaudissements redoublent.

Holt et moi marchons du même pas assuré. Le public crie et siffle. Je présente Holt et il s'incline, un immense sourire aux lèvres. Je suis si fière de lui que j'en ai les larmes aux yeux.

C'est à mon tour de saluer. Je sens un fourmillement dans tout mon corps. L'adrénaline me fait l'effet d'une décharge électrique. Le public nous offre son bruyant enthousiasme qui m'emplit d'un bonheur indescriptible.

Holt me prend la main et nous saluons ensemble. Le public est déchaîné.

Je n'en crois ni mes yeux ni mes oreilles. Holt est radieux.

Les applaudissements semblent ne jamais vouloir se tarir, mais peu à peu le rideau se baisse et toute la troupe se tombe dans les bras. Nous ne sommes plus qu'étreintes et félicitations. C'est si bon que je voudrais que cet instant dure toute la vie.

Je me retourne vers Holt qui rit, heureux. Il serre les garçons dans ses bras, embrasse les filles, il semble avoir pour une fois entièrement baissé sa garde.

Une douce chaleur se répand dans ma poitrine. Lorsque nos regards se croisent, il vient vers moi et m'enlace.

— Tu as été extraordinaire, me murmure-t-il. Incroyable !

Je passe mes bras autour de son cou.

— Toi aussi. Tu as été fabuleux.

Nous nous regardons et c'est comme si tout se volatilisait autour de nous. Il ne reste que son visage, ses yeux et nos corps l'un contre l'autre. L'attraction magnétique de nos lèvres.

— Eh, vous n'avez pas été terribles, hein, ce soir. Ça me fait de la peine pour vous. Vous venez à la petite fête ?

Une main s'abat sur mon dos, une autre sur le dos de Holt. Jack nous sourit chaleureusement.

Holt lui lance un regard noir et le sourire de Jack s'élargit. Je réponds :

— On y sera.

— Tu prends ta voiture ? demande Jack à Holt. Si tu préfères, tu peux monter avec Connor et moi.

Holt se tourne vers moi.

— Euh... je n'ai pas ma voiture...

— C'est vrai que tu es venu en courant.

— Oui.

— Je n'ai pas oublié.

Oh non, je n'ai pas oublié son débardeur et son short. Aucune chance.

— Pars avec eux, je vais demander à Ruby et à ta sœur de m'emmener.

— Génial ! s'exclame Jack. On va s'éclater. Wouhou !

Il s'éloigne pour recruter d'autres fêtards.

— Mademoiselle Taylor ? Monsieur Holt ?

Erika vient vers nous. Un homme que je ne connais pas l'accompagne. Il porte une veste de velours rouge grenat et une cravate violette. Il semble tout droit sorti de *Pygmalion*.

— Cassie, Ethan, reprend Erika, je voudrais vous présenter Marco Fiori. C'est un très bon ami et un des meilleurs metteurs en scène de Broadway. Sa récente présentation de *Mort d'un commis voyageur* a été saluée par la critique.

L'homme me tend la main et je la serre en tremblant.

Un metteur en scène de Broadway. C'est dingue.

— Je suis ravi de vous rencontrer, mademoiselle Taylor, me salue-t-il chaleureusement en enveloppant ma main dans les siennes. Votre performance était... eh bien, si j'ai besoin d'une Juliette, je sais qui contacter. Vous étiez remarquable, ma chère. Vraiment.

Je me sens rougir. Mon sourire s'étend jusqu'à mes oreilles.

— Merci, monsieur Fiori. Je suis... euh... très flattée.

— Quant à vous, monsieur Holt, poursuit-il en lâchant ma main pour prendre celle d'Ethan, vous avez réussi l'impossible : nous offrir un Roméo que je n'avais pas envie d'assommer avec mon parapluie. Bravo, vous êtes extrêmement talentueux.

Les oreilles de Holt deviennent écarlates.

— Euh... merci. Je suis content que vous n'ayez pas envie de me taper dessus. Si vous pouviez convaincre Taylor de ne pas me battre non plus, ce serait bien.

Marco se tourne vers moi, un sourcil en arc de cercle.

— Vous frappez votre partenaire, mademoiselle Taylor ?

Je hausse les épaules.

— Seulement quand il le mérite.

Marco rit.

— Vous avez tous les deux une alchimie très intéressante. Vous diriger a dû être passionnant.

Erika hoche la tête, les yeux pétillants.

— On peut dire ça comme ça, en effet. En tout cas, je ne me suis jamais ennuyée. Et le résultat parle de lui-même.

Elle nous sourit avec fierté. Ma poitrine menace d’exploser de bonheur.

— Vous voir sur scène, renchérit Marco, est une expérience rare. Je n’avais rien vu de tel depuis Liza Minnelli avec son verre de scotch dans *The Boy From Oz*. Je vous prédis un grand avenir. Surtout si vous continuez à travailler ensemble. J’aimerais beaucoup vous faire jouer un jour.

Holt et moi échangeons un regard. Je n’arrive pas à croire ce que j’entends.

— Vous devriez aller vous changer, nous rappelle Erika en prenant le bras de Marco. Je crois que vous êtes attendus et vous avez bien mérité de fêter ça.

Nous les saluons et partons vers nos loges. Holt garde sa main dans le bas de mon dos. Nous ne parlons pas, mais je sais que son cerveau est autant en ébullition que le mien.

— Un metteur en scène de Broadway, lâche-t-il tout à coup.

— Oui.

— Il nous a félicités.

— Oui.

— Il a même évoqué l’idée de nous engager pour une pièce. Toi et moi.

— Si je n’ai pas rêvé, c’est exactement ce qu’il a fait.

— Tu n’as pas rêvé.

— Waouh.

— Oui. Waouh.

Devant la porte de sa loge, il me prend la main et me pousse à l’intérieur. Nous sommes seuls. Il me plaque contre le battant.

— Je suis désolé, murmure-t-il, mais ce qui vient de se passer m’a complètement chamboulé et j’ai vraiment besoin de ça.

Il m'embrasse, doucement, longuement, profondément, et même si nous nous sommes beaucoup embrassés ce soir, cette fois, c'est différent. Nous portons toujours nos costumes ; pourtant, Roméo et Juliette ne sont plus là.

Quand il s'écarte de moi, presque haletant, ses yeux sont brillants de désir.

— Viens, je vais te présenter mes parents.

J'ai du mal à croire ce que je viens d'entendre.

— Euh... d'accord.

— Tu es mon porte-bonheur, ce soir. Peut-être qu'en ta compagnie je vais réussir à supporter mon père.

Je hausse les sourcils.

— Je ne veux pas te faire peur, mais tu viens de me dire un truc gentil.

— C'est vrai, grimace-t-il. C'était bizarre, d'ailleurs.

— Pour moi aussi.

— Agréable quand même ?

Je me dresse sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Il se raidit mais se laisse faire et va même jusqu'à me rendre mon baiser.

— Très agréable. Merci.

Il me prend dans ses bras et se coule dans mon cou.

— De rien, chuchote-t-il en recommençant à m'embrasser.

Dix minutes plus tard, nous nous sommes changés et redescendons vers la scène où Elissa nous attend.

Elle nous observe en fronçant les sourcils.

— Vous venez de... faire l'amour ?

— Elissa ! proteste Holt.

— En tout cas, vous avez la tête de deux personnes qui viennent de baiser, sourit-elle en ôtant une marque de rouge à lèvres au coin de la bouche de Holt avant de me lisser une mèche folle.

Allons-y. Vous êtes les derniers. Les parents vont finir par penser qu'on les a oubliés.

— Et on veut absolument éviter ça, commente Holt en levant les yeux au ciel.

Nous traversons le hall rempli d'amis, d'étudiants et de membres de la famille des acteurs. Je regrette une nouvelle fois l'absence de mes proches.

Quelques applaudissements retentissent quand nous apparaissions. Tout le monde a un mot gentil

à notre égard. Holt semble immunisé, mais il a plus d'expérience que moi. J'adresse un signe de tête à chacun.

— Papa, Maman ! s'écrie Elissa en se dirigeant vers un couple séduisant.

L'homme est presque aussi grand que Holt, mais ses cheveux sont plus clairs ; la femme est petite comme Elissa et tout aussi blonde. La ressemblance entre la mère et la fille est évidente, mais je ne trouve chez Holt aucun signe qui le rapproche de ses parents.

Elissa embrasse d'abord sa mère, puis son père. Holt se penche vers sa mère et l'embrasse à son tour. Devant son père, il se contente de se trémousser nerveusement. Quelques longues secondes s'écoulent avant que son père ne lui tende la main.

Elissa me pousse en avant.

— Maman, Papa, je vous présente Cassie Taylor, notre merveilleuse Juliette. Cassie, nos parents, Charles et Maggie Holt.

Je leur serre la main en marmonnant :

— Monsieur et madame Holt, ravie de vous rencontrer.

Silvousplaît aimez moi, silvousplaît aimez moi.

— Cassie, vous étiez magnifique, me félicite Maggie. Tellement meilleure que cette jeune fille du festival Shakespeare l'année dernière. Comment s'appelait-elle déjà, Ethan ?

— Euh... Olivia.

Oh, je comprends mieux maintenant son allusion à Juliette.

— C'est ça, Olivia. Une gentille fille, mais elle ne vous arrive pas à la cheville, Cassie. Cela dit, je ne suis pas surprise, avec un partenaire comme mon fils.

Elle embrasse un Holt rougissant sur la joue. Je m'empresse de lui donner raison :

— C'est vrai qu'Ethan m'a beaucoup aidée.

— Quelle menteuse, rétorque l'intéressé.

— J'ai adoré Ethan dans le rôle de Mercutio, reprend Maggie, mais là ! C'était tellement surprenant. Vous avez une alchimie très particulière.

Elle lance à son fils un regard en même temps entendu et interrogateur. Holt secoue la tête.

Charles se mêle à la conversation.

— Cassie, ma chère, je crois que ma femme essaie de faire comprendre à notre fils qu'il devrait vous proposer de sortir avec lui.

— Bon sang ! râle Holt en se passant la main dans les cheveux. Est-ce que vous pouvez arrêter ça ?

Tout le monde se tait pendant un moment, mais Charles ne tarde pas à ajouter :

— Je suis parfaitement d'accord avec mon épouse. Vous êtes charmante et ça fait bien longtemps qu'il ne nous a pas présenté une de ses nombreuses...

— Papa, l'interrompt fermement Holt. Arrête. S'il te plaît.

Charles s'esclaffe et lève les mains en signe de reddition. Je me demande quel est le problème entre Ethan et lui. Il a pourtant l'air plutôt cool. Elissa se tourne vers lui.

— Tu as aimé le spectacle, Papa ?

Charles se frotte le cou en grimaçant.

— Je ne suis pas particulièrement fan de Shakespeare, mais... c'était pas mal fait. En tout cas, tous les acteurs avaient l'air de savoir ce qu'ils faisaient. Et Cassie, je vous ai également trouvée excellente.

Il adresse un sourire crispé à Ethan avant de prendre Elissa dans ses bras.

— Et bien sûr, ajoute-t-il, l'éclairage était parfait.

Holt se raidit à côté de moi. Je ne suis manifestement pas la seule à trouver bizarre que son père n'ait pas commenté sa performance. Est-ce que cet homme est aveugle ou sourd ? N'a-t-il pas vu ce qui a ébloui le reste du public.

— Ethan était extraordinaire, intervient Elissa. Tu ne trouves pas qu'il n'avait jamais été aussi bon ?

— Elissa, soupire Charles, ton frère est un acteur extrêmement compétent. Il n'a aucunement besoin de mon approbation.

— Heureusement, lâche Ethan.

Compétent ? Il était juste démentiel !

— Mais Papa, insiste Elissa, tu ne trouves pas qu'Ethan et Cassie étaient exceptionnels ? On ne voit pas une telle interprétation tous les jours.

— Ma chérie, lui répond patiemment M. Holt, je comprends tout à fait que le métier d'acteur réclame

une certaine dose d'implication, mais j'ai du mal à utiliser le terme « exceptionnel » dans ce cadre. Découvrir un moyen de guérir le cancer, ça, c'est exceptionnel.

— Nous y voilà, marmonne Holt.

— Réparer des os, ça, c'est exceptionnel, poursuit son père. Sauver des vies, chaque jour, est exceptionnel. Les comédiens pensent être très importants dans notre société, mais, en réalité, s'ils n'étaient pas là, on ne verrait pas la différence. Plus de magazines titrant sur leurs frasques ? Plus de centre de désintoxication ? Oui, peut-être, mais ce ne serait pas une grande perte.

Holt serre les mâchoires. Maggie pose la main sur le bras de son mari.

— Charles, s'il te plaît.

— Ça va, Maman, la rassure Ethan. Je me fiche de ce qu'il pense.

— Ethan ! le reprend-elle.

Mais ça n'est pas suffisant pour l'arrêter.

— Tu trouves que les acteurs ne servent à rien, Papa ? Et les musiciens, les peintres ? Tu veux réellement vivre dans un monde sans couleurs, sans mélodies, sans divertissements d'aucune sorte ?

Tu te rends compte que l'humanité n'y survivrait pas ? Toute la culture sur terre est de l'art. Sans la culture, les hommes ne seraient rien d'autre que des primates décérébrés dont le seul but serait de se nourrir, de baiser et de tuer. Mais tu as raison, l'art est sans importance.

M. Holt jette un regard sévère à son fils. Si je n'étais pas là, il le moucherait violemment.

— Comme d'habitude, tu ne m'as absolument pas compris, réplique-t-il. Je ne faisais que comparer l'importance de la place des comédiens dans notre société à celle des médecins, par exemple.

— Ça suffit, tous les deux ! les avertit Maggie.

Mais Charles l'ignore.

— Ton intelligence, Ethan, te donne l'opportunité de faire quelque chose de bien de ta vie. Tu as malheureusement choisi de t'engager dans ce qui ne sera probablement rien d'autre qu'un passe-temps frivole. Je ne comprends pas comment tu peux à ce point manquer d'ambition...

— J'ai de l'ambition ! J'ai travaillé comme un taré, ces trois dernières années, pour entrer dans cette école. Je suis revenu sans cesse, même quand ils me disaient que c'était inutile, parce que je veux être le meilleur dans un métier que j'aime. C'est ça, mon ambition, Papa. Elle est seulement différente de la tienne. C'est un crime ? Et je te remercie de me soutenir en critiquant la profession que j'ai choisie. Qui est aussi, je te le rappelle, celle que Cassie a choisie. Tu es vraiment un connard indélicat.

Avant que sa mère le sermonne, Holt se tourne vers elle.

— Je suis désolé, Maman, je ne vais pas pouvoir le supporter, ce soir. On s'appellera plus tard.

Il se fraie un chemin à travers la foule et nous le regardons s'éloigner en silence. Je suis partagée entre la colère et la gêne. Comment M. Holt a-t-il osé parler à son fils de cette manière ? Un soir comme celui-là ?

Sa femme se penche vers lui.

— Mais quand vas-tu arrêter ? C'est ce qu'il a choisi, tu devrais commencer à l'accepter !

Il baisse la tête une seconde avant de me regarder, contrit.

— Je suis désolé que vous ayez assisté à ça, Cassie. Depuis quelques années, Ethan et moi sommes un peu à couteaux tirés. C'est difficile de voir son propre fils, brillant, s'égarer dans une carrière aussi...

— Frivole ?

Le mot a quitté ma bouche sans que je puisse le retenir. M. Holt me répond par une moue coupable.

— Hum, j'allais dire aussi différente de celle que j'imaginai pour lui. Je pense que tous les parents veulent que leurs enfants changent le monde. Je ne voulais pas critiquer votre métier.

— Si vos enfants se passionnent pour quelque chose, de quel droit pouvez-vous leur dire qu'ils ont tort ?

Il me scrute pendant quelques secondes.

— Vos parents vous soutiennent entièrement dans ce choix de carrière ?

Je reste muette un moment avant de reconnaître :

— Eh bien, je ne peux pas dire qu'ils soient fous de joie, mais s'ils avaient été là ce soir, ils m'auraient félicitée et ils auraient été fiers de moi.

Je suis probablement allée trop loin ; pourtant, M. Holt n'a pas l'air en colère. Seulement triste.

— J'avais imaginé un parcours différent pour Ethan. Dès l'âge de huit ans, il ne cessait de répéter qu'il voulait devenir médecin. Lorsqu'il est entré au lycée, un de ses amis l'a convaincu de participer à un cours de théâtre et la médecine a été reléguée loin derrière les films et les pièces de théâtre. Je pensais sincèrement que cette lubie lui passerait.

— Seulement, monsieur Holt, ce n'est pas une lubie, mais une passion, et les passions ne meurent jamais.

Bien sûr, je comprends pourquoi Holt en veut à son père, mais je sais aussi à quel point il est difficile pour un parent d'abandonner ses projections et ses espoirs.

— Tu devrais aller le retrouver, me souffle Elissa. Quand il est comme ça, il refuse de nous adresser la parole, mais tu as peut-être une chance.

Les parents d'Ethan m'adressent un regard d'encouragement. Je hoche la tête.

— Eh bien, j'ai été ravie de vous rencontrer.

Et je m'éloigne à grands pas dans la direction prise par Ethan.

Je marche aussi vite que je le peux avec mes chaussures à talons. Mes pas claquent sur le trottoir.

Je l'aperçois enfin au bout de la rue.

— Ethan, attends !

Il se retourne et je lis la fatigue sur son visage. Cet affrontement avec son père l'a épuisé.

— Quel connard, lâche-t-il quand j'arrive près de lui. Il ne pouvait pas le dire, hein, c'était trop difficile pour lui ! Ça lui arracherait la gueule un petit « Bravo, mon fils, je suis fier de toi ». Gros con !

Je pose la main sur son épaule.

— Je suis désolée.

— Le public m'a trouvé extraordinaire. Tous les gens présents dans ce théâtre m'aimaient. Des étrangers, des inconnus qui avaient plus foi en moi que mon propre père !

— Ce n'est pas qu'il n'a pas foi en toi, c'est juste que...

Les mots s'éteignent sur mes lèvres. Holt est furieux.

— Tu le défends ?

— Non, mais, c'est juste un parent qui a peur pour son fils. La carrière de comédien peut être terrifiante pour quelqu'un qui ne comprend pas ce qui nous pousse à l'embrasser.

Il hausse les épaules et enfonce ses mains dans ses poches.

— Il ne m'a pas fait un compliment, Cassie. Pas un seul. Il a félicité Elissa. Il t'a félicitée, toi.

Mais moi ? J'ai eu droit à un sermon et des reproches parce que, selon lui, je suis en train de gâcher ma vie.

La douleur dans sa voix me serre la gorge. Je lui prends la main et, pour une fois, il ne me repousse pas.

— Tu sais depuis combien de temps il ne m'a pas dit qu'il m'aimait ? reprend-il en regardant le trottoir. La dernière fois, c'était le 17 septembre il y a deux ans. Il avait bu. Il a eu besoin d'ingurgiter du courage liquide pour exprimer ses sentiments à son propre fils.

— Ethan...

J'essaie de le prendre dans mes bras, mais il se dérobe.

— Il faut que j'y aille, marmonne-t-il.

— Quoi ? Où ?

— J'ai besoin d'être seul.

Il tourne les talons et s'éloigne à grands pas.

— Ethan, attends !

Il s'arrête sans se retourner. Je me place devant lui et pose mes mains sur sa poitrine. Il me toise d'un air glacial. Je murmure :

— Ne fais pas ça, s'il te plaît.

— Quoi ?

— Te fermer comme ça.

Il me fixe un moment et je m'attends à ce qu'il retombe dans son attitude habituelle de déni, mais sa fatigue l'emporte sur sa colère.

— Tu ne comprends pas, Taylor, soupire-t-il. Je ne me ferme pas volontairement. C'est juste...

je ne le fais pas exprès.

— Prends-en conscience, alors, et contrôle-toi.

Je caresse son torse et le sens se détendre un peu.

— Je suis là pour toi. Prête à t'écouter, à t'aider.

— Tu ne devrais pas.

— Bon sang, Ethan, tu ne comprends pas que je t'aime bien, tout simplement. Que je veux être là pour toi, pour te soutenir. Mais pour ça, il faudrait que tu me laisses t'approcher.

Il ne répond pas. Il me contemple comme si je lui avais demandé de sauter d'un avion sans parachute.

— Arrête de flipper tout le temps, Ethan.

— Je ne flippe pas, rétorque-t-il sèchement.

— menteur.

— Écoute, Taylor, avoir besoin de quelqu'un ou que cette personne ait besoin de toi ne mène qu'à la déception.

— Pas forcément.

— Presque toujours.

J’effleure les rides sur son front, mais son expression s’adoucit à peine.

— J’ai seulement besoin d’un peu de temps pour me calmer. Je te retrouve à la fête.

Sur ces mots, il repart.

Juste au moment où je pensais que nous avions fait des progrès.

13

Carapace

Aujourd’hui

New York

Il est chez moi. Chez moi ! Dans mon appartement. Il fait le tour et observe mes affaires.

Voir Holt dans mon sanctuaire, un endroit où il n’avait jamais mis les pieds et où je ne voulais surtout pas qu’il les mette, me panique complètement.

C’est ici que j’ai tellement parlé de lui à Tristan, ici que je déverse mes émotions au vitriol dans mon journal, soir après soir. Ici que j’ai amené je ne sais combien de mecs qui ont toujours fini par avoir son visage. Ses mains. Son corps.

Et il est là. Il retire sa veste et la pose sur le canapé. Il me jette un regard nerveux en m’adressant un sourire qui l’est tout autant. De tous les hommes qui sont venus ici, il est le seul qui semble être à sa place.

Bon sang.

Comment est-ce arrivé ? Comment ai-je pu laisser arriver ça ?

La répétition d’aujourd’hui était nulle. Ethan tenait parfaitement son personnage alors que je me contentais de réciter mes répliques. À la fin de la journée, Marco nous a invités à boire un verre et est parti son cocktail à moitié terminé. Très subtil. Ou pas.

Il aurait aussi bien pu louer les services d’un avion pour écrire dans le ciel de New York : *Résous tes problèmes avec Holt et arrête de pourrir ma pièce.*

Même si j’ai refusé sa proposition de remplacer Holt, j’éprouve toujours des difficultés à m’ouvrir complètement. Alors je me suis promis de faire des efforts et je suis restée passer la soirée avec Ethan. Et j’ai bu. Quand il m’a proposé de me raccompagner, j’ai pensé que ça pourrait m’aider à recréer un lien avec lui.

Mon erreur a été de le laisser entrer. Quand j'ai ouvert la porte, il s'est pratiquement démantibulé le cou pour regarder à l'intérieur. Et quand il a demandé de but en blanc si j'acceptais de lui offrir un dernier verre, je n'ai pas su résister.

Nous voilà donc, lui debout dans mon salon et moi en train de l'observer comme s'il était un animal en cage au zoo. Il examine mes livres et sourit en posant le doigt sur le dos de *The Outsiders*.

— Ça fait un moment que je ne l'ai pas lu, commente-t-il en le prenant pour le feuilletter. Il m'a manqué.

— Je croyais que tu le lisais tous les ans.

Il replace le livre.

— Ouais, mais un jour, j'ai filé mon exemplaire à une fille, et je ne me le suis jamais racheté.

Il était si fier, le jour où il m'a offert ce livre. Un cadeau d'anniversaire parfait de la part de mon parfait petit ami.

Dommmage que ce garçon n'ait jamais réellement existé.

La porte s'ouvre et la voix de Tristan résonne dans l'entrée.

— Cass, tu es là ? Je te préviens, ce soir, on sort et tu ne peux pas refuser. Va enfiler ta petite robe noire sexy décolletée dans le dos. J'ai envie de frimer.

Le placard grince. Il vient de ranger son tapis de yoga. Les yeux écarquillés de Holt hurlent :

« Tu ne m'avais pas dit que tu vivais avec quelqu'un ! Avec un homme ! »

Tristan entre dans le salon et se pétrifie. Deux chiens qui se croisent sur un trottoir et se jaugent du regard.

— Bonjour, finit par lâcher Tristan en me jetant un regard noir. J'ai vu quelques photos de toi avant que Cassie les brûle. Ethan Holt, c'est ça ?

Holt se mord la lèvre mais se reprend très vite. Il tend la main à Tristan.

— C'est ça. Et toi, tu es ?

Tristan avance d'un pas. Je lève les yeux au ciel. Il n'est pas beaucoup plus grand qu'Ethan, mais le débardeur noir qu'il porte toujours pour ses cours de yoga met en valeur son corps ridiculement musclé. Il ne saisit pas la main de Holt.

— Tristan Tanei. Je vis ici. Avec elle.

— Je vois.

Holt récupère sa main.

— Ravi de faire ta connaissance. Cassie ne m'avait pas dit qu'elle vivait avec quelqu'un.

— Elle a dû penser que ça ne te regardait pas.

L'atmosphère est saturée de testostérone, mais avant que j'aie le temps d'expliquer que Tristan et moi ne vivons pas en couple, que nous sommes juste colocataires, ce dernier me prend le bras.

— Cassie, siffle-t-il, cuisine. Il faut que je te parle.

Il m'entraîne hors du salon et je n'ai d'autre choix que de le suivre.

Lorsque nous sommes seuls, il laisse sa fureur s'exprimer.

— Tu es complètement cinglée ! C'est quoi, ton problème ?

— Calme-toi, Tris.

— Je suis calme.

— Oh non. Tes chakras explosent comme des milliers de petits feux d'artifice.

— Tu ne crois pas aux chakras.

— Peut-être, mais si j'y croyais, c'est ce qu'ils feraient.

Il m'assassine du regard deux secondes avant de fermer les yeux et de prendre une profonde inspiration. Il exhale lentement et rouvre les paupières.

— Voilà, je suis calme, maintenant. Enfin, presque. Réponds à ma question.

— Je ne suis pas cinglée. Je passe juste un peu de temps avec lui.

— Passer du temps avec lui ne t'obligeait pas à l'amener ici. Tu sais pertinemment que, quand tu ramènes un homme à la maison, c'est pour une seule et unique raison. Et si tu crois que je vais te laisser coucher avec lui...

— Je n'en ai pas l'intention ! J'avais juste un peu trop bu, il m'a raccompagnée, c'est tout.

— Tu as bu et tu le laisses entrer ? Pour l'amour de Krishna ! C'est un miracle que je ne t'aie pas retrouvée en train de lui faire un strip-tease. Tu sais que, quand tu es saoule à moins de deux mètres d'un bel homme, tu lui sautes toujours dessus en un temps record. Si en plus il s'agit de l'ex dont tu es toujours amoureuse !

— Tris ! Tu ne voudrais pas parler un peu moins fort ?

Il respire de nouveau. Rien ne le perturbe plus que l'idée que je retrouve mes vieux démons. Je secoue la tête.

— Tu penses vraiment que, parce qu'il ne s'est pas trop mal comporté pendant deux semaines, je vais

oublier qu'il n'est rien d'autre qu'un connard sans cœur et sans émotions ? Même moi, je ne suis pas aussi naïve.

— Je ne dis pas que tu l'es, mais cet homme est ton talon d'Achille. S'il te demandait de coucher avec lui, là tout de suite, est-ce que tu serais capable de dire non ?

Je rougis. Probablement des pieds à la tête.

— Mais... ce n'est pas ce qu'il veut.

— Tu parles ! J'ai bien vu comment il te reluque. Si tu le laissais faire, ce type te baiserait sans s'arrêter jusqu'à dimanche prochain.

— Tris...

Il soupire et pose ses mains sur mes épaules.

— Ma chérie, je sais que tu traverses un moment compliqué, mais tu dois te rappeler tout ce dont nous avons parlé. Frontières. Respect. Honnêteté. Disponibilité affective.

— Tu parles de lui ou de moi ?

— De vous deux. Ne laisse pas tes hormones t'aveugler. Je ne veux pas te revoir souffrir comme tu as souffert.

Il me prend contre lui et me serre dans ses bras.

— Merci, Tris.

— De rien, ma chérie.

Il s'écarte avant d'ajouter :

— Mais j'ai encore un truc à faire avant de vous laisser seuls tous les deux. Je ne suis pas sûre que tu apprécies, mais ce doit être fait.

Je n'ai pas le temps de le retenir. En trois enjambées, il est retourné dans le salon. Holt s'était assis sur le canapé, mais il se lève à son entrée.

— Écoute-moi bien, attaque Tristan, parce que je ne vais pas te le répéter. J'ai passé une grande partie de ma vie à trouver le calme et la sérénité, mais j'aime cette femme plus que qui que ce soit sur cette planète, alors si tu lui fais du mal de quelque manière que ce soit, je jure par le tout-puissant Bouddha que je n'hésiterai pas une seconde à te couper en morceaux. C'est bien compris ?

Holt m'adresse un bref coup d'œil avant d'acquiescer. Je suis étonnée de découvrir que son visage exprime la détermination.

— J'ai très bien compris, Tristan, mais tu dois savoir que je n'ai aucune intention de faire du mal à Cassie. Je sais que je me suis comporté comme le dernier des crétins et que j'ai beaucoup à me faire

pardonner, mais j'ai l'intention d'aller jusqu'au bout. Tu devrais commencer à t'habituer à me croiser dans les parages, parce que je n'ai pas l'intention de fuir comme la dernière fois. C'est bien compris ?

Tristan le fixe un moment avant de se détendre, manifestement un peu surpris.

— Eh bien, tant mieux. Tu es plutôt beau garçon et, si tu te comportes bien, je ne serai pas obligé de te défigurer.

Je réprime un sourire. Depuis que je le connais, je n'avais vu qu'une fois Tristan jouer au mâle dominant, et c'était parce qu'un de ses petits copains avait traité Grandi de « bourgeois hypocrite et trouillard ». Il lui avait fallu longtemps pour retrouver son calme et sa sérénité après avoir collé son poing dans la figure du type.

Il jette à Holt un dernier regard menaçant avant de frapper dans ses mains.

— Bon, j'ai besoin d'une bonne douche. Soyez sages pendant que je ne suis pas là.

Il sort et nous laisse seuls, Holt et moi, face à face et gênés. Je décide de briser la glace.

— Bon, eh bien voilà, c'était Tristan. C'est mon colocataire et il menace mes ex-petits amis. Tu veux un verre de vin ?

— Oh que oui, répond Holt en me suivant dans la cuisine.

Je nous sers deux grands verres et je lui en tends un. Je bois une grande gorgée avant de m'appuyer au plan de travail.

— Ton ami est plutôt protecteur, on dirait, commente Holt.

— Ah oui, tu as remarqué ?

— Eh bien, ce n'est pas si souvent qu'un Japonais géant et super musclé menace de me casser la figure. Ce n'était pas l'expérience la plus agréable du monde.

— Il n'est qu'à moitié japonais et il ne se comporte pas comme ça en général. Je suppose que croiser l'antéchrist dans son appartement l'a un peu agacé.

Holt rit et se passe la main sur la nuque.

— Appelle-moi Satan, ça suffira. C'est moins formel.

— Lucy, ça t'irait ?

— Lucy ?

— Diminutif de Lucifer.

— D'accord, mais seulement quand on n'est que tous les deux. Je ne voudrais pas que mes serviteurs démoniaques t'entendent. Ils se moqueraient de moi et... je serais très vexé.

Nous retournons dans le salon et nous installons sur le canapé.

— Tristan et toi, vous êtes... ensemble ? me demande Holt, l'air presque désespéré.

— Non.

— Mais vous l'avez été ?

— Non. Je n'ai pas... l'équipement nécessaire pour le satisfaire.

Holt me dévisage sans comprendre pendant une seconde. Et soudain, c'est comme si une petite ampoule s'allumait au-dessus de sa tête.

— Oh d'accord ! Ma pression sanguine vient de redescendre à un taux presque normal.

Je bois une gorgée de vin en riant.

— J'ai vu des photos de vous, reprend Holt.

— Ah bon ? Où ça ?

— Quand j'étais en Europe. Le premier mois après mon départ, mon rituel avant de me coucher consistait à me bourrer la gueule et à chercher ton nom sur Google. Je suis tombé sur des photos de Tristan et toi sur l'off-Broadway. Ça m'a... rendu malade. J'ai cru que c'était ton copain. Que tu avais tourné la page alors que je n'arrêtais pas de penser à toi.

Je me le représente, une bouteille à la main, devant son écran, me maudissant de ne pas être aussi malheureuse que lui. Pourtant, j'étais malheureuse, même si je souris sur les clichés dont il parle. Je passe le bout de l'index sur le rebord de mon verre.

— Tu as toujours sous-estimé mes sentiments pour toi. Ça a été un de nos problèmes, d'ailleurs.

— Je sais que ça ressemble à une excuse bidon, mais je n'arrivais pas à croire que tu puisses m'aimer autant que je t'aimais. Pour quelles raisons m'aurais-tu aimé ? Ça me semblait impossible.

Je n'en crois pas mes oreilles. Il vient de dire qu'il m'aimait. C'était tellement difficile pour lui de prononcer ce mot ! À l'époque, il affirmait que ça rendait trop réel ce que nous partagions. Je hausse les sourcils. Il ressemble à un arachnophobe qui vient d'écraser un nid de tarentules.

— Tu es impressionnée ? Tu as vu comme j'ai changé. Je n'ai même pas bégayé en disant « aimer » !

— C'est un miracle.

Il considère son verre en grimaçant.

— Il m’a fallu trois ans pour comprendre qu’éviter ce mot ne servait à rien d’autre qu’à me complaire dans mon déni des sentiments que j’éprouve pour toi. Je t’aime, c’est un fait. Et tu serais surprise du nombre de fois où je prononce ce mot, depuis quelque temps.

Le tumulte d’émotions qui traverse son visage me fait détourner les yeux. Je me lève.

— Musique ?

Je passe un moment à faire défiler les titres de chansons sur mon iPod.

— Tu as besoin d’aide ? Parce que si tu mets de la country, je serai obligé de me moquer de toi.

— Tu ne vas jamais me lâcher avec ça, hein ?

— Ah, non, jamais. Te voir dépenser de l’argent pour un CD des Dixie Chicks m’a vraiment tué.

— Il y avait de bonnes chansons sur cet album.

— Cassie ! Ils yodlaient dans cet album ! Je suis pratiquement sûr que c’est ce qui a achevé le lecteur de ma voiture.

— Je pense que c’est plutôt le fait de mettre AC/DC à fond. Tes enceintes étaient déchirées ! Tu ne peux pas rejeter la faute sur deux minutes de yodler.

Il se lève et me prend l’iPod de la main.

— Mes oreilles ne se sont jamais remises de ces deux minutes. Je ne peux qu’imaginer ce que ma pauvre stéréo a ressenti. Maintenant, laisse-moi faire, je vais nous trouver la musique parfaite.

Je me rassieds en levant les yeux au ciel. Je suis de nouveau frappée par l’étrangeté de l’avoir dans mon appartement. Il y a six mois, ça aurait été inconcevable. Il fait tellement d’efforts pour me prouver qu’il a changé ! Sauf que, moi, je n’ai aucune envie d’en faire pour aller vers lui. À cet instant précis, j’attends le moindre faux pas de sa part pour exploser.

— Oh waouh, ne me déteste pas, je suis obligé de mettre ça.

Aux premières notes, je reconnais *Pablo Honey* de Radiohead. Je prends une nouvelle gorgée de vin.

— Je peux changer, si tu veux, c’est juste que je ne l’ai pas écouté depuis longtemps.

Moi non plus.

— Ça va.

Je mens et j’ai besoin de plus de vin. L’alcool rend tout plus facile. Cet album est la bande-son de tant de souvenirs. Rien que de bons souvenirs. Ce Holt-là me manque terriblement.

Il me rejoint sur le canapé. Il s'installe assez loin de moi pour me faire croire qu'il respecte ma sphère d'intimité, mais assez près pour que mon corps ait envie qu'il se rapproche. Je penche la tête en arrière et je laisse la musique me distraire.

Quand Tristan entre, nous en sommes à la troisième chanson. Il nous observe et fronce les sourcils.

— On aurait presque dit que vous étiez en train de méditer. Sauf que c'est impossible de méditer sur de la musique aussi sensuelle.

Holt se redresse, un peu mal à l'aise.

— Tu es sûre que tu ne veux pas sortir avec moi, Cass ? reprend Tristan. Ils font une soirée mousse au *Néon*. Tu peux même amener ton grand brun ténébreux. Il a la tête d'un type qui aurait bien besoin de bulles.

— Non, merci. Je préfère rester à méditer. Tu devrais être fier de moi.

Tristan pince les lèvres avant de se tourner vers Holt.

— Alors, c'est ça. Tu reviens dans sa vie et tu arrives à la convaincre de faire un truc pour lequel je suis obligé de lui promettre du chocolat ?

— Qu'est-ce que tu veux ? Je n'ai pas besoin de chocolat parce que je suis une récompense à moi tout seul.

Tristan hausse les sourcils. Il semble se demander s'il déteste Holt ou s'il l'apprécie.

Bienvenue dans ma vie.

— Bon, j'y vais. Mais, Cassie, n'oublie pas tout ce dont nous avons discuté. Je n'ai aucune envie de rentrer à la maison pour me farcir ton aura toute sombre à cause de mauvaises vibrations.

— J'ai beaucoup travaillé pour me débarrasser des « mauvaises vibrations », lâche Holt. S'il y a des restes, je te promets de ne pas infecter Cassie.

— Fais donc ça, marmonne Tristan en se dirigeant vers l'entrée. À plus tard, Cassie.

— Bonne soirée, Tristan.

La porte s'ouvre et se referme. Holt et moi nous enfonçons un peu plus dans le canapé.

— Tu vas peut-être me trouver bizarre, lance Holt au bout d'un moment, mais je crois que Tristan m'aime bien.

— C'est une théorie possible.

— Tu en as une autre ?

— Il est aussi possible qu'il ait envie de t'arracher la tête et les yeux et d'utiliser ton crâne comme

boule de bowling.

— Oh, il joue au bowling ?

— Parfois, pendant les soirées disco.

Holt sourit. Un de ces sourires qui éclairent son visage. Quand il remarque mon regard posé sur lui, il prend une expression plus pensive.

— Ces moments m’ont tellement manqué. Je crois que je ne mesurais pas à quel point j’avais besoin d’être avec toi avant de te retrouver.

Mon sourire s’efface. Sa voix commence à être pâteuse. Moi, je n’ai pas encore tout à fait assez bu pour l’écouter dire ce genre de trucs.

— Je t’ai manqué ? murmure-t-il.

— Ethan...

— Pas le Holt salaud et insensible, non, celui qui te faisait rire et qui t’aimait.

— Malheureusement, il était enfermé à double tour dans le Holt salaud. Pas de chance, hein ? Je ne pouvais jamais avoir l’un sans l’autre.

— Tu peux maintenant, je te promets que tu peux.

— Il va me falloir un peu de temps pour y croire.

— Je comprends. Je n’ai jamais pensé que ce serait facile de me réconcilier avec toi, mais je sais que ça en vaut la peine.

— Et si ce n’est pas le cas ?

Ça m’exaspère de le laisser nous imaginer marchant main dans la main face au soleil couchant.

— Et si tu te faisais juste des illusions ? S’il était impossible de rallumer ce feu que tu as éteint il y a tellement longtemps ?

Sa mine s’assombrit et mon attirance irrésistible pour lui épaissit l’atmosphère.

— Cassie...

Il s’est penché vers moi. Il est si près que je sens l’odeur sucrée du vin dans son haleine.

— Le feu ne s’est jamais éteint, tu le sais aussi bien que moi. Même quand j’étais à l’autre bout du monde, même quand tu me haïssais, il brûlait encore. Tu le sens, j’en suis certain. Et c’est justement ce qui te fait peur.

Il fixe mes lèvres et il me faut tout mon instinct de survie pour trouver la force de tourner la tête.

— Si tu peux me jurer que je me trompe là-dessus, reprend Holt, alors je laisserai tomber.

J'hésite une demi-seconde avant de lâcher :

— Tu te trompes.

Il me caresse la main du bout des doigts, remonte jusqu'à mon poignet. Il enveloppe mon articulation dans sa grande main et serre doucement.

— Ton pouls ne ment pas, Cassie.

— Comment peux-tu être sûr que j'éprouve de l'attrance pour toi ? Peut-être que j'ai simplement peur.

— Je dirais qu'il y a un peu des deux.

Je libère ma main et vide mon verre. J'ai trop bu. Lui aussi. Être désinhibée ne va pas m'aider. Je bâille et je me lève.

— Il commence à être tard.

Il hoche la tête en souriant. Il lit en moi comme dans un livre ouvert.

— Oui, je vais y aller.

À la porte, il se tourne vers moi, la main sur la poignée.

— Cassie... avant de partir, il y a quelque chose que j'ai besoin de savoir.

— Quoi ?

— J'ai entendu Tristan tout à l'heure, dans la cuisine. Il a dit que si je te demandais de coucher avec toi, tu accepterais. C'est vrai ?

J'admire sa haute stature dans l'encadrement de la porte, son cou fort et délicat, son visage magnifique. Je me rappelle la sensation de son corps sous mes doigts, ses gémissements quand je le caressais, son expression de pur bonheur quand nos corps jouissaient ensemble.

— Ethan...

— Attends... non, ne réponds pas. Si tu me disais que tu avais envie de moi, je...

Je lis tout son désir dans son regard.

— ... Je ne pourrais sûrement pas me retenir.

Par bonheur, avant qu'un de nous deux fasse un geste stupide, il recule d'un pas.

— Bonne nuit, Cassie. Ferme la porte. Maintenant.

Je la lui claque au nez.

Et à travers l'épais battant de bois, je l'entends pousser un soupir de soulagement.

Six ans plus tôt

Westchester

Fête après la première de Roméo et Juliette

La musique est trop forte, elle résonne dans mon crâne et vibre dans mes globes oculaires. Le salon est bondé de gens qui dansent et qui rient. Certains tentent de discuter malgré le bruit assourdissant qui essaie de se faire passer pour de la musique.

Lucas fume un joint sur le canapé à côté de moi. Il me le passe, mais je refuse ; il le tend alors à Jack, dont les yeux sont tellement vitreux qu'on pourrait le prendre pour un mannequin de cire du musée Tussauds.

Ça me fait un peu flipper que quelqu'un fume de la drogue si près de moi. Je n'arrête pas de jeter des coups d'œil vers la porte, comme si mon père allait brusquement faire irruption et péter un câble. Mais heureusement, il est à l'autre bout du pays et, même avec son flair paternel, il est trop loin pour sentir les émanations de marijuana.

Enfin, j'espère.

— Cassie !

Ruby me fait signe de vider mon verre. J'avale d'un trait mon shot de tequila et elle me tend un quartier de citron que je me mets dans la bouche. Elle a un sourire jusqu'aux oreilles.

Je repose mon verre sur la table basse et, pour la millième fois de la soirée, j'examine la pièce dans l'espoir d'apercevoir la haute silhouette de Holt.

Évidemment, il n'est pas là. Je préviens Ruby en criant pour couvrir la musique.

— Je vais prendre l'air.

Elle acquiesce et se verse un autre shot.

Assise sous le porche, Elissa sirote un breuvage dans un grand verre. Je me laisse tomber à côté d'elle.

— Tu t'amuses ?

— Oh oui, j'adore me faire perforer les tympans chaque fois que Jack fait une fête. Il est à moitié sourd et je suppose qu'il veut qu'on le devienne aussi. Ses voisins doivent le haïr.

— Toutes les maisons du quartier appartiennent à son père. C'est pour ça que personne n'ose rien lui

dire.

Elissa me tend son verre en regardant la rue.

— Tu attends Ethan ? je lui demande.

— Oui.

— Tu crois qu'il va venir ?

— Je ne sais pas. Chaque fois qu'il se prend la tête avec notre père, il se transforme en boule de rage. J'ai essayé de le convaincre de laisser tomber, mais il ne m'écoute pas.

— Leur relation a toujours été aussi compliquée ?

— Oh oui. Mon père n'a jamais su le prendre. Avec moi, ça va, parce que je suis une fille, mais Ethan... Il n'arrive pas à communiquer ses sentiments en sa présence. Je crois que c'est parce que notre grand-père estimait que les hommes ne devaient jamais montrer ouvertement leur affection parce que ça les rendait faibles ou je ne sais quoi. Du coup, quand ils se disputent, ça tourne toujours mal.

— Ça ne doit être facile pour aucun des deux.

— Non. Et ça a empiré depuis quelques années. À mon avis, c'est la faute de cette salope de Vanessa.

Je dresse l'oreille.

— Vanessa ? Pas Olivia ?

— Non, soupire Elissa. Vanessa a été le patient zéro. C'est aussi à cause d'elle qu'il a tout foiré avec Olivia.

— Que s'est-il passé entre eux ? Vanessa et Ethan, je veux dire.

— Tu devrais demander ça à mon frère...

— J'ai essayé, mais il s'est fermé comme une huître.

— Possible, mais il me tuera si je te le raconte.

— Il faut que tu saches qu'il a lu mon journal intime et que, du coup, il sait un tas de trucs très personnels sur moi.

Elissa en reste bouche bée.

— Il a lu ton journal intime ?

— Oui, il y a quelques semaines. Et j'avais écrit à quel point j'avais envie de toucher son...

enfin... son pénis, quoi.

— Oh, la vache !

— Et il se pourrait même que j’aie ajouté que son sexe mériterait de gagner des concours.

— Oh ! Waouh !

— Je sais.

— Et puis... beuh... c’est mon frère.

— C’est vrai, mais pour ma défense, ton frère est super canon.

— Si tu le dis, grimace-t-elle.

— Tu peux me croire.

Elissa secoue la tête.

— Pour être franche, je suis contente qu’il te plaise. Tu es la seule avec qui il pourrait avoir une relation sérieuse depuis son histoire avec Vanessa. Je comprends qu’il hésite, mais...

— Je t’en supplie, raconte...

Je lui fais mes plus beaux yeux de cocker triste. Elle lève les yeux au ciel et capitule.

— Vanessa était sa petite amie au lycée. Ils ont commencé à sortir ensemble quand ils étaient en première.

J’essaie de réprimer le sentiment de jalousie qui me tord l’estomac. C’est vraiment ridicule d’être jalouse d’une fille que je n’ai jamais rencontrée.

— Ils étaient LE couple parfait du lycée, sauf qu’en coulisses ils n’arrêtaient pas de se disputer.

Vanessa adorait le pousser à bout. Quand elle trouvait qu’il ne lui accordait pas assez d’attention, elle se mettait à flirter avec un autre. Ça l’excitait de le rendre jaloux. C’était une vraie sociopathe. Elle draguait même le meilleur ami d’Ethan. C’était sa façon de le garder à sa botte.

— Pourquoi il ne l’a pas larguée ?

— Je ne sais pas. Elle le manipulait. Elle retournait ses faiblesses et ses peurs contre lui.

— Et qu’est-ce qui s’est passé ?

— Un soir, pendant l’année de terminale, Ethan a annoncé à notre père qu’il ne ferait pas médecine et qu’il comptait postuler au Grove Institute. Ils se sont violemment disputés. Je ne sais pas quels mots ils ont échangés, mais, à la fin, ma mère pleurait et mon père hurlait à Ethan de quitter la maison. Il est d’abord allé chez Vanessa, mais elle n’était pas là. Alors il est allé chez Matt. Il les a trouvés ensemble. Au lit.

— Oh, merde.

— Il était dévasté. Ça ne m'a pas surpris de la part de cette connasse, mais je ne pensais pas Matt capable d'un truc pareil. Ethan et lui étaient comme des frères. Le lendemain, au lycée, Matt a présenté ses excuses à Ethan, mais le mal était fait. Ethan était tellement en colère. Il l'a frappé et lui a cassé le nez. Il a été viré pendant quinze jours. Vanessa était ravie de les voir se battre pour elle. Je suis sûre qu'elle les prenait tous les deux pour des imbéciles.

— Quelle salope.

C'est de la haine que je ressens. Je n'arrive pas à m'imaginer à quel point Ethan a dû être traumatisé par cette expérience. Être trahi par son meilleur ami. Pas étonnant qu'il ait des problèmes avec la relation à l'autre.

— C'est à ce moment-là qu'il a commencé à se renfermer, reprend Elissa. Ensuite, il a été refusé au Grove et ça n'a pas aidé. Il a cessé de communiquer avec ma mère et moi et est devenu très distant avec Papa. Il s'est jeté à corps perdu dans le travail. Il s'est mis à boire et à se battre. Il couchait avec toutes les filles qu'il croisait et ne les rappelait plus jamais. C'était horrible.

Elissa doit lire sur mon visage l'effet que me fait l'idée de Holt avec d'autres filles, parce qu'elle s'empresse d'ajouter :

— Il n'y a jamais rien eu de sérieux.

— Même avec Olivia ?

— C'est vrai, il y avait un truc entre eux, reconnaît-elle. Mais Ethan la traitait tellement mal que c'était évident que ça ne marcherait jamais. Elle était gentille, pourtant, rien à voir avec Vanessa.

J'ignorais que mon frère pouvait se montrer cruel avant de le voir avec Olivia. Elle aurait fait n'importe quoi pour lui, et il l'a détruite. Il n'est sorti avec personne depuis.

Je repense à tout ce qu'il a pu dire ou faire de cruel depuis que tu le connais, et je ne peux m'empêcher d'éprouver de la compassion pour Olivia.

— Voilà l'histoire, conclut Elissa en se levant et en me tendant la main. Et maintenant, je te propose qu'on arrête de parler de mon idiot de frère et qu'on commence à s'amuser. Je pense qu'il ne viendra plus. Il est probablement dans un bar à regarder fixement un mur.

Une demi-heure et deux shots de tequila plus tard, Elissa et Ruby ont réussi à m'entraîner sur la piste de danse. Je me trémousse et m'agite avec elles, mais je ne peux m'empêcher de penser à Holt et à ce qu'il a traversé.

Un tonnerre d'applaudissements retentit soudain et, quand je tourne la tête, il est là, une bouteille de whisky presque vide à la main.

— Hey, mes camarades comédiens ! Roméo est dans la place ! On va faire la fête !

Toute la salle rugit son approbation et, derrière moi, Elissa murmure :

— Oh, non ! Qu'est-ce qu'il fait ?

Sous mes yeux éberlués, Holt tape dans les mains de tous ceux qu'il croise en se laissant acclamer comme une rock star. Lorsqu'il nous remarque, il nous lance un « Salut les filles » d'une voix qui, je suppose, se veut sexy.

— Ruby ! s'exclame-t-il en la prenant dans ses bras. Je sais que tu me détestes. Des tas de gens me détestent. Même mon propre père me déteste. Mais ne t'inquiète pas, je ne t'en veux pas.

Il se tourne vers sa sœur et l'enlace.

— Oh, Elissa, ma casse-couilles préférée ! Comment fais-tu pour me supporter ? Mystère, mais je t'adore ! C'est vrai !

— Euh, Ethan, grimace-t-elle sous son étreinte. Tu as pris de l'ecstasy ou quoi ?

Il l'embrasse sur la joue et c'est maintenant mon tour. Son sourire s'efface et il porte la bouteille à sa bouche pour boire une grande lampée de whisky. Puis il prend mon visage dans ses mains.

— Cassie, la belle, si belle Cassie. Comment vas-tu ?

— Ça va. et toi ?

— Moi ? Je vais super bien ! Je me fiche totalement de ce qui s'est passé ce soir avec mon père !

Et tu sais pourquoi ? Parce que j'ai décidé de ne plus rien en avoir à foutre de rien. C'est tellement évident que je me demande pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt. Regarde comme je suis heureux !

Il renverse la tête en arrière et éclate de rire. C'est le spectacle le plus triste auquel j'ai jamais assisté dans ma vie.

— Holt...

Il pose son index sur mes lèvres.

— Non, pas de Holt ce soir.

Il pose sa bouteille.

— Ce soir, c'est la fête et j'ai envie de danser ! À plus !

Il se fraie un chemin dans la foule et s'agite avec énergie, mais sans aucune grâce.

— Waouh, commente Elissa. C'est la première fois que je le vois danser !

— Et il danse comme un sac de patates, renchérit Ruby. On dirait qu'il est en train de faire une attaque.

Pourtant en quelques secondes, Holt est devenu l'âme de la fête. Il parle – gentiment – à tout le monde. Il rit aux blagues de Jack et ne ricane pas au nez de Zoé qui vient se frotter à lui.

Il a probablement envie de frapper tout ce petit monde, mais il s'efforce d'être le Holt qu'il pense que les autres veulent qu'il soit.

L'agacement me fait grincer des dents.

Je savais déjà que Holt pouvait se comporter comme un gros con mais, au moins, il était authentique et sincère. Ce nouveau Holt ? Il est aussi faux que les nichons de Zoé. Maintenant, je comprends ce qu'il ressent quand j'essaie de faire plaisir à tout le monde. C'est horriblement énervant.

C'est tellement insupportable que je m'approche de lui alors qu'il est en train de parler à Zoé.

Elle joue des faux-cils et je n'ai qu'une envie : lui fracasser le bol de Doritos sur la tête.

Holt me voit arriver et, une nouvelle fois, son sourire chancelle pendant une seconde.

— Taylor ! s'exclame-t-il joyeusement. Ça va ? Zoé me disait justement que, si elle avait été ma Juliette, elle n'aurait pas feint la scène de sexe. C'est hilarant, non ?

— Totalemment hilarant, oui. Zoé ?

Je prends le bol de Doritos.

— Tu veux des chips ?

Poum ! Dans la tronche !

Elle lève les yeux au ciel.

— Mais oui, bien sûr, Cassie, tu crois vraiment que je mange ce genre de truc gras ?

Je me mords l'intérieur de la joue pour me calmer et je lève la tête vers Holt.

— Je peux te parler une seconde ?

— En fait, répond Zoé en s'accrochant à son bras, il est en train de discuter avec moi. Retente ta chance plus tard.

Écoute-moi bien, pétasse, tu ferais mieux de le lâcher et vite si tu ne veux pas que je te fasse un masque facial de chips grasses.

Je repose violemment le bol de Doritos et me force à sourire.

— Ne t'inquiète pas, je n'en ai pas pour longtemps. Je suis certaine qu'il reviendra très vite écouter tes délires de pornographie hypothétique.

Je prends Holt par le coude et, par bonheur, il m'emboîte le pas.

Dans la cuisine, je me retiens de ne pas le saisir par le col.

— On peut savoir ce que tu fabriques ?

Il hausse les épaules.

— Je m’amuse ?

— Ah oui ? C’est comme ça que tu appelles ça ? Discuter avec Saute au Paf ? Faire semblant de l’apprécier ?

— Saute au Paf, c’est pas un gentil surnom, lâche-t-il d’une voix pâteuse. Et qu’est-ce que t’en sais si je n’apprécie pas sa compagnie ?

— Mais oui, bien sûr.

— Tu es jalouse, Taylor ?

— Oui, très ! Et maintenant, tu peux arrêter de jouer les débiles et m’embrasser ?

Il me regarde, les yeux écarquillés. Puis il cligne trois fois des paupières. Je reste de marbre. On dirait que je deviens assez bonne pour dire ce que je pense.

Jack entre dans la cuisine et se dirige droit vers le fût posé sur le plan de travail en ignorant notre dispute.

— Hey, Holt, mon pote, c’est pas le moment de ralentir. Tiens, prends-en une !

Il tend un verre de bière à Holt juste au moment où il se retourne. Le verre se renverse entièrement sur la chemise d’Ethan.

— Putain, merde, mon pote, désolé.

Jack attrape un torchon et essaie d’essuyer Holt en continuant de se confondre en excuses.

— Ça va, le rassure Holt avec un sourire forcé. Je m’en fous. T’as pas un vieux tee-shirt à me prêter ?

— Ouais, sûr, là-haut, dans ma chambre. Prends ce que tu veux.

Holt lui abat un peu trop fort sa main sur l’épaule et file vers l’escalier qui mène au premier étage.

— Waouh, fait Jack, c’est la première fois que je vois un type qui arrive à avoir l’alcool gai et furieux en même temps.

— C’est un don rare et précieux que Holt possède.

Il prend une bière sur le bar et la sirote pensivement.

— Je devrais aller jeter un œil sur le Net pour voir s’il y a déjà des articles en ligne sur la pièce.

On m’a dit que le journaliste du *Journal de la scène* était là.

Aussitôt, mon estomac se noue.

— Du *Journal de la scène* ?

— Ouais, et celui du *Broadway Show* aussi. Si ça se trouve, tu es déjà une star, Taylor.

— Ouais, à moins qu'ils ne m'aient démontée.

À cette seule idée, je sens la sueur dégouliner dans mon dos.

— Je suis certain qu'ils diront du bien de toi, m'assure Jack. Et si ce n'est pas le cas, il reste toujours un demi-fût de bière pour noyer ta tristesse.

Sur ces mots, ses canettes à la main, il retourne dans le salon.

Pendant quelques secondes, je considère la possibilité d'une humiliation publique et je sais que la seule personne capable de me rassurer est à l'étage. Torse nu.

Je gravis les marches. La porte de la chambre de Jack est ouverte. Je passe la tête. Holt est assis sur le lit, la tête entre les mains, sa chemise trempée par terre entre ses jambes. Sa frustration et sa colère émanent de lui comme une aura.

— Hey ?

Il redresse la tête, se lève et ouvre la porte du placard.

— Hey. Sacré fête, hein ?

Il fouille parmi l'impressionnante collection de tee-shirts de Jack. Je n'arrive pas à détourner les yeux de son dos nu, de ses muscles qui roulent sous sa peau à chacun de ses mouvements. C'est faux, je pourrais détourner le regard, mais je n'en ai aucune envie.

— Ça va ?

— Super.

Il prend un tee-shirt sur lequel est inscrit *Vous êtes géniaux, signé l'homme qui parlait à l'oreille des chevaux*.

— Avery ne porte quand même pas ça en public, rassure-moi.

— Holt...

— Et regarde celui-là !

Il m'en montre un autre marqué : *Il n'y a pas que le sexe dans la vie, il y a les nichons aussi*.

— Écoute-moi...

— Non, mais sérieusement, il les a achetés, tu crois, ou est-ce qu'on le paie pour les porter ?

— Il faut qu'on parle.

— Non.

Il replace le cintre et continue de chercher.

— Bordel, ce type n'a que des tee-shirts avec des inscriptions merdiques ! Pas un truc de sport sans rien écrit dessus.

Il est de plus en plus tendu. Je pose ma main sur son dos. Il fait brusquement volte-face.

— Non ! Ne fais pas ça.

— Pourquoi ?

— Parce que quand tu me touches, ça ne se finit jamais bien. Quand tu me touches, je... je pense à des trucs débiles et j'ai envie de... laisse tomber. Ne me touche pas, c'est tout.

J'avance vers lui. Il recule et se colle contre la porte de l'armoire. J'effleure sa poitrine. Il prend une profonde inspiration et sa mâchoire se crispe.

— De quoi est-ce que tu as peur, Holt ? Je ne suis pas Vanessa.

Ses traits se durcissent.

— Qu'est-ce que tu sais de Vanessa ?

— Elissa m'a parlé d'elle. Et des autres filles. Et d'Olivia, aussi. Ne lui en veux pas, je l'ai forcée.

Il serre les poings.

— Elle n'avait pas à te balancer tout ça.

— Je voulais savoir.

Maintenant, mes deux mains sont posées sur son torse et je sens son cœur battre furieusement contre sa cage thoracique. Je poursuis :

— Maintenant, je comprends mieux pourquoi tu hésites à entamer une nouvelle relation. Vanessa s'est comportée comme une salope avec toi. Mais je ne suis pas comme elle.

Sa colère semble se dissiper un peu, mais elle est remplacée par la résignation et la fatigue.

Comme s'il avait déjà eu cette conversation des centaines de fois dans sa tête.

— Tu ne comprends pas, Cassie. Je sais que tu n'es pas comme elle, mais ça ne change rien. Une partie de mon cerveau n'arrive pas à faire la différence et c'est comme si j'attendais le moment où tout va encore partir en couille. C'est illogique, mais je n'y peux rien. J'ai peur que tu me fasses du mal, c'est vrai, mais j'ai encore plus peur de t'en faire. Je ne veux pas reproduire ce qui s'est passé avec Olivia. Surtout pas avec toi.

Il cherche à me protéger, mais, moi qui ai eu peur de me tromper toute ma vie, je sais, sans l'ombre d'un doute, qu'il est celui qu'il me faut.

— Ethan, toute relation amoureuse comporte une part de risque. Et puis, tu ne peux pas repousser les autres jusqu'à la fin de tes jours. Tu vois bien que tu n'y arrives pas. Regarde ce qui se passe entre nous...

Je caresse ses avant-bras, ses biceps. Sa peau est chaude et douce. Il pose sa main sur ma joue.

— Le problème, murmure-t-il, c'est que tu me fous la trouille, Cassie, et s'il se passait quelque chose entre nous, je sais qu'un de nous deux finirait par le regretter amèrement.

Nous nous fixons un long moment et je saisis le moment précis où il prend sa décision. Ses doigts se crispent dans mes cheveux, puis il se penche vers moi. Sa bouche reste quelques secondes à un ou deux centimètres de la mienne. Le temps s'arrête.

— Tu n'as pas le droit de me regarder comme ça, me chuchote-t-il. C'est de la triche.

Il appose ses lèvres sur les miennes et m'embrasse avidement. Nous prenons notre respiration exactement au même moment, nous nous fondons désespérément l'un dans l'autre, nos bouches se trouvent comme des entités autonomes, puis se séparent brièvement pour laisser échapper des gémissements sourds.

L'effet sur mon corps est instantané et puissant. Mes mains caressent son torse nu, ses épaules, ses bras, son dos et encore ses épaules, sa taille, son ventre...

— Cassie, bordel...

Il explore ma bouche avec voracité, sans réserve, passionnément et, enfin, je sens que nous avançons l'un vers l'autre. J'ignore où nous allons, mais il s'est enfin ouvert et je le ressens au plus profond de moi.

— J'en ai eu envie toute la nuit, halète-t-il. Te tenir à distance a été épuisant.

Nous nous dirigeons vers le lit sans cesser de nous embrasser. Il m'allonge et vient sur moi, entre mes cuisses. Je m'accroche à lui et il se frotte à moi, lentement, avec insistance.

— Oh, oui, grogne-t-il en enfouissant son visage dans mon cou.

Il me lèche la gorge, descend vers ma poitrine, prend mes seins dans ses mains. Je ne respire plus. Je colle mes hanches aux siennes et saisis ses fesses pour le rapprocher de moi.

— Putain de merde !

Il s'arrête brusquement. La chambre est parfaitement silencieuse.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Laisse-moi une minute. Ne bouge pas.

Je suis secrètement aux anges de l'affecter aussi puissamment. C'est si bon de savoir que mon attirance pour lui est réciproque.

— Parle-moi. Dis-moi quelque chose, me supplie-t-il sans relever la tête. n'importe quoi pour me distraire de la stupide excitation que tu provoques.

— Euh... je... je suis désolée pour ton père ce soir.

Je lui caresse doucement le dos.

— Ce qu'il pense, c'est vraiment n'importe quoi. Et je ne passerai certainement pas deux ans sans te dire que je t'aime. C'est ridicule. Moi, je te le dirais tous les jours que je t'aime.

Je me mords les lèvres.

— Enfin, si j'étais ton père, je veux dire. Je ne suis pas en train de te dire que je t'aime. C'est juste que...

— Je ne pensais pas que tu étais en train de me dire que tu m'aimais, sourit-il. Et maintenant, tais-toi et recommence à m'embrasser.

— Si tu insistes.

Nous reprenons là où nous en étions et c'est comme un rêve devenu réalité. Notre étreinte est de plus en plus exaltée, nos mains se cherchent et se trouvent, mais soudain...

— Hé ! Non ! Pas dans mon lit !

Nous nous redressons. Dans l'encadrement de la porte, Jack nous observe en titubant.

— Vous n'avez pas vu passer le message ? Interdit de baiser dans mon lit. Ma housse de couette *Star Wars* est d'époque !

— Putain Jack, qu'est-ce que tu veux ? soupire Holt pendant que j'étouffe un fou rire.

— Faut que vous descendiez.

Il s'appuie contre le chambranle et renverse la moitié de sa bière.

— Les premières critiques sont en ligne et... y a des trucs super craignos sur vous.

Holt et moi échangeons un regard de pure panique. Jack éclate de rire.

— Mais non, bande de gros nazes. Tout le monde vous encense. Allez, bougez-vous le cul et venez écouter. Je vais les lire à voix haute.

Il s'éloigne, le pas mal assuré. Holt se lève à contrecœur et prend un tee-shirt au hasard dans l'armoire de Jack. Sous une grande croix rouge est écrit : *Donneur d'orgasmes*.

— Eh bien, au moins, je ne mens pas avec celui-là.

Je secoue la tête en riant et me lève à mon tour. Il vient vers moi et prend mon visage entre ses mains pour m’embrasser.

— Je ne vais pas t’embrasser devant eux, me prévient-il. Ni te tenir la main. Je ne veux pas qu’ils parlent de nous, qu’ils essaient de deviner ce que nous vivons.

— D’accord.

En réalité, je suis déçue. J’aurais voulu montrer au monde entier ce que j’éprouve pour lui.

— Sauf que Jack va sûrement leur raconter qu’il nous a surpris sur son lit.

— Vu l’état dans lequel il est, il nous a probablement déjà oubliés.

Il m’embrasse une nouvelle fois et nous descendons en essayant d’ignorer les murmures sur notre passage.

— Enfin ! s’exclame Jack à notre arrivée.

Il fait signe à tout le monde de se taire et agite les pages qu’il a imprimées.

— Écoutez tous, je vais commencer par l’article de Martin Silver de *Tous en scène*. Ses critiques sont presque toujours assassines, alors ouvrez grand vos oreilles.

Immédiatement, les convives se taisent. À côté de moi, Holt est tendu.

— « Dans toute production d’une pièce classique de Shakespeare, les comédiens prennent le risque d’imiter ce qui a été joué avant eux. Dans cette représentation du Grove Institute, rien ne saurait être moins vrai. La mise en scène est sobre et moderne, très bien, mais rien de révolutionnaire. En revanche, ce qui l’est, c’est le jeu des acteurs. Après avoir vu des centaines de fois *Roméo et Juliette* depuis des années, j’ai pour la première fois cru à l’histoire d’amour de ces deux jeunes gens. J’ai assisté à une des soirées théâtrales les plus extraordinaires de ma vie, et je pèse mes mots. »

La lecture de Jack est ponctuée de murmures surpris et de quelques applaudissements. Jack poursuit :

— « La mise en scène d’Erika Eden a permis à ces jeunes élèves de devenir une magnifique troupe de comédiens affûtés qui, malgré la maturité dont ils font preuve dans leur jeu, gardent la fraîcheur de la jeunesse, indispensable dans cette histoire. »

Quelques commentaires approuvateurs. La main de Holt appuie un peu plus fort dans mon dos.

— Attendez, lance Jack, le meilleur reste à venir.

Il s’éclaircit la gorge.

— « Tous les comédiens sont excellents, mais on peut accorder une mention spéciale à Aiyah Sediki qui confère à la nourrice une dignité remarquable, ainsi qu’à Connor Baine dans le rôle de Mercutio,

trop souvent réduit à son impertinence et son impétuosité, à qui il apporte une sensibilité surprenante et bienvenue. »

Cette fois, ce sont des cris de joie qui accueillent la lecture de Jack. Aiyah et Connor sourient jusqu'aux oreilles. Je les applaudis.

Jack nous adresse, à Holt et moi, un regard entendu avant de poursuivre :

— « Cependant, le triomphe de cette production repose sur les deux acteurs principaux – Ethan Holt-Roméo et Cassandra Taylor-Juliette. »

Sifflets et hululements. Je deviens rouge comme une tomate.

— « Holt nous fait découvrir un Roméo vulnérable et susceptible qui dément la prose fleurie que Shakespeare l'oblige à énoncer. Son énergie intense et féline change agréablement des Roméo maniérés et immatures auxquels nous sommes habitués. Si M. Holt continue dans cette voie, je lui prédis un bel avenir dans la profession. »

Je me tourne vers Holt. Ses yeux brillent d'émotion et de fierté. J'aimerais le prendre dans mes bras et le serrer contre moi, lui dire à l'oreille combien je suis fière de lui.

Jack a maintenant les yeux fixés sur moi.

— « Cassandra Taylor est également captivante dans un rôle qu'elle ancre avec justesse dans le e XXI siècle. Belle et audacieuse, cette Juliette n'a rien d'une petite fleur fragile. Elle est volontaire, passionnée, forte, et le spectateur ne peut que tomber amoureux d'elle au moins autant que Roméo.

Mlle Taylor nous offre un large éventail d'émotions et ne peut être définie que comme une star en devenir. »

J'ai la gorge nouée. Je serre les dents pour m'empêcher de pleurer. Les doigts de Holt effleurent les miens. Je suis tellement heureuse qu'il soit à mes côtés.

— « Enfin, conclut Jack, si remarquables soient ces deux jeunes acteurs pris séparément, l'alchimie particulière qui les unit est le véritable secret de l'excellence de cette production. Dans notre monde cynique où l'on dispose de l'amour et les idéaux comme de mouchoirs, il n'est pas facile de convaincre un public de la puissance de l'amour. Pourtant, je défie quiconque les verra sur scène de rester de marbre devant leur passion extraordinaire. Et moi-même, vieux critique désabusé, je me suis surpris à regretter que l'amour avec un grand A ne soit pas plus répandu dans notre petit univers étriqué. »

Des exclamations admiratives répondent à cette dernière partie de l'article. Holt est aussi écarlate que moi. Puis tout le monde se met à discuter, échanger et commenter l'article. Pour ma part, je suis tellement sous le choc que je serais bien incapable d'émettre le moindre son.

Jack nous demande à Ethan et moi de poser pour une photo. Tout naturellement, nous nous enlaçons et sourions alors qu'il brandit son téléphone portable.

Lorsque Jack nous montre l'image, je suis fascinée par notre beauté, par nos sourires éblouissants, et je me surprends à penser que personne au monde n'a jamais été aussi heureux que nous à cet instant.

14

Un pas en avant, deux pas en arrière

Aujourd'hui

New York

L'appartement de Marco lui ressemble : grand et excentrique. Il est rempli de meubles en velours et de bibelots antiques qui donnent l'impression que c'est le lieu de vie, non pas d'un metteur en scène de théâtre, mais d'un ancien tsar prussien.

Marco a invité toute la compagnie à un cocktail pour fêter la fin de notre troisième semaine de répétition. C'est la première fois depuis une semaine que je vois Holt en dehors du travail. Il m'invite souvent à aller boire un verre en soirée, mais je refuse systématiquement. Mon attirance pour lui ne fait qu'augmenter et l'idée de passer du temps seule en sa compagnie m'angoisse totalement. Je n'ai accepté de venir ce soir que parce que nous serions entourés de nombreuses personnes.

Je l'observe à l'autre bout de la pièce en train de discuter avec Éric, le compagnon de Marco. Il l'écoute avec attention et enthousiasme lui raconter où il a déniché quelques antiquités. Il pose des questions, sourit, rit. Il n'a plus rien du garçon impatient et maussade que j'ai connu. Je me demande s'il me regarde du coin de l'œil et s'il remarque, lui aussi, combien j'ai changé. Je suis maintenant blasée et fragile. Je me demande si après tous les efforts qu'il a entrepris pour que nous soyons de nouveau ensemble, il se rend compte que je n'en vaud plus la peine.

— J'aimerais porter un toast ! s'exclame Marco.

Nous nous rassemblons autour de lui pendant que Cody remplit nos verres de champagne.

— À cette magnifique équipe et à cette merveilleuse pièce. J'espère que nous arriverons à la rendre aussi époustouflante que je l'ai rêvée. Je n'ai pas reçu de prix depuis deux ans et je commence à être en manque. Alors, chers confrères, consœurs, amis et amies, levez vos verres !

J'obéis à cette amicale injonction en souriant. Holt m'a rejointe et me glisse à l'oreille :

— À nous.

Voilà. C'est la raison pour laquelle je l'évite. Avec deux mots, il me transforme en une écolière amoureuse pour la première fois.

En allant aux toilettes, je passe devant le bureau de Marco. À l'entrée se dresse une immense armoire vitrée pleine de verres colorés. Je m'en approche pour admirer les flûtes, les verres à vin, à eau, scintillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Certains sont même ornés d'or et d'argent.

— Mademoiselle Taylor, je vois que vous avez découvert ma collection.

Je me retourne vers Eric. Holt est juste derrière lui.

— Je voulais justement la montrer à M. Holt. Les verres anciens sont mon péché mignon et Marco affirme que, si je continue d'en acheter, nous allons devoir déménager pour un appartement plus grand. C'est terrible, je ne peux pas m'en empêcher. Et Internet ne rend que trop facile d'assouvir mon addiction.

Holt est si près de moi que je sens la chaleur qui émane de son corps.

— Ils sont magnifiques, déclare-t-il en se penchant vers la vitrine. Vous avez commencé cette collection il y a longtemps ?

— Une vingtaine d'années. Mes préférés sont les verres italiens, les Murano en particulier, mais j'ai aussi quelques pièces anglaises et russes. Certaines datent du

e

XVIII siècle.

Je hausse les sourcils.

— Ah oui ? Comment ont-ils survécu tout ce temps ?

— Pour être honnête, beaucoup sont ébréchés ou même fêlés, mais ça fait partie de leur charme.

Ces petits défauts racontent leur histoire. Laissez-moi vous montrer.

Il sort un verre très haut et très fin. Il n'est pas coloré comme la plupart des autres et sa seule décoration est une mince ligne gravée.

— C'est un de mes préférés, reprend Éric en le tenant avec respect. Il aurait appartenu à lady Cranbourne de Wessex, qui entretenait une relation tumultueuse notoire avec son époux. Une année, il lui a offert six verres pour leur anniversaire de mariage. Plus tard dans la soirée, il aurait émis un commentaire désobligeant à l'égard de son épouse – apparemment à propos de la relation qu'elle entretenait avec le garçon d'écurie. De rage, elle lui aurait jeté les verres au visage et un seul aurait survécu au massacre.

Il passe le doigt sur une fêlure presque imperceptible.

— Lord Cranbourne a rattrapé celui-ci de justesse. C'était en 1741. Malgré sa vulnérabilité, ce verre a survécu pendant près de trois cents ans. Incroyable, n'est-ce pas ?

Il le repose avec précaution et se retourne vers Holt et moi.

— C'est ce qui me fascine dans cet objet. Il semble si fragile et, pourtant, il est encore là. Pour moi, un verre sans défaut est ennuyeux. J'aime leurs cicatrices car elles les rendent encore plus beaux à mes yeux.

Ses propos entrent en contradiction avec mes maigres connaissances concernant les antiquités.

— Est-ce que ça ne leur fait pas perdre de leur valeur ?

Éric y réfléchit un instant.

— La valeur d'un objet est extrêmement subjective.

Il ouvre une autre vitrine et en sort une boîte en noisetier. Il me la tend et me demande d'en ouvrir le couvercle. Sur un lit de velours bleu gisent des bris de verre.

Je fronce les sourcils.

— Cette boîte contenait les cinq autres verres de lady Cranbourne. Le commissaire-priseur qui

me l'a vendue m'a conseillé de la jeter, mais je ne l'ai pas fait. Lady ou lord Cranbourne se sont donné la peine de ramasser les morceaux après la dispute. Ils représentent leur mariage, leur histoire, leur amour, et ils n'ont pas voulu s'en débarrasser.

Il referme l'écrin en souriant avant de reprendre.

— Le commissaire-priseur considérait le contenu de cette boîte sans valeur monétaire ; pour moi, pourtant, ils sont au contraire inestimables. Ils sont le symbole de la passion et, sans la passion, la vie n'a pas de sens. Du moins, c'est ce que je pense.

Il nous sourit et se dirige vers la porte.

— Je vais aider Marco pour le dessert, il a tendance à paniquer si ses invités restent sans rien manger pendant plus de cinq minutes. Vous pouvez continuer d'admirer mes verres aussi longtemps que vous le voulez. N'hésitez pas à les manipuler, ils ne sont pas aussi fragiles qu'ils en ont l'air.

Il disparaît, nous laissant seuls. Je me tourne vers Holt.

— Alors, à ton avis, qui a sauvé les bris de verre ? Lady ou lord Cranbourne ?

— C'est lui, évidemment, répond Holt sans une hésitation.

— Ah oui ?

— Bien sûr. Il les avait achetés et il n'a pas pu s'empêcher de gâcher la soirée avec une remarque désagréable. Il se sentait coupable.

— C'est elle qui les a cassés. Et puis, peut-être que ses reproches étaient fondés.

Holt secoue la tête.

— Ça ne change rien. Pour la pousser à une réaction aussi violente, il a dû se comporter comme un con.

— Ou alors, elle était sujette aux crises de nerfs.

Il plonge ses yeux dans les miens.

— Peut-être les ont-ils ramassés ensemble, suggère-t-il au bout d'un moment. Et après, ils se sont réconciliés en faisant l'amour devant le feu de cheminée.

— Ils avaient une cheminée ?

— Bien sûr. Avec un trophée de chasse accroché au-dessus.

— Eh bien... très romantique.

— Eh oui, rien de mieux pour exprimer son amour que quelques morceaux de verre et un animal décapité.

Je ne peux m'empêcher de rire. Il rit aussi, mais son expression amusée est vite remplacée par ce désir doublé de manque que j'ai lu si souvent dans ses yeux ces derniers jours.

— Pourquoi m'évites-tu ? me demande-t-il à mi-voix. Est-ce que je t'ai offensée, vexée ou blessée d'une quelconque manière ? Parce que, si c'est le cas, j'aimerais pouvoir te présenter mes excuses.

Je pose de nouveau les yeux sur les verres en essayant d'ignorer combien ses yeux sont magnifiques dans le reflet de la vitre.

— Non, tu n'as rien fait.

— Si, j'ai remarqué tes regards à la dérobée. Je vois bien qu'il y a quelque chose.

Il se rapproche de moi, colle son torse contre mon dos.

— Si j'étais joueur, je parierais que tu es dans cet état parce que tu as envie de moi et que tu ne l'acceptes pas.

Il passe son bras autour de ma taille et me force à me retourner vers lui.

— Je te connais par cœur, Cassie, et cette attitude, je la connais mieux encore. Les regards noirs, la colère, les « surtout ne me touche pas ». Je me suis comporté exactement de la même manière avec toi parce que j'avais peur de te laisser m'approcher. Mais tu as insisté et insisté encore. Tu m'as obligé à accepter ce que je ressentais pour toi. C'est peut-être ce que je devrais faire, moi aussi.

Il passe la main dans mes cheveux. Je ne le repousse pas. Ma respiration s'accélère et, instinctivement, je fixe sa bouche. Elle semble si douce, si appétissante.

— Tu as envie que je t'embrasse, reprend-il. Tu refuses de le reconnaître et, si je tentais ma chance, tu me repousserais, mais tu en as envie.

— Certainement pas.

— Je ne te crois pas, Cassie.

Il lève mon visage vers le sien.

— Regarde-moi dans les yeux et répète-le. Peut-être qu'alors je te croirai.

Mon estomac a la taille d'un petit pois, ma peau est parcourue de frissons, mais je m'oblige à soutenir son regard.

— Je ne veux pas que tu m'embrasses.

Ma voix est aussi faible et sans conviction que moi.

— Cassie, soupire-t-il en me caressant la joue. Tu es une actrice acclamée par toute la critique et tu ne peux pas faire mieux que ça ? Allons... essaie encore.

— Je... je ne veux pas que tu m'embrasses.

— Oh si, tu le veux, rétorque-t-il, calme et sûr de lui. Mais je ne vais pas le faire. Je veux juste t'entendre le dire.

Il pourrait aussi bien me demander de marcher sur une corde à cent mètres au-dessus du sol sans filet de sécurité. Je reste muette.

Il pousse un nouveau soupir, mais je ne saurais pas dire si c'est de frustration ou de soulagement.

— Cassie, regarde-moi.

J'hésite, mais, de l'index, il me redresse le menton.

— Je veux que tu saches qu'à la seconde où tu seras prête à recommencer notre histoire je t'embrasserai passionnément. Je t'embrasserai jusqu'à ce que tu voies des étoiles et que tu entendes des anges chanter. Surtout ne l'oublie pas.

Mon cœur cogne à tout rompre. Je parviens tout juste à articuler :

— Holt, si je suis prête un jour, tu en seras le premier informé, tu peux en être sûr.

Son demi-sourire me fait tressaillir.

— Alors, pas de baiser au menu de ce soir, mais je peux te proposer des câlins – strictement platoniques, bien sûr. Il suffit de demander.

Je ris un peu trop fort et le laisse m'envelopper dans ses bras. Il niche son visage dans mon cou et je me serre contre lui jusqu'à ce que presque toutes les parties de nos corps se touchent.

— Tu sens bon, murmure-t-il. Rien sur cette planète ne sent aussi bon que toi.

— Ce n'est pas très platonique, ça.

— Chut. Ne dis rien. Laisse-moi juste te respirer.

Je m'écarte, un sourcil en arc de cercle.

— D'accord, d'accord, capitule-t-il. Je ne te renifle plus. Tu me gâches tout mon plaisir !

Il me reprend dans ses bras et je pousse un soupir.

— Prête pour un baiser ? chuchote-t-il.

— Non.

Il laisse son nez effleurer mon cou.

— Je voulais juste en être sûr.

Six ans plus tôt

Westchester

Grove Institute

Journal intime de Cassandra Taylor

Cher journal,

Ça fait presque deux semaines que Holt et moi avons officiellement décidé de sortir ensemble de façon totalement non officielle et, durant cette période, j'ai connu plus de frustration sexuelle qu'un humain n'est capable d'en endurer dans toute sa vie.

Nous nous sommes embrassés et caressés à plusieurs reprises alors qu'il me ramenait

chez moi, mais ça s'est arrêté là. Si je ne le surprénais pas régulièrement à me reluquer comme s'il avait envie de me manger toute crue, je commencerais à me dire que je ne l'excite absolument pas.

Le problème, c'est que je suis en train de tomber amoureuse de lui et que ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Je ris trop fort à ses blagues et je m'assieds toujours à côté de lui en cours. Son pouvoir démoniaque me met à sa merci.

Sans compter mes rêves érotiques, dans lesquels il joue toujours le rôle principal et où

je découvre enfin ce qu'il cache dans son caleçon. Par voie de conséquence, le temps que

j'accorde aux films pornographiques a considérablement augmenté. J'ai regardé des dizaines et des dizaines de scènes et de clips expliquant comment donner du plaisir à un homme. L'idée de mettre mon pseudo-savoir en pratique m'inquiète un peu, mais au fond, j'en meurs d'envie.

Il vient à mon appartement ce soir. Nous sommes censés réviser pour l'interro

d'histoire du théâtre de demain. J'ai décidé de le séduire, mais je ne sais pas réellement comment m'y prendre. J'ai encore deux heures devant moi pour mettre au point un plan d'action.

— Cite six dramaturges grecs antiques.

Même quand il m’interroge, sa voix est sexy.

— Euh... attends...

Je tapote mon crayon sur mon cahier en essayant de me rappeler la réponse. Il est assis face à moi, en tailleur sur le canapé. Je ne vois presque que son entrejambe.

Du coup, impossible de me concentrer ! Comment ne s’en doute-t-il pas ?

Je ferme les paupières.

— Euh... dramaturges grecs...

— Allez, Taylor, je sais que tu le sais.

— Je sais, mais...

Je suis distraite par ton membre viril potentiellement magnifique.

— ... Je suis fatiguée. On y est depuis deux heures.

Je rouvre les yeux. Une chaleur familière émane de lui.

— On termine sur l’Antiquité et on fait une pause, ça te va ? me propose-t-il.

Sa lèvre supérieure est surmontée d’une fine ligne de salive. Je n’arrive pas à la quitter des yeux.

— Et pendant la pause, je pourrai t’embrasser ?

Il réprime un sourire.

— Peut-être.

— Te toucher ?

— Ça se pourrait.

— Voir ton pénis ?

Les yeux lui sortent pratiquement des orbites.

— Cassie ! s’exclame-t-il.

OK. Le plan A a échoué, passons au B.

— S’il te plaît.

Oui, mon plan B consiste à le supplier. Je n’ai pas trouvé mieux.

Il rit et se passe la main dans les cheveux.

— Ce qui me scie avec toi, Taylor, c'est que je ne sais jamais ce que tu es capable de sortir de ta bouche.

J'essaie de ne pas lui répondre qu'en tout cas je sais très bien ce que je voudrais voir y entrer. Je l'ai assez fait flipper comme ça. Je me redresse.

— Bon, d'accord, et si on faisait un jeu, alors ? Chaque fois que je te donne une bonne réponse, je t'enlève un vêtement.

Il rit de nouveau, mais un peu plus nerveusement que tout à l'heure.

— Et si tu perds ?

— Alors, c'est toi qui me déshabilles.

Il fait une grimace.

— Je pensais qu'on était d'accord pour y aller doucement.

— C'est ce qu'on fait ! Holt, le seul truc au monde qui aille moins vite que nous, c'est un escargot arthritique. Et encore, je me demande si on n'est pas encore plus lents.

Je lui prends les mains et lui caresse les doigts.

— J'ai envie de te toucher. Ce serait vraiment si horrible que ça ?

Il fronce les sourcils.

— Habituellement, c'est plutôt le garçon qui essaie de convaincre la fille de coucher, non ? Je veux dire, tu usurpes mes devoirs de mâle, là.

Ses pupilles se sont dilatées.

— Mais je t'en prie, remplis-les. Je n'attends que ça.

Il me fixe, incrédule.

— Rien ne te fait peur, hein ?

— Bien sûr que si, Holt, ça me terrifie. Tu me terrifies. Mais je pense que tu en vaux la peine.

Ses yeux brillent d'un éclat particulier.

— Tu penses que j'en vaux la peine ?

— J'en suis certaine.

Sa pomme d'Adam monte et descend.

— C'est le truc le plus sexy qu'on m'ait jamais dit.

Nous sommes soudain par terre. Il pèse sur moi et m'embrasse sauvagement. J'écarte les jambes, il prend mes cheveux à pleines mains et émet ce grognement qui me fait fondre chaque fois.

— Si on se plante à l'interro de demain, lâche-t-il entre deux baisers, ce sera ta faute. Tu en es consciente ?

Je l'embrasse et le repousse. Il est sur le dos, je suis sur lui. J'agrippe le col de sa chemise.

— On peut continuer de réviser, si tu veux... alors, six dramaturges de l'Antiquité grecque...

Thespis...

J'ouvre le premier bouton.

— ... Eschyle...

Deuxième bouton. Je me penche vers son torse et y pose mes lèvres. Il serre mes hanches dans ses mains et frotte son sexe contre le mien.

— Continue, murmure-t-il sans préciser s'il parle de ma bouche ou des Grecs anciens.

— ... Sophocle...

Encore un bouton. Sa peau est brûlante sous mes lèvres.

— ... Euripide.

Le dernier bouton. Sa chemise est grande ouverte et ma bouche descend vers son ventre. Il lâche mes hanches et enfonce ses doigts dans la moquette.

— Le cinquième est...

Ses abdominaux se tendent sous mes baisers.

— Le cinquième...

Je lèche ses plaquettes de chocolat.

— Bordel, Cassie !

— Non, ni bordel ni Cassie. Je crois que ça commence par un A.

Je reviens vers ses tétons. J'ignore si les hommes sont aussi sensibles des seins que les femmes, mais peu m'importe. Il arque le dos et pousse un juron si fort que les voisins en profitent sûrement.

Note pour moi-même : Holt aime que je lui lèche et que je lui mordille les tétons.

— Le cinquième donc... Aristophane...

Je passe de l'autre côté. Je suis émerveillée par son goût salé et parfait.

— Le numéro six est... Ooooh.

Il se colle à moi et je n'arrive plus à réfléchir. Je le caresse sans cesser de l'embrasser et de le lécher. Je sens son cœur battre à toute allure et jubile de l'avoir mis dans cet état.

— Le numéro six... ah, je ne sais pas.

Il s'assied et m'embrasse. Sa langue tiède et douce entre dans ma bouche et s'entrelace avec ma langue pendant que je dénude ses épaules.

— Ménandre, prononce-t-il d'une voix tendue. On dirait que tu viens de perdre un vêtement.

Laisse-moi t'aider...

Il soulève mon tee-shirt en murmurant :

— Loué soit Ménandre pour avoir été si peu mémorable.

Je suis en soutien-gorge. Il place ses mains sous mes seins et les étreint.

Ooooh. Les mains de Holt. Sur ma poitrine. Je crois que je vais m'évanouir.

Il se penche pour embrasser mes seins qu'il a rapprochés l'un contre l'autre. Le frôlement de sa barbe naissante fait naître un frisson au creux de mon ventre.

— Ça fait des semaines que j'en rêve, marmonne-t-il. Tes seins sont magnifiques. Doux et chauds. Sublimes.

J'enfonce un peu plus son visage contre ma poitrine et il gémit en continuant de multiplier baisers et caresses. Je suis en feu. Partout où il me touche, ma peau frémit. J'arrive à peine à respirer, mais je ne veux surtout pas qu'il s'arrête. Je remue les hanches de façon à mieux sentir la dureté de son sexe qui me fait haleter.

Je le pousse contre le sol et trace une ligne avec ma bouche de son ventre à la ceinture de son pantalon. Je sens ses poils sous son nombril.

— Je veux te voir.

— Taylor, tu es la vierge la plus entreprenante qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Je relève la tête.

— Tu es sorti avec beaucoup de vierges ?

— Des tonnes. Mais aucune ne m'a jamais demandé de lui montrer ma bite. En fait, elles insistaient

expressément pour ne surtout pas la voir. Il faut dire qu'on devait avoir quatorze ans, à l'époque.

Je souris.

— Dommage pour elles.

J'embrasse la zone juste au-dessus de sa ceinture et je le sens se dresser sur les coudes pour me regarder. Je lève les yeux vers lui.

— Tu as lu mon journal... tu sais combien j'ai envie de savoir ce qu'il y a là-dedans.

— Oh, oui !

Il ferme les yeux et émet un gémissement.

— S'il te plaît, ne me rappelle pas ce que tu as écrit dans ton journal. Après l'avoir lu, j'ai bandé pendant une semaine. C'était une vraie torture.

— Tu te rappelles, alors ?

— Taylor, Taylor. J'ai profondément honte de t'avouer que je me souviens de chaque mot. Ton journal, c'est du putain de Viagra !

Je caresse ses cuisses par-dessus son pantalon. Mes doigts remontent chaque fois un peu plus haut. Un peu plus près de ce renflement que je meurs d'envie d'explorer.

— Tu disais que mon pénis méritait probablement de gagner un prix, reprend Holt. Je ne sais pas pourquoi, j'ai trouvé ça super excitant. Ooooh.

Je sens ses muscles sous le tissu.

— Bordel, halète-t-il, tu n'as aucune idée de ce que tu es en train de me faire !

Je défais lentement la boucle de sa ceinture avant de me concentrer sur les boutons de son jean. Il ne m'arrête pas. Et soudain, je prends conscience que, si cette expérience est toute nouvelle pour moi, des dizaines de filles l'ont probablement touché de cette manière.

C'est la panique. Je suis soudain certaine que je ne serai pas à la hauteur.

— Continue, m'encourage-t-il d'une voix presque désespérée. Aie pitié de moi. Est-ce que tu ne vois pas à quel point j'ai besoin que tu me prennes dans tes mains, là, tout de suite.

Ses mots me redonnent confiance. Il m'observe, sa poitrine se soulève à un rythme rapide. Sa braguette est entièrement déboutonnée... je l'ouvre.

— Oh !

Holt ne porte pas de sous-vêtement.

Respire, Cassie, respire.

Je le regarde et il me sourit, un peu gêné.

— Jour de lessive.

Je pose de nouveau les yeux sur son membre dressé. Je tire sur son jean et son érection se cale contre son ventre. Je ne m'étais pas trompée. Son sexe mériterait un prix.

Mes recherches sur Internet m'ont appris qu'il existe toutes formes et toutes tailles de verges, et je sais en apprécier une belle quelle que soit sa dimension. Celle de Holt lui ressemble, elle est sexy, grande, excitante. Je la caresse du bout des doigts. La texture est incroyable. Bien plus douce que je ne me l'étais imaginé. Je passe maintenant ma paume sur toute la longueur en dévisageant Holt, dont l'expression est traversée d'une myriade d'émotions.

— Ça va ? je le lui demande en la prenant plus fermement dans ma main.

Il acquiesce sans ouvrir la bouche. J'enveloppe son sexe dans mes doigts et serre un peu. Je m'émerveille.

— Waouh ! J'adore.

— Tu peux répéter ça ? grogne-t-il.

Je fais monter et descendre ma main, subjuguée par la sensation de la peau souple de son membre. Je regarde alternativement mes doigts et son visage, et je deviens de plus en plus confiante.

— Oh, Cassie...

Il est tellement beau.

La bouche ouverte, les sourcils froncés, chaque mouvement de ma main le fait haleter, gémir ou murmurer. J'ai envie de l'embrasser. Sans cesser de le caresser, je me penche vers lui et réclame ses lèvres. Il me les offre avec avidité avant de fermer ses doigts sur les miens.

— Plus fort.

J'obéis. J'ignore ce que j'imaginai qu'il se passerait quand je pourrais enfin le toucher aussi intimement, mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi satisfaisant. Observer ses réactions, écouter ses gémissements, c'est d'un érotisme que je n'osais pas espérer vivre. Et quand il murmure qu'il va jouir, j'ai l'impression d'avoir découvert la fission de l'atome ou inventé la roue. C'est tellement puissant.

Quand il éjacule dans ma main, je suis en extase.

Son corps se raidit et la seule chose que j'arrive à me dire, c'est que c'est moi qui lui ai donné cet orgasme. Moi. La petite vierge sans expérience, j'ai fait jouir Ethan Holt, qui a maintenant du sperme partout sur le ventre.

Je suis une déesse du sexe.

Holt essaie de reprendre son souffle et je l'embrasse avant de me lever pour aller chercher un gant de toilette tiède.

Puis il réenfile son tee-shirt et son jean et je ressens une émotion si soudaine et si violente que je ne sais pas quoi en faire. Il doit le voir sur mon visage, parce qu'il m'attire contre lui.

— Cassie, hé ? Ça va ? me demande-t-il d'une voix inquiète. Tu regrettes ? Je ne voulais pas te presser, tu sais, surtout pas. Je ne t'aurais jamais fait faire quoi que ce soit contre ton gré. Je ne suis pas un connard à ce point.

Je secoue la tête en riant.

— Non, non, ça m'a plu. Ça m'a beaucoup plu, c'est juste que... je suis tellement heureuse d'avoir fait jouir mon petit ami qui n'est même pas mon petit ami. C'est mal que je me sente fière ?

Il me caresse la joue, un sourire jusqu'aux oreilles.

— Non, pas du tout. Ton petit ami qui n'est même pas ton petit ami est fier de toi, lui aussi. Et c'était ta première fois ? Bon sang ! J'ai hâte de voir ce que tu vas devenir avec un peu de pratique.

— Tu ne voudras plus jamais faire l'amour avec une autre que moi.

Il hoche la tête.

— Ça, c'est déjà le cas.

Il soupire et ramasse son livre.

— Tu sais quoi, ma belle ? Je suis désolé, mais on devrait vraiment se remettre au travail. À moins que tu ne veuilles... enfin... que je te rende la politesse.

— Non, merci, ça va. J'ai juste une demande avant qu'on reprenne les révisions.

— Une demande ? Dis-moi.

— Embrasse-moi.

15

Le monstre aux yeux verts

Deux semaines plus tard

Westchester

Grove Institute

Je fixe mes mains, trop nerveuse pour me retourner vers lui, même si je sais qu'il est là et qu'il m'observe.

— Tu n'as rien à faire ici, lance-t-il. Tu devrais écouter ce qu'on raconte sur moi ! Je suis un tueur ! Une bête sauvage ! Indigne d'être aimé.

— Je sais. J'ai entendu les gens parler. Ils préféreraient te pendre et danser à ton enterrement que de se servir deux minutes de leur cerveau. Ils ne sont heureux qu'en étant cruels et ils se délectent des faiblesses de leurs semblables car elles les aident à oublier leurs propres défauts.

— Et toi, tu n'es pas comme eux ?

— Non.

Je prends une courte inspiration pour calmer l'emballement de mon pouls.

— Je ne suis peut-être pas la fille la plus intelligente de cette ville, ni la plus jolie ou la plus riche, mais je sais lire l'âme d'une personne. Je ne t'ai jamais vu commettre la moindre méchanceté.

Tout ce que je sais de toi, c'est que tu as besoin d'une seconde chance, mais que tu es trop fier pour la demander.

Il passe doucement ses doigts sur ma joue.

— Tu ne devrais pas parler ainsi, jeune fille. Je ne vais plus pouvoir me retenir de t'embrasser.

— C'est ce que j'espérais.

Il se penche vers moi et passe doucement à l'acte. Pendant un moment, la sensation est étrange.

Ses lèvres sont différentes, son goût est différent. Mais je ne dois pas laisser les pensées de Cassie polluer celles d'Ellie.

Lorsque nous nous séparons, des applaudissements enthousiastes retentissent. Main dans la main, Connor et moi faisons face au public.

Notre classe joue ce soir des extraits choisis par les troisième année. C'était étrange d'avoir Connor pour partenaire au lieu d'Ethan, mais j'ai donné le meilleur de moi-même. Sophie, chargée de la mise en scène, frappe dans ses mains en sautillant, ravie du résultat auquel nous sommes arrivés.

Connor et moi entrons dans les coulisses où il me serre brièvement dans ses bras.

— Je ne veux pas avoir l'air de me la péter, lance-t-il, mais on a été super bons, non ?

Je souris.

— L'ovation était à la hauteur de notre talent.

Il se dirige vers les loges en riant.

— Je récupère ma chemise et je viens regarder les autres.

— Ça marche.

— À tout de suite.

Je suis heureuse qu'il me donne cette occasion de retrouver celui avec qui j'ai réellement envie d'être. Alors que mes yeux s'habituent à l'obscurité, je distingue la silhouette de Holt un peu plus loin.

Il fait les cent pas en grommelant.

Ça va bientôt être son tour. Il joue une scène tirée de *Glengarry* avec Troy et Lucas. Nous n'avons pas répété ensemble et nous ne nous sommes presque pas vus ces derniers jours. Je marche vers lui, le sourire aux lèvres. Il me regarde à peine.

— Hey ! Ça va ?

Je feins plutôt pas mal la nonchalance, surtout si l'on considère que je meurs d'envie de le coller contre le mur pour l'embrasser des pieds à la tête.

— Salut.

Il continue d'aller et venir en prenant de grandes inspirations.

— Tu es sûr que tu vas bien ?

— Ouais, super ! Et toi ?

Il est en colère. Il évite mon regard. Je m'attendais à un accueil plus chaleureux compte tenu du peu de temps que nous avons passé ensemble. Je crois deviner ce qui ne va pas, mais c'est totalement ridicule.

— Holt...

— Taylor, il faut que je m'échauffe, alors si tu veux bien...

Il me tourne le dos et fait craquer son cou. Je décide de laisser tomber. Il va bientôt monter sur scène, il a besoin d'être concentré. Je lui propose à voix basse :

— Tu veux que... qu'on se fasse un câlin ? Ou que je te masse les pieds, si tu as le temps.

Il soupire sans me regarder.

— Non, ça va. On se verra plus tard.

Je jette un coup d'œil autour de nous. Hormis Aiyah, qui assiste à la représentation de Jack et Miranda, personne ne peut nous voir. Je le prends dans mes bras et pose ma tête contre son dos. Il sent tellement bon.

— Arrête ! Je t'ai déjà dit que je voulais que nous soyons discrets.

— Je m'en fiche. J'ai serré tout le monde dans mes bras ce soir, sauf toi. Tu me manques.

Il reste immobile quelques secondes, puis ses épaules s'affaissent et il pose sa main sur la mienne. Nos doigts s'entrelacent.

— Toi aussi, Taylor, tu me manques.

Il s'écarte un peu de moi, mais, à son regard, je sais qu'il est sincère. Je lui ai manqué autant qu'il m'a manqué.

Peut-être même plus encore.

Des pas résonnent et Connor apparaît près de nous. Holt se crispe.

— Salut, Ethan. Cassie, tu es prête ?

— Oui.

Je n'ai pas hésité à répondre alors que, en réalité, j'aurais préféré rester un peu plus longtemps auprès de Holt.

— Bon, Ethan, je te dis merde.

Quel cliché lamentable. Holt me répond par un sourire forcé. Il a presque l'air d'avoir envie de vomir. Je déteste le voir dans cet état. J'espère que c'est seulement dû au trac et pas au fait de nous voir ensemble, Connor et moi. Je suis pourtant presque sûre qu'il y a un peu des deux.

— Tu vas te débrouiller comme un chef, mec, lui lance Connor en lui tapotant l'épaule. À plus.

Alors que nous nous éloignons, je suis à peu près certaine d'entendre Ethan marmonner.

— Ouais, c'est ça, connard.

Quelques minutes plus tard, il entre sur scène. Je suis immédiatement hypnotisée par sa présence et son charisme. Lucas et Troy imprègnent leur personnage du machisme nécessaire pour nourrir leur petite rivalité, mais l'énergie que dégage Holt en fait le chef de meute.

Pour ne rien gâcher, il est très appétissant dans son petit costume cravate.

Ils récoltent un tonnerre d'applaudissements.

Trois autres groupes passent après eux, puis, pour finir le spectacle, Erika monte sur scène et nous félicite tous pour notre travail avant de nous souhaiter un bon week-end.

Connor et moi retournons vers les loges. Il pose son bras sur mon épaule, comme d'habitude.

Ça ne devrait pas me déranger car c'est purement amical, mais je me sens coupable malgré moi. Je

sais que ça a déjà été assez difficile pour Holt de savoir que j'avais passé la semaine à en embrasser un autre sur scène.

Je n'éprouve pas la moindre attirance pour Connor, pourtant une partie de moi se demande comment ce serait de sortir avec un garçon qui n'a pas peur d'afficher son affection. En fait, je me demande comment ce serait de sortir avec un garçon, tout court, parce que Holt et moi passons tout notre temps chez moi. Si nous allons quelque part ensemble, c'est à une fête organisée par un des élèves de la classe, et nous veillons soigneusement à nous éviter toute la soirée. Quand il me ramène chez moi, nous nous étreignons frénétiquement dans sa voiture jusqu'à ce que l'un ou l'autre ait un orgasme.

Il ne m'a pas invitée une seule fois à un vrai rendez-vous d'amoureux. Il ne m'a même jamais proposé de passer à son appartement.

— On se voit à la fête ? me rappelle Connor en partant de son côté.

J'acquiesce en lui adressant un petit signe de la main. J'aimerais penser que Holt passera me prendre, mais il est bien trop imprévisible pour que j'en sois absolument sûre.

Je me change, je prends mon sac et je vais le rejoindre dans son vestiaire. J'entre sans frapper. Il est assis sur le canapé et délace ses chaussures. Il porte toujours son pantalon de costume, mais sa chemise, sa cravate et sa veste sont posées sur le dossier d'une chaise. Il n'a sur le dos que son débardeur blanc.

Oh, miam.

Je le contemple, dévorée par le désir, admirant les muscles de ses bras qui se gonflent à chacun de ses mouvements. Il lève la tête.

— Ça va ? me demande-t-il en enlevant ses chaussures.

— Non.

Je crois que je suis en train de baver.

Il s'arrête.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce qu'il y a ?

Je désigne ses épaules et ses bras.

— Mais il y a ça, mon cher ! Tout ça ! Je ne t'ai pas vu depuis cinq jours et tu t'attends à ce que je reste de marbre devant ça ?

— Ce n'est quand même pas la première fois que tu vois mes bras, Taylor.

— Ça fait trop longtemps. Et puis, ce n'est pas seulement tes bras, c'est ton cou, et cette petite touffe

de poils sur ta poitrine. Sans compter ce débardeur ridiculement moulant...

— Ce truc ?

— Oui. Je pense que c'est la définition même du mot « sexy ». Et ça me fait des tas de trucs bizarres partout. Ça me donne envie de te faire des choses...

Il hausse les sourcils.

— Quel genre de choses ?

— Tu ne veux pas savoir.

— Oh si, je veux.

— C'est trop gênant. Tu vas me juger ou te moquer.

— Taylor, tu ne m'as pas touché depuis cinq jours. Tu veux qu'on continue de parler ou tu veux... agir ?

Il n'a pas tort.

— Bon, d'accord.

Je viens m'agenouiller entre ses jambes. Il m'observe pendant que je pose mes mains sur ses cuisses.

— Bande tes biceps.

Il me regarde, perplexe.

— Fais-le.

Il secoue la tête avant de serrer le poing et de plier le coude. Ses muscles se contractent dans un renflement qui me fait me mordre la lèvre. Je me penche en avant et pose ma bouche sur sa peau tendue. Je fais glisser mes dents et referme doucement les mâchoires. Il tressaille. J'aspire sa chair entre mes lèvres. Il émet un son étranglé et, quand je lève les yeux, il halète et ses pupilles sont dilatées.

Je suce encore son biceps quelques secondes, puis je m'assieds sur mes talons, envahie par la gêne.

— Voilà, je murmure, voilà le genre de choses que j'ai envie de te faire. Et maintenant, tu dois complètement flipper d'être avec une fille aussi dérangée.

Il me prend dans ses bras.

— Tu ne t'en rends absolument pas compte, n'est-ce pas ? me chuchote-t-il. Tu n'en as aucune idée ?

— De quoi ?

— De combien tu es sexy et excitante.

Il m'attire contre lui et me caresse la joue. Soudain, sans que je m'y attende, il se penche vers moi et m'embrasse avec passion. Sa bouche est chaude et insistante. Mes gémissements sont probablement trop forts compte tenu du fait que j'entends mes camarades juste à côté dans le couloir.

— Chut, souffle-t-il sans cesser de m'embrasser.

J'ai la tête qui tourne. Je m'accroche à ses épaules et sa bouche descend le long de ma mâchoire jusqu'à mon cou.

— Si c'est comme ça que tu réagis quand je te suce le bras, je n'ose pas imaginer ce qui se passera quand j'arriverai à d'autres parties de ton anatomie.

Il se pétrifie.

C'est comme ça chaque fois que j'évoque l'idée de le prendre dans ma bouche. Je m'écarte doucement de lui.

— Je ne sais pas si tu sais, mais la plupart des hommes ont une réaction très différente quand une femme leur propose de les faire jouir de cette façon. C'est parce que tu as peur que je m'y prenne mal ? Je t'assure qu'avec le nombre de films porno que j'ai vus je sais comment manipuler un pénis.

Enfin, je ne suis pas certaine de m'y prendre aussi bien que ces filles dans les films, mais avec un peu de pratique...

— Taylor !

Il s'adosse au canapé.

— Tu ne peux pas dire des choses comme ça !

— Pourquoi ?

— Parce que...

Il se frotte les yeux.

— J'essaie de faire en sorte de garder un minimum de contrôle avec toi et si tu t'entêtes à parler comme ça, je ne vais jamais y arriver.

— D'accord, on arrête de parler.

Je remonte son débardeur et lui embrasse le ventre avant de redescendre vers la ceinture de son jean. Il pousse un grondement torturé.

— On ne peut pas, articule-t-il avec difficulté. Quelqu'un pourrait entrer.

— Et alors ?

Je défais sa ceinture.

— On n'est certainement pas le premier couple d'étudiants à se donner du plaisir dans les loges.

Les comédiens sont assez portés sur le sexe, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

Je le caresse par-dessus son pantalon et, même si son gémissement ressemble à une protestation, il ne m'arrête pas.

— Tu me tues, Taylor, tu le sais ? Chaque fois que tu me touches, tu me tues un peu plus.

Une cavalcade dans le couloir le fait sursauter. Il se lève et se reboutonne en un éclair. La porte s'ouvre sur Jack Avery, nu comme un ver.

— Petite exhibition d'avant soirée ! lance-t-il avant de faire le tour de la pièce et de ressortir aussitôt.

— Bon sang ! Pourquoi se croit-il obligé de nous montrer ça, râle Holt en claquant la porte. Et pourquoi est-ce qu'on n'a pas de putain de verrou ? Bordel, un peu de pudeur, Avery !

J'interviens en souriant.

— Je trouve qu'Avery n'a rien à cacher. Qui se serait douté que ce fan de *Star Wars* cachait un aussi grand sabre laser dans son caleçon Han Solo ?

Holt lève les yeux au ciel et rit en se rasseyant sur le canapé. Je me laisse tomber à côté de lui et je lui caresse la nuque.

— Tu as été très bon ce soir. Tu le sais ?

— Tu trouves ?

— Oui. J'adore te voir sur scène. Tu es tellement sexy. Et talentueux. En fait, je crois que c'est ton talent qui te rend si sexy. Je veux dire que tu es très beau, mais n'importe quel acteur télé l'est aussi. Pourtant, ils ne me font aucun effet parce qu'ils sont mauvais. Toi, tu m'excites parce que tu joues bien. Tu trouves ça bizarre ? Tu veux que j'arrête de parler ?

Il se penche vers moi.

— Oui. Tais-toi.

Il prend mon visage dans ses mains et m'embrasse tendrement. Je me cale dans ses bras.

— Toi aussi, tu as beaucoup de talent, m'assure-t-il. Dans de nombreux domaines.

— Tu as vu ma scène avec Connor ?

— Eh bien... oui. Depuis les coulisses.

Son visage se crispe et j'entends presque les rouages de son cerveau grincer.

— Qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Tu étais excellente. Très convaincante.

— Et Connor ?

Il hausse les épaules et se lève.

— Ça allait. Certains de ses choix étaient un peu trop convenus, mais, dans l'ensemble, ça fonctionnait.

Il enlève son pantalon, m'offrant ainsi une très belle vue sur son arrière-train mis en valeur par un boxer gris foncé, avant d'enfiler son jean.

— Tu es sûr que tu n'as rien d'autre à dire au sujet de Connor ?

Il passe son petit pull col V et secoue la tête pour remettre ses cheveux en place. J'insiste.

— Ça ne t'a rien fait de me voir l'embrasser ?

Il s'installe sur une chaise face à moi et attrape ses chaussettes et ses chaussures.

— Si, ça m'a fait quelque chose, mais je n'ai pas envie d'en parler.

— Pourquoi ?

— Parce que le seul fait d'y penser me met en colère.

Waouh ! Holt reconnaît qu'il est jaloux. On dirait qu'on avance.

— Holt, tu sais que tu n'as rien à craindre, j'espère ?

Il enfonce son pied dans sa bottine et tire sur les lacets.

— Tu en es certaine ? Ce baiser n'avait pas l'air de te déplaire. Et Connor a envie de te sauter depuis le premier jour.

Je me lève pour venir me placer devant lui.

— Je ne crois plus que ce soit le cas. Plus depuis cette fête où il m'a embrassée, quand je l'ai repoussé. Je pense qu'à cet instant il a compris que...

Holt lève les yeux vers moi.

— Compris quoi ?

Je fixe la ride verticale entre ses sourcils.

— Que... que tu me plaisais...

— Possible, mais ça ne veut pas dire qu'il n'a plus envie de toi. Il le cache mieux, c'est tout.

— Dans ce cas, il le cache vraiment bien. On a répété ensemble toute la semaine et il n'a rien tenté.

— T'as raison, il s'est contenté de te rouler trois pelles par jour.

— Oui, bon, d'accord, mais ce n'est pas la même chose.

— Il a mis la langue ?

— Un petit peu.

— Un petit peu ?

J'approche ma bouche de la sienne.

— Un peu comme ça.

Je l'embrasse en suçant doucement sa lèvre supérieure.

Il s'écarte.

— Il t'a embrassée comme ça ?

— Plus ou moins.

— Plus ou moins ?

— Oui, mais ce n'était pas pareil parce que ce sont nos personnages qui s'embrassaient. Et puis, ce n'était pas aussi agréable que quand c'est toi.

Il secoue la tête. Je comprends que mon explication est maladroite, mais je ne sais pas quoi dire d'autre.

— Il n'y a aucune alchimie entre lui et moi.

— On aurait pourtant dit, d'où j'étais.

— On jouait, c'est tout. Tu as vu la scène de sexe entre Jack et Miranda. C'était super chaud, ça ne veut pas dire pour autant que Miranda est subitement devenue hétéro !

Holt range son costume dans une housse de pressing dont il remonte la fermeture Éclair.

— Ethan...

— Je te crois, lâche-t-il un peu brusquement. Tu as fait ce qu'il fallait pour que la scène soit crédible, mais...

— Mais quoi ?

Il enfonce ses mains dans ses poches.

— Ça me rend malade de te voir l’embrasser comme ça. Ça me rend fou et ce n’est pas une façon de parler. J’ai vraiment l’impression de péter un câble. Je suis à deux doigts de lui casser la gueule en mille morceaux juste parce qu’il a osé poser la main sur toi.

— Comme tu as fait à Matt après l’avoir surpris avec Vanessa ?

Il émet un rire rauque.

— Bordel ! Ma sœur t’a tout raconté !

Je pose les mains sur son torse.

— Ethan, je ne te tromperai jamais avec Connor.

Il a soudain l’air aussi vulnérable qu’un petit garçon.

— Je sais, souffle-t-il.

— Je ne te tromperai jamais avec personne.

— De toute façon, techniquement, tu ne peux pas me tromper, puisqu’on ne sort même pas ensemble.

Ses mots me font l’effet d’un coup de poing. Puis je me rappelle à qui je suis en train de parler.

Je lui caresse le cou.

— C’est marrant parce que, à t’entendre, on pourrait facilement croire que tu es mon petit ami.

Un petit ami très mignon et très jaloux.

Je lui sors les mains des poches et lui enroule les bras autour de ma taille. Comme d’habitude, la peur apparaît d’abord dans ses yeux avant qu’il se détende et me serre contre lui.

— Taylor, tu as vraiment de drôles de goûts. N’importe quel garçon serait mieux que moi.

Connor ferait un petit ami parfait. Il serait fou amoureux et t’apporterait des fleurs à la cafétéria ou engagerait un quartet de violonistes pour ton anniversaire.

— Tu es en train de me conseiller de te laisser tomber pour lui ?

— Ta vie serait certainement plus simple.

— Dans ce cas, je vais aller le voir tout de suite.

Je le dirige vers la porte, mais je n’ai pas fait trois pas qu’il me rattrape par le bras, me plaque contre le battant et m’embrasse passionnément.

J’oublie instantanément la conversation que nous avons eue trois secondes plus tôt.

Quand nous arrêtons, c'est pour reprendre notre souffle.

— Bon, grimace-t-il, je ne sais pas si tu as saisi mon propos peut-être un peu trop subtil, mais j'aimerais bien que tu ne colles pas trop Connor. D'accord ?

Mon cœur bat la chamade.

— Si Connor savait que nous sommes ensemble, il comprendrait que je ne suis pas disponible.

Pourtant, toi, tu veux qu'on se cache.

Il appuie son front contre le mien.

— Cassie, j'ai eu plusieurs relations amoureuses officielles. Quand tout s'arrête, c'est encore plus difficile à gérer.

— Donc, tu pars du principe qu'on ne va pas rester ensemble. Peut-être que tu te trompes. Peut-être que tout ira bien et que nous serons heureux toute notre vie.

— Tu sais très bien qu'on passe notre temps à se disputer ! Et puis... je veux juste que notre histoire reste à nous pendant encore quelque temps. Tu veux bien ?

Je hoche la tête.

— D'accord... c'est juste que j'ai peur que ça te gêne de sortir avec moi.

— Rien ne me gêne quand je suis avec toi, Taylor. Enfin, sauf mon érection permanente, mais ce n'est pas le propos. Je ne veux pas que les autres parlent de nous dans notre dos, tu comprends ?

Je soupire.

— Si tu veux. Mais je dis quoi, si on me pose une question directe sur toi et moi ?

Des voix dans le couloir le font immédiatement reculer de trois pas.

— Tu mens.

— Et si c'est Connor qui me pose la question ?

— Réponds à ce connard qu'on est fiancés !

Aujourd'hui

New York

Le hall du Majestic est bondé de comédiens, de producteurs, de sponsors et d'amateurs de théâtre. Ils sont tous là pour une des plus grandes collectes de fonds de Broadway. Chaque invité a payé plusieurs centaines de dollars pour assister à des extraits des meilleures pièces jouées en ce moment. Tous les bénéfices seront versés à une association qui vient en aide aux comédiens dans le besoin.

Holt et moi avons présenté une courte scène pendant la première partie, et si on en juge à l'accueil que nous avons reçu, nous pouvons nous attendre à un succès. Encore maintenant, des gens nous arrêtent pour nous féliciter et nous dire combien ils ont hâte de voir la pièce en entier. Marco est aux anges. C'est très satisfaisant quand les premières réactions sont positives. Ça rend la première un peu moins angoissante.

La main dans mon dos, Holt m'entraîne vers une alcôve, près de la statue de marbre particulièrement laide d'un homme nu avec un pénis anormalement minuscule.

— Je suis désolé de me coller à toi, s'excuse-t-il. C'est difficile de faire autrement avec tout ce monde.

— C'était vrai les trois premières fois. Ensuite, c'était purement gratuit.

Il feint d'être choqué.

— Taylor ? Est-ce que tu insinues que je fais exprès de me frotter contre toi ?

Il avance, m'obligeant à me plaquer le dos contre un pilier.

— C'est insultant. Je ne m'abaisserais jamais à un tel comportement. Je suis un garçon subtil !

Il illustre son propos en prenant une expression exagérément sexy tout en se collant à moi. J'ai envie de rire, mais sentir son corps contre le mien me fait perdre tous mes moyens.

Un éclat de voix me fait sursauter et je me rappelle soudain que n'importe qui pourrait nous voir.

— Pousse-toi, Holt, tu m'empêches de respirer. Et puis, il y a des journalistes partout. Ils vont se faire des idées.

— Sur quoi ? Le fait que j'aime me frotter contre toi ? Parce que ce ne serait certainement pas faux. C'est même un fait incontestable.

— Mais non, je ne voudrais pas qu'ils pensent... enfin... tu vois, quoi...

Son sourire s'efface.

— Non, je ne vois pas.

Je me redresse et rétorque d'une voix assurée :

— Je ne veux pas qu'ils croient que nous sommes ensemble.

Holt a l'air déçu, mais il le cache rapidement. La main posée sur le pilier derrière moi, il se penche en avant.

— Ce serait une bonne publicité pour la pièce. Imagine les gros titres : ensemble à la ville et à la scène. Les journalistes adoreraient ça.

— Ethan...

— Bien sûr, ça nous obligerait à apparaître ensemble le plus souvent possible, au restaurant, dans des bars, et de nous assurer que les paparazzis nous photographient pendant que je t'embrasse sur la bouche, dans le cou... que je mets ma main entre tes jambes sous la table...

Cette seule idée enflamme mon bas-ventre.

— Si tu veux vraiment que tout le monde parle de la pièce, tu dois m'autoriser à t'embrasser. Là, tout de suite, maintenant. Devant tout le monde.

Son regard passe de ma bouche à mes yeux. Je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à mon désir qui lutte avec ma peur.

— Dis-moi oui, Cassie. Ne réfléchis pas.

Sa bouche est près de la mienne. Trop près.

— Ethan...

— Non Cassie, pas Ethan, juste oui. Ou encore mieux : Oui, je t'en supplie, Ethan, embrasse-moi avant qu'on devienne fous, tous les deux. Je suis même prêt à accepter : Putain, oui !

Je ne peux réprimer un sourire.

Je l'aime.

Quoi ?

Non, non. Je refuse d'accepter cette idée.

À mon expression paniquée, il sait qu'il a perdu.

— Bon, d'accord, pas de baiser, mais laisse-moi te dire que tu rates quelque chose. Tu veux boire un verre ?

— Oui, s'il te plaît.

— Oh ! Donc tu n'as aucun mal à prononcer ces mots quand il s'agit d'alcool, mais tu n'y arrives pas pour moi ? Bravo, Taylor ! Sache que si notre pièce fait un four, ce sera parce que tu as refusé ce magnifique plan de communication que je t'ai proposé. J'espère que tu as les épaules pour l'assumer.

Je ris et je le frappe sur le bras.

— Un cocktail à la vodka, s'il te plaît.

— Si tu veux.

Il se fraie un chemin dans la foule en faisant semblant de boudier. Il est à peine parti qu'il me manque

déjà.

Je sors de l'alcôve et prends une grande inspiration.

Il est drôle, beau et incroyablement patient, pourtant il y a toujours une partie de moi qui résiste.

Comme si le spectre de notre passé m'empêchait de me laisser aller en sa présence, m'obligeait à le repousser quand il s'approche.

Une main se pose sur ma taille. Je me retourne pour découvrir un visage familier.

— Connor.

C'est pas vrai, Connor.

— Salut, Cassie.

Il m'embrasse sur la joue.

— Comment vas-tu ?

— Super bien, et toi ?

Qu'est-ce qu'il fait là ? Va-t'en, s'il te plaît. Va-t'en, maintenant.

— Ça roule carrément. Je commence bientôt dans *Arcadia* au théâtre Ethel Barrymore.

— J'en ai entendu parler. C'est génial. J'ai hâte de venir te voir.

— Appelle-moi, je te donnerai des invites.

Je ne viendrai jamais et il le sait. J'ai fichu en l'air notre amitié. J'ai été vraiment nulle.

Nous restons silencieux un moment. Nous nous regardons, un peu gênés.

— Tu es toujours aussi belle, lance-t-il de but en blanc.

Je baisse les yeux.

— Connor...

— Comment se passent les répétitions ? me demande-t-il en changeant de sujet. Ça doit te faire bizarre de retravailler avec Ethan.

Holt n'est pas loin. Juste là, au bar, où il attend nos consommations. J'essaie de ne pas complètement paniquer.

— Bizarre, on peut dire ça comme ça. Il sait que tu es là ?

— Non, je voulais te voir d'abord. Te saluer. Je... je ne savais pas ce que tu lui avais dit sur nous. Je

ne voulais pas créer de malaise.

Je soupire. Le malaise m'accompagne à peu près partout, en ce moment. Avec sa copine la frousse bleue.

— Je ne lui ai rien dit...

J'espère toujours que Connor va s'en aller avant le retour de Holt.

— ... Et je compte sur toi pour ne pas lui en parler non plus. La première est dans une semaine et je ne veux pas de drame.

Son visage s'assombrit.

— Vous êtes de nouveau ensemble ?

— Non. Non... on essaie seulement d'être... amis.

Et voilà, Holt vient vers nous. Je crois que je vais faire une crise cardiaque. Connor suit mon regard et il affiche un sourire ironique.

— Je vois que certaines choses ne changent jamais. Après tout ce qu'il t'a fait, tu es toujours folle de lui.

— C'est faux.

J'ai répliqué d'une voix sèche.

— Arrête, Cassie. Même quand tu affirmais que tu le détestais, il t'obsédait tellement que tu étais incapable de voir l'amour juste sous ton nez.

— Connor...

— Je ne t'aurais jamais fait souffrir, moi. Mais bon, je suppose que tout ça, c'est du passé.

Il hausse les épaules, mais je sais combien il a souffert par ma faute. Je me sens comme une merde.

— J'espère que tu sais où tu mets les pieds, reprend-il, parce que s'il te fait de nouveau du mal...

Il secoue la tête.

— ... Tout ce que je veux dire, Cassie, c'est que tu as le droit d'être heureuse.

Les choses auraient pu être tellement différentes si je n'avais pas tout gâché entre Connor et moi.

Mais je n'y arrivais pas. J'ai essayé. Il sait que j'ai essayé.

— Salut, Connor, l'interpelle Ethan en me tendant mon verre pour pouvoir lui serrer la main.

Il a l'air vraiment content de le voir. Quant à moi, je suis à deux doigts de l'évanouissement.

— J'ai entendu dire que tu jouais dans *Arcadia* ! s'exclame Holt. Félicitations. La distribution a l'air génial.

Connor plaque un sourire sur son visage.

— Salut, Ethan. Merci, et oui, c'est cool. les réservations sont bien parties. On espère jouer longtemps.

Holt montre le bar.

— Tu veux un verre ? Ils ont de la bière pas mal du tout. Ou si tu veux vivre dangereusement, je peux t'apporter un de ces trucs roses comme Taylor. Je suis pratiquement certain qu'ils ne contiennent rien d'autre que de la vodka et du sucre.

Connor sourit, mais ses yeux restent tristes.

— Oui, elle a toujours eu des goûts très discutables.

Il y a comme un tressaillement de l'air et le sourire d'Ethan s'affaisse au ralenti. Cette fois, il faut vraiment que Connor s'en aille. Et vite.

Il doit d'ailleurs sentir la tension monter.

— Bon, je vais retrouver le reste de ma troupe. J'espère que vous pourrez passer nous voir jouer un de ces soirs.

Il nous regarde tous les deux, mais je sais qu'il ne s'adresse qu'à moi.

— À un de ces quatre, Ethan...

Aucune chaleur dans sa voix. Il m'embrasse sur la joue et murmure :

— Prends soin de toi, Cassie.

Alors qu'il s'éloigne, malgré le bruit produit par tous les gens qui discutent et rient autour de nous, je n'entends que le silence qui enveloppe Ethan. Il boit plusieurs gorgées de bière et fait semblant de fixer quelque chose ou quelqu'un à l'autre bout de la pièce. En réalité, il essaie seulement d'éviter mon regard. Je sais, sans l'ombre d'un doute, quelle question il est sur le point de me poser.

— Tu as couché avec lui, n'est-ce pas ?

Il n'est pas en colère ni même blessé. Juste résigné.

Je ne réponds pas. Il tourne la tête vers moi. Les lèvres serrées, il bataille dur pour ne pas laisser transparaître ses émotions. Mon cœur bat si fort que je l'entends dans mes oreilles.

— Ethan...

— Contente-toi de me répondre, Cassie. Je n'ai pas l'intention de te faire une scène. Je veux juste savoir.

— Tu le sais déjà.

— J'ai besoin de te l'entendre dire.

Je prends une profonde inspiration et essaie de repousser une nausée.

— Oui, nous avons couché ensemble.

— Quand ?

— Tu le sais très bien.

— Après la remise des diplômes ?

— Oui.

— Pendant combien de temps ?

— Trois mois.

— Trois mois ?

Il émet un rire amer.

— Trois putains de mois.

Il boit une nouvelle gorgée de bière.

— Vous étiez... ensemble ?

— Non... c'est ce qu'il voulait, mais... je n'étais pas amoureuse de lui. Pour moi, c'était juste du sexe.

Il rit encore et regarde partout sauf dans ma direction.

— Ethan... j'étais en colère et malheureuse. Il était là, pas toi. Tu ne peux pas m'en vouloir d'une chose qui s'est passée après ton départ.

Il crispe les mâchoires à plusieurs reprises avant de répondre.

— Je sais. Je sais que je ne devrais pas avoir envie de lui défoncer la gueule, mais... trois mois, Cassie !

Il prend une longue inspiration qu'il expire lentement avant de porter enfin les yeux vers moi.

— Je sais que tu as été avec d'autres hommes depuis mon départ. J'ai entendu Tristan y faire allusion à ton appartement l'autre soir. Ça m'a tué, mais j'ai réussi à me raisonner parce que c'était des types

sans nom et sans visage. Des coups d'un soir pour combler un besoin physique. Rien d'important...

— C'est vrai, ils étaient sans importance. Plus rien n'a d'importance depuis longtemps...

— Connor a été important.

— Non.

— Cassie, tu ne peux pas me dire que tu as fait l'amour avec lui pendant trois mois sans jamais rien éprouver pour lui. C'est une chose de baiser avec un type que tu ramasses dans une boîte de nuit et que tu ne revois jamais, c'en est une autre de faire l'amour avec quelqu'un à qui tu tiens ! Tu éprouvais des sentiments pour lui puisqu'il était au minimum ton ami.

— Peut-être, mais tu vois, ça n'a pas suffi. Rien n'a plus jamais marché après ton départ.

Il est en colère, mais, sous sa colère, je sens de la souffrance. Une souffrance si intense que je la reçois en pleine poitrine.

— Tu crois que je ne sais pas que tout ça est ma faute ? me demande-t-il d'une voix rauque. Je le sais parfaitement. Et ça me tue. Le pire est que j'aurais pu te perdre pour un type comme Connor.

Quelqu'un qui ne te traiterait jamais aussi mal que moi je l'ai fait.

Je jette un coup d'œil dans la foule. Connor n'est pas très loin, il nous observe, Ethan et moi, avec inquiétude. C'est évident que nous sommes en train de nous disputer.

Ethan, incapable de rester immobile, danse nerveusement d'un pied sur l'autre.

Je ne sais pas quoi lui dire. Sa jalousie est stérile. Elle l'a toujours été. Comme s'il n'avait jamais eu la moindre raison d'être jaloux.

— Pourquoi ça n'a pas marché entre vous ? articule-t-il en posant sa bouteille de bière sur une table.

— Je me suis posé cette question des centaines de fois.

— Et quelle est la réponse ?

— Je ne sais pas. Connor pense que nous n'avons jamais eu la moindre chance parce que j'étais toujours amoureuse de toi.

Holt scrute mon visage et se passe la langue sur la lèvre inférieure.

— Et qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Je pense qu'il a probablement raison.

Il me dévisage pendant un long moment. Il réfléchit, pèse chacun de mes mots. J'ai bien dit que « j'étais » amoureuse de lui. Je n'ai fait aucune allusion au présent. J'espère qu'il ne va pas me

demander ce que je ressens pour lui maintenant, parce que je sais que je ne suis pas prête. Ce serait comme m'ouvrir la poitrine et lui offrir mon cœur pour qu'il s'en repaisse. C'est hors de question.

— N'empêche, reprend Holt, à la manière dont il te regardait, c'est à peu près évident qu'un mot de ta part suffirait pour qu'il parte avec toi ce soir.

— Et tu le laisserais faire ?

— Si c'était ce que tu veux, oui, lâche-t-il après quelques secondes. Si tu pensais être plus heureuse avec lui qu'avec moi.

Je pose la main sur son torse. Il tressaille, surpris.

— Donc, si je te disais que je ne t'aime plus, que j'ai besoin de Connor dans ma vie et surtout pas de toi, tu cesserais de te battre pour moi ? Tu me laisserais partir et on n'en parlerait plus ?

Il pose une main sur la mienne.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que tu mentirais.

— Oh oui, je mentirais.

Soudain, ses mains sont sur mon visage et, avant que je puisse protester, il m'embrasse devant tout le monde. Ses lèvres remuent doucement contre les miennes et j'oublie tout ce qui se passe autour de moi : Connor, Marco et même les journalistes.

Holt m'incline la tête sur le côté et m'embrasse plus profondément. Il gémit et m'attire plus près de lui et ses mains passent sur mon corps. Je ne sais plus où je suis, ni qui je suis, je ne veux plus que me fondre en lui comme si nous étions deux composants chimiques qui s'enflamment dès qu'ils sont en contact.

Une part de moi sera toujours amoureuse de lui, parce qu'il est le seul capable de me faire ressentir ça. Tous les autres hommes ont été des allumettes que l'on craque et qui s'éteignent aussitôt.

Ethan est un volcan. Il provoque en moi une série ininterrompue d'éruptions profondes et extatiques.

Il me presse contre le pilier et, soudain, c'est trop. Mon pauvre cœur en charpie ne peut pas en supporter davantage. Je le repousse tout en m'agrippant à sa chemise. J'ai la tête qui tourne.

— Je suis désolé, s'excuse-t-il, le souffle court, mais... Cassie, tu ne peux pas dire des trucs comme ça sans penser que je vais complètement perdre la tête. Je sais que tu ne peux pas tout me donner tout de suite, mais là, j'avais besoin de cette petite partie de toi qui n'appartient ni à Connor ni à aucun des types avec qui tu as couché. Et j'espère que Connor et tous les autres hommes autour de nous ont regardé, parce que si c'est le cas, aucun ne pourra nier que nous sommes faits pour être ensemble.

Je recule d'un pas. J'essaie de remettre de l'ordre dans mes pensées.

Il a raison. Ce baiser a détruit les derniers doutes que je pouvais avoir. Pour autant, ça ne veut pas dire que je suis prête à le laisser m'embrasser devant une foule de spectateurs.

J'ignore encore à ce moment combien d'appareils photo ont immortalisé cet instant.

16

Déni

Six ans plus tôt

Westchester

Grove Institute

— Taylor, mets-le dans ta bouche !

— Laisse-moi du temps. C'est ma première fois.

— La meilleure façon d'apprendre, c'est de se lancer.

— Je ne suis même pas sûre d'en avoir envie.

— Arrête de réfléchir, pose tes lèvres sur le bout et aspire. Ce n'est quand même pas si difficile.

— Putain, Cassie ! s'exclame Zoé. Fais-le ou ne le fais pas, mais décide-toi, nous, on aimerait bien en avoir un peu.

Je regarde le joint incandescent entre mes doigts. Je suis tentée de le passer à Zoé sans y avoir touché, mais je ne veux pas que les autres pensent que je suis la petite fille naïve qui sort de sa campagne – c'est pourtant exactement ce que je suis. Je me décide. Alors que je prends une grosse bouffée, la fumée me brûle les poumons et je me mets à tousser.

Tout le monde éclate de rire.

Holt me tape doucement dans le dos.

— Garde les lèvres légèrement entrouvertes quand tu inspires, me conseille-t-il en essayant de ne pas rire. Comme ça, un peu d'oxygène se mélangera à la fumée et ça te chauffera moins.

J'attrape un verre d'eau et le vide d'un trait avant de lâcher :

— Tu n'aurais pas pu me dire ça avant ?

Il hausse les épaules.

— Ça aurait été beaucoup moins drôle.

Je lui administre une tape sur l'épaule.

— Essaie encore, me propose Lucas. Fais comme Ethan t'a dit et garde la fumée dans tes poumons aussi longtemps que tu peux. C'est le meilleur moyen d'être cassé.

J'obéis. La fumée brûle toujours, mais, cette fois, je parviens à la retenir quelques secondes dans mes poumons avant de la rejeter.

— Bien, me félicite Lucas alors que les autres m'applaudissent.

— Tu verras, me promet Jack en me prenant le pétard, on va t'apprendre à planer en moins de deux.

— Génial...

Je ne suis pas très sûre de trouver ça si génial, et ça s'entend dans ma voix. Je prends le verre d'eau de Holt et le vide également.

— N'empêche, lance Zoé, je n'arrive pas à croire que tu n'avais jamais fumé un bédot avant.

Quel adolescent américain attend le grand âge de dix-neuf ans avant de fumer de l'herbe ?

Je hausse les épaules.

— La fille du père le plus strict des États-Unis ?

— C'est pas une excuse, affirme Zoé. T'as pas vu *Footloose* ? La fille du prêtre passe son temps à baiser à droite et à gauche. Avoir un père sévère aurait dû au contraire te pousser à te rebeller.

J'ignore pourquoi, mais Jack et Lucas trouvent sa tirade hilarante et ça me fait rire. L'expression de Zoé passe bizarrement plusieurs fois de contente à vexée. Elle finit par s'arrêter sur contente et m'adresse un sourire pendant que Jack lui passe le joint.

Waouh, on dirait que la marijuana a le pouvoir de transformer les ennemies en amies. Pourquoi est-ce que ce truc n'est toujours pas légal ?

Holt prend le joint que Zoé lui tend et tire une longue taffe, les yeux mi-clos.

— Ethan, tes lèvres sont vraiment super sexy, lui susurre Zoé.

Il sourit, la bouche fermée pour ne pas laisser échapper la fumée, et je manque d'éclater de rire en voyant le visage déformé par le désir de Zoé.

Elle a tellement envie de lui.

Je sais exactement ce qu'elle ressent.

— Putain, Holt, se plaint Jack. Pourquoi toutes les filles sont après toi ? Tu peux pas nous en laisser

un peu ?

Holt hausse les épaules en lui donnant le joint. Puis il se tourne vers moi et prend mon visage entre ses mains. Je suis étonnée parce que je crois qu'il va m'embrasser alors que ces dernières semaines nous avons fait particulièrement attention à nous montrer discrets devant nos camarades de classe. Mais au dernier moment, il ouvre la bouche et souffle la fumée dans la mienne.

J'aspire et je sens tout mon corps réagir à la caresse de ses pouces sur mes joues.

Waouh. Ça me fait comme un feu d'artifice.

Cette fois, je sais que l'herbe commence à me faire de l'effet. Tout ralentit autour de moi et devient en même temps plus précis. Les traits de Holt sont plus réels que jamais. Il cligne des yeux et c'est comme si j'entendais ses cils toucher ses paupières. Puis il se passe la langue sur les lèvres et les basses profondes d'une chanson de Barry White résonnent dans ma tête.

— Embrasse-la, crie Jack avant de produire un bruit de baiser.

Holt détourne la tête et mon visage me chauffe. D'autres parties de mon corps également.

— C'est quoi, le truc entre vous, reprend Jack. Vous baisez ou pas ?

Holt lui lance un regard noir et lui prend sèchement le pétard pour me le donner.

— Tu n'as aucune classe, Avery. Non, on ne baise pas.

— Vous faites quoi, alors ? Vas-y, donne-nous les détails croustillants.

— On ne fait rien, le rembarre Holt. Change de disque, maintenant.

— Moi aussi, je voudrais bien savoir, s'en mêle Zoé. Après *Roméo et Juliette*, on pensait tous que vous baisiez, mais, depuis quelque temps, c'est à peine si vous vous touchez. Allez-y ! Faites taire les rumeurs. Racontez !

Holt soupire et secoue la tête.

— Il n'y a rien à raconter. Taylor et moi sommes amis, c'est tout.

Même si je sais qu'il ment, ses mots me mettent mal à l'aise.

— C'est des conneries ! affirme Jack en me prenant le joint. J'ai un vague souvenir de vous deux en train de vous peloter comme des malades sur mon plumard le soir de la première. Enfin, du moins, je crois que c'était vous.

Holt rit avant de s'adosser contre un tronc d'arbre, les bras croisés sur la poitrine.

— Avery, tu étais tellement bourré et défoncé ce soir-là que tu nous as parlé en schtroumpf pendant une heure et demie. C'était schtroumpfement chiant. Tu as rêvé.

— Tu dis des conneries, Holt, réplique Jack. Cassie ? Dis-nous la vérité, toi. Holt était en train de te schtroumpfer ou pas ?

Je rougis de plus belle.

— Jack, je peux te répondre avec la plus grande honnêteté que je ne schtroumpfe pas avec Holt.

Enfin, attends, « schtroumpfer » ça veut bien dire coucher avec, c'est ça ?

Comment les Schtroumpfs savent-ils de quoi ils parlent entre eux ?

— Oui, Taylor, c'est bien de ça qu'il s'agit.

— D'accord, alors, c'est ce que je disais, on ne fait pas ça.

Malheureusement. Que le Grand Schtroumpf me schtroumpfe.

Je jette un coup d'œil à Holt. Il a une main dans la poche et, avec l'autre, il caresse distraitement l'écorce de l'arbre. Je suis fascinée par ses longs doigts sur la texture râpeuse. Je n'ai jamais été aussi jalouse d'un arbre de toute ma vie.

— Mais tu aimerais bien, non ? insiste Jack avec un sourire entendu. Tu aimerais bien qu'il te schtroumpfe longtemps et lentement ? Ou vite et brutalement ?

Holt l'assassine du regard et Jack se tait.

— Moi, j'aimerais bien, intervient Zoé pensivement. Je le schtroumpferais jusqu'à ce que sa tête explose.

Elle sursaute, comme étonnée d'avoir parlé à voix haute.

— Oh merde, vous m'avez tous entendue, hein ?

— Non, pas moi, prétend Holt.

— Je disais que j'avais follement envie de baiser avec toi, répète Zoé avant de se cacher le visage. Cette fois, vous avez tous entendu, non ?

— Toujours pas, sourit Holt.

— Tu peux faire ce que tu veux de moi, Zoé, propose Jack en se tapant sur les cuisses. Viens sur moi et montre-moi ce que tu sais faire. Une bite de belle taille t'attend.

Zoé hausse un sourcil.

— De belle taille ?

— Vingt bons centimètres, répond Jack fièrement.

— Mouais, pas mal. Tu sais quoi, Jack, viens me voir la prochaine fois que je suis bourrée, je serai

peut-être capable de faire l'effort de baiser avec toi. L'intérêt, c'est que j'aurai tout oublié le lendemain.

— Ah, très drôle, ricane Jack. Tu ne sais pas ce que tu perds, ma belle. J'aurais pu te donner les deux plus belles minutes de ta vie.

On éclate tous de rire.

Nos voix résonnent dans la clairière. Holt sourit. Il me regarde et je sens une chaleur m'envahir.

Je serre les jambes dans l'espoir vain d'étouffer le feu qui naît entre mes cuisses. Si j'avais su que l'herbe me donnerait encore plus envie de sexe que d'habitude, je me serais abstenue.

— J'ai une de ces faims, s'exclame Jack à côté de moi.

Sans détacher les yeux de l'entrejambe de Holt, je souffle.

— Moi aussi.

— Si on bouge maintenant, on a le temps de passer par la cafète avant le cours, suggère Lucas.

Nous nous levons et quittons le couvert des arbres pour rejoindre le campus. Les trois garçons marchent côte à côte devant Zoé et moi. Elle fixe les fesses de Holt, mais je ne suis même pas jalouse.

Il a un tellement beau cul que toutes les filles devraient le reluquer.

— C'est vrai que tu n'as jamais couché avec lui ? me murmure-t-elle.

— C'est vrai.

J'ai envie de planter les dents dans ses fesses. Pas trop fort, juste un peu. Je ne sais pas trop si c'est à cause du pétard ou si mon délire de morsure se confirme. Peut-être un peu des deux.

— Je suis sûre que c'est une bête de sexe, poursuit Zoé. Imagine toute la passion et l'intensité qu'il met dans son jeu sans aucune restriction de texte ou de décor ! Ça doit être un vrai étalon.

Bon sang, Zoé, tu ne veux pas la fermer ? J'ai déjà assez de mal à ne pas lui sauter dessus !

Je détourne le regard de son cul pour me concentrer sur mes pieds.

Waouh ! Tous ces brins verts. C'est trop joli. Je me demande quel goût ça a, le vert. Zoé me donne un coup de coude.

— C'est qui, ton meilleur coup ?

Euh... la cuisse de Holt. Et ses doigts.

— Euh...

— Un type de chez toi ?

Pas vraiment, à moins que je ne compte la selle de mon vieux vélo rose qui se frottait à mon entrejambe d'une manière parfois plaisante.

— Parce que, continue Zoé, j'ai entendu dire que les garçons des petites villes peuvent être de gros vicieux.

Un garçon de mon lycée s'est filmé en train d'avoir une relation sexuelle avec une pastèque. Et un concombre. En même temps.

— Euh, oui...

— C'était qui ?

Je me reconcentre sur l'arrière-train de Holt en espérant qu'il m'aide à trouver une réponse.

Si je lui dis la vérité, je me ridiculise. Elle est peut-être gentille avec moi là, tout de suite, mais quand elle ne planera plus, il va se passer quoi ?

— Allez, Cassie, me presse-t-elle. Si tu me dis le tien, je te dis le mien.

— Euh...

Personne ne le saura. Tu n'as qu'à inventer un nom.

— Il s'appelait...

Bob, Sam, Cletus, Zach, Jake, Joanne ! N'importe lequel fera l'affaire... euh, non, ni Joanne, ni Cletus.

Zoé me serre soudain le bras et s'immobilise.

— Non ! Je n'y crois pas !

— Zoé...

— Ne me dis pas que tu es...

— Non, ne le dis pas.

Elle se penche vers moi.

— Tu n'as jamais couché avec personne, c'est ça ?

Elle a le même ton que si elle venait de découvrir que j'étais atteinte d'un cancer mortel. Je rougis jusqu'à la racine des cheveux et dégage mon bras pour recommencer à marcher. Elle m'emboîte le pas.

— Eh, Cassie ! Ne t'inquiète pas. Je ne vais pas raconter à tout le monde que tu es vierge.

Les garçons devant nous se retournent. Tous les trois. Jack et Lucas me dévisagent, incrédules.

Holt me jette un regard nerveux et plonge les mains dans ses poches.

— Merde, marmonne Zoé. Désolée, Cassie.

Jack sourit jusqu'aux oreilles.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai, Taylor. Personne n'a encore planté son drapeau sur ta terre inconnue ? Quel gâchis !

Lucas est sous le choc.

— C'est impossible ! Je n'y crois pas ! Tu n'es sorti qu'avec des aveugles ou quoi ?

— Bon, ça va ! Et si vous arrêtiez de me traiter comme si j'avais une maladie incurable ? Je ne suis quand même pas lépreuse.

— Non, bien sûr que non, se reprend Jack. Mais quand même, Taylor, tu attends quoi, au juste ?

Rassure-moi, tu n'es pas une de ces filles qui se réservent pour le jour de leur mariage ? Parce que laisse-moi te dire que c'est ce que ma mère a fait et elle l'a amèrement regretté. Apparemment, mon père n'est pas un bon coup. C'est d'ailleurs pour ça que je suis fils unique. Je suis presque sûr qu'ils n'ont baisé qu'une seule fois.

Je secoue la tête.

— Non, Jack, je ne me « réserve » pas.

— Alors comment ça se fait que tu sois toujours vierge ? s'étonne Zoé.

— Parce que...

Je ne veux pas regarder Holt, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— ... Parce que je n'ai pas encore trouvé de garçon qui voulait bien coucher avec moi.

En m'entendant, il perd tout intérêt pour le bout de ses chaussures et me fixe, les sourcils froncés.

— Non, ça, c'est des conneries ! intervient Jack en riant. Parce que, moi, je connais une bonne dizaine de mecs au Grove qui seraient prêts à donner leur couille droite pour te sauter. Moi y compris.

Holt lui assène un coup de poing dans le bras.

— Eh ! se plaint Jack. C'était quoi, ça ?

— Un peu de respect, OK ?

— Ça va ! Je suis respectueux. C'était un compliment. Et puis, je veux qu'elle sache qu'elle a un tas d'opportunités.

Holt serre les poings et les dents comme si sa tête allait exploser.

— Être désirée par un néandertalien comme toi, ça ne peut pas faire plaisir, crétin. Ça ne peut être qu'une punition cruelle.

Jack lève les yeux au ciel.

— Pourquoi est-ce que tout le monde ici remet en question mes prouesses sexuelles ? Parce qu'en fait je suis un garçon sensuel et un amant attentif.

Il se penche vers moi et me murmure :

— Je te l'ai bien vendu, là ? Parce que, si tu veux, on peut sécher le cours de cet après-midi pour que je te soulage du fardeau de ta virginité. Je suis tout à fait disposé à te rendre ce service, crois-moi.

Enfin, je dis ça...

Tout le monde rit sauf Holt, qui grommelle et semble de nouveau sur le point de frapper Jack. Je me glisse entre les deux.

— Merci pour ta proposition, mais je ne suis pas intéressée.

Jack hausse les épaules.

— Pas de problème, mais si tu as besoin de moi, n'hésite pas. Service de défloration vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Capotes fournies.

Je regarde Holt à la dérobée. Il a l'air d'énumérer mentalement toutes les manières possibles d'éliminer Jack. Je reprends :

— En fait, je vois quelqu'un en ce moment et je compte un peu sur lui pour ce genre de service.

Waouh, je n'avais pas vraiment prévu de dire ça.

Peut-être que si en fait.

Bon, soit ça me fait carrément avancer, soit j'ai tout perdu.

Holt se raidit à mes côtés, méfiant.

— Quoi ? s'écrie Zoé. Tu vois quelqu'un ? Qui ? Depuis combien de temps ? Il ressemble à quoi ? Holt, tu étais au courant ?

Holt panique deux secondes avant de réussir à se contrôler.

— Ouais, elle m'a parlé d'un type. Perso, je trouve que ça a l'air d'être un connard, mais Taylor l'apprécie, apparemment. Je suis étonné qu'elle vous en parle, c'était censé être un secret.

— Je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas parler de lui, je rétorque. Je l'aime bien et ce n'est pas un connard. Il est juste un peu... compliqué.

L'expression de Holt s'adoucit.

— Il a de la chance que tu penses ça.

— Alors, dis-nous, lance Lucas. C'est qui ?

— Ouais, dis-nous, renchérit Zoé. On le connaît ?

Cerveau, je compte sur toi. Tu dois me trouver une super solution, maintenant.

— Je l'ai rencontré pendant qu'on jouait *Roméo et Juliette*.

OK. Ce n'est pas tout à fait un mensonge, mais c'est assez vague pour qu'ils me fichent la paix.

Bien joué, cerveau embrumé par l'herbe.

Ils échangent un regard et Zoé commente :

— Un fan, alors ? Il t'a vu jouer et il t'a draguée.

— Un truc comme ça, oui.

Holt croise les bras sur sa poitrine.

— Continue. Tu me disais l'autre jour que tu le trouvais sexy. De quelle manière ? Donne-nous des détails.

Je rougis. Holt sait pertinemment à quel point et de quelle manière je le trouve sexy.

— Taylor ! s'esclaffe Jack. On dirait que ce mystérieux inconnu te fait de l'effet. T'es plus écarlate qu'un cul de babouin. Et vous n'avez pas encore couché ensemble ?

Je secoue la tête.

— Quel crétin ! lâche Jack.

— Il a peut-être ses raisons, suggère calmement Holt.

— Tu rigoles ou quoi ? s'indigne Jack. Tu as embrassé Taylor, mon pote. Tu sais qu'elle est hyper chaude. Faut être demeuré pour la repousser.

Il se tourne vers moi.

— Oh, mais attends ! Est-ce qu'il a des problèmes ? C'est un attardé ou est-ce que c'est un de ces fous de Dieu complètement flippants ? Ou alors... il n'arrive pas à bander ?

— Non, il n'a aucun problème de ce côté-là ! s'énerve Holt. Et ce n'est pas un attardé !

Tous les regards se tournent vers lui.

— Quoi ? Taylor ne sortirait pas avec un type attardé ou... avec une quelconque déficience, c'est tout.

Je fais semblant de réfléchir.

— Eh bien, je ne sais pas, en fait. Il a forcément un problème. Comme disait Jack, il faut être un peu débile pour me repousser, non ?

J'agite les fesses en prenant une moue ridicule et une nouvelle fois, tout le monde rit sauf Holt. Il me toise fixement et je n'arrive pas à savoir s'il est super agacé ou super excité.

C'est d'ailleurs très perturbant qu'il fasse la même tête dans les deux cas.

— Un jour, je suis sortie avec un type qui ne voulait pas qu'on baise, raconte Zoé. Il prétendait qu'il me trouvait spéciale et qu'il ne voulait surtout pas que je croie que le sexe était tout ce qu'il attendait de moi. Il pensait qu'on pouvait partager plus.

Je lui souris.

— Il avait l'air gentil. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je l'ai largué, ce naze. C'est vrai, quoi ! J'ai des droits, non ? Il ne voulait pas me donner de plaisir, je suis allée en chercher ailleurs.

Holt émet un ricanement méprisant.

— Le truc le plus bizarre, reprend Zoé en l'ignorant alors que nous entrons dans la cafétéria, c'est que c'est probablement le seul mec avec qui je suis sortie pour qui je comptais vraiment. Quand je l'ai compris, c'était trop tard. Peut-être que c'était un de ces rares mecs qui ne veulent pas de sexe sans amour.

Mon ventre se noue. Est-ce que c'est ça, le problème de Holt ? Il ne couche pas avec moi parce qu'il n'est pas amoureux de moi ? C'est possible. Peut-être n'éprouve-t-il rien d'autre à mon égard que du désir purement physique.

Cette idée fait son chemin dans ma tête et je commence à sentir la colère monter en moi.

— De toute façon, ça fait longtemps que je n'essaie plus de comprendre les mecs, soupire Zoé.

Ils sont trop bizarres.

Amen, ma sœur.

Elle prend trois barres chocolatées et se dirige vers la caisse. Lucas et Jack ont déjà les bras chargés de chips et de bonbons. Je choisis une glace. Ça me rafraîchira les idées.

Nous allons nous installer à une table dehors. J'évite le regard de Holt. Je passe ma langue sur les bords du cornet pour empêcher la crème glacée de me dégouliner sur les doigts. Je ferme les paupières et je sens le froid descendre dans ma gorge. C'est bon. Je frissonne.

On me touche le pied. Je rouvre les yeux. Holt fixe ma bouche. Immédiatement, le froid qui se répandait dans mon corps est remplacé par une chaleur familière. J'ai envie qu'il me touche, mais la pensée que ce désir est peut-être la seule chose que nous partageons me revient.

Il me caresse la cheville avec le bout de son pied. Je le ressens jusqu'à la racine de mes cheveux.

C'est ridicule.

Je crois que je vais mourir de combustion spontanée.

Je me lève et je jette la fin de ma glace dans la poubelle.

— Je dois y aller. On se retrouve en cours.

— Taylor ?

Je balance mon sac sur mon épaule et je traverse la pelouse sans me retourner.

Dix minutes plus tard, alors que je sors des toilettes du premier étage, Holt m'attend, adossé au mur. Il avance vers moi et me touche le visage.

— Ça va ? me demande-t-il. Quelquefois, la fumette peut donner envie de vomir.

L'air inquiet, il repousse mes cheveux derrière mon épaule. Mais des pas dans l'escalier le font reculer. Il met les mains dans les poches, image parfaite de l'indifférence.

Je l'observe. Il se trémousse, mal à l'aise, en attendant que l'étudiant passe son chemin, et je me demande si j'ai imaginé son inquiétude. Peut-être que cette non-relation, il ne l'a acceptée que parce que j'ai super insisté. Peut-être qu'il en avait un peu envie, sans le vouloir vraiment.

— Taylor ?

Il s'approche de nouveau.

— Tu ne m'as pas répondu. Tu te sens bien ?

— Ça va.

Nous marchons ensemble vers l'amphi. Je refuse de détendre l'atmosphère. Jusqu'à présent, j'ai toujours été la fille qui arrondit les angles. Cette fois, je n'en ai pas envie.

De toute façon, je ne crois pas que je puisse grand-chose dans ce cas-là.

— Jack a proposé une soirée pizza chez lui, ce soir, lâche Holt. Ça te dit ?

Pour qu'on fasse encore semblant de ne pas sortir ensemble ?

— Non, merci.

Et surtout ne te sens pas obligé de m'inviter à un vrai rendez-vous, on ne sait jamais, les gens pourraient croire que je te plais.

Holt émet un soupir de frustration et me prend le bras.

— Bon, qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne dis rien, tu te fiches de tout... c'est quoi, le problème ?

— Rien.

— Je sais que c'est faux.

— On doit aller en cours.

— Donc, tu vas bien ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Je sais que je le cherche, mais il a eu un mois pour me montrer qu'il voulait de moi dans sa vie autrement que comme une distraction sexuelle et il est toujours aussi distant émotionnellement. J'en ai marre.

Nous nous asseyons côte à côte et je ferme les yeux. Je sens une douleur aiguë dans ma poitrine et, même si c'est la première fois que je la remarque, je pense qu'elle est là depuis un moment. Je n'ai pas ce que je voudrais : quelqu'un qui m'aimerait assez pour se fiche de l'opinion des autres, quelqu'un qui aurait envie de me tenir par la main, tout le temps, jusqu'à ce qu'on ne sache plus où son bras finit et où le mien commence.

Je pensais que ce quelqu'un était Holt, mais aujourd'hui, je n'en suis plus si sûre.

Le cours passe vite et, même si je sens le regard de Holt sur moi, je fais mine de rien.

Je me rends compte aujourd'hui que ce qu'il me donne – une toute petite partie de lui – ne me

suffit pas. Peut-être que le pétard m'a aidée à dissiper le nuage de désir sexuel dans lequel je me complais depuis que je l'ai rencontré. Il m'avait prévenue que ça se passerait comme ça, que je finirais par en demander plus, mais, bêtement, j'ai cru que je pourrais le changer.

Je me trompais.

À la fin de l'heure, je lui marmonne « à demain » et je file en direction de chez moi. Je rêve d'un bain chaud. Le ciel clair que nous avons ce midi a laissé place à une pluie épaisse. Je reste à l'abri des bâtiments aussi longtemps que possible avant de m'élancer sous le déluge.

— Taylor !

Holt. Il m'a rejointe en trois enjambées, son sac sur la tête.

— Tu es sûre que tu ne veux pas sortir ce soir ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas envie, c'est tout. C'est un crime de vouloir passer un peu de temps toute seule ?

— Non, ce n'est pas un crime, c'est juste que... en général, on passe nos mercredis soirs ensemble, et vu comme tu me regardais aujourd'hui, je me disais que...

— Tu te disais que quoi ?

— Tu avais l'air de vouloir me renverser dans l'herbe pour t'asseoir sur mon visage. J'ai cru que tu voudrais qu'on s'amuse un peu.

C'est ça, le problème, Ethan, tu veux juste t'amuser.

— Non, je n'en ai pas envie. Merci.

Je m'éloigne, les chaussures trempées. Ce qui me met d'encore plus mauvaise humeur. Il reste à ma hauteur. Il a remis son sac sur son épaule et la pluie lui dégouline sur les cheveux et le visage.

— Qu'est-ce qu'il y a, Cassie ? Tu es en colère contre moi ?

— Non, seulement contre moi-même. Laisse tomber et va te mettre à l'abri.

Il me retient par le bras et me force à me tourner vers lui.

— Je n'irai nulle part avant que tu m'aies dit ce qui ne va pas.

Je ne veux pas avoir cette conversation maintenant, surtout pas sous cette pluie battante et glacée, mais il ne me laisse pas le choix.

— Ethan, je suis seulement fatiguée de notre petite danse. Un pas en avant, deux pas en arrière, et même si tu m'avais annoncé que ça ne mettrait pas longtemps à m'agacer, j'avais décidé de ne pas te croire ! En tout cas, maintenant, je suis fatiguée de te pousser à faire des choses que tu n'as pas envie de faire. Alors... voilà, c'est ça, le problème. On se voit demain.

Je fais volte-face et je repars en essayant de distancer la pluie et Holt. C'est impossible et vain, évidemment.

— Attends, Cassie.

Il me rattrape et m'oblige une fois de plus à me tourner vers lui. Ses cheveux sont plaqués sur son crâne et de grosses gouttes tombent de son nez.

— Je n'ai rien à ajouter, Holt. Tu es toi, je suis moi, et tu avais raison quand tu disais qu'on n'aurait pas dû commencer. On a envie de choses totalement différentes et je comprends enfin que ça ne me convient pas.

— C'est à cause de ce que Jack et Zoé ont dit ?

Je ferme les poings et résiste avec difficulté à mon envie de le frapper violemment dans la poitrine.

— Non, ça n'a rien à voir avec Jack ou Zoé ! Il ne s'agit que de nous. J'attends de toi des choses que tu ne me donneras pas. J'ai envie d'un peu de romantisme, de rendez-vous, d'une intimité qui dépasse quelques orgasmes dans une voiture. J'ai envie que tu dises à tes amis que tu es le mystérieux inconnu qui me bouleverse d'un regard ou d'une caresse. Mais surtout, surtout, il s'agit de moi et de ma colère contre moi-même parce que je suis tombée amoureuse d'un garçon qui m'avait instamment demandé de ne pas tomber amoureuse de lui. Et maintenant, c'est trop tard, et je suis la fille la plus stupide de la planète parce que tu ne me donneras jamais ce dont j'ai besoin, et j'aurais dû le savoir !

Il me regarde, perplexe.

— Je... je croyais que tu voulais qu'on essaie, toi et moi. C'est ce qu'on fait.

Je m'essuie le visage. Maintenant, je suis furieuse.

— Tu es tellement bête, parfois ! Je veux plus. Plus de toi ! Plus de tout. Tu peux me le donner ?

Il ne répond pas.

— C'est bien ce que je pensais.

J'essaie de m'éloigner, mais il ne m'a pas lâché le bras. Son visage est aussi tempétueux que le ciel.

— Alors, c'est ça. C'est tout ou rien avec toi ? Si je ne te livre pas mes couilles dans une boîte capitonnée de velours, on ne peut pas être ensemble ? Et ça vient d'où, ces conneries ? Je pensais que tu aimais les moments que nous passions ensemble ! Que notre relation te convenait !

— Eh bien, ce n'est pas le cas ! Je déteste qu'on se cache tout le temps comme des criminels, comme si ce qu'on fait était mal. Je n'ai pas honte de t'aimer, Ethan, mais on dirait que tu ne peux pas en dire autant. La seule raison pour laquelle j'ai accepté de garder notre relation secrète, c'est parce que je pensais que tu avais seulement besoin de temps, mais je me suis trompée. Tu me donnes aussi peu que possible et ça me rend folle de ne jamais t'avoir complètement !

— Tu crois que je n'en ai pas envie, moi aussi ? Putain, Taylor, tu te fous de moi ?

— Oh si, je sais que tu en as envie, mais pas assez pour le reconnaître devant les autres.

— Et qu'est-ce que ça peut faire ? Tu sais que je veux être avec toi ! Ce n'est pas comme si je pouvais cacher l'effet que tu me fais !

— Je ne parle pas de sexe, Ethan ! Je te parle de toi et moi ensemble. Je n'ai aucune idée de ce que je représente pour toi. Je ne sais pas si tu éprouves quelque chose pour moi ou si je suis juste un corps à ta disposition. Pratique, mais pas indispensable.

— Tu penses que tu es pratique ?

Il est tellement en colère qu'il n'arrive pas tout de suite à poursuivre.

— Ce que j'aurais trouvé pratique, c'est de ne pas rencontrer une fille qui me rend cinglé ! De pouvoir me concentrer sur mes cours dans une école dans laquelle il m'a fallu trois putains d'années pour être admis ! Quoi que tu sois pour moi, Taylor, je peux t'assurer que tu n'es pas pratique !

— Je suis quoi alors ? Dis-le-moi ! Ouvre ta bouche et explique-moi ! Aide-moi à comprendre

ce que tu ressens ! Je pense avoir été super honnête avec toi et tout ce que je reçois en retour, c'est ce que tu ne veux pas !

— Tu veux savoir ce dont j'ai envie ?

Il jette son sac par terre.

— Alors, voilà, j'ai envie de ça !

Il m'attrape le visage et m'attire vers lui. Je ne m'y attendais pas. Il m'enlace et m'embrasse comme s'il se noyait et que j'étais une bouteille d'oxygène. Aucune prudence dans ce baiser, rien de vague, d'hésitant ou de malhonnête. C'est un baiser passionné, désespéré qui me réchauffe malgré la pluie qui me glace les os. Il m'embrasse si longtemps que le monde vacille sur son axe et, quand il s'écarte de moi, l'univers tourne autour d'Ethan.

Il m'embrasse dans le cou et murmure d'une voix rauque :

— C'est ça que je veux, Cassie, je ne peux pas être plus explicite. N'essaie même pas de nier que c'est aussi ce que tu veux. Pourquoi compliquer ce qui est si simple ?

Il m'embrasse de nouveau et nous ne sommes plus que des mains, des langues, des lèvres. Son

explication est injuste parce que je ne peux plus argumenter ni raisonner. C'est trop extraordinaire pour être décrit, trop concret pour être nié et, même si ça n'arrange rien et que ça ne répond pas à mes attentes, ça me fait oublier tout ce qui ne va pas entre nous.

Mais c'est ce que je fais depuis le début avec Holt. Passer outre, accepter. Aveuglée par mon désir, je n'écoute pas mes besoins plus profonds. Et je ne peux pas continuer comme ça.

Je m'écarte de lui et le regarde dans les yeux. Il comprend aussitôt que ce qu'il m'offre n'est pas suffisant.

Je recule et nous nous toisons, essoufflés et trempés.

— Je ne peux plus continuer à me convaincre que ça me suffit, Holt. Je ne trompe plus personne.

Ni toi ni nos amis, et surtout, je ne me trompe plus moi-même. Quand tu seras prêt pour une vraie relation, fais-le-moi savoir.

— Cassie...

— À demain, Ethan.

Cette fois, je m'éloigne pour de bon. Chacun de mes pas est lourd et une bile amère m'emplit la bouche. Avant de tourner à l'angle du bâtiment, je regarde par-dessus mon épaule. La nuque courbée, il n'a pas bougé. Je meurs d'envie de courir vers lui et de lui dire d'oublier mes propos. Que je prendrai ce qu'il veut bien me donner et que ça me suffira.

Mais ce serait un mensonge.

Je rentre chez moi en frissonnant et j'ouvre la porte, les mains tremblantes. À l'intérieur, je me déshabille et me précipite dans la salle de bains avec la ferme intention de rester sous le jet brûlant de la douche jusqu'à ce que ma compulsion de courir vers lui ait disparu.

Une heure plus tard, je suis toujours en train d'attendre.

Aujourd'hui

New York

Je suis debout au comptoir du café en face du théâtre quand je sens une main chaude se poser sur mes hanches. Je me retourne, persuadée que c'est Holt, mais c'est Marco, un sourire entendu aux lèvres.

— Mademoiselle Taylor.

— Monsieur Fiori.

— Vous vous êtes bien amusés, hier soir ?

Son ton et son sourcil en arc de cercle suggèrent qu'il a vu Holt m'embrasser dans l'alcôve.

Bon sang !

— Très bien, merci.

— Je n'en doute pas.

— Ce n'est pas la peine d'en faire tout un plat.

— Quoi ? Mes deux acteurs principaux qui s'embrassent dans un coin comme un couple d'adolescents ? Mais je suis ravi !

— Ce n'était rien qu'un baiser.

— Ma chère, je sais ce qu'est un baiser, et laisse-moi te dire que le vôtre était tout sauf « rien qu'un baiser ». Je vous trouvais déjà torrides pendant les répétitions, mais ce n'était rien comparé à la vraie vie.

— Marco...

— Tout va bien. Je ne suis pas fâché, au contraire. C'est excellent pour la pièce.

La serveuse me tend mon café. Je grimace.

— Tu crois vraiment que des journalistes nous ont vus ?

— J'en suis certain. Les attachés de presse veulent nous rencontrer avant la séance de ce matin.

Tout Broadway vibre de la rumeur ! On ne parle plus que de vous.

— Oh, bon sang !

Il rit et me tapote l'épaule pour me rassurer.

Arrivée au théâtre, je dépose mes affaires et je file vers les toilettes dans l'espoir de me débarrasser de ma nausée.

Hier soir, Holt m'a ramenée chez moi.

Il m'a laissée devant ma porte, non sans m'embrasser pour me dire bonne nuit.

Enfin, c'était un peu plus que ça.

Il m'a poussée contre le mur de mon couloir et nous nous sommes caressés et embrassés pendant une demi-heure. En fait, si mon voisin, M. Lipman, n'avait pas éternué alors qu'il nous espionnait par son œilleton, on aurait fini sur la moquette.

Je disais quoi, déjà ? Que je voulais y aller lentement ?

Quand je reviens à la salle de répétition, Holt est là. Son visage s'éclaire à mon entrée. Il vient vers moi et me prend dans ses bras. Cette étreinte se voulait peut-être purement amicale, mais elle ne l'était pas. Il murmure à mon oreille :

— Bonjour, tu m’as manqué.

Dans sa voix, j’entends tout ce que nous avons partagé hier. Il est excité et content de lui.

— Salut.

Ma voix à moi est distante. Presque froide.

Son sourire s’efface.

— Cassie ?

La pièce se remplit peu à peu. Mary, notre attachée de presse, fait irruption comme une minitornade, les bras chargés de piles de papier et d’iPad.

— On dirait que vous avez passé une bonne soirée, lance-t-elle. Une étreinte passionnée au bon endroit et au bon moment et vous avez réussi à créer plus de buzz autour de la pièce que je n’aurais pu en faisant jouer toutes mes relations.

Elle pose des photos sur la table : des images qui nous représentent, Ethan et moi, collés l’un à l’autre. Chaque iPad montre une vidéo différente de notre baiser.

Combien de gens nous ont-ils filmés ?

— Attendez, s’exclame Mary en pianotant de son ongle manucuré sur un des écrans. Sur celle-ci, un zoom très artistique nous permet de voir le mouvement de vos langues en gros plan. Là !

Tout le monde s’esclaffe. J’ai envie de vomir.

— Donc, reprend Mary, j’ai déjà une dizaine de demandes d’interviews, ce qui nous oblige à mettre au point une stratégie. En ce qui me concerne, je penche pour un truc du genre « les ex-amants réunis par une nouvelle pièce ». C’est ce qui sera le plus vendeur. Le public adore que les romances fictionnelles deviennent réalité. Si on est tous d’accord là-dessus, je prépare quelques communiqués de presse et je les balance cet après-midi.

Son regard va d’Ethan à moi en passant par Marco.

Évidemment, les deux garçons attendent ma réaction.

Et évidemment, je réponds :

— C’est hors de question.

Mary commence à protester, mais je n’ai pas envie d’entendre ses arguments. Je me lève.

— J’ai besoin d’une cigarette. Je reviens dans deux minutes.

J’attrape mon paquet et mon briquet. Ethan me frôle le bras, mais je l’ignore.

Dans l'allée, j'essaie d'allumer une clope, mais mon fidèle Zippo choisit le pire moment pour m'abandonner. Je fais rouler la molette encore et encore, mais je n'obtiens rien de plus que quelques pauvres étincelles.

— Et merde !

Je m'adosse contre le mur et je ferme les yeux. J'entends la porte s'ouvrir et je sais que c'est lui.

— Cassie ?

Je garde les paupières closes. Ce sera plus facile si je ne le vois pas.

— S'il te plaît, Cassie, regarde-moi.

Je ne peux pas. Si je veux rester forte, je ne dois pas.

— Si tu n'ouvres pas les yeux, je t'embrasse.

Ça marche.

Il est devant moi, les bras croisés sur la poitrine.

— Tu peux me dire ce qui ne va pas ?

— C'est partout ! Dans les magazines, les blogs, les vidéos !

— Et alors ?

— Et tout le monde parle de nous !

— Tant mieux. Comme l'a souligné Mary, c'est une excellente publicité.

Son calme est super énervant. Je veux partir mais il me retient par les épaules.

— Je peux savoir ce qui te dérange, exactement ? Ne le prends pas mal, mais tu n'avais pas l'air aussi inquiet hier soir quand on a presque baisé dans le couloir de ton immeuble.

— Pour commencer, ce qu'on a fait hier soir était entre toi et moi...

— Et M. Lipman.

— ... Ce n'était pas étalé dans tous les journaux.

Je le repousse fermement et il recule. J'ai enfin assez d'espace pour respirer. Son visage est toujours aussi exaspérant de sérénité et je le déteste de ne pas être aussi en colère que moi.

— Depuis quand tu te préoccupes de ce que pensent les autres ? me demande-t-il. Quand nous jouons ensemble, nous ne cachons rien de notre alchimie. Qu'est-ce que ça peut faire que les gens croient que ce qu'on fait dans la pièce on le fait aussi dans le privé ? Pour ce qu'ils en savent, je ne te baise

pas pour de vrai pendant la scène de sexe.

Il ne comprend pas parce que je ne m'explique pas clairement. Et si je ne m'explique pas clairement, c'est parce que je ne veux pas le blesser.

— Ethan, pour tous ceux qui nous connaissent, qui connaissent notre histoire... je vais passer pour la fille la plus stupide du monde entier. Et le pire, c'est qu'ils auront raison. Ils savent que ton départ m'a dévastée et, maintenant, je t'embrasse passionnément comme si de rien n'était ? Quelle idiote, cette fille !

Mon argument a porté. Il serre les dents.

— Cassie, j'ai fait un gros travail sur moi-même pour être en mesure d'essayer de réparer ce que j'ai cassé. Si je pensais, ne serait-ce qu'une seconde, que je pouvais te refaire du mal, je ne serais pas là. Tu ne peux pas essayer de me faire confiance sur ce point ?

Je secoue la tête.

— Non, je ne peux pas, et c'est bien le problème. Je ne te fais pas confiance et je ne sais pas si je serai un jour capable de te refaire confiance. Une part de moi attend que ça se passe mal encore une fois. Que tu retrouves ce regard si distant et que tu prennes tes jambes à ton cou. Comment recommencer quoi que ce soit dans ces conditions ?

— Avec ce que nous éprouvons l'un pour l'autre, Cassie, ce que nous avons *toujours* ressenti l'un pour l'autre... tu sais que jamais tu n'aimeras quelqu'un d'autre comme tu m'aimes ! Et c'est pareil pour moi. Tous les autres ne peuvent être que des deuxièmes choix pour nous. Tu ne le comprends pas ?

Mon cœur se met à cogner fort dans ma poitrine.

Nous avons pris place dans une fusée et nous pouvons aussi bien arriver au paradis que percuter un arbre.

Si on se fie à notre histoire, je mise sur l'arbre. Je soupire.

— Peut-être qu'on devrait reprendre nos distances et reconsidérer la situation après la première.

— Reconsidérer la situation, ricane-t-il.

— Ethan, les journalistes peuvent croire et faire croire ce qu'ils veulent, mais je te promets que quand on me demandera si je suis en couple avec toi, je répondrai non et ce sera la vérité.

Son regard reflète sa douleur. Sans une once de colère. Il fait un pas vers moi et pose sa main à plat sur le mur à côté de mon visage. Il se penche vers moi jusqu'à ce que nos nez se touchent presque.

— Cassie, tu ne me demandes pas de prendre mes distances, tu es tout simplement en train de me repousser. Mais laisse-moi te dire que tu ne te débarrasseras pas de moi si facilement. Je ne peux pas vivre sans toi et, plus important encore, je ne *veux* pas vivre sans toi. Alors flippe autant que tu veux.

Quand tu iras mieux, je serai là.

Il ne bouge pas avant que j'aie acquiescé. Puis il lâche :

— Bien.

Et sur ces mots, il retourne à l'intérieur.

Dans l'après-midi, nous répondons à une série d'interviews au cours desquelles nous nions avoir la moindre relation amoureuse.

Aucun des journalistes ne nous croit.

17

Fatiguée

Six ans plus tôt

Westchester

Grove Institute

Je soupire et je me retourne dans mon lit.

Encore.

Et encore.

Et encore.

D'après mon réveil, il est 1 h 52.

Bon sang.

Je vérifie mon téléphone portable.

Il est chargé à bloc. Je n'ai aucun appel en absence, aucun message.

Je ne sais pas ce qui m'étonne. Est-ce que je croyais vraiment que mon petit discours allait changer quelque chose ? Même moi, je ne suis pas aussi naïve.

Et pourtant, je suis là, à 2 heures, triste et blessée qu'il ne m'ait pas appelée.

Je repose mon portable et me retourne encore.

Arrête de penser à lui. S'il doit revenir vers toi, il reviendra. Et s'il ne revient pas...

S'il ne revient pas...

Je remonte mes jambes sur ma poitrine pour écraser l'angoisse qui m'étreint.

S'il ne revient pas... la vie continuera et tout ira bien.

Tout ira bien.

Allongée dans le noir, je me répète ces trois mots comme un mantra mais même quand le sommeil me rattrape quelques heures plus tard, je n'y crois toujours pas.

— Waouh ! T'as une sale tête ! m'accueille Ruby quand j'entre dans la cuisine.

— Merci.

— Il ne t'a pas appelée, hein ?

— Non.

— Quel crétin.

— Ouais.

Je me laisse tomber sur une chaise et Ruby pousse une assiette d'œufs brouillés grisâtres devant moi.

Je les considère sans enthousiasme.

— Ne commence pas, me prévient-elle. Même moi, je sais faire cuire des œufs.

— Vraiment ?

— En fait, je n'en sais rien, c'est la première fois que j'essaie. Mais vas-y, je suis sûre qu'ils sont délicieux.

J'avale une bouchée pendant qu'elle ouvre le réfrigérateur. C'est dégoûtant. Je ne sais pas comment il est possible de rater des œufs brouillés, mais Ruby a réussi cet exploit.

— C'est bon ? me demande-t-elle par-dessus son épaule.

— Super, je réponds la bouche pleine. Tu devrais goûter.

Pourquoi serais-je la seule à subir cette torture ?

Elle me verse un jus d'orange en souriant.

— Tu vas l'appeler ?

— Non.

— C'est bien. Tu as fait tout ce que tu pouvais. Laisse-le venir, maintenant.

J'avale mes œufs avec difficulté.

— Et s’il ne revient pas ?

— Il reviendra.

— Et s’il ne le fait pas ?

— Il le fera.

— Ruby ! Il se passe quoi s’il ne revient pas ?

Elle s’immobilise et me dévisage.

— Cassie, ce garçon est tellement accro qu’il aurait besoin d’une cure de désintox pour arrêter de te voir. Il va peut-être lui falloir un moment pour le comprendre, mais il ne peut pas vivre sans toi.

Il reviendra. Fais-moi confiance.

Je soupire et repousse mes œufs sur le bord de mon assiette.

— Qu’est-ce que je dois faire quand je vais le voir aujourd’hui.

— Sois cool.

— Je ne sais pas faire ça.

Elle pose son assiette sur la table et s’installe en face de moi.

— Soit... polie, amicale, mais pas trop. S’il parle de votre relation, réponds-lui, sinon n’aborde que des sujets neutres. La météo, la politique, le sport, ton envie qu’il te saute. Non, attends, pas ça. Il le sait déjà.

Je ris et je m’efforce de terminer mes œufs sans vomir.

— Il cédera, Cassie, crois-moi, me promet Ruby en agitant sa fourchette. Il a probablement pleuré toute la nuit et il doit avoir hâte de te revoir pour te déclarer son amour éternel. On ne sait jamais, peut-être même qu’il va te demander en mariage.

Je lève les yeux au ciel. Ruby avale une bouchée d’œufs brouillés et la recrache aussitôt.

— Ah ! mais c’est dégueu ! Pourquoi tu ne m’as pas prévenue ?

J’avale mon jus d’orange avec l’air le plus innocent du monde.

Je reconnais que je prends un soin particulier pour me préparer avant d’aller en cours.

J’applique un peu plus de maquillage que d’habitude, je me lisse les cheveux et je me choisis un soutien-gorge ultra-pigeonnant assorti avec une jupe super moulante.

Je n’aurais jamais cru devenir un jour une de ces filles qui utilise son physique pour montrer à l’homme qu’elle aime à côté de quoi il passe. Pourtant...

Le paradoxe, c'est que j'ai envie de le récupérer pour qu'il s'intéresse à autre chose qu'à mon corps.

Cassie est devenue synonyme d'hypocrisie.

En prenant place dans la classe d'histoire du théâtre, je suis une boule de nerfs.

Pour rien, parce que Holt ne se montre pas.

À l'heure du déjeuner, il est toujours absent et je comprends qu'il a décidé de sécher toute la journée.

Je n'en reviens pas.

Je pensais qu'il aurait réfléchi à tout ce que je lui ai dit et qu'il voudrait parler. Mais il a tout simplement choisi la fuite.

Le traiter mentalement de salaud n'apaise pas mon ressentiment.

Pas un coup de fil dans la soirée et, le vendredi, il sèche une nouvelle fois. Le samedi, je reste à l'appartement et Ruby devient folle à force de vérifier mon portable toutes les deux secondes en marmonnant des obscénités.

— Cass, tu veux bien te calmer, maintenant ? Laisse-lui un peu de temps. Il a plus de problèmes à lui tout seul que toutes les stars de *Closer*. Tu ne crois quand même pas qu'il va tout régler en deux minutes ?

— Je sais parfaitement que je suis totalement déraisonnable et irréaliste, mais merde, pourquoi il ne téléphone pas ?

Je m'allonge dans le canapé, la tête dans les bras.

— Ça me rend folle de ne pas lui parler. Comment il arrive à couper purement et simplement tout contact ?

— Les garçons sont bizarres.

— Je ne compte pas pour lui.

— Tu sais très bien que c'est faux.

Je me redresse.

— Je l'appelle.

Ruby me confisque mon téléphone.

— Oh non ! Tu viens au spa avec moi, ça te changera les idées pendant quelques heures. Hors de question que je te laisse toute seule à psychoter.

— Il me manque.

— Je sais.

— Je veux savoir si je lui manque aussi.

Elle s'assied près de moi et me prend dans ses bras.

— Tu lui manques aussi, Cassie, j'en suis certaine.

Sauf que, moi, je suis de plus en plus sûre qu'elle se trompe.

Le dimanche, je suis totalement apathique.

Tous mes membres sont engourdis, sauf mon sexe qui me brûle. Et pas de désir, cette fois. Je me suis laissé convaincre par Ruby de me faire faire une épilation intégrale. L'idée était de me faire penser à autre chose qu'à Holt.

Ça a marché.

Pendant la demi-heure qui a été nécessaire à l'arrachage de mes poils pubiens, j'ai complètement oublié Ethan pour me concentrer sur les différentes manières de faire mal, très mal à Ruby sans me faire arrêter par la police. J'en ai trouvé vingt-trois.

Maintenant, elle me fait une pédicure pour se faire pardonner, mais elle est quand même en tête de ma liste noire.

Mon téléphone sonne et nous nous regardons une demi-seconde avant de tendre la main toutes

les deux en même temps. Mon portable s'envole et nous exécutons un plongeon magnifique pour le récupérer. C'est elle qui gagne. Elle regarde l'écran et me le tend.

Je vérifie à mon tour qui appelle et je décroche, déçue.

— Allô, Elissa ?

— Cassie ! Je suis contente de t'entendre. Ethan est avec toi ?

— Euh... non, pourquoi ?

Ruby se rapproche pour entendre la conversation.

— Je n'arrive pas à le joindre. Je ne lui ai pas parlé depuis jeudi et il avait l'air très mal en point.

J'ai peur qu'il soit malade.

— Tu n'étais pas chez vous ce week-end ?

— Non, je suis chez les parents à New York jusqu'à mardi. Tu ne l'as pas vu ?

— Non. On s'est... on s'est disputés et je ne lui ai pas parlé depuis. Je pensais qu'il m'évitait.

— C'est possible. Ça lui ressemblerait, en tout cas. Mais quand même, en général, il répond quand je l'appelle. Est-ce que je peux te demander un grand service ?

— Tu veux que je passe chez vous ?

— Oui, s'il te plaît.

Ruby secoue frénétiquement la tête en articulant : « Non, c'est hors de question ! »

Je me passe la main sur le front.

— Elissa, je ne suis pas très sûre... on a vraiment eu une grosse dispute. Je ne crois pas qu'il ait très envie de me voir.

— Cassie, je suis désolée, mais tu es la seule à qui je peux demander ça.

— Pourquoi pas à Jack ou Lucas ?

— Tu rigoles ? Il est 21 heures et on est dimanche. Ils sont sûrement complètement bourrés quelque part dans un parterre de fleurs. Et puis, si Ethan est malade, tu crois vraiment que Jack ou Lucas seront capables de l'aider ?

Évidemment, elle n'a pas tort sur ce coup-là. J'hésite encore une seconde avant de lâcher :

— Bon d'accord, je vais aller voir, mais si je meurs d'une overdose d'humiliation, tu paieras mes funérailles.

— Merci, tu es géniale. Appelle-moi quand tu y seras pour me dire comment il va.

— Elissa, attends ! Je n'ai pas ton adresse.

— Tu ne l'as pas ?

— Non, je ne suis jamais allée chez vous.

Son bref silence en dit long sur sa surprise et son incrédulité.

— Tu déconnes, là ? Depuis le temps que vous traînez ensemble, il ne t'a jamais amenée à l'appartement ?

— Non.

— Laisse-moi deviner... c'est une des raisons de votre dispute ?

— Plus ou moins.

— Mon frère est vraiment un connard, parfois.

C'est vrai, mais j'aimerais que ce soit mon connard.

— Bon, reprend Elissa. Ruby sait où c'est. Tu crois qu'elle peut t'emmener ?

Ruby hausse les yeux au ciel et agite les bras en signe de défaite.

— Oui, je pense que j'arriverai à la convaincre.

— Super. Merci, Cassie. Tu me rends vraiment un grand service.

— Tu n'imagines pas à quel point.

Vingt minutes plus tard, Ruby se gare devant un joli immeuble propre. Pendant tout le trajet, j'ai prié pour que Holt soit à l'article de la mort, car c'est la seule explication de son silence qui ne me donnerait pas envie de pleurer ou de tout casser.

— Porte 4, m'informe Ruby en me désignant une fenêtre au deuxième étage. J'attends ici, au cas où il ne serait pas malade et que tu décides de le tuer. Je refuse d'aller en prison pour complicité. Je suis beaucoup trop jolie.

L'immeuble n'est pas très moderne, mais il a du cachet. Tout le contraire du mien.

À la porte, je prends une grande inspiration avant de frapper trois fois.

Silence.

Je frappe encore, plus fort cette fois. Toujours rien. La petite graine d'angoisse dans ma poitrine éclôt, énorme et étouffante.

Il est sorti.

Probablement avec une autre fille.

Il doit être en train de lui donner du plaisir sans prendre aucun engagement, comme il le faisait avec moi.

Je ravale ma douleur.

Je m'apprête à tourner les talons quand j'entends un bruit à l'intérieur. Un frottement étouffé, puis un coup suivi d'un « merde ! ». La porte s'ouvre sur Holt, les cheveux ébouriffés, les yeux gonflés, blanc comme un linge.

— Taylor ?

Sa voix est rauque. On dirait Barry White sous stéroïdes.

— Qu'est-ce que tu fais là ? articule-t-il.

Un tsunami de soulagement me submerge.

— Holt ! Tu es malade ! Super malade !

Je ne peux pas m'empêcher de sourire. Il fronce les sourcils et s'appuie en frissonnant au cadre de la porte.

— Si tu es venue jusqu'ici pour te moquer de moi, ce n'est pas super sympa.

— Non, non. Je suis désolée. Elissa m'a demandé de venir voir si tu allais bien. Elle était inquiète parce que tu ne répondais pas au téléphone.

Il est pris d'une quinte de toux qui résonne au creux de sa poitrine.

— C'est juste un rhume, croasse-t-il en se laissant un peu plus aller contre le mur. Ça va aller.

Je pose ma main sur son front. Il est brûlant et les cernes noirs sous ses yeux suggèrent qu'il n'a pas dormi depuis des jours.

— Non, ça ne va pas aller. Tu as de la fièvre. Tu as pris quelque chose ?

— J'ai plus de paracétamol, articule-t-il en toussant. J'ai juste besoin de dormir.

Il ferme les yeux et vacille. Je tends les mains vers lui pour le rattraper. Il est en tee-shirt et caleçon et, malgré la chaleur que dégage son corps, il donne l'impression d'être frigorifié.

— Viens.

Je l'entraîne à l'intérieur et je l'emmène jusqu'au canapé.

— Assieds-toi deux minutes.

Je l'enveloppe d'un plaid. Il s'enroule dedans et s'allonge sur le côté. Les yeux fermés, il claque des dents.

— Ethan ?

— Hmm.

Il est à moitié endormi.

— Je reviens dans deux minutes. Je vais faire quelques courses.

Il marmonne une réponse incompréhensible. Je fais un inventaire rapide de la cuisine et de la salle de bains. Puis je descends en courant jusqu'à la voiture de Ruby. Je lui donne une liste de médicaments à récupérer à la pharmacie en lui demandant de se dépêcher. Quand je remonte, Ethan n'a pas bougé.

Sa température est élevée. Je vais devoir essayer de la faire baisser en attendant les médocs. Je me suis occupée de mon père quand il a eu une pneumonie alors que ma mère était partie plusieurs jours à un stage de yoga. Je sais à peu près ce qu'il faut faire.

— Ethan, est-ce que tu peux t'asseoir ?

Il tousse et se redresse avec difficulté. Ses poumons sont très encombrés.

— Je crois qu'on devrait appeler un médecin.

— Non, refuse-t-il de sa voix râpeuse. Ce que je crache est vert. C'est une bactérie. Le docteur se contentera de me prescrire des antibiotiques et j'en ai dans le placard de la salle de bains.

— Tu as des antibiotiques chez toi ?

— Mon père est pharmacien.

— Oh. Évidemment.

Je vais les chercher et je lis la notice.

— Il faut les prendre au milieu des repas. Tu as mangé, aujourd'hui ?

Il s'enroule dans la couverture et secoue la tête.

— Trop mal au ventre.

— Ruby va rapporter de la soupe. Elle va revenir bientôt.

Il acquiesce en frissonnant. Quand je pose une nouvelle fois la main sur son front, il s'appuie sur ma paume.

— Est-ce que tu penses que tu peux prendre une douche ? Ça aiderait à faire baisser ta fièvre.

Il ouvre les yeux et me dévisage un moment.

— Cassie, tu n'es pas obligée de faire ça.

Sa voix est tellement enrouée que j'en ai les larmes aux yeux.

— Je sais, mais je veux t'aider.

Je l'aide à se lever. Il titube avant de passer son bras autour de mes épaules. Nous marchons lentement vers la salle de bains. Je l'assieds sur le couvercle rabattu des toilettes et j'ouvre le robinet pour régler la température de l'eau.

Quand je me retourne vers lui, il a l'air plus mal en point que jamais. Plié en deux, il respire bruyamment et serre la couverture autour de son cou.

— Viens. Tu te sentiras mieux après.

J'enlève le plaid et l'aide à passer son tee-shirt au-dessus de sa tête. Sa poitrine et ses épaules sont rouges. Il enroule ses bras autour de son torse. Sa peau se couvre de chair de poule. Je le mets debout. Je frictionne ses avant-bras pour le réchauffer.

— Tu veux que je t'aide à retirer ton caleçon ?

Il secoue la tête et je me rends compte que, même malade comme un chien, il me fait un effet incroyable.

— J’attends dans le couloir. Si tu as la tête qui tourne, tu t’assieds dans la douche et tu m’appelles. D’accord ?

Il acquiesce et je sors en lui adressant un sourire encourageant.

Quelques minutes plus tard, Ruby frappe à la porte. Elle rapporte deux sacs plein de provisions.

Elle file vers la cuisine et entreprend de les vider.

— J’ai pris plusieurs soupes différentes et du pain parce que, quand il n’aura plus de fièvre, il va être affamé. Le jus d’ananas aidera à dégager ses voies respiratoires et le Gatorade lui permettra de se réhydrater.

— Super.

Elle ouvre le second sachet, celui de la pharmacie.

— Du paracétamol, de l’ibuprofène et un sirop décongestionnant qui l’aidera à mieux respirer et à dormir.

Une toux impressionnante nous parvient de la salle de bains. Ruby grimace, dégoûtée.

— Ne le prends pas mal, mais je vais y aller. La morve, ça me donne envie de vomir. Tu devrais retourner auprès de ton écœurant patient avant qu’il crache un poumon.

Je la raccompagne à la porte en riant.

— Je suppose que tu vas rester dormir ? me demande-t-elle dans le couloir.

— Oui, à moins d’une guérison miraculeuse dans les huit prochaines heures. Ça ira ?

— Bien sûr, tant que tu n’abuses pas de lui dans son sommeil.

— Ruby ! À t’entendre, on croirait que je n’ai aucune maîtrise de moi-même en sa présence.

Elle me lance un regard entendu.

— Tais-toi.

— Je n’ai rien dit, proteste-t-elle.

— Tes yeux me jugent.

— Sérieusement, tu es sûre que tu vas réussir à te contenir ? Parce que, sinon, je te fabrique vite fait une ceinture de chasteté en papier alu, hein ?

— Ah, ah ! Ruby, il y a deux raisons pour lesquelles il ne se passera rien cette nuit. La première, c’est

qu'il est vraiment malade et pas excitant du tout...

Je me garde bien de lui avouer ce que j'ai ressenti tout à l'heure en lui ôtant son tee-shirt.

— ... La deuxième, c'est que j'ai mis un terme à notre relation telle qu'elle était. Tant qu'il n'est pas prêt à me donner un peu plus, je ne franchirai pas la ligne que j'ai tracée. J'ai un minimum de dignité, figure-toi.

— Mouais, si tu le dis.

— La ferme.

Elle me serre dans ses bras et je sens son sourire contre mon épaule.

— Tu peux appeler Elissa, s'il te plaît ?

Elle acquiesce.

— Ça marche. À demain.

Après son départ, je retourne dans la salle de bains et frappe à la cabine de douche avant de l'entrouvrir.

— Ça va ?

Silence suivi d'une quinte de toux.

— Ouais. J'ai juste l'impression que ma poitrine va s'ouvrir en deux, mais la vapeur m'a un peu soulagé.

Il n'a presque plus de voix.

— Tu veux sortir ?

— Dans une minute.

Presque sans faire exprès, je glisse un œil dans l'entrebâillement et la vue de son dos et de ses fesses nues me coupe le souffle. Il s'appuie au mur, les bras tendus.

Il est trop beau.

Nu et mouillé.

Je reluque une nouvelle fois ses fesses musclées.

Ça va être difficile. Très difficile.

Non, Ruby, ne t'inquiète pas, je vais très bien réussir à me contrôler. Mais oui, bien sûr.

Sauf que je n'arrive pas à détacher mon regard de ses muscles luisants de gouttelettes.

— Idiote.

Holt tourne la tête.

— Tu as dit quelque chose ?

— Non, rien. Je parlais toute seule.

Tout en admirant ton cul parfait.

Je referme la porte et je vais dans sa chambre. Le lit est entièrement défait et les draps sont humides. Je les enlève pour en mettre des propres en essayant d'oublier cette vision de rêve.

Tout en travaillant, j'observe son antre. Un peu de désordre, mais rien de sale. Des piles de livres et de DVD sur son bureau, ainsi que des feuilles griffonnées et un ordinateur portable ; par terre, la dernière Xbox et quelques jeux.

Ce n'est pas la pire chambre de garçon que j'ai vue.

Je sors un tee-shirt de son armoire et je suis en train de farfouiller un peu trop longuement dans son tiroir à caleçons quand la douche s'arrête. Comme prise la main dans le sac, j'attrape le premier boxer qui me tombe sous la main et referme le tiroir.

Il entre, uniquement vêtu d'une serviette, entouré d'un halo de vapeur.

Une chanson de Beyoncé commence dans ma tête et tout est soudain au ralenti. L'humidité fait étinceler ses muscles. Bouche bée, je regarde une goutte rouler de sa clavicule jusqu'à son nombril.

Bon sang !

— Salut, articule-t-il, la voix presque inaudible.

— Salut.

Je sors de ma rêverie fantasmagorique et lui tends les vêtements propres avec un peu trop d'enthousiasme.

— Tiens, enfile ça. La douche t'a fait du bien ? Tu devrais te sécher... pas avec la serviette autour de ta taille, bien sûr parce que sinon, tu serais tout nu et... Enfin, tu peux te mettre tout nu, si tu veux. Je veux dire, tu es dans ta chambre, après tout. Je pourrais regarder... je veux dire... euh...

partir. Si tu veux être seul et nu. Je peux attendre dans le salon. Ou aller faire un tour. Ce que tu veux...

Il rit, ou du moins il essaie et émet un sifflement de personnage de dessin animé.

— Taylor, tais-toi.

— Oui, d'accord.

— Passe-moi mes vêtements.

Je les lui tends et il retourne s'habiller dans la salle de bains.

Je me laisse tomber sur son lit et pousse un soupir. Mon attirance pour lui, même dans cet état, est désespérante.

Il revient, les cheveux plus secs et le corps recouvert de plus d'habits.

Je me lève et lui touche le front.

— Tu as déjà moins de fièvre.

— Tant mieux.

Il m'observe et ça me rappelle que si je veux tenir mes résolutions, je ne peux pas le laisser me lorgner de cette manière.

— Va te coucher, je lui ordonne.

Il sourit.

— Je suis flatté, Taylor, mais je te rappelle que je suis malade.

— Très drôle. Allez, dépêche-toi de te mettre au lit. Tu frissonnes.

— C'est parce qu'il fait froid.

— Il ne fait pas froid du tout.

— Mouais.

Il se glisse sous la couette et la remonte jusqu'à son menton.

— Je vais fermer les yeux une minute. La douche m'a épuisé.

— Ça ne m'étonne pas. Tu es comédien, après tout, tu n'es pas habitué à faire autant d'efforts.

Il me jette un regard noir.

— C'est à mon tour de te préparer à manger et de te soigner.

Un moment plus tard, je reviens avec un plateau chargé d'un bol de bouillon de poulet, un verre de jus d'ananas, les antibiotiques, le paracétamol et le sirop.

Il dort déjà comme un bébé.

— Réveille-toi.

Il grogne et se retourne.

Je pose le plateau sur son chevet et le secoue doucement par l'épaule.

— Holt, ton infirmière est là. Tu dois te réveiller.

Sa tête roule sur le côté, mais c'est tout ce que j'obtiens. Je me penche vers son oreille.

— Oh, zut. Je me suis renversé de la soupe chaude sur le pull et j'ai dû l'enlever. Ainsi que mon soutien-gorge. J'ai vraiment besoin que tu couvres mes seins nus avec tes mains.

Il sursaute et m'observe, les paupières entrouvertes, sans bien comprendre. Puis il se laisse de nouveau aller sur son oreiller.

— C'était cruel et inutile, grommelle-t-il, déçu. Ça ne se fait pas de mentir en promettant des seins à un mourant.

— Tu n'es pas mourant.

— Si je l'étais, tu me montrerais tes seins ?

— Non. Je les réserve à mon petit ami, et comme tu ne veux pas l'être...

Cassie ! Pas de chantage avec tes seins, c'est un coup bas.

— Désolée, c'était...

— Ça va, m'interrompt-il avant de s'éclaircir la gorge et de se frotter les yeux. Tu as raison.

Je soupire. Ce n'est pas le moment d'avoir cette discussion.

— Assieds-toi, Holt.

Je lui tends des cachets et le jus d'orange.

— Prends ça et ensuite tu mangeras ta soupe.

Il obéit. Quinze minutes plus tard, il a vidé presque tout son bol, pris ses antibiotiques et son sirop et terminé son jus de fruits.

Je rapporte le plateau à la cuisine et, à mon retour, il a du mal à garder les paupières ouvertes. Je remonte sa couverture.

— Comment tu te sens ?

— Ramolli...

Il bâille.

— ... Et sonné par les médocs. C'est quoi, ce sirop ?

— Un somnifère vaudou.

— Ah, je croyais que c'était un truc pour les bronches.

— Aussi.

— C'est fort.

— Tant mieux. Tu as besoin de dormir.

Il bâille une nouvelle fois. C'est n'importe quoi, mais même là, il est beau.

Alors que je me lève, il m'attrape la main.

— Reste.

— Tu dois te reposer.

— Je sais, mais reste quand même.

Je ne peux rien lui refuser. J'enlève mes chaussures et fais le tour du lit. Je m'allonge par-dessus les couvertures et il se colle contre moi.

— Je ne pensais pas t'avoir dans mon lit ce week-end, après la dispute de jeudi.

— Moi non plus. Je reconnais que me retrouver dans ta chambre était beaucoup plus excitant dans mes fantasmes.

— Quoi ? Ma laryngite et mes glaires ne te donnent pas envie de me sauter dessus ? Tu as vraiment un problème.

Oh, Holt, si tu savais...

Il se cale sur un coude.

— Est-ce que c'est mal de penser à te faire des trucs parce que tu es dans mon lit même si je suis malade ?

Il a la voix pâteuse et je me demande s'il aurait prononcé ces mots avec les idées claires.

— Ethan, nous nous sommes mis d'accord...

— Non.

Il pose sa main sur ma cuisse.

— C'est toi qui as décidé qu'on ne devait plus se toucher tant qu'on ne sortirait pas ensemble officiellement. Et tu es partie avant que j'aie le temps de te dire que c'était une très mauvaise idée.

— Ce que tu penses ne change rien.

Il baisse les yeux.

— Je sais. Je suis resté au pied de ton immeuble pendant une heure sous la pluie en essayant de trouver une solution. Quand j'ai compris que je n'aurais pas le courage d'aller frapper à ta porte pour te dire que j'étais le roi des imbéciles, j'étais tellement en colère que je suis rentré pour me saouler. Je me suis endormi sur le canapé sans m'être séché ni changé. Je me suis réveillé au milieu de la nuit, complètement gelé.

— Ethan...

Il passe la main sur la ceinture de mon jean et cligne lentement des paupières avant de passer les doigts sous mon tee-shirt.

— Tu as la peau si douce, murmure-t-il en me caressant le ventre.

Il remonte et effleure le dessous de mon soutien-gorge. Je suis prête à oublier dans quel état il est et à le supplier de passer sa main partout sur mon corps.

Mais au lieu de ça, je l'arrête.

Il est malade et sous médicaments ; il a le droit de ne pas savoir ce qu'il fait. Moi, je n'ai pas d'excuse.

— Ethan, on ne peut pas...

— Je sais.

Il a l'air épuisé.

— Maij'aienvie, marmonne-t-il. Pasque quand chte touche pas... jaimepas...

Ses yeux se ferment et il tombe dans les bras de Morphée. Je me félicite qu'il ait perdu connaissance avant d'entendre mon gémissement de frustration sexuelle.

Holt a un sommeil agité. Il alterne entre prendre toute la place, les bras en croix, et s'accrocher à moi comme à un ours en peluche.

Au bout d'une heure, il marmonne :

— Cassie...

Ses yeux sont fermés mais ses mains me cherchent.

— Je suis là.

Je pose la main sur son front moite.

— Je vais te chercher un linge humide.

Il ouvre les paupières, paniqué.

— Tu t'en vas ?

— Je reviens tout de suite.

— Non, s'il te plaît.

Il plaque ma main contre sa poitrine.

— Non, ne t'en va pas. S'il te plaît.

Il a l'air tellement désespéré. Il me tient comme si sa vie en dépendait. Je ne suis pas sûre qu'il soit vraiment réveillé. Il continue de bredouiller :

— Cassie, s'il te plaît, Cassie...

Je me serre contre lui et passe doucement les doigts dans ses cheveux. Il se calme.

— Ça va. Je ne pars pas. Je reste avec toi.

Il se détend.

— Merci.

Il cale sa tête contre mon épaule et je sens soudain ses lèvres sur mon cou.

— Ethan...

Il grogne et continue de m'embrasser en me serrant plus fort.

— Je t'aime. Je t'aime tellement. Ne me quitte pas.

Sur ces mots, il se rendort profondément.

Je reste un moment sans bouger et c'est seulement en sentant mes poumons protester que je me rends compte que j'ai cessé de respirer.

18

Un pari gagné d'avance

Après m'avoir avoué qu'il m'aimait sans même s'en rendre compte, Holt continue de délirer pendant des heures.

Évidemment, il ne répète pas les mots magiques.

L'espoir qui était né en moi s'est dégonflé comme un ballon de baudruche percé.

Alors que j'essaie de dormir, il m'enlace et me serre dans ses bras tel un boa constrictor. Ça me fait sourire.

Il fait encore nuit quand la sensation de ses doigts sur ma peau me réveille.

— Ethan ?

— Tu t'attendais à ce qu'il y ait un autre mec dans ce lit à côté de toi ? Parce que je suis malade, mais je peux quand même lui casser la figure.

Il n'a toujours pas l'air en forme, mais quelque chose dans son timbre de voix me donne la chair de poule.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Je voulais juste te sentir.

Il émet un grognement étouffé qui m'inquiète, mais quand j'effleure son front, il est frais. La fièvre l'a enfin abandonné.

— Comment te sens-tu ?

Il me caresse la taille.

— J'ai envie de toi.

Il se colle à moi et je sens son sexe dur contre ma cuisse.

— Ethan...

Mais mon corps réagit sans consulter mon cerveau et je me blottis contre lui.

— Cassie...

Il pose sa main sur mes seins et les masse doucement. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. Une sonnette d'alarme retentit dans ma tête. Je sais que si je ne l'interromps pas tout de suite, il va une nouvelle fois me faire oublier toutes mes résolutions.

— Ethan, il faut qu'on arrête.

Il s'écarte.

— Tu crois que je ne sens pas que tu en as autant envie que moi ? Tu m'as pratiquement arraché mon tee-shirt.

— Ce n'est pas la question.

— Non, le problème est que tu as envie de continuer, mais seulement à tes conditions.

— Ça te paraît si extravagant que j'aie besoin de savoir où on en est ?

— Putain, Taylor ! J'ai pourtant l'impression d'avoir été complètement transparent avec toi.

— J'ai besoin de te l'entendre dire.

— Je te l'ai dit hier soir.

— Tu as juste parlé dans ton sommeil.

— Je suis réveillé, maintenant.

— Alors, répète-le.

Il m'embrasse sur la tempe, puis sur la joue, et se rapproche de ma bouche sans me toucher les lèvres.

— Je t'aime, Cassie. J'aurais voulu éviter ça, mais je n'ai pas réussi. Alors maintenant, s'il te plaît...

Il embrasse de nouveau mon cou et sa main descend vers le bouton de mon jean.

— ... Tais-toi et laisse-moi te toucher, sinon, je vais devenir complètement fou.

Il tire sur ma fermeture Éclair et, à partir de là, je m'abandonne contre l'oreiller. Sa main entre dans ma culotte et je perds tout sens de la réalité. Ses doigts savent exactement ce qu'ils font, comme s'il était le marionnettiste de mon plaisir. Je gémiss bien trop fort dans la chambre silencieuse.

Il fait tourner ses doigts dans mon sexe et je sens son souffle chaud sur ma poitrine. J'arque le dos. J'en veux plus. Je le veux lui, tout entier.

— S'il te plaît.

À mon tour de m'occuper de lui.

— *Taylor...*

Je fais aller ma main de haut en bas, doucement, par-dessus son boxer.

— Ethan, s'il te plaît.

— *Cassie, gémit-il, non, tu ne sais pas ce que tu fais.*

— Si, je le sais. J'en ai envie. Je te veux. Je t'aime.

— *Quoi ?*

— Ethan, je te veux en moi. Je t'aime.

— *Cassie !*

Je sens une secousse et j'ouvre les yeux. La pièce est baignée de lumière et Holt est au-dessus de moi, les sourcils froncés.

J'ai une main dans ma culotte et l'autre serrée autour de la verge de Holt.

Oh non...

Je le lâche ; il s'assied et se couvre avec la couette.

— Tu rêvais.

— Je suis désolée.

— Tu parlais et tu me masturbais...

— Oh...

Je suis tellement gênée que je voudrais disparaître six pieds sous terre.

— Ça a duré combien de temps ?

— Quelques minutes.

— Je suis vraiment désolée.

— Ça va, soupire-t-il.

— Non, pas du tout ! Je t'ai violé. Je suis une détraquée sexuelle.

Je me cache le visage dans les mains, trop humiliée pour le regarder dans les yeux.

— Bon sang, Taylor, ça va, je te dis. Ce n'est pas complètement ta faute. Au début, j'ai cru que tu étais réveillée et que tu avais... changé d'avis. C'est seulement quand tu as commencé à parler que j'ai compris que tu dormais. J'aurais pu t'arrêter, mais je suis un homme et donc pas du tout programmé pour enlever la main d'une femme posée sur ma bite.

Je remonte mes cuisses contre ma poitrine.

— Je parlais ? Je disais quoi ?

Il s'éclaircit la voix.

— C'était juste un rêve.

— Je veux savoir.

Il tousse et boit une gorgée d'eau sans me regarder.

— Tu marmonnais. Tu disais que tu avais envie de moi... je ne comprenais pas tout.

Ma gorge se serre. Il ment.

Je pose mon front sur mes genoux. Il m'a entendue lui dire que je l'aimais. Le pire, c'est que c'est la

pure vérité. Je n'avais jamais ressenti ça pour personne avant. Au départ, c'était juste un garçon qui m'agaçait, et voilà que, soudain, il est devenu tout autre chose à mes yeux.

Nécessaire et irremplaçable.

Si c'est ça, l'amour, c'est complètement idiot.

— Toi aussi, tu as parlé dans ton sommeil, tu sais.

Il n'y a pas de raison que je sois la seule à me sentir gênée. Il me jette un regard acéré.

— Ah oui ? Et j'ai dit quoi ?

— Tu n'en as aucun souvenir ?

Il me scrute un moment et la panique que je lis dans ses prunelles est horrible. Soit il ne s'en souvient pas et a peur d'avoir prononcé des mots qu'il trouve trop dangereux, soit il se le rappelle et il regrette de s'être dévoilé.

— Laisse tomber, je soupire. Tu étais tellement malade que je comprenais à peine ce que tu disais. On n'a qu'à décider d'oublier nos marmonnements respectifs, ça te va ?

Il reste silencieux quelques secondes avant d'être secoué par une violente quinte. Il se plie en deux et attrape des mouchoirs. Je manque de vomir en apercevant ce qu'il expectore. Je lui frotte le dos en attendant que ça passe.

— Tu devrais reprendre une douche.

— Oui, je pense que oui.

Il a l'air exténué.

Il se lève et ouvre le tiroir de sa commode. Il se retourne vers moi.

— Tu as plié mes caleçons ?

Je hausse les épaules.

— Quelques-uns.

Seulement ceux que j'ai tripotés comme la perverse sexuelle que je suis.

— Tu es vraiment bizarre.

— C'est seulement maintenant que tu t'en rends compte ?

À peine la porte de la salle de bains fermée, je pousse un profond soupir. Je ne pensais pas que m'occuper de mon ex-même pas petit copain serait aussi humiliant.

Je m'apprête à aller préparer le petit déjeuner dans la cuisine quand son téléphone sonne.

L'écran affiche « Maison ». C'est sans doute Elissa. Je décroche.

— Allô, Cassie à l'appareil.

Silence.

— Cassie ? C'est Maggie. Maggie Holt.

Mon cœur bondit dans ma gorge.

— Oh... euh... bonjour, madame Holt.

Une fille répond au téléphone de son fils en tout début de matinée. Que va-t-elle s'imaginer ?

— Comment allez-vous, Cassie ?

— Il est sous la douche.

— Ah... d'accord.

— C'est pour ça que je réponds à son téléphone.

— Je vois, donc...

— Je suis juste venue m'occuper de lui. Je sais que vous pouvez en douter, mais je vous assure qu'il n'y a rien entre Ethan et moi. On ne passe pas nos nuits ensemble... enfin, cette nuit, oui, mais il était très malade, alors on n'a vraiment fait que dormir. Il était fatigué et il avait pris un sirop pour la toux et il est malade. Très malade.

Je me pince l'arête du nez pour m'obliger à me taire.

— Enfin, il n'a pas besoin d'une greffe de poumon, juste que quelqu'un s'occupe de lui. C'est

pour ça que je suis là et que je réponds à son téléphone. Voilà. Waouh. Votre fils reste toujours aussi longtemps sous la douche ?

Il faut m'achever, là, tout de suite.

À l'autre bout du fil, Maggie rit gentiment et j'en profite pour reprendre ma respiration. Mes joues sont plus brûlantes que la surface du Soleil.

— Tout va bien, Cassie, ne vous en faites pas. Elissa nous a dit hier soir qu'Ethan était malade et qu'elle vous avait demandé de jouer les infirmières. Je vous en remercie, d'ailleurs. Je sais que mon garçon n'est pas le plus agréable des malades. Quand il était petit, je devais lui promettre une figurine de Tortue Ninja pour réussir à lui faire prendre ses médicaments.

L'image de Holt en gamin insupportable est trop adorable.

— Ah oui ?

— Eh oui.

Une toux me parvient de la salle de bains. Mme Holt a dû l'entendre, parce qu'elle claque la langue.

— Je suppose qu'il n'est pas allé voir le médecin.

— Non. Il va plutôt mieux ce matin.

— Mieux ? Vraiment ?

— Oui.

— Pauvre chou.

Elle soupire avant de reprendre.

— Justement, Cassie, je suis contente de vous avoir au téléphone. Est-ce que vous rentrez chez vous pour Thanksgiving ?

— Non. Je n'ai pas les moyens de faire le voyage plus d'une fois cette année, et mes parents veulent m'avoir pour Noël.

— Vous êtes donc libre pendant les vacances.

— Euh... oui.

— Parfait. Je voudrais que vous passiez quelques jours avec nous à New York.

— Oh... madame Holt...

— Je vous en prie, Cassie, appelez-moi Maggie.

— D'accord, Maggie... je ne suis pas sûre qu'Ethan...

— Ça n'a rien à voir avec Ethan. Vous êtes aussi l'amie d'Elissa et elle aimerait beaucoup que vous veniez. Et puis, vous n'allez quand même pas passer Thanksgiving toute seule. Ce serait affreusement triste.

— Je ne crois pas...

— Rien du tout. Vous venez, un point, c'est tout.

Avant que j'aie le temps de protester, Holt entre dans la chambre, avec seulement son boxer sur les fesses. Il se frotte les cheveux avec sa serviette en demandant :

— C'est qui ?

Je pose ma main sur le micro.

— Ta mère.

Il tousse une nouvelle fois avant de me faire signe de la lui passer.

— Maggie ? Ethan vient de sortir de la douche. Il est habillé, je précise. Enfin, pas tout à fait, il n'a pas de chemise, mais les parties les plus importantes de son anatomie sont couvertes.

Mais qu'est-ce que je raconte ?

— Je vous le passe. À très bientôt.

— Merci, Cassie. À la semaine prochaine.

— Euh... oui, d'accord.

Holt prend le téléphone et s'assied sur le bord de son lit.

— Salut, Maman.

Il est presque aphone.

— Ne t'inquiète pas, je ne me sens pas si mal. Non, je n'ai pas besoin d'aller voir un médecin.

Oui, je prends déjà des antibiotiques.

Il se tait un moment et regarde dans ma direction.

— Oui, Cassie s'est bien occupée de moi. Je vais beaucoup mieux aujourd'hui.

Encore un silence, puis il fronce les sourcils.

— Tu as quoi ?

Rouge de colère, il passe devant moi et sort de la chambre. Dans le salon, il reprend la conversation en baissant la voix. Mais pas suffisamment.

— Maman ! Pourquoi tu as fait ça ? Tu aurais pu me demander !

Je serre les dents. Je n'ai aucune envie d'entendre ça.

— Oui, je l'aime bien, mais... bon sang, Maman, c'est compliqué.

Ça pourrait être si simple. Il suffirait qu'il le décide.

— Non, ce n'est pas ma petite amie. Si elle vient, ça va être horriblement gênant.

Je m'affale sur le bord du lit. Je n'en crois pas mes oreilles. Il préférerait que je passe Thanksgiving toute seule. J'ai largement surestimé ses sentiments à mon égard.

Holt discute avec sa mère encore quelques minutes, mais je ne distingue plus ses propos.

Tant mieux.

Quand il revient dans la chambre, il balance le téléphone sur le lit et, sans un mot, se dirige vers sa commode. Il prend un tee-shirt, l'enfile brusquement et referme le tiroir avec violence.

— Ça va ?

— Ouais.

— Tu es en colère.

— Ça va, je te dis.

— Si je venais à Thanksgiving, ce serait horriblement gênant, hein ?

— Cassie...

— Pourquoi est-ce que ce serait si gênant ?

— Tu as vu les relations que j'ai avec mon père. Je refuse de te faire assister à ça une nouvelle fois.

Je me mords l'intérieur de la joue.

— Très bien. Si c'est ce que tu veux.

Il soupire et vient s'installer près de moi.

— Cassie, ce n'est pas que je ne veuille pas que tu viennes, mais...

Sa phrase est interrompue par une quinte de toux. Puis il s'allonge sur le lit et ferme les yeux, épuisé.

Je suppose que la conversation est close.

Je me penche vers lui et lui frotte le bras.

— Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour toi ?

— Non, je suis juste fatigué. Et j'ai mal dans la poitrine.

Je vais lui chercher des antidouleurs et du sirop. Il les prend et se glisse sous les draps. Je lui caresse les cheveux.

— Ma mère a un livre qu'elle cite souvent. Il a été écrit par une sage indienne autoproclamée qui affirme que si tu vas à l'encontre des besoins de ton âme, ton corps répond en tombant malade. Par exemple, si on n'arrive pas à dire ce que l'on ressent, on a mal à la gorge, ou si on fait quelque chose qu'on sait être mal, on attrape une migraine.

— Et si on a mal à la gorge et à la tête en plus d'une infection pulmonaire, articule-t-il avec difficulté, ça veut dire quoi ? Qu'on est émotionnellement dysfonctionnel ? Totalement foutu au-delà de tout espoir ?

— À toi de me le dire.

Il tousse.

— Ta théorie est plutôt intéressante. Je parie que ma mère t'a invitée pour Thanksgiving parce qu'elle pense que tu peux me réparer.

Je passe mes doigts sur son front.

— Parce que tu es cassé ?

Il émet un rire bref et rauque.

— Peut-être pas cassé, mais quand même pas en super état.

— Je n'y crois pas.

— Après la manière dont je t'ai traitée, tu devrais.

Il soupire et me tourne le dos.

— Tu n'as pas encore compris que je ne fonctionne pas normalement, Taylor ?

Je lui caresse le dos.

— Si j'avais été trahie par ma petite amie et mon meilleur ami, je ne serais pas en très bon état non plus.

Il réfléchit un moment avant de répondre.

— J'aimerais pouvoir tout mettre sur le dos de Matt et Vanessa, mais, en réalité, ça a commencé à aller mal bien avant ça.

— Depuis quand, alors ?

— Depuis toujours.

C'est peut-être plus facile pour lui de parler sans me regarder.

— Quand j'étais même, j'ai toujours eu du mal à me faire des amis. Je n'arrivais pas à exprimer mon affection pour les autres. Je me sentais toujours... à part.

Il reste silencieux pendant si longtemps que je me demande s'il ne s'est pas endormi. Mais il reprend dans un murmure :

— Un jour, mes parents m'ont assis face à eux et m'ont appris que j'avais passé les premières années de ma vie dans un foyer d'adoption. Je n'en avais aucun souvenir, mais quand ils l'ont évoqué, j'ai eu une crise d'angoisse. J'avais presque trois ans quand ils m'ont adopté.

Trois ans !

Je pensais que son sentiment maladif d'insécurité était alimenté par son goût du drame, mais on dirait qu'il a de véritables raisons d'avoir peur de l'abandon.

— Je n'ai jamais raconté ça à personne avant, poursuit-il.

Il se retourne et me regarde. Ses traits sont tirés.

— Je ne sais pas si mes géniteurs ont décidé de ne pas me garder parce qu'ils se sont rendu compte que j'avais un problème ou si mon problème vient du fait qu'ils m'ont abandonné, mais au bout du compte, ça ne change rien. Après avoir appris ça, chaque fois que mon père manquait une rencontre sportive ou annulait un projet de week-end avec moi, je me disais que c'était parce que je n'étais pas son vrai fils. C'est à ce moment-là que les disputes entre nous ont commencé. J'étais seulement un gamin rejeté dont ma mère avait eu pitié.

— Ethan, non...

— Soudain, mon sentiment de ne pas être à ma place a pris sens. J'étais un imposteur. Et ça m'a mis très en colère parce que, du coup, à quoi bon ? Pourquoi faire semblant ? Je ne suis ni un vrai fils ni un vrai frère. Peut-être que c'est pour ça que je suis bon acteur. Les personnages que je joue sont plus réels que moi.

Je pose doucement ma main sur sa joue.

— Ethan, je n'ai pas passé beaucoup de temps avec ta famille, mais assez pour être certaine que tu es parfaitement réel pour ton père, ta mère et ta sœur. Ils t'adorent. Ton père y compris. Quant à moi, je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi réel que toi. Chaque jour, tu me donnes la force de ne plus être ce que les autres veulent que je sois. Alors, je ne veux pas t'entendre dire que tu n'es pas réel. Tu es entouré de gens qui t'aiment malgré ta détermination à les repousser. Alors si ça, ce n'est pas être réel, je ne sais pas ce que c'est.

Je m'attendais à ce qu'il me contredise, au lieu de quoi il me scrute intensément.

— Je suis entouré de gens qui m'aiment ?

— Ça t'étonne ? Tu es un garçon assez extraordinaire, pourtant.

Son expression se modifie. C'est comme si un sourire tentait d'émerger au milieu d'un flot de perplexité. Si ça ne le rendait pas encore plus séduisant, je trouverais ça comique.

— Je... je ne...

Il ferme les yeux et m'attire contre lui avant de prendre une profonde inspiration. Et nous restons comme ça, sans un mot. Nous n'avons plus besoin de parler. Il m'a confié son plus grand secret et je le comprends mieux. Quand il aura le courage d'être vraiment avec moi, je serai prête à le prendre tel qu'il est.

En fait, je le suis déjà.

Le lendemain, Holt me jette pratiquement dehors. Pas méchamment, non, plutôt avec l'argument

« au moins un de nous deux doit aller en cours ». Quand je l'appelle en rentrant, il a l'air d'aller beaucoup mieux. Ses quintes de toux sont de moins en moins fréquentes. Le jour suivant, je n'ai pas une minute à moi. Je suis en train de m'endormir quand mon portable vibre.

— Salut, le grand malade.

— Salut.

C'est dingue qu'un seul mot de sa part m'étourdisse à ce point de bonheur. Et ce n'est même pas un mot tendre, juste un « salut » on ne peut plus banal. J'ai un sourire jusqu'aux oreilles.

J'ai eu peur qu'un malaise s'installe entre nous après qu'il m'a révélé avoir été adopté, mais ce n'est pas le cas. C'est même plutôt l'inverse. On dirait qu'il a ôté un fardeau de ses épaules.

Il n'a toujours rien dit à propos de notre relation intime, mais je suis contente que nous restions proches.

— Tu ne dors pas ? je lui demande.

— J'ai dormi toute la journée. Maintenant, je pète la forme.

— Prends du sirop, ça t'assommera.

— J'en ai pris tout à l'heure, mais il n'a pas encore fait effet. Ce n'est d'ailleurs sans doute pas une bonne idée de t'appeler maintenant. Je risque de proférer des conneries sous l'influence de ce truc.

— Ce ne sont pas des conneries, juste des choses que tu n'oses pas me dire dans ton état normal.

J'adore ce médoc. Grâce à lui, j'en ai plus appris sur toi ces deux derniers jours que depuis que je te connais.

— Et pourtant, tu me parles toujours.

— Il faut bien que quelqu'un se sacrifie.

Il rit. J'adore quand il rit. Après quelques secondes, il reprend.

— Tu sais, Cassie, j'ai réfléchi...

— Oh, oh.

Sa nervosité est évidente.

— Je sais que je me suis comporté comme un salaud quand m'a mère a appelé et qu'elle t'a invitée pour Thanksgiving... mais... en fait, je voudrais que tu viennes.

Sa voix se fait plus douce.

— Je ne crois pas être capable de passer tous ces jours d'affilée sans te voir. J'ai appelé ma mère pour lui demander de te préparer la chambre d'amis.

Je suis sous le choc. Et incroyablement émue.

— Ethan...

— Tu n'avais rien prévu d'autre, au moins ?

— En fait, si. J'ai acheté une part de dinde pour une personne. Je ne suis pas sûre de pouvoir annuler. J'ai même pris de la sauce aux aïelles...

— Oh, je comprends. Un délicieux repas surgelé... ça demande réflexion. Pour information, il

faut que tu saches que Maggie est directrice d'une entreprise de traiteur quatre étoiles. Mais je ne voudrais surtout pas t'influencer.

— Évidemment, dans ces conditions, je suis obligée de venir.

Ce qui ne m'échappe pas, c'est que cette invitation ressemble étrangement à un rendez-vous amoureux.

— Génial, je passe te prendre demain soir. Tu seras où ?

— Tu ne viens pas en cours, demain ?

L'idée de ne pas le voir me chagrine.

— Non, il va me falloir un jour de plus pour me débarrasser définitivement de cette vilaine toux.

Je vais avoir besoin de toutes mes forces pour survivre à un week-end avec mon père. Alors dis-moi, où est-ce que tu veux que je vienne te chercher ?

— Après les cours, on se retrouve tous chez Jack pour fêter les vacances.

— OK, je t'y rejoindrai, puis on ira dîner à New York et on rentrera dimanche soir.

Je suis tellement excitée d'aller passer quatre jours à New York. En compagnie de Holt !

« Extatique » est le seul adjectif qui me vienne à l'esprit.

— Hum, est-ce que je dois m'inquiéter que tu sois soudain si gentil ?

— Peut-être, rit-il. Moi, en tout cas, ça me fait flipper. Fais attention à toi, Cassie, on dit toujours qu'il faut bien réfléchir à ce que l'on souhaite.

— Mouais, Pinocchio a fait le vœu de devenir un vrai petit garçon et ça s'est plutôt bien passé.

— Il a quand même été avalé par une baleine.

Je ris et, quelques instants plus tard, nous bâillons de concert.

— Va dormir, me dit-il. on se voit demain.

— D'accord.

En raccrochant, je me sens comme un archéologue qui passe des années avec sa petite brosse à ôter les grains de poussière qui dissimulent de précieux trésors.

Je ne pense pas que Holt approuverait ma comparaison, mais à moi, elle me plaît beaucoup.

À 18 heures le lendemain, mes camarades de classe sont bien partis pour terminer complètement

bourrés. Certains sont allés retrouver leur famille, mais la majorité, comme moi, n'a pas les moyens de bouger avant Noël. Le week-end prolongé de Thanksgiving est du coup une bonne excuse pour ne pas dessaouler pendant quatre jours.

Ruby, assise à côté de moi sur le canapé, sirote une Margarita bien dosée en bougeant la tête au rythme de la musique. Quant à moi, mon genou tressaute malgré moi. J'attends Holt. Ruby ordonne à Jack de me servir un autre verre pour m'aider à me calmer, mais je sais que c'est inutile. J'ai les nerfs à vif.

Mariska et Troy dansent comme des fous au milieu de la pièce et quand ils s'écartent...

Il est là.

Un rugissement accueille Holt et tout le monde se presse autour de lui comme s'il était une créature mythologique. Les « Comment tu te sens ? » succèdent aux « Tu nous as manqué ». Zoé le serre dans ses bras, Jack lui tape dans le dos. Il répond et sourit à chacun, mais c'est moi qu'il regarde.

J'arrive à peine à respirer.

— Waouh, me murmure Ruby, est-ce que Holt a eu une bronchite d'un genre spécial qui augmente le sex-appeal ? Parce que, bordel, il est plus canon que jamais.

Il porte un jean noir et un pull col V bleu marine. Ses cheveux sont ébouriffés, et ses joues rasées de frais. Il a l'air un peu fatigué, mais il est beaucoup moins pâle que la dernière fois que je l'ai vu. J'ai l'envie soudaine de passer mes bras autour de son torse et de m'accrocher à lui comme une bernique à son rocher.

Évidemment, si je faisais ça avec la minijupe que je porte, j'aurais l'air d'une bernique super allumeuse. Le genre que les autres berniques critiquent dans son dos.

Je me lève pour le rejoindre. J'ai besoin d'être près de lui.

Quand j'arrive, Jack est en train de décrire comment Lucas a simulé une scène de masturbation en classe de théâtre aujourd'hui et les félicitations que lui a adressées Erika en évoquant son courage.

— Je te promets, mec, s'exclame Jack, Erika a toujours l'air hyper sévère et hyper sérieux, mais je suis sûr que c'est une folle de sexe !

Holt sourit. Je lui adresse un petit signe. Il me salue d'un hochement de tête.

— Tu veux boire quoi ? lui demande Jack en lui tapant sur l'épaule. Un bourbon ?

— Non merci, refuse Holt. On ne reste pas longtemps.

— On ? C'est qui « on » ?

— Taylor et moi.

Jack hausse les sourcils.

— Taylor et toi ? Tiens, tiens, tiens. Il se passerait un truc entre vous ?

La panique traverse le regard de Holt, mais il se ressaisit rapidement.

— Elle vient passer quelques jours avec moi chez mes parents, à New York.

Oh.

Waouh !

Jack nous dévisage, sous le choc. Lucas et Zoé nous rejoignent. Pour ma part, je suis bouche bée.

— Ah oui ? lâche Jack en se tournant vers moi. Dis, Taylor, et ton mystérieux amoureux, ça ne le dérange pas que tu passes le week-end avec un beau ténébreux ? Tu nous as bien dit qu'il vous avait vus jouer dans *Roméo et Juliette* ? Si j'étais lui, je flipperais à mort.

J'essaie de trouver le moyen de changer de sujet, mais c'est peine perdue.

— En fait, Jack, repartit Holt après un petit temps d'hésitation, c'est moi, son mystérieux amoureux. Et ça ne me gêne pas du tout qu'elle passe du temps avec moi.

Toute la pièce est soudain silencieuse. La musique s'est arrêtée et, en tendant l'oreille, on pourrait presque entendre le vent souffler dans les arbres dehors. Roulement de tambour.

Je ne respire plus, terrifiée de me rendre compte que je suis en train de rêver.

Le regard de Jack passe de Holt à moi, et inversement.

— Quoi ? Je ne comprends pas. C'est toi, le mec dont elle nous a parlé ? Le débile qui ne veut pas la sauter ?

Les joues de Holt s'embrasent.

— Oui, c'est moi, le débile en chair et en os.

Oh, je ne veux plus jamais me réveiller.

Jack nous dévisage une nouvelle fois et, soudain, il donne un coup de poing dans le vide et hurle :

— Yihaaaaah !

Tout le monde se met à parler en même temps. Jack tape dans les mains de différentes personnes derrière lui.

— Allez, tous ceux qui ont parié que Taylor sortait avec un autre mec que Holt, vous allongez le pognon. C'est l'heure des comptes ! Que quelqu'un me rappelle de donner à Erika ce que je lui dois.

On se croirait soudain à la Bourse. De l'argent et des tickets sont agités et échangés au milieu des commentaires et des rires.

Holt secoue la tête, le regard noir.

— Non, mais tu déconnes ou quoi ? Tu as lancé des paris sur Taylor et moi ?

Jack grimace.

— Ben ouais, mec, c'était pour se marrer. Vous vous tournez autour depuis des mois. Un pas en avant, un pas en arrière !

— Eh, je ne te permets pas !

Lucas lui tapote l'épaule.

— Désolé de te décevoir, mon pote, mais Jack a raison sur ce coup-là. Quelle putain de danse.

Heureusement que vous avez récolté de bonnes critiques pour *Roméo et Juliette* parce que, dans la vraie vie, vous êtes super mauvais acteurs.

Holt a l'air dépité. Je pose une main sur sa poitrine.

— Bon, ça, c'est fait.

Je souris. Il secoue la tête.

— Il vient de se passer quoi, là, au juste ?

— Bonne question.

Il ressemble à un poisson rouge dans son bocal. Ce n'est que quand j'effleure son cou qu'il sort de son hébétude.

— Salut, je m'appelle Cassie Taylor, je ne crois pas qu'on se soit déjà vus.

Je sais, c'est nul, mais c'est aussi un peu vrai. Qui est ce garçon ouvert et détendu qui n'hésite pas à

faire des déclarations en public ?

Il hausse les sourcils.

— Euh... oui. Salut.

— Je... ne m'attendais pas à ça.

— Mais c'est une bonne surprise, non ?

Comment peut-il en douter alors que je souris jusqu'aux oreilles ?

— Une très bonne surprise. C'était prévu, ou tu as agi sous le coup d'une impulsion soudaine ?

— J'y avais pensé, mais je n'étais pas sûr de trouver le courage de me lancer. Quand je t'ai vue, c'est devenu évident. Je crois que ces derniers jours j'ai compris que le plaisir d'être avec toi pèse plus dans la balance que ma peur de m'engager. Et je suis fatigué de me priver moi-même, c'est épuisant. Maintenant, je veux être avec toi, c'est tout.

Je passe mes bras autour de son cou et, miracle des miracles, il ne tourne la tête qu'une fois pour vérifier qui nous regarde.

— Arrête de flipper.

— Je ne flippe pas. Tu n'as qu'à me tester.

J'attire son visage vers le mien. Il m'embrasse sagement, mais la force de son étreinte me prouve que ses sentiments pour moi sont tout sauf tièdes. Quelques hululements s'élèvent, mais nous les ignorons. Ce n'est pas difficile, parce que je dois concentrer toute ma volonté pour ne pas me transformer en bernique.

Son baiser devient un peu plus profond et je suis tellement heureuse qu'il se montre aussi courageux. Je sais que c'est un très grand pas pour lui.

Je suis fière.

Nous nous écartons et tous nos camarades nous applaudissent. Il salue en souriant et m'entraîne dans le couloir, puis dans le bureau vide.

Quand je ferme la porte derrière nous, il pousse un soupir de soulagement. Je passe mes doigts dans ses cheveux.

— Tu vois, après toutes ces semaines de cachotteries, ce n'était pas si difficile finalement.

Il m'attire contre lui ; ses mains se promènent sans timidité sur mes fesses.

— Taylor, il faut que tu saches que si, justement, c'était très dur.

Il m'embrasse de nouveau, avec plus de fougue et en me poussant contre le mur. Il émet des

grognements qui me donnent envie de m'enrouler autour de sa gorge. Je gémis malgré moi. J'attends depuis si longtemps qu'il se laisse enfin aller. Et maintenant que ça arrive, c'est encore mieux que dans mes espoirs les plus fous.

Plus d'hésitation, plus de gêne. Il m'embrasse comme s'il n'allait plus jamais s'arrêter. Comme s'il essayait de rattraper tous ces jours où nous avons été séparés.

Une partie de moi doute encore que tout ça soit vrai, mais quand il me soulève pour mieux se caler contre moi, je décide que ça m'est égal. Réalité ou fantasme, je prends.

— On devrait arrêter, souffle-t-il en m'embrassant la clavicule.

J'agrippe ses cheveux.

— Oui, on devrait, tu as raison, j'ironise. Ce serait comme souffler sur des braises pour éteindre un incendie.

Il prend mes seins dans ses mains par-dessus mon pull.

— Ne te moque pas de moi.

— Alors, ne dis pas de bêtise.

— Tu n'as pas tort. C'est sûr que je ne viens pas d'annoncer à tout le monde que nous sommes ensemble pour que tu arrêtes de me tripoter.

— Justement...

Je pose ma main sur son entrejambe.

— Bon sang, halète-t-il.

Je serre un peu et il se mord la lèvre.

— Au risque que tu te moques encore de moi, articule-t-il, il faut vraiment que tu arrêtes ça. On doit se mettre en route si on veut arriver chez mes parents pour le dîner.

J'enlève ma main à contrecœur et il me repose doucement au sol.

— Laisse-moi une minute. Jack a probablement parié que je sortirais d'ici avec une érection.

— Je devrais peut-être jouer. Je pourrais gagner gros.

— Surtout si tu continues de te frotter à moi dans cette jupe quasiment inexistante.

— Tu l'aimes ?

— Si je dis non, tu l'enlèves ?

— Tu n’as qu’à essayer.

Il glisse la main sous ma jupe et ses longs doigts me serrent la cuisse.

— Ethan, je te préviens, si tu prends ce genre de chemin, on n’est pas près d’arriver chez tes parents.

— Je m’en doute, mais ce n’est pas ma faute, ma petite amie est tellement sexy que je ne contrôle plus mes mains.

— Ta petite amie, hein ?

— Oui, Cassie, acquiesce-t-il d’une voix douce, tu es ma petite amie.

J’ai des picotements dans le ventre. Je ne crois pas que l’entendre le répéter me lassera un jour.

Mais, malgré son sourire, je lis un peu d’inquiétude dans ses yeux.

— Ça te fiche la trouille ?

— Un peu, admet-il.

— Tu crois que tu vas réussir à t’y faire ?

— J’espère. J’en ai envie.

— Moi aussi. Et je trouve que, pour le moment, ça se passe plutôt pas mal, non ?

Il fait la moue.

— Taylor, je te préviens une nouvelle fois que je suis super nul comme petit ami.

Je me dresse sur la pointe des pieds pour l’embrasser.

— Ça va bien se passer. Laisse-toi juste aller.

Il soupire mais se détend. Il me sourit.

Et c’est si beau.

19

New York, New York

New York

Résidence Holt

Nous sommes sur le trottoir devant la maison des parents d’Ethan. Elle est immense et impressionnante.

Pas de panique, Cassie.

Holt est nerveux également. Je lui demande :

— On fait comment ?

— On fait comment quoi ?

— Pour nous deux. On leur cache notre relation ?

— C'est ce que tu veux ?

— Non.

— Alors, on va leur dire.

Il a prononcé cette phrase avec conviction, mais sa voix est un peu tendue.

— On leur annonce qu'on sort ensemble, c'est ça ?

Il hésite une petite seconde.

— Euh... oui.

Je ne suis toujours pas convaincue.

— Donc, tu es mon *petit ami* et nous passons le week-end ensemble chez tes parents ?

— C'est ça.

Un peu moins d'incertitude, mais quand même.

— Je suis ta *petite amie* et je passe du temps avec mon *petit ami*, comme le font tous les *petits amis*...

— Arrête, arrête, trop de petits amis dans ta phrase.

— J'arrête de le dire si toi tu le dis.

— Pourquoi ?

— Juste pour être sûre que tu y arrives.

Il lève les yeux au ciel.

— D'accord. Tu es ma petite amie. Ma très jolie mais très énervante petite amie.

— Oh, mon petit ami, c'est la chose la plus gentille que tu m'aies dite, à moi, ta petite amie.

Il secoue la tête et essaie de ne pas rire.

— Ça te va, maintenant ?

— Parfaitement.

J'attends une seconde avant d'ajouter :

— Je peux t'appeler mon cœur ?

— Non.

— Mon chéri ?

— Non.

— Mon chou à la crème ?

— Bordel, non !

— D'accord, d'accord, je vérifiais juste qu'on était sur la même longueur d'onde.

Cette fois, il éclate de rire. Je l'imite, mais, en réalité, je suis toujours aussi terrifiée. Il me prend la main.

— Laisse-moi l'annoncer à mes parents quand je sentirai le bon moment, d'accord ? Il y a moins d'une semaine, j'ai juré à ma mère qu'on ne sortait pas ensemble et je le lui ai répété quand je l'ai appelée pour la prévenir que tu venais. Je ne me sens pas d'arriver et de le balancer comme ça de but en blanc. Je risque de passer pour le roi des crétins. Laisse-moi juste un peu de temps.

Je pourrais lui reprocher de cacher une nouvelle fois ses sentiments pour moi, mais après ce qu'il a fait ce soir chez Jack, je sais que ce n'est pas le cas. Je regarde une nouvelle fois la porte de la maison de ses parents et mon angoisse augmente. Je n'ai jamais rencontré les parents de mon petit ami pour la simple raison que je n'ai jamais eu de petit ami avant Holt. Je sais que je les connais déjà, mais, lors des présentations, je ne sortais pas avec Holt.

Ma tension doit être palpable parce qu'il se penche vers moi pour m'embrasser avec beaucoup de tendresse. Je me sens aussitôt un peu mieux.

— Ne t'inquiète pas, Cassie. Tout va bien se passer.

— Et s'ils me détestent ?

— Ils te connaissent déjà et il est déjà évident que mon père te préfère à moi. C'est moi qui devrais être nerveux. Si ma mère boit trop, elle va sortir l'album de famille et te montrer des photos de moi tout nu.

— Des photos récentes ? Parce que, dans ce cas, ça m'intéresse.

Il secoue la tête et ouvre le coffre pour sortir nos sacs.

— Mais oui, bien sûr, ma mère a toute une série de photos de son fils adulte en tenue d'Adam.

C'est tout à fait normal.

— Hé, on peut rêver, non ?

Il ferme la voiture à clé et, quand je veux prendre mon bagage, il refuse et me fait signe de passer devant lui.

— Quelle galanterie.

— Si tu me trouves encore galant dans une semaine ou deux, ce sera une grande première pour moi. Tu devrais tout de suite commencer à abaisser le niveau de tes attentes.

— Jamais ! Le niveau de mes attentes restera aussi haut que mes jupes resteront courtes !

Il considère mes jambes avec approbation avant d'ouvrir la porte.

— Maman, Elissa, on est là.

Un aboiement aigu lui répond, suivi d'un cliquetis de griffes sur le carrelage. Une boule de poils déboule à toute vitesse et se jette sur Holt dans un éclair d'oreilles brunes et de langue rose. Holt pose les sacs et prend le chien dans ses bras avant de l'écarter de lui pour l'empêcher de lui lécher le visage.

— Eh ! Tribble ! Du calme ! Tiens-toi bien, on a une invitée.

Le minuscule toutou se trémousse et aboie ; même si Holt fronce les sourcils, je vois bien qu'il est totalement sous le charme.

— Tribble, je te présente Cassie. Elle va passer quelques jours à la maison, alors tu dois être bien élevé.

Je tends la main pour le caresser, mais Holt me retient.

— Fais attention, elle est parfois bizarre avec les inconnus. En particulier les femmes.

La petite chienne me scrute avec méfiance et me renifle la main. Puis elle retrouse les babines et émet un grondement sourd. Ce serait n'importe quel autre chien, j'aurais peur, mais là, c'est juste adorable.

— Tribble, sois sage, la gronde Holt.

Il la repose par terre et elle me lance un regard dédaigneux avant de tourner les talons.

— Désolée, s'excuse Maggie en apparaissant au bout du couloir. Elle déteste tout le monde sauf Ethan. Elle ne nous tolère, Charles et moi, que parce que nous lui donnons à manger. Bienvenue, Cassie, je suis ravie de vous revoir.

Elle me serre dans ses bras et embrasse Ethan sur la joue. Il a une façon de sourire à sa mère qui me fait fondre.

— Papa n'est pas là ?

— Non, il est au travail. Il va rentrer un peu tard, ce soir.

Ethan se détend imperceptiblement.

— Le dîner est presque prêt, annonce Maggie. Emmène Cassie jusqu'à sa chambre qu'elle puisse se rafraîchir. Elissa sera à la maison dans une quinzaine de minutes et on pourra passer à table.

Nous montons un escalier et Holt m'ouvre la porte d'une chambre confortable. Je pose mon sac sur le lit et regarde autour de moi. Il m'observe.

— Voilà, lâche-t-il.

— C'est très joli.

Le mobilier est en même temps moderne et chaleureux. Le lit est immense. Le mien, à l'appartement, est seulement pour une personne. C'est le grand luxe. Je m'assieds sur le matelas pour le tester et, quand je lève la tête, je me rends compte que Holt m'examine fixement. Enfin, pas moi.

Mes seins.

— La salle de bains est au bout du couloir, murmure-t-il.

Je n'avais jamais entendu quelqu'un parler d'une salle de bains de façon si excitante.

— Et ta chambre, elle est où ?

— Juste à côté.

— Tout près, alors.

— Vraiment tout près, oui.

— Je peux la voir ?

Je ne suis plus très sûre de parler de sa chambre. Je ne sais pas pourquoi l'idée de voir la chambre de son enfance me met dans cet état, mais ma culotte est toute mouillée. Il essaie de ne pas montrer son anxiété, mais ses doigts qui tapotent sa cuisse le trahissent.

C'est un grand pas pour lui. Il va me dévoiler son intimité encore un peu plus.

Nous sortons dans le couloir et il m'ouvre la porte.

Cette pièce est beaucoup mieux rangée que sa chambre à Westchester. Sur le mur, des posters de *Taxi*

Driver, Sur les quais, Raging Bull, Butch Cassidy et le Kid. Pas difficile de deviner ses acteurs préférés.

Les étagères ne sont pas seulement remplies de livres, mais aussi de trophées et de cadres. Je m'approche pour les détailler. Holt reste dans l'encadrement de la porte. Il y a des coupes et des rubans. Beaucoup. On y lit des inscriptions comme *Ethan Holt, champion fédéral de course* ou *Compétition de course par État. Première place, Ethan Holt.*

Je me retourne vers lui :

— Tu étais un bon coureur, on dirait.

— Ouais. Pas trop mauvais.

— Bien sûr, ils remettent toujours les coupes aux « pas trop mauvais ».

Je me penche vers une photo. Dessus, Holt saute par-dessus un obstacle, une jambe tendue en avant, l'autre pliée vers l'arrière. Ses cheveux sont plus longs et son visage, déterminé. Un autre cliché le montre en train de franchir la ligne d'arrivée, la tête haute, les bras écartés, un sourire triomphant sur le visage. Je le reconnais à peine. Comme s'il s'agissait de son petit frère, moins intense, plus désinvolte. Plus heureux.

Une autre photo représente un groupe de garçons en maillot de sport. Des filles s'accrochent à eux et mon cœur bat plus fort quand je remarque le bras de Holt passé autour des épaules d'une fille.

Il la contemple avec beaucoup de tendresse, mais elle... elle a les yeux dirigés vers un grand blond à côté de Holt.

Matt et Vanessa ?

Il tend la main et pose le cadre, photo contre le bois de l'étagère.

— Je ne sais pas pourquoi je l'ai gardée, marmonne-t-il. Il fallait vraiment que je sois stupide.

C'est tellement évident qu'ils baisent ensemble.

Je me tourne vers lui.

— Cette fille était franchement bizarre. Comment a-t-elle pu aller avec ce type alors qu'elle t'avait, toi ?

Mes mots semblent l'apaiser un peu, mais je vois bien qu'une part de lui ne me croit pas.

— Ouais, enfin, Matt était un chouette mec. Du moins, c'est ce que je pensais avant de découvrir qu'il se tapait ma petite amie.

— Ethan ?

Je pose la main sur sa poitrine. Il lui faut quelques secondes pour me regarder dans les yeux.

— Je n'ai jamais rencontré Matt et il avait sûrement une ou deux qualités. Mais il y a quelque part une plaque qui déclare que le choisir lui à ta place est l'acte le plus stupide qu'une fille ait jamais fait au monde. Tu peux me croire.

Il m'embrasse. Longuement et profondément. Nos respirations s'accordent.

Il me fait toujours tellement d'effet avec sa bouche.

Sans vraiment m'en rendre compte, je suis tellement excitée que je le pousse vers le lit et me mets à califourchon sur lui. Ses lèvres explorent mon cou. Je murmure à son oreille.

— Est-ce qu'à part Vanessa je suis la seule fille à avoir été invitée dans ta chambre ?

— Oui.

— Tant mieux.

Je l'embrasse avec un féroce sentiment de possession. Je roule sur le côté et remonte sa cuisse entre les miennes.

Oh oui, j'aime sa cuisse.

— Arrête, Cassie, arrête.

Il se redresse, haletant, et jette un coup d'œil nerveux vers la porte.

Je lui lèche la pomme d'Adam.

— S'arrêter, c'est mal. Sauf en voiture, si tu conduis sur une plaque de verglas et que tu perds le contrôle de ton véhicule. Dans ce cas-là, c'est bien, mais sinon, c'est une très mauvaise idée.

— Taylor, gémit-il d'une voix rauque. Tu es consciente que ma mère pourrait monter n'importe quand. Tu veux vraiment qu'elle te surprenne dans cette position ?

Je me pétrifie. Et juste à ce moment, des pas retentissent dans le couloir.

En moins d'une seconde, je suis debout et je remets mes cheveux et mes vêtements en place pour ne pas ressembler à la vierge en chaleur que je suis.

Ethan rit et s'assied avant de poser un coussin sur son entrejambe pour cacher son érection.

La tête d'Elissa apparaît dans l'encadrement de la porte. Elle nous observe et lève les yeux au ciel.

— Non, mais sérieusement, vous n'allez quand même pas essayer de me faire croire que vous

n'étiez pas en train de vous embrasser. Depuis l'escalier, j'entends les grognements dégoûtants d'Ethan. On dirait un ours enrhumé. Et puis, de toute façon, Ruby m'a appelée pour me raconter le petit spectacle que vous avez donné à la fête d'Avery. Merci au fait, je commençais à avoir peur de

perdre ce stupide pari.

Holt lui jette un regard noir.

— Toi aussi, tu as parié sur nous ?

— Évidemment. Je n'ai jamais gagné de l'argent aussi facilement. C'était tellement évident.

Surtout quand Cassie a accepté d'aller s'occuper de toi quand tu étais malade.

— Elissa ! Tu m'as envoyée chez ton frère pour gagner ton pari ?

— Non, je t'ai demandé d'aller le voir parce que j'étais inquiète et aussi parce que vous vous comportiez comme deux imbéciles.

Elle baisse la voix avant d'ajouter :

— Qu'au passage je gagne cent dollars qui m'ont permis d'acheter un nouveau sac est juste un bonus.

— Bordel ! gronde Holt. Pourquoi est-ce que tout le monde dans cette famille me croit incapable de prendre des décisions tout seul en ce qui concerne ma vie amoureuse ?

— Parce que ta vie amoureuse est réduite à néant depuis quatre ans, rétorque Elissa. Tu es comme un petit garçon qui ne veut pas retourner à la piscine parce qu'il a bu la tasse. Par bonheur, tu t'es enfin décidé avec Cassie. Si ça n'avait pas été le cas, je crois que je t'aurais acheté une demi-douzaine de chats et on n'en aurait plus parlé.

— Elissa, dégage de ma chambre.

— Non, Cassie est aussi mon amie. Tu dois apprendre à partager.

— Je ne veux pas la partager. Va-t'en.

— Si tu veux que je m'en aille, il va falloir que tu me vires.

— Avec plaisir.

Il se lève, la prend dans ses bras, la soulève, la dépose dans le couloir et lui claque la porte au nez.

— Tu es un gros naze, crie-t-elle depuis l'autre côté.

Holt entrouvre la porte.

— Au fait, je n'ai pas dit à Papa et Maman que je sortais avec Cassie, alors si tu pouvais fermer ta grande bouche, ce serait parfait. Merci.

Elle glisse son pied dans l'entrebâillement avant qu'il referme.

— Dans ce cas, tu as plutôt intérêt à être gentil, parce que sinon tu peux compter sur moi pour que tout le voisinage soit au courant.

— Je n'aime pas être gentil, rétorque-t-il.

— Et moi, je n'aime pas être discrète.

Ethan rouvre la porte en grand et retourne s'asseoir sur son lit en faisant semblant de boudier.

Elissa me prend dans ses bras.

— Cassie, je suis super contente que tu sois là. Au moins, j'ai une autre personne que le gros lourdingue à qui parler.

— Va te faire voir, Elissa, grommelle Holt en feuilletant un vieux *Rolling Stone*.

— Tu as promis d'être gentil, lui rappelle sa sœur.

— Ah oui, pardon. Va te faire voir, s'il te plaît.

— C'est mieux, approuve-t-elle.

Je ris parce que derrière leur dispute immature, je sens toute leur affection et leur complicité.

J'aurais bien aimé, moi aussi, avoir un frère ou une sœur.

Nous discutons un moment de ce que nous allons faire le lendemain et de quels quartiers de New York ils vont me faire visiter. Sauf que Holt ne plaisantait pas en disant qu'il ne voulait pas me partager. Chaque fois qu'Elissa propose de m'emmener quelque part, il se raidit un peu. Sa jalousie est un peu agaçante, mais une part de moi la trouve très séduisante.

Elissa me surprend en train de le regarder défaire son sac et elle sourit. Moi, évidemment, je rougis. Quand il va déposer sa trousse de toilette dans la salle de bains, elle se penche vers moi.

— Tu en pines sacrément pour lui, hein ?

— Ne te moque pas de moi.

— Je ne me moque pas de toi, rit-elle. Je trouve ça cool, en fait. Je commençais à me demander s'il finirait par rencontrer une fille prête à le prendre avec toutes ses casseroles.

— Il n'est pas si terrible que ça.

— C'est parce que tu sais le prendre.

— Tu crois ? Parfois, je n'en suis pas si sûre.

Elle baisse encore un peu la voix.

— Si tu veux le comprendre encore mieux, demande-lui de te montrer ce qu'il y a dans le tiroir du

bas.

Elle désigne la commode du menton.

— Pourquoi ? Il y a des morceaux de corps humain ?

Elle se redresse au moment où Holt entre dans la chambre.

— On peut dire ça comme ça. Il a vu le tien, alors tu peux bien voir le sien, non ?

Holt lui jette un regard méfiant.

— De quoi vous parlez ?

— De rien du tout.

Elle l'embrasse sur la joue avant de quitter la chambre d'un pas dansant.

Il se tourne vers moi, les paupières plissées.

— Qu'est-ce qu'elle te disait ?

— Elle me suggérait de te demander de me montrer ce que tu caches dans le tiroir de ta commode. Si c'est des revues pornos, je suis parfaitement d'accord pour les feuilleter avec toi.

Mais il ne rit pas. Au contraire, il a l'air furieux.

— Putain, Elissa !

Je commence à me demander si ce n'est pas vraiment des morceaux de cadavre.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que c'est ?

— Ça ne te regarde pas. Ça ne regarde personne d'autre que moi.

Il sort avec brusquerie ses vêtements de son sac.

— Ethan ?

— Laisse tomber, d'accord ?

— Tu ne vas pas me le dire ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est privé. Ce n'est pas parce qu'on sort ensemble que tu dois tout savoir sur moi.

— Je pensais que si, justement. Est-ce qu'on n'est pas censés se montrer à l'un et à l'autre ce que l'on

a de plus laid pour être sûrs de s'aimer tels que l'on est vraiment ?

Je passe ma main sous son tee-shirt.

— Taylor...

Je caresse doucement les muscles de son ventre.

— C'est vrai, à moins que tu n'aies assassiné quelqu'un et que tu ne l'aies enterré dans ton jardin, il n'y a rien que je pourrais apprendre qui remettrait en cause l'amour que je te porte. Tu le sais, hein ?

Il respire de plus en plus bruyamment. Je remonte mes doigts sur sa taille, ses côtes, ses omoplates. Il ferme les paupières.

— Taylor, qu'est-ce que tu fais ?

— J'essaie de te convaincre.

Mes ongles descendent le long de son dos.

— Ethan, s'il te plaît, dis-moi ce qu'il y a dans le tiroir.

Il exhale bruyamment. Je sens qu'il est sur le point de céder.

— Si tu me le dis, je t'embrasserai très longtemps.

— Coup bas.

— Oui, tu auras aussi droit à ça, si tu veux.

— Si je te le dis, tu dois me promettre de ne pas te moquer de moi.

— Je ne me moque jamais de...

Je m'interromps. Évidemment, c'est complètement faux.

— D'accord, je promets.

— Et tu devras aussi m'embrasser très longtemps.

— Pas de souci. Et pour le coup bas ?

— Ne me tente pas, ma mère est juste en dessous.

Il soupire et se dirige vers la commode.

— N'oublie pas, interdiction de te moquer.

— Promis, juré.

Il sort son trousseau de sa poche et glisse une petite clé en cuivre dans la serrure.

— Je n'arrive pas à croire que tu réussisses à me faire faire ça, marmonne-t-il.

Je m'approche. Le tiroir est plein de carnets recouverts de tissu.

— Bon, eh bien voilà.

Il attend une réaction de ma part.

— Je suis désolée, Holt. Je ne comprends pas.

Il soupire.

— Tu te souviens la fois où, comme un gros con, j'ai lu ton journal intime ? Je t'ai critiquée pour l'avoir laissé sur ton lit, là où n'importe qui pouvait tomber dessus. C'est parce que j'ai trop la trouille que quelqu'un tombe là-dessus. Que *tu* tombes là-dessus.

Soudain, je comprends.

— Ce sont des...

Il ramasse un des carnets.

— Oui.

Il l'ouvre et me montre la première page. *Propriété d'Ethan Holt. Interdiction de lire sous peine de mort.*

— Tu tiens un journal intime ?

Il le laisse retomber et referme le tiroir à clé.

— Ce sont des carnets, Taylor, pas des journaux intimes.

— C'est quoi, la différence ?

— Les garçons ne tiennent pas de journaux intimes. Ils écrivent dans des carnets.

— Oui, c'est ce que je vois.

— Taylor ! Tu avais promis de ne pas te moquer.

Je lève les mains en signe de reddition.

— C'est vrai. Désolé.

Nous restons silencieux un moment avant que je demande :

— Et tu parles de quoi, dans tes carnets ?

— Du même genre de truc que tu notes dans ton journal, j’imagine.

— Ah non ? Toi aussi, tu es une vierge sexuellement frustrée et obsédée par le pénis d’un comédien qu’elle connaît ?

Il hausse les épaules.

— Désolée, désolée, désolée, mais tu as été tellement méchant avec moi après avoir lu mon journal. J’ai quand même le droit de m’amuser un peu.

— Un tout petit peu, alors, grogne-t-il.

— Est-ce que tu parles de moi dans ton journal ?

Ses joues deviennent toutes roses et il plonge les mains dans ses poches.

— Ça se peut. Pas dans ceux-là, mais dans ceux qui sont de Westchester.

— Tu me laisseras lire quelques lignes ? Ce ne serait que justice.

— Pas dans cette vie. Ni dans la suivante, d’ailleurs.

Il contemple le sol et je me sens coupable de le mettre mal à l’aise. Cette révélation est importante pour lui et je ne devrais pas la prendre à la légère.

Je lui caresse le visage avant de me dresser sur la pointe des pieds pour l’embrasser.

— Merci de t’être confié à moi. J’en suis très touchée.

Il détourne le regard.

— Ouais.

Je l’embrasse longuement et, après un moment d’hésitation, il me rend mon baiser. Il m’enlace

dans ses bras musclés, pose ses mains sur mes fesses. C’est un toussotement qui interrompt notre étreinte passionnée. Nous nous tournons vers la porte. Maggie est dans l’encadrement et s’efforce de ne pas sourire.

— Le dîner est prêt, annonce-t-elle.

Elle disparaît.

Les mains de Holt sont toujours sur mes fesses.

— Bon, ben, on dirait qu’on n’est plus obligés d’annoncer à ma mère qu’on sort ensemble.

J’acquiesce.

— Oui, je crois que ce n’est plus la peine.

Quand nous entrons dans la salle à manger, Maggie et Elissa sont déjà à table. Tribble garde une chaise – sans doute celle de Nathan. J’ai presque l’impression qu’elle me défie du regard. Maggie m’indique la dernière place libre.

— Asseyez-vous, Cassie. Je ne sais pas vous, mais je suis affamée.

Tribble grogne en me voyant à côté de Holt. Ce dernier la tance à voix basse. Quand sa mère lui passe le plat de pâtes, il s’éclaircit la gorge :

— Euh... Maman, je voulais te le dire plus tôt pour Cassie et moi, mais... euh...

— Il n’y a aucun problème, mon chéri, lui assure-t-elle en me tendant la salade. Je le savais déjà.

Holt jette un coup d’œil accusateur à sa sœur.

— Eh ! Je n’ai rien dit ! proteste-t-elle.

— Alors, comment elle le savait ?

— Mon cœur, sourit Maggie, une mère sent ces choses-là. Il a tout de suite été évident pour moi que tu avais des sentiments pour Cassie et je suis heureuse que vous les ayez concrétisés.

Holt n’a pas l’air convaincu.

— Bon, d’accord, finit-elle par avouer. Jack Avery m’a appelée tout à l’heure pour m’annoncer que j’avais gagné mon pari.

— Quoi ?

Maggie agite les mains, un peu gênée.

— Oui, mon chéri, quand Elissa m’a dit que les paris étaient lancés, j’ai voulu participer. Après vous avoir vus dans *Roméo et Juliette*, je ne prenais pas beaucoup de risque.

— Maman !

— Ne sois pas en colère, mon cœur. J’avais vraiment besoin d’une nouvelle paire de chaussures.

Holt n’en croit pas ses oreilles. Quant à moi, je ne peux plus retenir mon fou rire. Trois paires d’yeux se braquent sur moi. Quatre, en comptant le chien.

— Je suis désolée, mais c’est vraiment trop drôle.

Maggie et Elissa se joignent à moi.

— Pourquoi toutes les femmes de ma vie ont-elles décidé de me torturer ?

Je l’embrasse sur la joue et parviens à lui arracher un sourire.

Le repas passe vite et je suis émerveillée par le festin que Maggie nous a préparé. J'ai le ventre tellement plein que je ne peux presque plus bouger. Mon estomac est entre l'enfer et le paradis, et je maudis ma mère d'avoir été si mauvaise cuisinière et d'avoir élevé le petit pois au rang de nourriture sacrée tout en traitant comme un poison tous les aliments qui donnent du goût tels que le beurre, l'huile ou le sel.

Au cours du dessert, Maggie me pose des questions sur moi et ma famille. Ce genre d'interrogatoire me rend généralement nerveuse, mais à aucun moment je n'ai l'impression qu'elle se montre d'une curiosité malsaine. Elle s'intéresse à moi parce que je suis la petite amie de son fils.

Je la surprends une ou deux fois à nous observer quand nous discutons ensemble et je retrouve dans ses prunelles l'éclair d'optimisme de ma mère chaque fois qu'elle essayait de me convertir au végétarisme. J'espère que notre relation sera plus longue et plus plaisante que celle que j'ai eue avec le boulgour et les steaks de soja.

De mon côté, j'adore regarder Holt avec sa mère et sa sœur. Elissa et lui ne cessent de s'envoyer des piques, toujours sans méchanceté, et il ne s'adresse jamais à sa mère sans énormément d'amour et de respect.

On dit qu'on peut savoir comment un homme vous traitera à la manière dont il se comporte avec sa mère. Si c'est vrai, je peux m'attendre à être considérée comme une reine.

20

Désespoir

Quatre jours plus tard, nous retournons à Westchester. Holt a à peine refermé la porte de mon appartement que je me jette sur lui. Surpris, il lâche les sacs.

— Cassie, doucement.

— Non, je n'en peux plus d'aller doucement.

Je le pousse vers le canapé.

— Ça fait quatre jours, Ethan, quatre interminables journées de câlins, d'étreintes interrompues et d'histoires de famille. Maintenant, tais-toi et embrasse-moi.

Je ne sais pas ce qu'il s'apprêtait à me répondre, parce que je pose ma bouche sur la sienne. Je m'installe à califourchon sur lui et je lui caresse les cheveux.

C'est bon. Si bon. J'ai du mal à croire que ça puisse l'être autant, juste de l'embrasser.

Je sais que je ne me contrôle plus, mais c'est entièrement sa faute. J'ai passé un très bon week-end malgré la tension qui régnait en présence de son père. Mais dormir aussi près de lui sans pouvoir en profiter était une véritable torture. Entre les balades avec Elissa et les repas avec ses parents, on

n'avait presque pas de temps en tête à tête. Et quand on se retrouvait ensemble, il arrêta toujours avant qu'on n'en arrive aux choses sérieuses. J'avais l'impression d'être en présence d'un énorme buffet et de ne pouvoir goûter que les amuse-gueules. S'il ne me donne pas tout de suite ce dont j'ai besoin, je ne vais pas pouvoir empêcher une révolte de mes parties intimes. Je suis plus sous pression qu'une cocotte-minute sur le point d'exploser.

— Enlève ton tee-shirt.

J'embrasse son visage, puis descends vers son cou en le mordillant un peu parce que je sais que ça le rend fou.

— Attends, Cassie... oh... bon sang...

Je plante mes dents dans son épaule et j'aspire. Il remonte les hanches si brusquement qu'il manque de me faire tomber de ses genoux.

— Cassie !

— Ton tee-shirt !

Sans attendre qu'il obéisse, je le lui ôte, moi-même. Ses cheveux sont dressés sur sa tête comme si je venais de l'électrocuter. Je suis tellement électrique que ce ne serait même pas étonnant.

Je jette son tee-shirt qui atterrit sur la lampe. Elle vacille et tombe dans un fracas de porcelaine brisée.

Il tourne la tête.

— Tu as assassiné ta lampe.

Je remue lentement les hanches.

— Tais-toi. On se fiche de la lampe. Je veux que tu te déshabilles.

Je défais les boutons de ma chemise. Il proteste, mais je ne l'écoute pas. Je la jette sur les débris.

En soutien-gorge, je presse ma poitrine contre son torse. J'ai envie de le lécher de la tête aux pieds. Je commence par son cou et me régale de la douceur salée de sa peau. Je me frotte contre lui.

Son sexe est dur. Juste comme il faut. J'ai envie d'y goûter aussi.

Cette seule idée m'embrase un peu plus.

— Ton pantalon.

C'est un ordre donné d'une voix rauque et désespérée.

— Quoi ?

Il me caresse divinement les seins.

Oh...

J'arrive à peine à parler...

— Holt, je t'en supplie, enlève ton pantalon !

Mais il ne va pas assez vite, alors je prends les choses en main. Je m'attaque à sa ceinture, mais je n'arrive pas à trouver le point d'accroche de sa boucle plate. Je tire dessus comme une folle.

— Zut...

— Cassie...

Je gémis.

— Je n'y arrive pas. Aide-moi.

J'ai l'impression d'être dans un film catastrophe et que le décompte avant l'explosion de la bombe a commencé. Soit j'ai un orgasme, soit le monde sera détruit.

Enfin, la ceinture cède et je déboutonne frénétiquement son jean.

— J'ai envie de toi.

Ce sont les mots que je prononce en passant ma main dans son caleçon.

Oh oui. C'est ça que je veux.

— Ooooooh, Cassie !

Son regard devient fixe alors que je serre son sexe dans ma main.

— Ethan, s'il te plaît.

Je suis tellement suppliante que j'en ai presque honte.

— Ruby ne rentre pas avant demain. On a tout l'appartement rien que pour nous. S'il te plaît.

L'expression de son visage m'informe que je ne vais pas aimer ce qu'il a à dire. Je l'embrasse pour le faire taire et le caresse doucement. Il gronde en me triturant les cuisses. Je me lève pour enlever mon jean, mais il est tellement moulant que je n'arrive pas à le faire passer au niveau des pieds. Je tire, je titube et je tombe en avant, la tête la première. J'atterris sur quelque chose de mou

— Aaaaah, crie Holt.

— Désolée, je suis désolée.

Il se plie en deux sur le canapé. Je voudrais l'aider, mais je suis toujours empêtrée dans mon fute.

— Punaise de punaise.

Le visage enfoui dans un coussin, Holt articule :

— Taylor, si tu veux jouer la grosse dure qui détruit les couilles de son mec, il va falloir que tu apprennes quelques vrais gros mots.

Assise sur le tapis, je parviens enfin à me débarrasser de mon pantalon et je m'agenouille devant lui.

— Je suis désolée. Ça va ?

— Eh bien, disons que je ne risque pas d'éjaculer là, tout de suite...

Je passe mes doigts dans ses cheveux.

— Je suis désolée.

— Arrête de répéter ça. Ça ne sert à rien.

— Je ne sais pas quoi faire d'autre.

Il pose les yeux sur mon jean en tas par terre.

— Tu es la seule personne de ma connaissance capable de transformer le déshabillage en sport extrême. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je... j'avais envie de toi.

— Moi aussi, j'ai envie de toi. Ça ne veut pas dire qu'on est obligés de coucher ensemble sur-le-champ, sans prendre notre temps. On n'a même pas passé la troisième étape.

— Bien sûr que si.

— Oh, non. Je me le rappellerais si tu m'avais pris dans ta bouche ou si je t'avais fait un cuni.

— Quoi ? C'est ça, la troisième étape ? Je croyais que c'était la quatrième.

— La quatrième, c'est la pénétration, Taylor. Combien d'étapes crois-tu qu'il y ait ?

Je ne sais pas, mais je suis sûre que je veux qu'il me les apprenne toutes.

Je me penche pour l'embrasser, mais il me retient.

— Attends, qu'est-ce qui t'arrive, au juste ?

— Je suis désolée, je...

Je m'assieds sur mes talons, en même temps frustrée et très gênée de mon comportement.

— Tu me rends folle. J'ai envie de te faire des tas de trucs, mais tu nous arrêtes chaque fois et...

Mes paupières me brûlent. Je n'arrive plus à faire semblant de ne rien ressentir quand il me repousse de cette façon.

— Viens là.

Il m'attire sur le canapé et je m'allonge près de lui. Il me caresse tendrement la joue.

— C'est seulement que j'ai l'impression d'en avoir plus envie que toi, lui dis-je. Tu comprends ?

Il me considère comme si je l'avais accusé d'aimer les comédies romantiques.

— Comment peux-tu croire que je ne meurs pas d'envie de coucher avec toi ? s'exclame-t-il.

Il passe sa main sur ma taille, puis sur ma hanche et ma cuisse nues.

— Comment peux-tu t'imaginer une seconde que... eh, qu'est-ce que tu portes ?

Ma culotte et mon soutien-gorge ne sont pas assortis, mais ça ne semble pas le déranger. Il passe le doigt sous mon shorty en dentelle. Jusqu'à présent, quand il touchait mon sexe, c'était toujours par-dessus le tissu ; il n'est jamais allé aussi loin. Mon cœur se met à battre à cent à l'heure.

— Tu aimes ?

Il continue de me caresser doucement.

— C'est toi que j'aime, Cassie. Ta culotte, c'est juste un plus. Si tu savais, si tu avais la moindre idée de...

Son regard est sombre. Il se mord la lèvre.

— ... Cassie, j'ai tout le temps envie de toi. J'ai beaucoup trop envie de toi.

Il pose ses lèvres sur les miennes tout en continuant de faire courir ses doigts sur ma hanche, en venant effleurer la frontière de dentelle, puis en redescendant jusqu'à la chair tendre derrière mon genou.

— Je dois faire très attention avec toi, murmure-t-il en m'embrassant le cou. Je ne veux pas tout gâcher...

— Tu ne gâcheras pas tout.

Je prends son visage dans mes mains pour l'obliger à me regarder.

— Tu ne gâcheras rien. Il ne peut rien nous arriver.

Il passe ses doigts sur mon ventre et remonte vers mes seins. Il m'embrasse juste sous l'oreille avant de se diriger vers ma poitrine et de lécher le bord de mon soutien-gorge. Alors que je me dis que je ne peux pas être plus excitée, il descend ses mains plus bas, et plus bas encore. Il y est. Il me touche doucement par-dessus ma culotte, puis il appuie plus fort. Il prend le contrôle de mon plaisir comme

s'il possédait un manuel d'instruction d'une précision diabolique.

Comment est-ce possible ? Comment peut-il exactement savoir comment faire réagir mon corps alors que j'apprends encore moi-même à le connaître ?

En moins de soixante secondes, il m'a amenée plus près de l'orgasme que moi en dix minutes.

Je me frotte contre sa main, inconsciemment à la recherche de cette sensation extraordinaire qui me fait chaque fois voir des étoiles.

— Ton regard quand je te donne du plaisir, me chuchote-t-il, il est à moi, il m'appartient. Cette façon qu'ont tes lèvres de s'entrouvrir, tes paupières de trembler. Tout ça est à moi.

Il met sa main à l'intérieur de ma culotte. Ooooh... ses doigts... ses doigts parfaits et virtuoses.

Je ferme les yeux. Il caresse des parties de mon corps qu'il n'avait jamais touchées auparavant. Il gémit.

— Ton sexe est si doux et complètement épilé... c'est... tu vas me rendre fou.

— Ruby...

Je suis haletante et incohérente.

— Non, moi, c'est Ethan, mais si tu veux me raconter tes fantasmes lesbiens, là, maintenant, je n'y vois aucun inconvénient.

Ses doigts s'enfoncent un peu plus.

— Non... c'est Ruby, elle m'a obligée à me faire une épilation intégrale. Ça m'a fait super mal.

Il bouge sa main plus vite, me forçant à fermer les yeux.

— Ruby est mon héroïne, susurre-t-il. Je n'avais jamais touché un sexe aussi magique.

— Ooooooh, et moi, je n'avais jamais ressenti une sensation aussi magique.

C'est comme s'il me caressait et m'embrassait partout en même temps. Mon corps se tend et se détend, la chaleur dans mon ventre se transforme en spirale qui tourne dans un sens et dans l'autre.

Ooooooh... Ooooooh... Ooooooh...

Il murmure son approbation et chuchote des encouragements.

Oui...

OUIIIIII !

Alors que les derniers frissons de plaisir s'estompent, je me blottis contre lui, plus détendue que je ne l'ai jamais été de ma vie. Disparues, évanouies, les interminables journées de tension et de frustration sexuelles. Je suis si profondément satisfaite que je ne peux plus bouger. On dirait qu'au moins un de nous deux arrive à me faire jouir.

Holt remonte ma culotte. Je respire doucement, mais mon cœur ne veut toujours pas ralentir le rythme.

Quand je rouvre les paupières, son visage est au-dessus du mien et il me contemple avec une expression qui réveille une nouvelle fois mes sens. Pourtant, dès que nos regards se croisent, c'est comme si ses pupilles s'obscurcissaient. Je lui caresse le visage dans l'espoir de le garder avec moi.

— C'était... extraordinaire.

— C'est vrai ?

— Donc, ça, c'était, la deuxième étape ?

— C'est ça.

— La deuxième étape est trop bien.

— Est-ce que tu te sens moins... déchaînée, maintenant ?

— Oui, je me sens comme une limace sous valium.

Je pose la main sur son entrejambe. Son érection est plus dure que jamais.

— À mon tour de t'aider à te détendre, maintenant.

— Je suis détendu.

— Premièrement, tu n'es presque jamais détendu, et deuxièmement, cette partie de ton corps est manifestement très tendue. Je crois qu'elle aimerait un petit voyage jusqu'à la troisième étape. Voire la quatrième.

— Cassie...

Il s'écarte de moi et s'assied à l'autre bout du canapé.

— On ne va pas faire l'amour ce soir.

— Pourquoi ?

— Comment peux-tu être aussi blasée à l'idée de faire l'amour pour la première fois ?

— Je ne suis pas blasée, c'est juste que je ne trouve pas si important que ce soit la première fois.

— C'est exactement la définition de « blasé ».

Je soupire.

— Bon, d'accord, mais c'est juste que je sais que je suis prête. Et je sais que tu l'es aussi. Je ne comprends pas pourquoi tu recules toujours. Tu n'as pas envie d'être enfin soulagé ?

Il m'adresse un sourire sarcastique.

— Tu penses vraiment que, chaque fois que j'allais aux toilettes chez mes parents, c'était pour uriner ? Tu dois t'imaginer que j'ai la plus petite vessie du monde.

— Tu veux dire que tu...

— Oui, reconnaît-il, à peine gêné.

L'image de Holt en train de se masturber me fait monter le rouge aux joues.

— Dans la maison de tes parents ?

— J'ai grandi dans cette maison, je m'y masturbe depuis que j'ai atteint l'âge de la puberté. De toute façon, je n'avais pas le choix. C'était ça ou me balader tout le week-end avec une érection d'enfer. Et crois-moi, ça aurait été pire.

— Mais si je t'excite autant, pourquoi on n'est pas tout nus dans mon lit, là tout de suite ?

— Cassie. Tu es vierge. Ta première fois va être douloureuse, mais elle va aussi être un moment important de ta vie. Je ne veux pas gâcher ce moment.

— Comment pourrais-tu le gâcher ? Ce n'est pas comme si tu ne savais pas ce que tu fais. Vu ce que je ressens quand tu te sers juste de tes doigts, je suis certaine que quand tout ton corps sera impliqué, je vais mourir de plaisir.

— Je ne parle pas de sexe.

— Quoi ? Mais de quoi alors ?

Il observe ses mains.

— Si on le fait et que tu finis par t'apercevoir que je ne suis pas le petit ami qu'il te faut et que tu finis par me détester, ta première fois ne pourra plus être un bon souvenir.

— Comment peux-tu penser ça ?

— Parce que c'est ce qui m'est arrivé.

Il fait nerveusement craquer ses jointures.

Il me faut un moment avant de comprendre.

— Oh ! Vanessa ! C'était ta première fois ?

— Oui.

Nous restons silencieux un moment et je me sens mal à l'aise d'avoir pensé qu'il ne me désirait pas. Il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'il puisse seulement vouloir me protéger d'éventuels regrets.

— Je ne veux pas que tu commettes la même erreur que moi, murmure-t-il.

— Je comprends.

— C'est vrai ?

— Oui, je pense que... c'est très gentil de ta part.

Il fronce les sourcils.

— Ne me dis pas que je suis gentil. Tu peux me qualifier de sexy, de génial, de bien monté, mais pas de gentil. Un chaton est gentil et je ne suis pas un chaton.

Je réprime un rire.

— D'accord, alors tu es un bad boy, sexy, génial et bien monté. Ça te va ?

— C'est mieux.

Je lui donne un petit coup de pied et il m'attrape la cheville avant de la porter à sa bouche.

Ooooh, c'est bon, ça aussi.

— Donc, reprend-il en m'embrassant le mollet, je veux que tu comprennes que j'ai pas mal de

problème, mais pas celui de ne pas te désirer. Me contrôler en ta présence, en revanche... ça, c'est un vrai souci. Tu m'excites tout le temps tellement. Je crains de ne pas tenir très longtemps quand on finira par atteindre cette fameuse quatrième étape.

Je monte sur ses genoux, une jambe de chaque côté de ses hanches.

— Donc, on va y aller, à cette quatrième étape ?

Il me caresse doucement la cuisse.

— Peut-être. Si, après être sortie avec moi un moment, tu n'as pas envie de m'assassiner.

— Je crois que je ne prends pas beaucoup de risques en disant que, même si j'ai envie de te tuer, j'aurai quand même envie de toi. Tu es sûr que tu ne veux pas qu'on le fasse ce soir ? Ruby a des dizaines de capotes dans sa chambre. On peut lui en prendre une. Ou même quatre.

Il rit et je l'embrasse dans le cou. Je sais combien il aime quand je le mordille ou que je lui fais un suçon. Je vais lui faire oublier les nobles raisons pour lesquelles il ne veut pas coucher avec moi.

Plus je m'occupe de lui, plus mon envie augmente. Il se trompe en pensant que je pourrais un jour

regretter d'avoir fait l'amour avec lui. Ce que je vais regretter à coup sûr, en revanche, c'est s'il part ce soir sans que nous l'ayons fait.

Je l'embrasse avec passion dans l'espoir de venir à bout de ses dernières réticences.

Son torse est brûlant. Je l'excite avec mes doigts, ma langue, ma bouche. Je lève les yeux ; il me regarde. Je poursuis vers ses abdos et il renverse la tête en arrière. Je murmure contre sa peau, je lui dis qu'il est beau, que j'ai envie de lui, besoin de lui. Je sais qu'il ne me croit pas vraiment, mais j'ai bien l'intention de le convaincre. Quand je retourne à sa bouche, il m'embrasse si profondément, si avidement que, pendant un moment, je ne sais plus où je suis.

Mais alors que je m'attaque à sa braguette, il m'arrête une nouvelle fois.

— Je pensais que nous étions d'accord pour ne pas faire l'amour ce soir.

— Non, tu as dit que nous devions attendre. Je n'ai jamais donné mon accord.

— Tu as dit que tu comprenais, que tu trouvais ça gentil.

— Je comprends ton inquiétude, c'est vrai, mais je pense qu'elle n'a pas lieu d'être.

Je passe la main sur son torse, provoquant un frisson.

— Si tu veux vraiment que nous en restions là pour ce soir, alors d'accord. Tu n'as qu'à me demander d'arrêter.

Je lèche la peau de son cou.

— Je ferai ce que tu veux.

Il empoigne mes hanches qui remuent d'avant en arrière. Mais il ne dit rien.

— Tu veux que j'arrête, Ethan ?

Ma langue passe sur sa clavicule, ses pectoraux, son téton. Il ferme les paupières.

— Ou est-ce que tu veux que je continue ?

Quand il rouvre les yeux, ses pupilles étincellent. Il serre une mèche de mes cheveux dans son poing.

— Tu ne me crois pas capable d'arrêter, n'est-ce pas ?

— Si, je pense que tu en es capable, mais j'espère que tu ne le feras pas.

Il me fixe quelques secondes avant de m'attirer à lui pour m'embrasser presque violemment.

Ses lèvres, sa langue.

Il a le goût du désir et du sexe. Il essaie de résister, mais je connais ses zones érogènes aussi bien qu'il connaît les miennes. Après quelques minutes d'agaceries, je sens l'animal en lui prendre le

pouvoir. Ses mains sont partout sur mon corps. Il tire les bretelles de mon soutien-gorge, soulève l'élastique de ma culotte. Il est à point et, cette fois, je m'écarte. J'ôte lentement mon soutif. Soudain, le Holt prudent et réfléchi cesse d'exister. Il gronde, grogne, gémit. Il se lève et me prend dans ses bras, se colle contre moi, me caresse, m'embrasse, tout en bouche et en mains.

Il m'entraîne vers la chambre en s'arrêtant contre les murs et les portes pendant que je m'accroche à ses cheveux, que j'enfonce mes dents dans son épaule. Il me porte d'une main et se déshabille de l'autre.

Nous sommes affamés, nos mains palpent, sondent, interrogent, auscultent. Chaque vêtement qui tombe sur le parquet est une victoire. Chacun de ses gémissements devient mon hymne. Je le sens comme je ne l'ai jamais senti et mon appétit ne cesse de croître.

Nous sommes enfin nus sur le lit, peau contre peau. Je me reflète dans ses yeux.

— Cassie...

— Dis-le, dis que tu as envie de moi.

— Tu le sais, mais...

— Alors fais-moi l'amour.

— Tu mérites...

— C'est toi que je mérite. Arrête de réfléchir et fais-moi l'amour. Tu veux que ma première fois soit magique, alors deviens magicien. Je veux que tu sois ma première fois. Tu ne comprends donc pas ? C'est la plus belle chose que tu pourrais m'offrir. S'il te plaît.

Il ferme les yeux. Il est tellement tendu que je le pense incapable du moindre mouvement. Je le pousse sur le dos et je monte sur lui. Mes cheveux balaient sa poitrine.

— Arrête de réfléchir, je lui répète d'une voix douce.

Je me penche vers sa poitrine en tenant mes cheveux pour qu'il puisse me regarder.

— Cette nuit, plus rien n'existe que nous deux. Plus de peur, plus de culpabilité. Juste nous deux.

Ma bouche baise son ventre chaud, ses poils, ses muscles tressaillent sous mes lèvres.

— C'est difficile pour moi de débrancher mon cerveau, murmure-t-il.

— Laisse-moi t'aider.

J'arrive à son sexe dressé que je prends entre mes doigts. Puis j'y passe ma langue et ma bouche.

Il émet un grondement rauque qui vibre dans son corps.

C'est bon. Je sens chacune de mes caresses l'emmener un peu plus haut.

Je lève les yeux, il me contemple fasciné. Il est entièrement là, avec moi. Il semble si fort et si vulnérable en même temps.

— Cassie...

Il me caresse le visage, plein de respect et d'admiration. Ma bouche sur son sexe lui parle.

Quand il jure à mi-voix, je sais qu'il est sur le point de venir. Avant d'éjaculer, il m'attire à lui et me fait rouler sur le dos. Il embrasse des parties de mon corps qu'il n'avait jamais vues. Il est émerveillé. J'ai l'impression d'être la plus belle femme du monde.

Ses doigts pincent doucement mes tétons, sa bouche les rejoint.

Oui.

Chaque parcelle de mon corps est explorée. Touchée, embrassée, sucée, titillée. Il vénère ma peau. Il est à moi, entièrement, et il repousse de plus en plus loin les limites du plaisir.

Je voudrais lui demander si c'est normal. Si toutes les filles avec qui il a couché ont ressenti ce que je ressens avec une telle force. Mais je décide que non, ce moment est à nous et rien qu'à nous.

Nous l'inventons au fur et à mesure. Cette étrange alchimie est unique.

Sa main entre mes cuisses. Ses doigts dans mon sexe. Il tourne doucement. Je m'accroche à lui, murmure son nom. Encore et encore et encore.

Il me caresse jusqu'à ce que je jouisse, fort, et je crie de plaisir avant d'être agitée de spasmes.

J'enfonce mes ongles dans ses épaules. Il m'embrasse le front. Il est aussi haletant que moi. Quand je reviens à moi et que j'ouvre les yeux, il est transporté, subjugué, comme s'il n'arrivait pas à croire à ce qu'il venait de vivre.

— Je ne me laisserai jamais de te voir jouir. C'est incroyable que ton orgasme me procure autant de plaisir.

Il retombe sur le dos. Je me colle contre sa poitrine, l'oreille sur son cœur qui bat si fort. Et encore plus fort quand je reprends son sexe dans ma main.

— Ooooooh, Cassie !

La peau douce de sa verge me donne envie de plus. Comme si elle avait la forme exacte de mon

désir. Je me demande si je verrai un jour un spectacle plus magnifique que celui d'Ethan en proie aux affres du plaisir.

— Tu es tellement beau.

Il ouvre les yeux et, pendant un moment, s'autorise à me croire.

Je l'embrasse et sa réponse est immédiate. Je n'ai jamais eu plus envie de quelque chose que de lui en moi. Il le sent et il en a envie aussi. Il tend la main vers son jean, en sort son portefeuille et l'ouvre pour prendre un préservatif.

C'est la première fois que je vois un homme mettre une capote. Je ne l'avais jamais imaginé comme un acte sensuel, mais cela m'excite incroyablement. Ses gestes assurés font naître un frisson le long de ma colonne vertébrale.

Nous allons faire l'amour.

Enfin.

Je vais perdre ma virginité.

Pour la première fois de ma vie, je vais sentir quelqu'un, Ethan, à l'intérieur de moi.

Je me sens soudain terriblement nerveuse. Je me suis répété pendant tellement longtemps que ma virginité ne représentait rien d'autre pour moi qu'un fardeau... Pourtant, alors qu'Ethan s'allonge sur moi, entre mes cuisses, la réalité de ce qui est sur le point de m'arriver me submerge.

Je me raidis. Il est là où je l'attends depuis des mois.

Il s'arrête.

— Ça ne va pas ?

Je secoue la tête.

— Si, si, tout va bien.

— On peut s'arrêter. On devrait s'arrêter.

— Non, s'il te plaît. C'est juste que... c'est un moment important pour moi. Je ne pensais pas que ce le serait, mais en fait si. Après, rien ne sera plus pareil.

Son visage s'assombrit.

— Je vais te faire mal.

— Je sais, mais il faut en passer par là.

Il ne répond pas, plein de regrets, déjà. Je lui souris.

— Quand on en arrivera à ce moment, ne t'arrête surtout pas, d'accord ? Je préfère que ça aille vite.

Je sens sa peur.

— Cassie...

Je l'enlace et le serre contre moi. Il m'embrasse, mais ses gémissements sont étranges, comme s'il voulait tout stopper et qu'il n'y arrivait pas. Je murmure à son oreille :

— Ça va aller, ça va aller.

Son sexe est dur contre le mien. Je l'embrasse encore.

— Ethan ?

— Oui ?

— Je suis tellement heureuse que ce soit toi.

Il acquiesce et, quand il m'embrasse, je le sens entrer en moi. Je retiens mon souffle. C'est tellement différent de ses doigts. Il me pénètre un peu plus. À peine.

— Ça va ? me souffle-t-il.

— Ça va. Ne t'arrête pas.

Il avance encore et c'est comme une brûlure. Je ferme les yeux et il s'immobilise.

— Non, continue, s'il te plaît.

— Regarde-moi.

J'obéis.

— Regarde-moi tout le temps, s'il te plaît. Ne pense pas à la douleur. Reste avec moi, juste avec moi.

Il continue jusqu'à ce qu'il ne puisse pas aller plus loin. Je gémiss de frustration, il se recule et pousse de nouveau en avant, plus fort et, cette fois, ça fait vraiment mal. Je gémiss et il essaie de me distraire avec sa bouche.

— C'est bon d'être en toi, me chuchote-t-il. Je savais que ce serait extraordinaire, mais... c'est encore mieux que ça.

Il pousse encore et je pousse un petit cri.

Il s'arrête, mais je remue les hanches.

J'ai mal et, pendant quelques secondes, j'ai peur qu'il ne puisse pas entrer entièrement.

Il se trémousse légèrement sur le côté et gagne un peu de terrain. Il est concentré. Il n'arrête de m'embrasser que pour me demander si ça va.

— Je suis désolé de te faire mal. Je voudrais ne jamais te faire de mal. Jamais.

Je serre les dents. Une nouvelle poussée. Encore une. Je respire profondément, puis ses hanches

touchent les miennes.

Il est en moi.

Entièrement.

Nos corps liés par nos sexes.

Enfin.

Je le regarde, surprise. La douleur a été remplacée par un élanement. Je lis dans ses yeux un mélange de choc, de joie, de désir, d'amour, de regret et d'euphorie. Il est comme un livre ouvert. Il ne cache ni ne dissimule plus rien.

Il n'y a plus que nous. Unis par tellement plus que nos corps.

C'est la sensation la plus extraordinaire que j'aie jamais éprouvée. J'arrive à peine à respirer. Je l'ai désiré pendant des mois et je comprends maintenant ses hésitations et ses reculades. Ce sentiment est trop puissant pour ne pas être effrayant. Tant qu'on n'a pas entrevu le paradis, on ne sait pas qu'il nous manquait.

Nous y sommes, à présent. Tous les deux, ensemble. Ébloui, il ne peut plus détourner les yeux.

Moi non plus.

— Cassie...

— Ça va. Je vais bien.

Il bouge dans moi, imperceptiblement.

— Je... je ne veux pas... je te sens tellement bien.

Il enfouit son visage dans mon cou et respire doucement. Je le tiens contre moi et savoure l'instant. Je lui caresse le dos, profite de tout ce qu'il me donne de lui.

Être avec lui est plus qu'exceptionnel. C'est essentiel. Je ne peux pas imaginer donner cette part de moi-même à un autre. Je prends une photo mentale pour ne jamais oublier ce moment irremplaçable.

Il se redresse sur les coudes et bouge d'avant en arrière, lentement. Son visage est concentré, comme s'il essayait de ne pas dévoiler le plaisir qu'il éprouve. Comme s'il s'en voulait de ressentir du plaisir alors que je souffre.

Il ne devrait pas s'inquiéter. La brûlure diminue peu à peu et, quelques minutes plus tard, j'arque le dos pour le sentir mieux.

Ses coups de hanches deviennent plus assurés.

— Tu es en moi, je murmure.

Il m’embrasse l’épaule et appuie son front contre le mien.

— Ce n’est que justice, toi, tu es en moi depuis que je te connais. Tu n’as pas trop mal ?

— Non. C’est bon.

— C’est bon ? gémit-il. C’est encore meilleur pour moi. Cassie, il n’y a pas de mots pour décrire ce que j’expérimente.

Il continue d’aller d’avant en arrière et nous ne pouvons plus parler, mais nos gémissements emplissent la pièce.

Il s’appuie sur ses mains et je ne sais pas s’il essaie de se retenir ou s’il jouit. Son visage irradie.

Chaque détail de son plaisir est inscrit dans ses yeux. Il me montre tout de lui. Sa peur existe toujours, mais je découvre aussi son courage, sa fragilité et sa sensibilité. Je voudrais lui dire combien ça me touche, mais je n’ai pas les mots. Je suis trop captivée pour tenter de les trouver. Et surtout, je ne veux pas détourner le regard au cas où tout cela m’échapperait. Mais je ne parviens plus à garder les yeux ouverts. Je les ferme et me perds dans les sensations pures. Doigts, peau, hanches, muscles, chaleur, tension à l’intérieur de moi. Je rouvre les paupières. Il me regarde, perdu.

— Cassie.

C’est comme s’il me suppliait. De quoi ? Je l’ignore. Quoi qu’il veuille, il peut le prendre. Je suis à lui, entièrement. Jamais je ne pourrai plus me donner à un autre.

Il a tatoué son nom sur chacune de mes extrémités nerveuses. Plaisir et douleur unis dans la perfection.

— Cassie... je... Oh, oh, oh !

Son visage se décompose. Il me pénètre de plus en plus vite, il me serre si fort contre lui que nos cœurs se confondent. La jouissance éclôt en moi comme une fleur de feu. Il émet un râle guttural, puis s’arrête et se laisse tomber sur moi.

J’aime son poids sur ma poitrine. Je ne peux pas bouger et je ne veux pas bouger. Nos respirations se mêlent. Je le sens encore à l’intérieur. Pour une raison qui m’échappe, des larmes me roulent sur les joues.

Je crois qu’une part de moi pensait que nous n’atteindrions pas cette étape. Qu’il ne voudrait jamais partager ce qu’il a de plus intime avec moi. Mais nous sommes là, nus, transpirants, haletants, et nous avons échangé cette part de nous-mêmes que personne d’autre ne connaît.

J’essaie de ravalier la vague d’émotions qui me submerge, mais je n’y arrive pas.

C’est donc à ça que ressemble l’amour ? Une gratitude bouleversante que l’on ressent pour l’autre ? La compréhension que nous sommes la plus belle chose que nous pouvons offrir à l’autre ?

— Merci.

J'aimerais que ma voix ne tremble pas. Il me serre contre lui et je sens de l'humidité sur mon épaule. J'essaie de voir son visage mais il est caché dans mon cou.

— Ethan ?

Il ne répond pas. Son cœur bat fort. Je lui caresse le dos. Il finit par se redresser et alors qu'il s'écarte à peine, je me sens soudain vide. Malgré moi, je resserre mes bras sur lui. Il m'embrasse et, cette fois, s'assied pour retirer son préservatif.

— Viens, me dit-il en me tendant la main. Allons nous laver.

Il remplit la baignoire et m'y laisse tremper un moment avant de me frotter le dos. J'ai mal, mais pas plus que quand je reprends le sport après une longue interruption.

Il ne parle pas, mais garde toujours une main sur moi.

Nous retournons nous coucher et je me blottis contre lui sous les draps. Le rythme de son cœur est étrange, comme s'il battait sur trois temps. Alors qu'il me caresse le bras, je me sens partir dans les bras de Morphée.

Je rêve de lui.

Il est devant moi et s'habille. Il enfle un à un ses vêtements et cache ce corps qu'il vient de m'offrir. En même temps disparaissent ses sentiments. Son courage, son amour.

Je pleure et je le supplie d'arrêter, mais il est déterminé.

Il a remis son armure.

Non. Tu n'en as plus besoin, maintenant.

Il dit quelque chose que je n'entends pas.

J'essaie de lire sur ses lèvres.

« Je t'aime » ? Non, ce n'est pas ça.

« Je suis désolé. Pardonne-moi. »

Il le dit et le répète.

Quand je me réveille. La panique me saisit.

Ce n'était pas un rêve.

21

Révélation

Aujourd'hui

New York

Journal intime de Cassandra Taylor

Cher journal,

Bonne nouvelle, Ethan veut qu'on se remette ensemble. Je suis de nouveau incroyablement heureuse et je sais que, maintenant, nous vivrons d'amour et d'eau fraîche jusqu'à la fin de nos jours.

Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, c'est de l'ironie.

J'ai cru qu'Ethan avait changé, mais je me suis trompée. Du moins, il n'a pas changé assez.

Si je pouvais remonter le temps et faire en sorte de ne pas tomber amoureuse de lui !

Mais c'est impossible. Mes sentiments pour lui étaient inévitables. Je savais dès le départ qu'il était compliqué et je me suis crue assez forte pour réparer ses fêlures.

À un moment, j'ai pensé y être parvenue, mais ce n'était qu'une illusion. Comme de la neige recouvrant de profondes crevasses et donnant l'impression que le sol est solide.

Holt et moi, ça n'a jamais été solide. Nous avons seulement navigué entre différents degrés de cafouillages. Toujours aux frontières de nos insécurités respectives.

À présent, il me demande d'emprunter de nouveau ce chemin glissant et instable. Il est tellement attentionné que je suis presque tentée de croire que je ne crains plus rien.

Le problème est que je n'oublierai jamais nos chutes et nos douleurs. Il aura beau me répéter qu'aujourd'hui tout est différent, je sais que c'est moi qui souffrirai le plus. Encore et encore.

Il a fallu qu'il me brise le cœur deux fois avant d'atteindre cette révélation qui lui aurait permis de changer. Tant mieux pour lui.

Et la mienne, quand arrivera-t-elle ?

Assise au bar, je sirote mon cocktail à la vodka. C'est mon troisième et je commence à perdre la notion de ce qui se passe autour de moi. À moins que ce ne soit l'inverse.

Un peu plus loin, les autres membres de la troupe discutent et rient. Ils fêtent les premières représentations qui auront lieu la semaine prochaine, la couturière, les affiches qui fleurissent.

Je devrais être avec eux, mais je ne suis pas d'humeur.

Marco me sourit en levant son verre. Il est heureux de ce qu'il a créé. Sur scène, Ethan et moi sommes parfaits. Il est rassuré.

Je lui rends son sourire et porte de nouveau le verre à mes lèvres.

Il ne se rend pas compte qu'il a mis toute sa confiance en quelqu'un que ses sentiments sont doucement en train d'étouffer.

Un rire puissant résonne. Je me tourne vers Ethan, qui parle avec de grands gestes.

Je termine mon verre et en commande un autre. Peut-être que quatre est mon chiffre porte-bonheur.

Un homme s'assied sur le tabouret voisin du mien. Il me sourit et commande un scotch. Il ressemble un peu à Ethan. Cheveux noirs, yeux clairs. Séduisant. Costume onéreux. Cravate desserrée, col déboutonné.

— Je vous proposerai bien un verre, lance-t-il, mais vous n'avez pas encore commencé le vôtre.

Je détourne le regard.

— Oui. Ça va. Je n'ai besoin de rien.

— Vous êtes seule ?

— Non, avec des amis.

Je sais que ce n'est pas ce qu'il voulait savoir, mais je lui désigne le groupe à l'autre bout du bar. Holt est en train d'imiter quelqu'un. Probablement Jack Nicholson.

— Ah ? Vous aviez besoin d'un peu de tranquillité ?

— On peut dire ça comme ça.

Une chaleur familière me caresse le dos. Je me tourne et, bien sûr, Ethan m'observe. Il s'est arrêté au beau milieu de son imitation. Il m'a à plusieurs reprises jeté des regards à la dérobée ce soir, mais cette fois, c'est différent.

Il paraît qu'il a changé, mais avant, il était si jaloux.

Je fais comme si de rien n'était.

L'inconnu se penche vers moi. Son haleine de whisky me fait penser à Holt.

— Vous êtes beaucoup trop belle pour être seule. Puis-je vous aider à quoi que ce soit ?

J'ai entendu différentes versions de cette entrée en matière au cours des années et il m'est arrivé de laisser ces hommes « m'aider ». Quand je faisais l'amour avec eux, c'était avec désespoir. Je les utilisais et les détestais de ne pas être Ethan. Je me détestais encore plus de les haïr à ce point.

Mais c'est lui que je haïssais le plus.

L'homme attend une réponse. Il espère que mon évident état de faiblesse lui permettra de tirer un coup. Par le passé, il aurait probablement eu raison.

— Je vais juste boire un verre, je vous remercie.

Je lui souris, consciente que Holt dissèque le moindre de mes mouvements.

Je touche le bras de l'homme. De son biceps à son coude. J'ai répondu non, mon geste dit :

« Pourquoi pas ? » Je n'ai pourtant aucune intention de céder, mais Ethan l'ignore et j'ai peut-être envie de lui faire du mal. À moins que je ne veuille tester sa prétendue sérénité toute neuve pour voir s'il a autant changé qu'il le prétend.

Je discute avec l'homme. Mon sourire se fait charmeur.

Ethan me fixe. Ça me procure un plaisir malsain.

Je me demande jusqu'où je vais devoir le pousser.

Un autre cocktail. La conversation se poursuit. La frustration d'Ethan fait vibrer l'air autour de moi. Je sais que ce que je fais est mal.

Violent.

Cruel.

Après mon cinquième cocktail, tout m'est égal. L'homme a passé son bras autour de mes épaules et me murmure à l'oreille. Il me dit que je suis belle et qu'il a envie de moi.

Je ris parce que je ne me sens pas belle. Je me sens laide et dégoûtante.

L'homme m'embrasse dans le cou. Je ne le repousse pas. Quand il recommence, Holt apparaît près de moi, le regard noir.

— Il est l'heure de rentrer, Cassie.

— Eh, attends une minute, mon pote. La dame et moi, on est en train de discuter.

Ethan retrousse pratiquement les babines.

— Ta discussion est terminée, mon pote. Enlève tes mains.

Ah, revoilà l'homme des cavernes.

Je suis soulagée. Il n'est finalement pas devenu parfait. Mes imperfections me semblent soudain moins difficiles à supporter.

L'inconnu pose son verre sur le comptoir.

— T'es qui pour me dire ce que je dois faire ?

Ethan avance la tête vers lui.

— Je suis le mec qui va t'enfoncer la tête dans le bar si t'enlèves pas tes sales pattes. Autre chose ?

L'homme a peur. Il retire sa main. Holt m'aide à descendre du tabouret. Je me sens un peu coupable d'avoir attiré l'inconnu dans ce piège, mais je me sens encore plus coupable d'avoir provoqué Ethan de la sorte. J'ose à peine le regarder pendant qu'il m'entraîne dehors.

Sur le trottoir, il me lâche le bras et je titube avant de m'avancer entre deux voitures garées pour hélér un taxi. Mon monde est sens dessus dessous et Holt est le seul à pouvoir le remettre à l'endroit.

Ça me rend furieuse.

— Cassie, qu'est-ce qui t'arrive, ce soir ?

Un taxi passe, j'agite la main. Je manque de tomber, il me rattrape.

— Cassie ! Tu veux bien arrêter ! Tu vas finir par te faire écraser !

Mes genoux se dérobent. Je m'accroche à sa chemise. Je sens la chaleur de son corps, ses bras autour de moi, ses lèvres sur mon front. Je respire son odeur.

— Reviens à l'intérieur.

— Il faut que je rentre chez moi.

— Je t'accompagne, alors.

— Non. Je ne peux pas faire ça.

— Quoi ?

— Ça.

Son visage est si près du mien. Sa bouche est si tentante. Je le repousse de toutes mes forces.

— Ça ! Toi !

Je suis en colère et amère, je suis morte de trouille. Holt cherche à peine à cacher sa colère.

— Tu préférerais que je sois un crétin en costard qui aurait juste envie de te sauter ? Tu me supporterais, dans ce cas ?

Mes jambes me trahissent une nouvelle fois. Il me serre plus fort contre lui. Mes pieds ne touchent plus terre et nous sommes face à face. Cette proximité me tue.

— Je te ramène chez toi.

Je secoue la tête. S'il reste avec moi une seconde de plus, je vais partir en morceaux, irrémédiablement. L'amertume et la colère sont les seuls sentiments qui me permettent de tenir. Sans eux, je ne suis plus rien qu'une coquille vide.

Un sanglot me secoue la poitrine. Il desserre son étreinte. Pose une main sur ma joue.

— Bordel, Cassie.

Il me serre dans ses bras, murmure à mon oreille.

— Ne pleure pas, je t'en supplie. Quoi qu'il arrive ce soir, tout ira bien, je te le promets.

Je ne le crois pas.

Sans me lâcher, il appelle un taxi. Il donne de l'argent au chauffeur en lui demandant de me raccompagner à ma porte si nécessaire. Puis il me regarde, malheureux et inquiet.

— Appelle-moi quand tu seras arrivée, d'accord ?

Je fixe mes genoux.

— Cassie, regarde-moi.

Ma tête est trop lourde. C'est trop difficile. Il me soulève le menton.

— Promets-moi de m'appeler en arrivant chez toi, sinon je monte avec toi dans le taxi.

Il attend que j'acquiesce pour me lâcher.

Il m'embrasse sur le front. Mon estomac se noue.

Pourquoi fait-il comme si tout était simple entre nous ?

Il disparaît, la portière claque. Quand je suis sûre qu'il ne peut plus me voir, je m'effondre.

Je monte jusqu'à mon appartement. Tristan est là. Il m'a déjà vue dans cet état et il sait exactement quoi faire. Il me conduit à la salle de bains et me pousse sous la douche. Il n'ouvre que le robinet d'eau froide. Puis il m'emmène jusqu'à mon lit, écarte mes cheveux de mon visage et me murmure que tout va bien se passer.

Je dois m'endormir brièvement car, quand je rouvre les yeux, il n'est plus là. Il a posé un verre d'eau et deux paracétamols à mon chevet. J'avale les cachets, reconnaissante.

Je me sens sèche à l'intérieur.

Comme un désert.

J'allume mon ordinateur portable et j'ouvre les mails de Holt. J'ai besoin d'un peu de lui pour me

remplir et me réchauffer.

Je relis chacun de ses messages. Des regrets et des remords, mais une phrase n'apparaît jamais.

Une phrase que j'aurais tellement besoin d'entendre pour être rassurée. Pour cesser de penser que mes sentiments pour lui ne sont pas réciproques.

Je suis presque endormie quand mon téléphone sonne. Je n'ai pas besoin de regarder l'écran pour savoir que c'est lui.

— Salut.

— Tu avais promis d'appeler.

— Je suis désolée.

— Bon sang, Cassie, le chauffeur de taxi aurait pu te violer, t'assassiner et se débarrasser de ton corps dans Central Park. Qu'est-ce qui t'arrive ? Dis-moi.

— Je ne sais pas. Je suis désolée.

Je le suis vraiment, pour tant de raisons différentes. Il soupire.

— Tu ne peux pas me faire ça. Tu n'as pas idée de... je voudrais...

Il s'arrête et reprend d'une voix plus basse.

— Pardonne-moi de t'avoir crié dessus. J'étais inquiet. J'ai essayé de te laisser de l'espace, ces dernières semaines, afin que tu aies une nouvelle perspective, mais tu as laissé ce type te toucher et...

bon sang ! Tu savais comment je réagis.

— Oui.

— Je n'avais pas eu une telle réaction depuis très longtemps. J'avais envie de le détruire.

— Mais tu ne l'as pas fait.

— Je voulais lui casser les doigts un par un. C'est ce que tu voulais ? Me blesser ? Me faire du mal ?

— Je crois.

— Mission accomplie.

Reconnaître mes torts ne m'apporte aucun réconfort, au contraire. Je me sens encore plus minable.

Je suis fatiguée d'être si mal dans ma peau, mais je ne sais pas comment faire pour que ça s'arrête.

Il y a très longtemps, je pensais que deux personnes qui s'aimaient pouvaient s'entraider et résoudre leurs problèmes en en discutant. Aujourd'hui, je sais que ce n'est pas si facile. Parler exige un

minimum de courage et j'en suis dépourvue.

— Tu serais partie avec lui ? me demande Ethan.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que si je l'avais ramené chez moi, j'aurais fait comme s'il était toi, alors, à quoi bon ?

Long silence. Mon cœur bat à un rythme rapide et irrégulier.

— Tu as déjà fait ça ?

— Oui.

— Souvent ?

— Souvent. Tout le temps.

— Je ne comprends pas.

Il insiste mais, malgré ma gêne, j'ai envie de lui raconter.

— Cassie ?

— Après ton départ... tu me manquais tellement... je voulais tous qu'ils soient toi. Je fermais les yeux et j'imaginai que tu étais là. Même Connor. Surtout Connor. Mais ça ne marchait jamais.

Ma respiration me paraît trop bruyante. Mon réveil égrène les secondes.

— Bon sang, Cassie.

Maintenant, il sait. Pour le meilleur et pour le pire.

— Je pensais...

Il hésite.

— Quand j'ai entendu parler de tous les hommes avec qui tu avais été après mon départ, j'ai pensé que c'était pour m'oublier. Ou me punir.

— C'était aussi un peu ça, mais pas essentiellement.

— Et ce soir ?

— Je voulais te faire sortir de tes gonds. Voir si ton ancien toi avait réellement disparu. Et je voulais aussi te faire du mal.

Le dire à voix haute me fait comprendre à quel point c'était ignoble. Je suis tombée bien bas.

— Ça, j'ai pigé. Je sais que tu penses que je mérite de souffrir après tout le mal que je t'ai fait, mais tu ne comprends pas.

Il prend une inspiration.

— Je sais que tu as souffert, mais j'ai souffert, moi aussi. La tournée européenne a été le pire moment de ma vie.

Ses propos font repartir ma colère.

— Oh oui, je suis sûre que parader dans tous ces lieux exotiques avec toutes ces superbes filles qui te vénéraient a été terrible. Le plus difficile était sans doute d'en choisir une chaque soir. Tu as dû te régaler !

— Tu crois vraiment que c'est comme ça que ça s'est passé ? Que je pourrais agir de cette façon ? Cassie, tu me connais. Nous avons été ensemble. Tu penses que je t'ai oubliée aussi facilement ?

— Tu nous avais abandonnés, tu étais capable de n'importe quoi.

Il part d'un rire sans joie.

— Eh bien, la réalité était très différente.

— Ah oui ?

J'aimerais voir son visage, mais je n'ai que sa voix basse et son ton grave.

— En Europe, j'étais tout le temps entouré de gens, c'est vrai. Pourtant, je ne me suis jamais senti aussi seul. Au début, je ne tenais qu'en buvant. Parfois, j'entraais saoul sur scène. Je passais mes soirées dans des bars, je me battais et puis je rentrais chez moi et je pensais à toi. Je tapais ton nom sur Google, je rêvais de toi. Tu me manquais tellement que ça me rendait physiquement malade.

Parfois, je me disais que je devrais peut-être ramener une fille avec moi pour me réveiller à côté de quelqu'un d'autre. Pas pour le sexe, juste pour me sentir moins seul.

Je connais cette douleur qu'il décrit. Je l'ai vécue.

Mais moi, au moins, j'ai trouvé Tristan.

— Alors oui, poursuit-il, d'autres choses me sont arrivées. Des choses qui m'ont fait réfléchir et m'ont obligé à repartir de zéro, à comprendre que je devais revenir vers toi, mais le fait est que tout le temps que j'ai passé là-bas, je n'ai jamais été heureux, pas une seule fois.

— Mais... tu as quand même eu... d'autres relations...

— Non.

— Au moins pour le... sexe... enfin, je ne sais pas pourquoi je te demande ça, parce que t'imaginer avec une autre femme me...

Je frissonne. Puis je ferme les yeux en attendant sa réponse.

Combien ? Des centaines ? Donne-moi de quoi alimenter ma colère ? Donne-moi des raisons de te haïr.

S'il te plaît.

— Cassie, tu n'as pas idée du nombre de fois où j'aurais voulu être capable de tirer un coup rien que pour te sortir de ma tête. Mais je ne pouvais pas. Chaque fois que j'ai essayé, ça a été un fiasco.

Chaque fois, j'avais l'impression de te tromper. Alors au bout d'un moment, j'ai tout simplement arrêté de regarder les autres femmes. C'était inutile. Aucune d'entre elles ne t'arrivait à la cheville.

Aucune d'entre elles n'aurait pu te remplacer et, de toute façon, je ne l'aurais pas voulu.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— Tu es en train de me dire que la dernière fois que tu as fait l'amour, c'était...

— Avec toi, oui.

Non.

C'est impossible.

— Mais c'était cette nuit-là. La nuit avant ton départ ?

— Oui.

Mon cerveau fait rapidement le calcul.

— Ça fait trois ans, Ethan. Trois ans !

Il rit.

— Je le sais, crois-moi. Je ne te dis pas ça pour que tu me prennes en pitié, mais entre mon abstinence imposée et les scènes de sexe que nous devons jouer pour cette pièce, mes testicules sont plus bleus que tous les personnages d'*Avatar*.

Je n'arrive toujours pas à réaliser.

— C'est... incroyable.

— À t'entendre, j'ai l'impression d'être un monstre.

— Je suis désolée, c'est juste que je ne comprends pas...

— C'est pourtant simple. Je ne t'avais pas, je ne voulais personne d'autre, fin de l'histoire.

— Donc, si on ne se remet pas ensemble, tu vas rester abstinent ?

Silence. Puis au bout d'une longue seconde :

— Premièrement, je n'envisage pas qu'on ne se remette pas ensemble, et deuxièmement, je n'ai jamais été abstinent.

— Mais tu viens de dire que...

— J'ai dit que je n'avais fait l'amour avec personne, mais l'abstinence signifierait l'absence totale de plaisir sexuel. Or, j'en ai eu. En pensant à toi, essentiellement.

L'image d'Ethan en train de se masturber en pensant à moi m'excite aussitôt.

— En fait, reprend-il, je suis en train de te fantasmer en ce moment même.

Il émet un gémissement sourd et je suis obligée de remonter mes genoux contre ma poitrine dans le vain espoir d'éteindre le feu qui commence à embraser mon bas-ventre.

— On peut parler d'autre chose, s'il te plaît ?

— Si tu veux.

Sa voix est chaude et pleine de désir.

— Parlons de quelque chose qui me distraira de mon envie de te faire l'amour.

— Ethan...

— Oh oui, dis mon nom.

— Je ne continuerai de te parler que si tu poses tes deux mains bien en vue devant toi.

— Ma main est tout à fait en vue, elle est sur mon...

— Ethan !

J'entends un froissement de tissu suivi d'un soupir résigné.

— Ça va, c'est bon. Mes mains sont au-dessus du drap !

Son ton est aussi grognon que celui d'un enfant boudeur. Je ne peux m'empêcher de rire.

— Bon, bâille-t-il. Tu es couchée, toi aussi ?

— Oui.

— Et tu faisais quoi ? Des trucs intéressants ?

Son allusion est parfaitement claire, mais je ne mords pas à l'hameçon.

— Je relisais d'anciens mails que tu m'as envoyés.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je crois que j'essaie de comprendre ce que je ressens.

— À mon égard ?

— Oui.

— Et ça t'aide ?

Sa voix est hésitante.

— Pas vraiment. C'est chaque fois pareil. Je cherche quelque chose qui n'y est pas.

— Ah... Tu sais que j'ai des tas de brouillons de vieux mails que je n'ai jamais osé t'envoyer ?

— Des mails qui disent quoi ?

J'entends ses doigts sur le clavier d'un ordinateur.

— Attends une seconde, je te les transfère. Enfin, les moins gênants.

Une demi-seconde plus tard, ma boîte mail m'annonce deux nouveaux messages.

de : Ethan Holt <ERHOLT@gmail.com>

à : Cassie Taylor Taylor18@gmail.com

Sujet : Pas assez courageux pour t'envoyer ça.

Date : Jeudi 9 février à 1 h 08

Cassie,

Nous sommes en France. J'ai arrêté de boire et j'ai commencé à consulter il y a maintenant six mois. J'apprends à assumer la responsabilité de mes erreurs.

J'assume en particulier la responsabilité de t'avoir fait du mal. Si tu ne m'avais jamais rencontré, tu ne souffrirais pas en ce moment même. Je me déteste d'être responsable de ta

douleur. De toutes les personnes que j'ai blessées dans ma vie, tu es celle pour qui j'ai le plus de regrets et de remords.

Je pense à nous. Je rêve souvent de nous.

J'aimerais avoir le courage de t'envoyer ce message, mais ce ne sera probablement pas le cas. Pourtant, l'écrire m'apaise. J'apprends doucement à devenir honnête et ouvert avec toi, mais je n'y suis pas encore. Quand j'aurai atteint ce but, tu seras la première à le savoir.

La France est un pays magnifique. Je suis allé me promener à la tour Eiffel aujourd'hui. Je me suis senti tout petit. Aussi petit que le jour où je t'ai quittée.

Tu me manques,

Ethan

J'ouvre le deuxième mail.

de : Ethan Holt <ERHOLT@gmail.com>

à : Cassie Taylor Taylor18@gmail.com

Sujet : Pas assez courageux pour t'envoyer ça.

Date : Lundi 9 juin à 12 h 38

Cassie,

C'est mon anniversaire. Je ne m'attends pas à ce que tu m'appelles et pourtant, j'en aurais tellement besoin.

Je voudrais que tu sois là, dans mon appartement. Dans mon lit. Que tu m'embrasses, que tu me fasses l'amour et que tu me dises que tu me pardonnes.

J'en ai autant besoin que de l'oxygène que je respire. Sans toi, je me noie. S'il te plaît.

S'il te plaît.

Tout à l'heure, assis sur un banc face au Tibre, je regardais des couples se tenir la main et s'embrasser. Heureux, amoureux.

Ça semble tellement facile. Comme si offrir son cœur à quelqu'un d'autre n'était pas la chose la plus effrayante du monde.

Je ne comprends toujours pas.

Ne voient-ils pas le pouvoir qu'ils donnent à l'autre ?

Ne comprennent-ils pas combien ils souffriront quand l'amour ne sera plus au rendez-vous ? Et soyons réalistes, quatre-vingt-dix pour cent de ces couples seront séparés d'ici un an. Ou même six mois.

Pourtant, ils s'enlacent, totalement inconscients de la douleur inévitable.

Insoucians, confiants.

Ce que je ne sais pas être.

Il m'était pratiquement impossible d'arrêter le compte à rebours dans ma tête. Chaque jour, j'énumérais malgré moi les centaines de façons dont tu pourrais me blesser. Après tout, l'histoire prouve que tout le monde finit par m'abandonner. Pourquoi cela aurait-il été différent avec toi ?

Maintenant, je sais que je me suis trompé, que oui, ça aurait été différent.

Que c'est différent.

Derrière toute l'angoisse imbécile qui m'a fait te repousser, j'ai laissé derrière moi, avec toi, des parts essentielles de ce que je suis. Maintenant que je les ai perdues, je ne peux plus vivre normalement.

Je me répète encore et encore, chaque soir, dans mon lit, que j'avais une chance extraordinaire et que je l'ai piétinée.

Je t'en supplie, laisse-moi me racheter. Ne me dis pas que je vais devoir poursuivre ma vie sans toi.

Je ne peux pas. C'est trop dur.

Tu me manques tellement que j'en ai mal partout.

Ethan

C'est comme un coup de poing dans la poitrine. Ce sont exactement les mots que j'avais besoin de lire quand il était loin de moi. Je serre le téléphone dans mes mains, si fort que mes jointures sont livides.

— Ethan... C'est... c'est très beau. Pourquoi ne m'as-tu jamais envoyé ces messages ?

— Je ne sais pas, soupire-t-il. Je pensais que tu me détestais.

— C'était le cas, mais... si j'avais lu ces mots, je t'aurais détesté un peu moins.

— Je regrette de ne pas avoir eu le courage de te les envoyer, mais je n'étais pas prêt.

— Et maintenant, tu l'es ?

— Demande-moi ce que tu veux, je te donnerai une réponse franche et honnête.

— Ce que je veux ?

— Tout ce que tu veux.

Je prends une brève inspiration et je me lance :

— Pourquoi, dans aucun de tes mails, tu ne me dis pas que tu m'aimes ?

— Quoi ?

— Tu ne l'as jamais écrit. Pas une fois.

— Bien sûr que si, Cassie. Je n'ai pas cessé de l'écrire. Un million de fois au moins.

— Je les ai lus et relus et je ne trouve jamais ces mots. « Tu me manques », ça oui, « je veux que nous soyons amis », mais jamais tu ne parles d'amour.

— C'est impossible, je... je pensais que c'était là chaque fois, mais...

Il s'arrête. Je sens sa frustration d'ici.

— Ce n'est pas grave, Ethan.

— Bien sûr que si, ça l'est. De tout ce que j'aurais dû t'écrire, « je t'aime » est en tête de liste.

Mais que je l'aie fait ou pas, Cassie, tu dois savoir que... c'est le cas.

— Ethan, arrête.

— Cassie.

— Non. je ne veux pas que tu le dises parce que je te l'ai demandé.

— Ce n'est pas...

— Laisse tomber, d'accord. Pas ce soir.

Il soupire et, par bonheur, n'insiste pas. Nous continuons de discuter de tout et de rien pendant quelques instants, mais alors que j'étouffe un bâillement, il me dit que je dois dormir et je ne proteste pas.

Le matin au réveil, je me sens plus mal que jamais. Ma gueule de bois n'est pas si terrible, mais j'ai surtout fait un rêve durant lequel Holt m'abandonnait encore et encore. Chaque fois, je le laissais revenir, de plus en plus en colère contre moi-même, mais chaque fois, je lui rouvrais les bras.

Je suis à peine sortie de la douche quand mon téléphone vibre.

Est-ce que j'ai toujours peur que tu me fasses du mal ? Oui, bien sûr. Sans doute autant que toi, tu as peur que je te blesse encore.

Mais maintenant, je suis assez courageux pour savoir que le jeu en vaut la chandelle.

Laisse-moi t'aider à trouver ce courage.

Je t'aime avec chaque partie de mon esprit et de mon corps et je jure sur ma vie de ne plus jamais te faire souffrir.

Je t'en supplie, autorise-toi à m'aimer de nouveau.

Ethan

Je fixe l'écran pendant un long moment, à hésiter entre le rire et les larmes. Quelque part en moi, mon amertume perd de son intensité puis disparaît. C'est une impression étrange, car c'était mon moteur, ce qui me faisait avancer. Je me sens nue, faible et vulnérable. Plus fragile que du cristal.

Hier, je me demandais quand arriverait ma révélation. Il faut croire que ce mail a été l'étincelle.

Tristan me répète souvent « sois le changement que tu veux voir advenir ». Je suppose que c'est ce que Holt a fait. Il a fait en sorte d'être fort pour nous deux.

Les mains tremblantes, je lui envoie un texto.

J'ai besoin de te voir.

J'ai à peine appuyé sur la touche « Envoi » que quelqu'un frappe à la porte.

Remerciements

Tant de gens m'ont aidée à réaliser mon rêve de publier ce roman qu'il me serait impossible de les citer tous, mais je vais quand même essayer.

Ma gratitude éternelle va aux personnes suivantes :

D'abord, à Alice Clayton, écrivain célèbre, qui m'a non seulement encouragée depuis le départ, mais m'a également offert avec une incroyable générosité son soutien absolu. Alice, tu es extraordinaire. Rien n'aurait été possible sans toi.

À mon agent, Christina, qui a accepté une Australienne inconnue dans sa clientèle et l'a aidée à atteindre son rêve sans jamais se lasser. Toi et toute l'équipe de Jane Rotrosen Agency m'avez donné d'exceptionnels conseils. Vous êtes des stars !

À mon éditrice de St Martin's Press, Rose, qui a contaminé tout le monde avec son enthousiasme et sa foi en ce récit. Chère Rose, tu es une merveille, je ne vous remercierai jamais assez, toi et ton équipe. (Je pourrais, mais ça deviendrait sans doute agaçant pour vous à la longue.)

À mon Chou à la Crème, Victoria Lawrence, qui a tant contribué à donner forme à mes pensées, et à ma première lectrice, Heather Maven, qui m'a tenu la main quand je perdais pied. Sans vous, mes chéries, je serais encore en train de me débattre absurdement. (P.-S. : Vous êtes toutes les deux très jolies.)

À mes magnifiques Filets – le groupe de soutien le plus génial et drôle dont on puisse rêver. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous*, merci les filles, en particulier à toi, Nina. (*Je ne sais pas, mais ça se serait sans doute terminé avec beaucoup d'alcool et de larmes.)

À ma chérie Catty-Wan, Caryn Stevens – tu as été là depuis le début et tu as été la première à me dire : « Tu sais quoi ? Tu as beaucoup de talent. » Depuis, tu es ma complice, ma pom-pom girl et l'épaule sur laquelle je pleure. Je t'aime.

À mes merveilleux amis, en particulier la meilleure, mon infatigable Andréa. Que mes personnages te fassent encore sauter d'excitation après tout ce temps me donne le sourire chaque jour qui passe. Tu es ma moitié.

À mes parents, Bernard et Val, qui m'ont toujours soutenue quels que soient mes projets, même les plus loufoques – je vous aime plus grand que le ciel. À mes frères, Chris et John, qui ont donné à leur petite sœur des tonnes d'imagination – on dirait que tous nos jeux d'enfants ont fini par servir à quelque chose.

À mon merveilleux époux (la plus belle personne du monde). Merci de m'avoir encouragée à faire quelque chose de concret de mes écrits. Tu es tellement fantastique que c'en est parfois énervant.

À mes fils, qui ont dû supporter les interminables heures où Maman était enfermée dans son bureau occupée à explorer son monde imaginaire – mes chéris Dr X et Special K. Si fière que je puisse être de ces livres – et je le suis ! –, vous restez, tous les deux, mes plus belles créations. Aujourd'hui et pour toujours.

Enfin, à tous les lecteurs qui ont aimé cette histoire depuis le début et m'ont convaincue de la faire publier. Vous m'avez donné tant d'inspiration, de joie et d'amour que vous avez ma reconnaissance éternelle. Ce livre est pour vous.

Merci à tous.

Document Outline

- [Identité](#)
 - [Copyright](#)
 - [Biographie de l'auteur](#)
- [1 - Retrouvailles prématurées](#)
 - [Aujourd'hui New York Théâtre Graumann Premier jour de répétition](#)
- [2 - Au commencement](#)
 - [Aujourd'hui New York Journal intime de Cassandra Taylor](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Auditions du Grove Institute](#)
- [3 - Retour en arrière](#)
 - [Aujourd'hui New York Journal intime de Cassandra Taylor](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Grove Institute Première semaine de cours](#)
- [4 - Le premier pas](#)
 - [Aujourd'hui New York Journal intime de Cassandra Taylor](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Le Grove Institute Deuxième semaine de cours](#)
- [5 - Anniversaire](#)
 - [Westchester Journal intime de Cassandra Taylor Quatrième semaine de classe](#)
- [6 - Courageux casting](#)
 - [Aujourd'hui New York Quatrième jour de répétition](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Grove Institute Sixième semaine de cours](#)
- [7 - Point de non-retour](#)
 - [Aujourd'hui New York Théâtre Graumann Quatrième jour de répétition](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Journal de Cassandra Taylor](#)
- [8 - Mails et zen](#)
 - [Aujourd'hui New York Fin de la quatrième journée de répétition](#)
- [9 - Faire semblant](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Groove Institute](#)
- [10 - Connexion](#)
 - [Aujourd'hui New York Théâtre Grossman](#)
 - [Six ans plus tôt, Westchester Journal intime de Cassandra Taylor](#)
- [11 - Trac](#)
 - [Aujourd'hui New York](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Journal intime de Cassandra Taylor](#)
- [12 - Nouveaux rôles](#)
 - [Aujourd'hui New York](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Grove Institute Première de Roméo et Juliette](#)
- [13 - Carapace](#)
 - [Aujourd'hui New York](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Fête après la première de Roméo et Juliette](#)
- [14 - Un pas en avant, deux pas en arrière](#)
 - [Aujourd'hui New York](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Grove Institute Journal intime de Cassandra Taylor](#)
- [15 - Le monstre aux yeux verts](#)

- [Deux semaines plus tard Westchester Grove Institute](#)
- [Aujourd'hui New York](#)
- [16 - Déni](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Grove Institute](#)
 - [Aujourd'hui New York](#)
- [17 - Fatiguée](#)
 - [Six ans plus tôt Westchester Grove Institute](#)
- [18 - Un pari gagné d'avance](#)
- [19 - New York, New York](#)
 - [New York Résidence Holt](#)
- [20 - Désespoir](#)
- [21 - Révélation](#)
 - [Aujourd'hui New York Journal intime de Cassandra Taylor](#)
- [Sommaire](#)
- [Remerciements](#)